PQ

TUFTS COLLEGE LIBRARY

Gift of
Prof. G. H. Gifford
April 1930

98593

TUFTS COLLEGE

Oeuvres de Gresset, augmentées de pièces nouvelles, Paris, 1788, 2 volumes in 12, rel. 6 f.

ŒUVRES

DE

M. GRESSET,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, corrigée & considérablement augmentée.

TOME PREMIER.

A LONDRES,

Chez ÉDOUARD KERMALECK.

M. DCC. LXXII.

98593
PQ
1987
.G3
1772

LETTRES
DE M. ROUSSEAU,

SUR VER-VERT, LA CHARTREUSE, &c.

A MONSIEUR DE LASSERÉ,

Conseiller au Parlement.

J'Ai lu le Poëme que vous m'avez envoyé, je vous avouerai sans flatterie, Monsieur, que je n'ai jamais vu production qui m'ait autant surpris que celle-là. Sans sortir du style familier que l'Auteur a choisi, il y étale tout ce que la poésie a de plus éclatant, & tout ce qu'une connoissance consommée du monde pourroit fournir à un homme qui y auroit passé toute sa vie; il n'étoit point fait pour le rôle qu'il a quitté, & je suis ravi de voir ses talents affranchis de l'esclavage d'une profession qui lui convenoit aussi peu.

Je ne saurois trop vous remercier, Monsieur, de la peine que vous avez prise de me copier vous-même une piece si excellente: quelque longue qu'elle soit, je l'ai trouvée trop courte, quoique je l'aie

lue deux fois ; il me tarde déjà de la pouvoir joindre à celle que vous me promettez de la même main. Je ne sais si tous mes confreres modernes & moi, ne ferions pas mieux de renoncer au métier que de le continuer, après l'apparition d'un phénomene aussi surprenant que celui que vous venez de me faire observer, qui nous efface tous dès sa naissance, & sur lequel nous n'avons d'autre avantage que l'ancienneté que nous serions trop heureux de ne pas avoir. Je suis, &c.

AU PERE BRUMOY, JÉSUITE.

PArmi les phénomenes littéraires que vous m'indiquez, vous n'avez point voulu m'en citer un qui a été élevé parmi vous, & que vous venez de rendre au monde ; vous voyez bien que je veux parler du jeune Auteur des Poëmes du Perroquet & de la Chartreuse : je n'ai vu de lui que ces deux Ouvrages ; mais en vérité je les aurois admirés quand ils m'auroient été donnés comme le fruit d'une étude consommée du monde & de la langue française. Je ne crois pas qu'on puisse trouver nulle part plus de richesses jointes à une plus libérale facilité à les prodiguer. Quel prodige dans un homme de vingt-six ans ! & quel désespoir pour tous nos prétendus beaux esprits modernes ! J'ai toujours trouvé Chapelle très-estimable, mais beaucoup moins, à dire vrai, qu'il n'étoit estimé : ici c'est le naturel de Chapelle ; mais son naturel épuré, embelli, orné & étalé enfin dans toute sa perfection. Si jamais il peut parvenir à faire des Vers un peu plus difficilement, je prévois qu'il nous effacera tous tant que nous sommes.

A M. DE LASSERÉ.

A Ne juger du mérite de l'Epître nouvelle, * qu'en qualité d'ouvrier, peut-être lui donnerois-je, moins de louanges ; elle eſt plus négligée que les deux autres pieces que j'ai admirées du même Auteur ; mais, à cela près, on reconnoît la même main & le même génie ; c'eſt-à-dire l'un des plus heureux & des plus beaux qui ait jamais exiſté. Il ſeroit fâcheux que la trempe en fut altérée par le mauvais exemple de quelques petits eſprits d'aujourd'hui, qui comptent l'exactitude & la régularité pour rien ; comme s'il pouvoit y avoir de la différence entre faire de bons vers & les faire bien ; & que pécher contre la rime en français, ne fût pas la même choſe que pécher contre la quantité en latin Cette fauſſe maxime des génies pareſſeux ou impuiſſants doit être proſcrite chez les génies auſſi ſupérieurs que celui de notre jeune Auteur. Ce n'eſt point une excuſe de dire qu'on ne fait des vers que pour ſon plaiſir : c'eſt pour le plaiſir des Lecteurs qu'on en doit faire : & ce plaiſir n'eſt point complet quand on peut s'appercevoir qu'il manque quelque choſe à la façon. Il ne ſuffit pas qu'une boîte ſoit d'or, & que le deſſein en ſoit neuf & agréable, il faut qu'elle ſoit finie & achevée dans toute ſa perfection. Cet air facile qui fait le mérite d'un Ouvrage, ne conſiſte point dans l'inobſervation des regles ; au contraire, cette inobſervation fait voir l'impuiſſance où l'on eſt de ſurmonter les difficultés de l'art ; & je ne veux point d'autre preuve de ma propoſition que les vers mêmes de notre aimable Auteur, dont les plus corrects ſont ſans doute ceux où il regne un plus grand

* *Les Adieux.*

air de facilité ; en un mot, le ſeul moyen de faire des vers faciles, c'eſt de les faire difficilement ; & ſi vous ne m'en croyez pas ſur ma parole, vous en conviendrez avec notre maître Horace, dont voici les propres termes :

Nec virtute foret clariſve potentiùs armis,
Quam linguâ Latium, ſi non offenderet unum.
Quemque Poëtarum limæ labor, & mora. Vos ô,
Pompilius ſanguis, carmen reprehendite quod non
Multa dies, & multa litura coërcuit, atque
Perfectum decies non caſtigavit ad unguem.

Tâchez, mon cher Monſieur, de lui inſpirer cette maxime, ſans lui dire qu'elle vienne de moi, car les conſeils d'un homme inconnu ne ſeroient peut-être pas auſſi bien reçus que les vôtres, quoiqu'ils ne partent que du zele ſincere que j'ai pour ſa gloire & pour ſa réputation, qui m'eſt auſſi chere que la mienne propre.

Remerciez bien, je vous prie, monſieur l'Evêque de Luçon de la bonté qu'il a eue de me communiquer par vos mains ces deux dernieres * Epîtres, que j'ai déjà lues trois fois depuis vingt-quatre heures qu'il y a que je les ai reçues, & où je ne me laſſe point d'admirer le génie ſurprenant & la riche fécondité qui les a produites. Si le Ver-Vert qui eſt imprimé vous tombe entre les mains, vous me ferez grand plaiſir de me l'envoyer, car je ne le poſſede point en propre. Selon moi cet ouvrage a ſur ſes cadets l'avantage de l'invention, & même celui de l'exactitude. C'eſt un véritable poëme, & le plus agréable badinage que nous ayons dans notre langue.

* *Les Ombres & les Adieux.*

ÉPITRE

A L'AUTEUR.

SUr le Parnaſſe il eſt un lieu
Dont avoit hérité Chapelle,
Et que ſon Diſciple fidele
Prêta quelquefois à Chaulieu.
C'eſt-là que le galant Voiture
Fit exécuter, ce dit-on,
Le Codicile d'Epicure,
Conforme aux loix d'Anacréon.
Ce réduit du ſacré Vallon
Eſt loin des glaces de ***.
Des fréquents éclairs de V.
Et des Volcans de V***.
On craint dans ce réduit paiſible
Le merveilleux & le terrible :
La nature en fait les honneurs,
L'art y vient rendre ſon hommage ;
Mais c'eſt dans le ſimple équipage

D'un Berger couronné de fleurs.
On y préfere un payſage
Rendu d'après le naturel,
Au pinceau, quoique docte & ſage,
De Rubens & de Raphaël.
La voix d'une aimable Bergere,
Unie au ſon d'un chalumeau,
Y touche l'ame de maniere
A nous faire oublier Rameau.
C'eſt-là que les graces naïves
Qu'on vit régner au ſiecle d'or,
Ceſſent du moins d'être captives,
Et peuvent ſe montrer encor.
Ce qu'on nomme ailleurs une image,
Fineſſe d'eſprit, ornement,
Y produit l'effet d'un nuage;
Il obſcurcit le ſentiment.
Ce n'eſt qu'à la ſimple nature
Qu'on veut devoir l'art d'être heureux,
Et la plus ſavante impoſture
Du cœur y remplit mal les vœux.
Ce joli canton du Parnaſſe
Depuis Chaulieu vâquoit toujours,

Et ſous la garde des Amours
Tibulle défendoit la place.
En vain mille nouveaux Auteurs
Croyant ſuivre les pas d'Horace,
Montrant moins de goût que d'audace,
Sont venus ſurchargés de fleurs ;
Ces fleurs n'étoient point naturelles,
Et par leur éclat emprunté,
Ils n'avoient pu des ſentinelles
Corrompre la naïveté.
Enfin GRESSET vient de paroître,
Nouveau Céſar dans ce ſéjour ;
Venir le voir, s'en rendre maître,
N'eſt pour lui que l'œuvre d'un jour
Graces, Amours, à ce ſpectacle,
On crut revoir Anacréon :
C'eſt ſon air, ſon ſtyle, ſon ton ;
Il a même trompé l'oracle :
Et l'ancien Anacréon,
Qui ſe plaiſoit au parallele,
Se cachoit derriere Chapelle,
Chaulieu, la Fare & Bachaumon.
O toi ! nouveau propriétaire

De ce séjour délicieux,
Où l'unique talent de plaire
Rend tous les moments précieux :
Cher favori de la nature,
Enfant adoptif d'Epicure,
Qui joins l'exemple à la leçon,
Conduis toi-même ma raison,
Forme mon goût sur ta maniere,
Tes expressions, tes couleurs,
Ton art de répandre des fleurs
Sans en accabler la matiere.
Du moins l'Editeur de VER-VERT
Doit obtenir le privilege
De trouver l'attelier ouvert,
Non pour qu'une main sacrilege
Ose y profaner ton pinceau,
Mais pour le former à connoître
Tous les dessins d'un si grand maître,
Et les premiers traits du vrai beau.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce Volume.

LETTRES de M. Rouſſeau à M. de Laſſeré, & au R. P. Brumoy, Jéſuite.
EPITRE à M. Greſſet.

VER-VERT, Poëme à Madame l'Abbeſſe de ***,
CHANT I. page 1
CHANT II. 6
CHANT III. 11
CHANT IV. 15
LA CRITIQUE DE VER-VERT, Comédie en un acte, 25
VERS adreſſés à M. l'Evêque de Luçon, 54
ADIEUX aux Jéſuites, 55
LE CARÊME in-promptu, 57
LE LUTRIN VIVANT, 62
LA CHARTREUSE, 68
LES OMBRES, 87
ENVOI de l'Epître ſuivante, 97
EPITRE à ma Muſe, 98
EPITRE au P. Bougeant, 114
EPITRE à ma Sœur, 131
EPITRE à M. Orry, 138
VERS ſur la Tragédie d'Alzire, 140
VERS ſur les Tableaux, 141
LE SIECLE Paſtoral, Idylle, 144
ODE I. au Roi ſur la Guerre, 148

ODE II. sur l'amour de la Patrie, 154
ODE III. à M. le Duc de S. Aignan, 159
ODE IV. à M. l'Archevêque de Tours, 163
ODE V. sur la Canonisation des SS. Stanislas Kostka & Louis de Gonzague, 166
ODE VI. à une Dame sur la mort de sa fille, 170
ODE VII. sur l'Ingratitude, 175
ODE VIII. au Roi Stanislas, 180
ODE IX. sur la Convalescence du Roi, 183
ODE X. sur la Médiocrité, 187
ODE XI. sur la Poésie champêtre, 190

EGLOGUE I. Tityre, 198
EGLOGUE II. Iris, 203
EGLOGUE III. Palémon, 207
EGLOGUE IV. L'Horoscope de Marcellus. 214
EGLOGUE V. Daphnis, 218
EGLOGUE VI. Silene, 225
EGLOGUE VII. Mélibée, 231
EGLOGUE VIII. Les regrets de Damon, 235
EGLOGUE IX. Mœris, 242
EGLOGUE X. Gallus, 247
RÉPONSE aux Adieux, 251
EPITRE aux Dieux Penates, 254

Fin de la Table.

VER-VERT,

A MADAME

L'ABBESSE D***.

CHANT PREMIER.

VOUS, près de qui les Graces ſolitaires
Brillent ſans fard, & regnent ſans fierté;
Vous, dont l'eſprit né pour la vérité,
Sait allier à des vertus auſteres
Le goût, les ris, l'aimable liberté;
Puiſqu'à vos yeux vous voulez que je trace
D'un noble Oiſeau la touchante diſgrace,
Soyez ma Muſe, échauffez mes accens,
Et prêtez-moi ces ſons intéreſſants,
Ces tendres ſons que forma votre lyre,
Lorſque Sultane *, au printemps de ſes jours,
Fut enlevée à vos triſtes amours,
Et deſcendit au ténébreux Empire.
De mon Héros les illuſtres malheurs
Peuvent auſſi ſe promettre vos pleurs.
Sur ſa vertu par le ſort traverſée,
Sur ſon voyage & ſes longues erreurs,

* *Epagneule.*

On auroit pu faire une autre Odiſſée
Et par vingt Chants endormir les Lecteurs:
On auroit pu, des Fables ſurannées,
Reſſuſciter les Diables & les Dieux;
Des faits d'un mois occuper des années,
Et, ſur des tons d'un ſublime ennuyeux,
Pſalmodier la cauſe infortunée
D'un Perroquet non moins brillant qu'Enée,
Non moins dévot, plus malheureux que lui;
Mais trop de Vers entraînent trop d'ennui.
Les Muſes ſont des Abeilles volages,
Leur goût voltige, il fuit les longs ouvrages,
Et, ne prenant que la fleur d'un ſujet,
Vole bientôt ſur un nouvel objet.
Dans vos leçons j'ai puiſé ces maximes:
Puiſſent vos loix ſe lire dans mes rimes!
Si, trop ſincere, en traçant ces portraits,
J'ai dévoilé les myſteres ſecrets,
L'art des parloirs, la ſcience des grilles,
Les graves riens, les myſtiques vétilles,
Votre enjouement me paſſera ces traits,
Votre raiſon, exempte de foibleſſes,
Sait vous ſauver ces fades petiteſſes;
Sur votre eſprit, ſoumis au ſeul devoir,
L'illuſion n'eût jamais de pouvoir:
Vous ſavez trop qu'un front que l'art déguiſe,
Plaît moins au Ciel qu'une aimable franchiſe.
Si la vertu ſe montroit aux mortels,
Ce ne ſeroit, ni par l'art des grimaces,
Ni ſous des traits farouches & cruels,
Mais ſous votre air, ou ſous celui des Graces,
Qu'elle viendroit mériter nos autels.
Dans maint Auteur de ſcience profonde,
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde:
Très-rarement en devient-on meilleur;
Un ſort errant ne conduit qu'à l'erreur.
Il nous vaut mieux vivre au ſein de nos Lares;

Et conſerver, paiſibles caſaniers,
Notre vertu dans nos propres foyers,
Que parcourir bords lointains & barbares :
Sans quoi le cœur, victime des dangers,
Revient chargé de vices étrangers.
L'affreux deſtin du Héros que je chante,
En éterniſe une preuve touchante :
Tous les échos des parloirs de Nevers,
Si l'on en doute, atteſteront mes Vers.
A Nevers donc, chez les Viſitandines,
Vivoit naguere un Perroquet fameux,
A qui ſon art & ſon cœur généreux,
Ses vertus mêmes & ſes graces badines,
Auroient dû faire un ſort moins rigoureux,
Si les beaux cœurs étoient toujours heureux.
VER-VERT, (c'étoit le nom du perſonnage)
Tranſplanté-là de l'indien rivage,
Fut, jeune encor, ne ſachant rien de rien,
Au ſuſdit cloître enfermé pour ſon bien ;
Il étoit beau, brillant, leſte & volage,
Aimable & franc comme on l'eſt au bel age
Né tendre & vif, mais encore innocent ;
Bref, digne Oiſeau d'une ſi ſainte cage,
Par ſon caquet digne d'être en couvent.
Pas n'eſt beſoin, je penſe, de décrire
Les ſoins des Sœurs, des Nonnes, c'eſt tout dire ;
Et chaque Mere, après ſon Directeur,
N'aimoit rien tant ; même dans plus d'un cœur,
Ainſi l'écrit un Chroniqueur ſincere,
Souvent l'Oiſeau l'emporta ſur le Pere.
Il partageoit dans ce paiſible lieu,
Tous les ſirops dont le cher Pere en Dieu,
Grace aux bienfaits des Nonnettes ſucrées,
Réconfortoit ſes entrailles ſacrées.
Objet permis à leur oiſif amour,
VER-VERT étoit l'ame de ce ſéjour :
Exceptez-en quelques vieilles dolentes,

Des jeunes cœurs jalouſes ſurveillantes,
Il étoit cher à toute la Maiſon.
N'étant encor dans l'âge de raiſon,
Libre il pouvoit & tout dire & tout faire;
Il étoit ſûr de charmer & de plaire.
Des bonnes Sœurs égayant les travaux,
Il becquetoit & guimpes & bandeaux;
Il n'étoit point d'agréable partie
S'il n'y venoit briller, caracoller,
Papillonner, ſiffler, roſſignoler;
Il badinoit, mais avec modeſtie,
Avec cet air timide & tout prudent
Qu'une Novice a même en badinant.
Par pluſieurs voix interrogé ſans ceſſe,
Il répondoit à tout avec juſteſſe:
Tel autrefois Céſar, en même-tems,
Dictoit à quatre en ſtyles différens.
Admis par-tout, ſi l'on en croit l'hiſtoire,
L'amant chéri mangeoit au réfectoire;
Là, tout s'offroit à ſes friands deſirs:
Outre qu'encore pour ſes menus plaiſirs,
Pour occuper ſon ventre infatigable,
Pendant le tems qu'il paſſoit hors de table,
Mille bonbons, mille exquiſes douceurs
Chargeoient toujours les poches de nos Sœurs.
Les petits ſoins, les attentions fines,
Sont nés, dit-on, chez les Viſitandines:
L'heureux VER-VERT l'éprouvoit chaque jour,
Plus mitonné qu'un Perroquet de Cour,
Tout s'occupoit du beau Penſionnaire,
Ses jours couloient dans un noble loiſir:
Au grand Dortoir il couchoit d'ordinaire;
Là, de Cellule il avoit à choiſir:
Heureuſe encor, trop heureuſe la Mere,
Dont il daignoit, au retour de la nuit,
Par ſa préſence honorer le réduit.
Très-rarement les antiques diſcrettes

Logeoient l'Oiſeau ; des Novices proprettes
L'alcove ſimple étoit plus de ſon goût ;
Car remarquez qu'il étoit propre en tout ;
Quand chaque ſoir le jeune Anachorete
Avoit fixé ſa nocturne retraite,
Juſqu'au lever de l'aſtre de Vénus,
Il repoſoit ſur la boîte aux Agnus :
A ſon réveil, de la fraîche Nonnette,
Libre témoin, il voyoit la toilette.
Je dis toilette, & je le dis tout bas :
Oui quelque part j'ai lu qu'il ne faut pas
Aux fronts voilés des miroirs moins fideles
Qu'aux fronts ornés de pompons & dentelles :
Ainſi qu'il eſt pour le Monde & les Cours
Un art, un goût de modes & d'atours,
Il eſt auſſi des modes pour le voile ;
Il eſt un art de donner d'heureux tours
A l'étamine, à la plus ſimple toile.
Souvent l'eſſain des folâtres amours,
Eſſain qui ſait franchir grilles & tours,
Donne au Bandeau une grace piquante,
Un air galant à la guimpe flottante ;
Enfin, avant de paroître au parloir,
On doit au moins deux coups d'œil au miroir.
Ceci ſoit dit, entre nous, en ſilence ;
Sans autre écart, revenons au Héros.
Dans ce ſéjour de l'oiſive indolence,
VER-VERT vivoit ſans ennuis, ſans travaux,
Dans tous les cœurs il régnoit ſans partage ;
Pour lui Sœur Thecle oublioit ſes Moineaux,
Quatre Serins en étoient morts de rage,
Et deux Matous, autrefois en faveur,
Dépériſſoient d'envie & de langueur.
Qui l'auroit dit, en ces jours pleins de charmes ;
Qu'en pure perte on cultivoit ſes mœurs ;
Qu'un tems viendroit, tems de crime & d'alarmes ;
Où ce VER-VERT, tendre idole des cœurs,

Ne ſeroit plus qu'un triſte objet d'horreurs!
Arrête, Muſe, & retarde les larmes
Que doit coûter l'aſpect de ſes malheurs,
Fruit trop amer des égards de nos Sœurs.

CHANT SECOND.

ON juge bien qu'étant à telle école,
Point ne manquoit du don de la parole
L'Oiſeau diſert; hormis dans les repas,
Tel qu'une Nonne, il ne déparloit pas:
Bien eſt-il vrai qu'il parloit comme un livre,
Toujours d'un ton confit en ſavoir-vivre.
Il n'étoit point de ces fiers Perroquets
Que l'air du ſiecle a rendu trop coquets,
Et qui, ſifflés par des bouches mondaines,
N'ignorent rien des vanités humaines.
VER-VERT étoit un Perroquet dévot,
Une belle ame innocemment guidée;
Jamais du mal il n'avoit eu l'idée,
Ne diſoit onc un immodeſte mot:
Mais en revanche il ſavoit des Cantiques,
Des *Oremus*, des Colloques myſtiques,
Il diſoit bien ſon *Benedicite*,
Et *votre Mere*, & *votre Charité*;
Il ſavoit même un peu de Soliloque,
Et des traits fins de Marie Alacoque:
Il avoit eu dans ce docte manoir
Tous les ſecours qui menent au ſavoir.
Il étoit-là maintes filles ſavantes,
Qui mot pour mot portoient dans leurs cerveaux
Tous les Noëls anciens & nouveaux.
Inſtruit, formé par leurs leçons fréquentes,
Bientôt l'Eleve égala ſes Régentes;
De leur ton même, adroit imitateur,
Il exprimoit la pieuſe lenteur,

Les ſaints ſoupirs, les notes languiſſantes
Du chant des Sœurs, colombes gémiſſantes.
Finalement VER-VERT ſavoit par cœur
Tout ce que ſait une Mere de Chœur.
Trop reſſerré dans les bornes d'un Cloître,
Un tel mérite au loin ſe fit connoître;
Dans tout Nevers, du matin juſqu'au ſoir,
Il n'étoit bruit que des ſcenes migonnes
Du Perroquet des bienheureuſes Nonnes;
De Moulins même on venoit pour le voir.
Le beau VER-VERT ne bougeoit du parloir:
Sœur Mélanie, en guimpe toujours fine,
Portoit l'Oiſeau: d'abord aux ſpectateurs
Elle en faiſoit admirer les couleurs,
Les agrémens, la douceur enfantine;
Son air heureux ne manquoit point les cœurs.
Mais la beauté du tendre Néophite
N'étoit encore que le moindre mérite;
On oublioit ſes attraits enchanteurs,
Dès que ſa voix frappoit les Auditeurs.
Orné, rempli de ſaintes gentilleſſes
Que lui dictoient les plus jeunes Profeſſes,
L'illuſtre Oiſeau commençoit ſon récit;
A chaque inſtant de nouvelles fineſſes,
Des charmes neufs varioient ſon débit,
Eloge unique & difficile à croire,
Pour tout parleur qui dit publiquement;
Nul ne dormoit dans tout ſon Auditoire;
Quel Orateur en pourroit dire autant?
On l'écoûtoit, on vantoit ſa mémoire;
Lui cependant, ſtylé parfaitement,
Bien convaincu du néant de la gloire,
Se rengorgeoit toujours dévotement,
Et triomphoit toujours modeſtement.
Quand il avoit débité ſa ſcience,
Serrant le bec, & parlant en cadence,
Il s'inclinoit d'un air ſanctifié,

Et laiſſoit-là ſon monde édifié.
Il n'avoit dit que des phraſes gentilles,
Que des douceurs, excepté quelques mots
De médiſance, & tels propos de filles
Que par haſard il apprenoit aux grilles,
Ou que nos Sœurs traitoient dans leur enclos.
Ainſi vivoit, dans ce nid délectable,
En maître, en ſaint, en ſage véritable,
Pere VER-VERT, cher à plus d'une Hébé,
Gras comme un Moine, & non moins vénérable,
Beau comme un cœur, ſavant comme un Abbé;
Toujours aimé, comme toujours aimable,
Civiliſé, muſqué, pincé, rangé,
Heureux enfin s'il n'eût pas voyagé.
Mais vint ce tems d'affligeante mémoire,
Ce tems critique où s'éclipſe ſa gloire.
O crime! ô honte! ô cruel ſouvenir!
Fatal voyage! aux yeux de l'avenir
Que ne peut-on en dérober l'hiſtoire?
Ah! qu'un grand nom eſt un bien dangereux!
Un ſort caché fut toujours plus heureux.
Sur cet exemple on peut ici m'en croire;
Trop de talens, trop de ſuccès flatteurs,
Traînent ſouvent la ruine des mœurs.
Ton nom, VER-VERT, tes proueſſes brillantes
Ne furent point bornés à ces climats;
La renommée annonça tes appas,
Et vint porter ta gloire juſqu'à Nantes.
Là, comme on ſait, la Viſitation
A ſon Bercail de Révérendes Meres,
Qui, comme ailleurs, dans cette Nation,
A tout ſavoir ne ſont pas des dernieres;
Par quoi bientôt, apprenant des premieres
Ce qu'on diſoit du Perroquet vanté,
Deſir leur vint d'en voir la vérité.
Deſir de fille eſt un feu qui dévore;
Deſir de Nonne eſt cent fois pis encore.

Déjà les cœurs s'envolent à Nevers ;
Voilà d'abord vingt têtes à l'envers
Pour un Oiſeau. L'on écrit tout-à-l'heure
En Nivernois, à la Supérieure,
Pour la prier que l'Oiſeau plein d'attraits
Soit pour un temps amené par la Loire ;
Et que, conduit au rivage Nantais,
Lui-même il puiſſe jouir de ſa gloire,
Et ſe prêter à de tendres ſouhaits.
La Lettre part. Quand viendra la réponſe ?
Dans douze jours : quel ſiecle juſques-là !
Lettre ſur Lettre, & nouvelle ſemonce :
On ne dort plus ; Sœur Cecile en mourra.
Or, à Nevers arrive enfin l'Epître.
Grave ſujet : on tient le grand Chapitre.
Telle Requête effarouche d'abord.
Perdre VER-VERT ! O Ciel, plutôt la mort !
Dans ces tombeaux, ſous ces tours iſolées,
Que ferons-nous, ſi ce cher Oiſeau ſort ?
Ainſi parloient les plus jeunes voilées.
Dont le cœur vif, & las de ſon loiſir,
S'ouvroit encore à l'innocent plaiſir :
Et dans le vrai, c'étoit la moindre choſe
Que cette troupe, étroitement encloſe,
A qui d'ailleurs tout autre oiſeau manquoit,
Eût, pour le moins, un pauvre Perroquet.
L'avis pourtant des Meres aſſiſtantes,
De ce Sénat antiques Préſidentes,
Dont le vieux cœur aimoit moins vivement,
Fut d'envoyer le Pupille charmant
Pour quinze jours, car, en têtes prudentes,
Elles craignoient qu'un refus obſtiné
Ne les brouillât avec nos Sœurs de Nantes ;
Ainſi jugea l'Etat embéguiné.
Après ce Bill des Miledis de l'Ordre,
Dans la Commune arrive grand déſordre :
Quel ſacrifice ! Y peut-on conſentir ?

Eſt-il donc vrai, dit la Sœur Séraphine ?
Quoi ! nous vivons, & VER-VERT va partir!
D'une autre part, la Mere Sacriſtine
Trois fois pâlit, ſoupire quatre fois,
Pleure, frémit, ſe pâme, perd la voix:
Tout eſt en deuil, je ne ſais quel préſage
D'un noir crayon leur trace ce voyage;
Pendant la nuit des ſonges pleins d'horreur
Du jour encor redoublent la terreur.
Trop vains regrets! L'inſtant funeſte arrive;
Jà tout eſt prêt ſur la fatale rive;
Il faut enfin ſe réſoudre aux adieux,
Et commencer une abſence cruelle:
Jà chaque Sœur gémit en Tourterelle,
Et plaint d'avance un veuvage ennuyeux.
Que de baiſers, au ſortir de ces lieux,
Reçut VER-VERT ! Quelles tendres alarmes
On ſe l'arrache : on le baigne de larmes;
Plus il eſt prêt de quitter ce ſéjour,
Plus on lui trouve & d'eſprit & de charmes;
Enfin pourtant il a paſſé le tour:
Du Monaſtere, avec lui, fuit l'amour.
Pars, va, mon fils, vole où l'honneur t'appelle;
Reviens charmant, reviens toujours fidele;
Que les Zéphirs te portent ſur les flots,
Tandis qu'ici, dans un triſte repos,
Je languirai, forcément exilée,
Sombre, inconnue, & jamais conſolée;
Pars, cher VER-VERT, & dans ton heureux cours
Sois pris par-tout pour l'aîné des amours.
Tel fut l'adieu d'une Nonnain poupine,
Qui, pour diſtraire & charmer ſa langueur,
Entre deux draps avoit, à la ſourdine,
Très-ſouvent fait l'Oraiſon dans Racine,
Et qui, ſans doute, auroit de très-grand cœur,
Loin du Couvent, ſuivi l'oiſeau parleur.
Mais c'en eſt fait, on embarque le drôle,

Juſqu'à préſent vertueux, ingénu,
Juſqu'à préſent modeſte en ſa parole:
Puiſſe ſon cœur, conſtamment défendu,
Au Cloître, un jour, rapporter ſa vertu!
Quoi qu'il en ſoit, déjà la rame vole,
Du bruit des eaux les airs ont retenti;
Un bon vent ſouffle, on part, on eſt parti.

CHANT TROISIEME.

LA même Nef, légere & vagabonde,
Qui voituroit le ſaint Oiſeau ſur l'onde,
Portoit auſſi deux Nymphes, trois Dragons,
Une Nourrice, un Moine, deux Gaſcons;
Pour un enfant qui ſort du Monaſtere,
C'étoit échoir en dignes compagnons!
Auſſi VER-VERT, ignorant leurs façons,
Se trouve là comme en terre étrangere;
Nouvelles langues & nouvelles leçons.
L'Oiſeau ſurpris n'entendoit point leur ſtyle;
Ce n'étoit plus paroles d'Evangile,
Ce n'étoit plus ces pieux entretiens,
Ces traits de Bible & d'Oraiſons mentales
Qu'il entendoit chez les douces Veſtales;
Mais de gros mots, & non des plus chrétiens;
Car les Dragons, race aſſez peu dévote,
Ne parloient-là que langue de gargotte:
Charmant au mieux les ennuis du chemin,
Ils ne fêtoient que le Patron du Vin;
Puis les Gaſcons & les trois Peronnelles
Y concertoient ſur des tons de ruelles:
De leur côté, les Batteliers juroient,
Rimoient en Dieu, blaſphémoient & ſacroient;
Leur voix ſtylée aux tons mâles & fermes,
Articuloit ſans rien perdre des termes.
Dans le fracas, confus, embarraſſé,

VER-VERT gardoit un ſilence forcé ;
Triſte, timide, il n'oſoit ſe produire,
Et ne ſavoit que penſer, ni que dire.
Pendant la route on voulut par faveur
Faire cauſer le Perroquet rêveur ;
Frere Lubin, d'un ton peu Monaſtique,
Interrogea le beau mélancolique :
L'oiſeau benin prend ſon air de douceur,
Et vous pouſſant un ſoupir méthodique,
D'un ton pédant répond, *Ave, ma Sœur* :
A cet *Ave* jugez ſi l'on dut rire ;
Tous en *chorus* bernent le pauvre Sire ;
Ainſi berné, le Novice interdit,
Comprit en ſoi qu'il n'avoit pas bien dit,
Et qu'il ſeroit mal mené des Commeres
S'il ne parloit la langue des Confreres :
Son cœur né fier, & qui juſqu'à ce temps
Avoit été nourri d'un doux encens,
Ne put garder ſa modeſte conſtance
Dans cet aſſaut de mépris flétriſſants :
A cet inſtant, en perdant patience,
VER-VERT perdit ſa premiere innocence.
Dès-lors ingrat, en ſoi-même il maudit
Les cheres Sœurs, ſes premieres maîtreſſes,
Qui n'avoient pas ſu mettre en ſon eſprit
Du beau Français les brillantes fineſſes,
Les ſons nerveux & les délicateſſes.
A les apprendre il met donc tous ſes ſoins,
Parlant très-peu, mais n'en penſant pas moins.
D'abord l'Oiſeau, comme il n'étoit pas bête,
Pour faire place à de nouveaux diſcours,
Vit qu'il devoit oublier pour toujours
Tous les gaudés qui farciſſoient ſa tête ;
Ils furent tous oubliés en deux jours,
Tant il trouva la langue à la Dragonne
Plus d'un bel air que les termes de Nonne.
En moins de rien l'éloquent Animal,

Hélas ! jeuneſſe apprend trop bien le mal !
L'Animal, dis-je, éloquent & docile,
En moins de rien fut rudement habile.
Bien vîte il ſut jurer & maugréer
Mieux qu'un vieux diable au fond d'un bénitier :
Il démentit les célebres maximes
Où nous liſons qu'on ne vient aux grands crimes
Que par degrés. Il fut un ſcélérat,
Profès d'abord, & ſans noviciat.
Trop bien ſut-il graver en ſa mémoire
Tout l'alphabet des Bateliers de Loire ;
Dès qu'un d'iceux, dans quelque vertigo,
Lâchoit un *mor*... VER-VERT faiſoit l'écho :
Lors applaudi par la bande ſuſdite,
Fier & content de ſon propre mérite,
Il n'aima plus que le honteux honneur
De ſavoir plaire au monde ſuborneur ;
En dégradant ſon généreux organe,
Il ne fut plus qu'un Orateur profane :
Faut-il qu'ainſi l'exemple ſéducteur
Du Ciel au Diable emporte un jeune cœur !
Pendant ces jours, durant ces triſtes ſcenes,
Que faiſiez-vous dans vos Cloîtres déſerts,
Chaſtes Iris du Couvent de Nevers ?
Sans doute, hélas ! vous faiſiez des neuvaines
Pour le retour du plus grand des ingrats,
Pour un volage indigne de vos peines,
Et qui, ſoumis à de nouvelles chaînes,
De vos amours ne faiſoit plus de cas.
Sans doute alors l'accès du Monaſtere
Etoit d'ennuis triſtement obſédé ;
La grille étoit dans un deuil ſolitaire,
Et le ſilence étoit preſque gardé.
Ceſſez vos vœux, VER-VERT n'en eſt plus digne ;
VER-VERT n'eſt plus cet Oiſeau révérend,
Ce Perroquet d'une humeur ſi bénigne,
Ce cœur ſi pur, cet eſprit ſi fervent ;
Vous le dirai-je ? il n'eſt plus qu'un brigand,

Lâche apoſtat, blaſphémateur inſigne ;
Les vents légers, & les Nymphes des eaux,
Ont moiſſonné le fruit de vos travaux.
Ne vantez point ſa ſcience infinie :
Sans la vertu, que vaut un grand génie ?
N'y penſez plus : l'infame a ſans pudeur,
Proſtitué ſes talents & ſon cœur.
Déjà pourtant on approche de Nantes,
Où languiſſoient nos Sœurs impatientes :
Pour leurs deſirs le jour trop tard naiſſoit,
Des Cieux trop tard le jour diſparoiſſoit.
Dans ces ennuis, l'eſpérance flatteuſe,
A nous tromper toujours ingénieuſe,
Leur promettoit un eſprit cultivé,
Un Perroquet noblement élevé,
Une voix tendre, honnête, édifiante,
Des ſentiments, un mérite achevé ;
Mais ô douleur ! ô vaine & fauſſe attente !
La Nef arrive, & l'équipage en ſort.
Une Touriere étoit aſſiſe au Port.
Dès le départ de la premiere lettre,
Là, chaque jour, elle venoit ſe mettre ;
Ses yeux errants ſur le lointain des flots,
Sembloient hâter le vaiſſeau du Héros.
En débarquant auprès de la Béguine,
L'Oiſeau madré la connut à la mine,
A ſon œil prude, ouvert en tapinois,
A ſa grand'coëffe, à ſa fine étamine,
A ſes gants blancs, à ſa mourante voix,
Et, mieux encor à ſa petite croix :
Il en frémit, & même il eſt croyable
Qu'en militaire il la donnoit au Diable ;
Trop mieux aimant ſuivre quelque Dragon,
Dont il ſavoit le bachique jargon,
Qu'aller apprendre encor les Litanies,
La révérence & les cérémonies :
Mais force fut au Grivois dépité
D'être conduit au gîte déteſté.

Malgré ſes cris la Touriere l'emporte :
Il la mordoit, dit-on, de bonne ſorte,
Chemin faiſant ; les uns diſent au cou ;
D'autres au bras : on ne ſait pas bien où ;
D'ailleurs, qu'imporre ? A la fin, non ſans peine,
Dans le Couvent la Béate l'emmene ;
Elle l'annonce. Avec grande rumeur
Le bruit en court. Aux premieres nouvelles
La cloche ſonne. On étoit lors au Chœur :
On quitte tout, on court, on a des ailes :
C'eſt lui, ma Sœur, il eſt au grand Parloir.
On vole en foule, on grille de le voir ;
Les vieilles mêmes, au marcher ſymmétrique,
Des ans tardifs ont oublié le poids :
Tout rajeunit, & la Mere Angélique
Courut alors pour la premiere fois.

CHANT QUATRIEME.

ON voit enfin, on ne peut ſe repaître
Aſſez les yeux des beautés de l'Oiſeau :
C'étoit raiſon, car le frippon, pour être
Moins bon garçon, n'en étoit pas moins beau.
Cet œil guerrier, & cet air petit-maître
Lui prêtoient même un agrément nouveau.
Faut-il, grand Dieu, que ſur le front d'un traître
Brillent ainſi les plus tendres attraits !
Que ne peut-on diſtinguer & connoître
Les cœurs pervers à de difformes traits ?
Pour admirer les charmes qu'il raſſemble,
Toutes les Sœurs parlent toutes enſemble,
En entendant cet eſſain bourdonner,
On eût à peine entendu Dieu tonner :
Lui cependant, parmi tout ce vacarme,
Sans daigner dire un mot de piété,
Rouloit les yeux d'un air de jeune Carme.
Premier grief. Cet air trop éffronté,

Fut un ſcandale à la Communauté.
En ſecond lieu, quand la Mere Prieure,
D'un air auguſte, en fille intérieure,
Voulut parler à l'Oiſeau libertin,
Pour premiers mots, & pour toute réponſe,
Nonchalamment, & d'un air de dédain,
Sans bien ſonger aux horreurs qu'il prononce,
Mon Gars répond, avec un ton faquin,
Par la corbleu ! que les Nonnes ſont folies !
L'hiſtoire dit qu'il avoit, en chemin,
D'un de la troupe entendu ces paroles.
A ce début, la Sœur Saint Auguſtin,
D'un air ſucré, voulant le faire taire,
En lui diſant : Fi donc mon très-cher Frère !
Le très-cher Frere indocile & mutin,
Vous la rima très-richement en tain.
Vive Jeſus ! Il eſt ſorcier, ma Mere,
Répond la Sœur ; Juſte Dieu ! quel coquin !
Quoi ! c'eſt donc-là ce Perroquet divin !
Ici VER-VERT, en vrai gibier de Greve,
L'apoſtropha d'un *la peſte te creve.*
Chacun vint pour brider le caquet
Du Grenadier, chacun eut ſon paquet.
Turlupinant les jeunes précieuſes,
Il imitoit leur courroux babillard ;
Plus déchaîné ſur les vieilles grondeuſes,
Il bafouoit leur ſermon nazillard.
Ce fut bien pis, quand d'un ton de Corſaire,
Las, excédé de leurs fades propos,
Bouffi de rage, écumant de colere,
Il entonna tous les horribles mots
Qu'il avoit ſu rapporter des Bateaux ;
Jurant, ſacrant d'une voix diſſolue,
Faiſant paſſer tout l'enfer en revue,
Les B., les F. voltigeoient ſur ſon bec.
Les jeunes Sœurs crurent qu'il parloit Grec.
Jour de Dieu !... mor !... mille pipes de diables !
Toute la grille, à ces mots effroyables,

Tremble d'horreur ; les Nonnettes ſans voix
Font, en fuyant mille ſignes de croix ;
Toutes penſant être à la fin du monde,
Courent en poſte aux caves du Couvent ;
Et, ſur ſon nez, la Mere Cunégonde
Se laiſſant cheoir perd ſa derniere dent.
Ouvrant à peine un ſépulcral organe,
Pere éternel ! dit la ſœur Bibiane,
Miſéricorde ! Ah ! qui nous a donné
Cet Antechriſt, ce démon incarné ?
Mon doux Sauveur ! En quelle conſcience
Peut-il ainſi jurer comme un damné ?
Eſt-ce donc-là l'eſprit & la ſcience
De ce VER-VERT ſi chéri, ſi prôné?
Qu'il ſoit banni, qu'il ſoit remis en route.
O Dieu d'amour, reprend la Sœur Ecoute,
Quelles horreurs ! chez nos Sœurs de Nevers,
Quoi ! parle-t-on ce langage pervers?
Quoi ! c'eſt ainſi qu'on forme la jeuneſſe !
Quel hérétique ! O divine ſageſſe !
Qu'il n'entre point ; avec ce Lucifer,
En garniſon, nous aurions tout l'enfer.
Concluſion, VER-VERT eſt mis en cage ;
On ſe réſout ſans tarder davantage,
A renvoyer le parleur ſcandaleux.
Le Pélerin ne demandoit pas mieux :
Il eſt proſcrit, déclaré déteſtable,
Abominable, atteint & convaincu
D'avoir tenté d'entamer la vertu
Des ſaintes Sœurs : toutes de l'exécrable
Signent l'arrêt en pleurant le coupable ;
Car, quel malheur qu'il fût ſi dépravé,
N'étant encore qu'à la fleur de ſon âge,
Et qu'il portât ſous un ſi beau plumage
La fiere humeur d'un eſcroc achevé,
L'air d'un Païen, le cœur d'un réprouvé.
Il part enfin, porté par la Touriere,
Mais ſans la mordre, en retournant au port ;

Une cabane emporte le compere ;
Et ſans regret il fuit ce triſte bord.
De ſes malheurs telle fut l'Iliade.
Quel déſeſpoir ! lorſqu'enfin de retour,
Il vint donner pareille ſérénade,
Pareil ſcandale en ſon premier ſéjour.
Que réſoudront nos Sœurs inconſolables ?
Les yeux en pleurs, les ſens d'horreur troublés,
En manteaux longs, en voiles redoublés,
Au Diſcrétoire entrent neuf vénérables ;
Figurez-vous neuf ſiécles aſſemblés.
Là, ſans eſpoir d'aucun heureux ſuffrage,
Privé des Sœurs qui plaideroient pour lui,
En plein parquet enchaîné dans ſa cage,
VER-VERT paroît ſans gloire & ſans appui.
On eſt aux voix ; déjà deux des Sybilles
En billets noirs ont crayonné ſa mort :
Deux autres ſœurs un peu moins imbécilles,
Veulent qu'en proie à ſon malheureux ſort,
On le renvoie au rivage profane
Qui le vit naître avec le noir Brachmane :
Mais, de concert, les cinq dernieres voix
Du châtiment déterminent le choix.
On le condamne à deux mois d'abſtinence,
Trois de retraite, & quatre de ſilence ;
Jardins, toilette, alcoves & biſcuits,
Pendant ce temps, lui ſeront interdits.
Ce n'eſt point tout, pour comble de miſére,
On lui choiſit pour garde, pour geoliere,
Pour entretien, l'Alecton du couvent,
Une Converſe, infante douairiere,
Singe voilé, ſquélette octogénaire,
Spectacle fait pour l'œil d'un Pénitent.
Malgré les ſoins de l'Argus inflexible,
Dans leurs loiſirs ſouvent d'aimables Sœurs,
Venant le plaindre avec un air ſenſible,
De ſon exil ſuſpendoient les rigueurs.
Sœur Roſalie, au retour des Matines,

Plus d'une fois lui porta des pralines ;
Mais dans les fers, loin d'un libre deſtin,
Tous les bonbons ne ſont que chicotin.
Couvert de honte, inſtruit par l'infortune,
Ou las de voir ſa compagne importune,
L'Oiſeau contrit ſe reconnut enfin :
Il oublia les Dragons & le Moine,
Et pleinement remis à l'uniſſon
Avec nos Sœurs, pour l'air & pour le ton,
Il redevint plus dévot qu'un Chanoine.
Quand on fut ſûr de ſa converſion,
Le vieux Divan déſarmant ſa vengeance,
De l'Exilé borna la pénitence.
De ſon rappel, ſans doute, l'heureux jour
Va, pour ces lieux, être un jour d'alégreſſe
Tous ſes inſtants donnés à la tendreſſe,
Seront filés par la main de l'amour.
Que dis-je ! hélas ! ô plaiſirs infidelles !
O vains attraits de délices mortelles !
Tous les Dortoirs étoient jonchés de fleurs :
Café parfait, chanſons, courſe légére,
Tumulte aimable & liberté pléniere,
Tout exprimoit de charmantes ardeurs,
Rien n'annonçoit de prochaines douleurs ;
Mais de nos Sœurs, ô largeſſe indiſcrete !
Du ſein des maux d'une longue diete,
Paſſant trop tôt dans des flots de douceurs,
Bouré de ſucre & brûlé de liqueurs,
VER-VERT, tombant ſur un tas de dragées,
En noirs cyprès vit ſes roſes changées.
En vain les Sœurs tâchoient de retenir
Son ame errante & ſon dernier ſoupir ;
Ce doux excès hâtant ſa deſtinée,
Du tendre amour victime fortunée,
Il expira dans le ſein du plaiſir.
On admiroit ſes paroles dernieres.
Vénus enfin, lui fermant les paupieres,
Dans l'Eliſée, & les ſacrés boſquets,

Le met au rang des héros Perroquets,
Près de celui dont l'amant de Corine
A pleuré l'ombre & chanté la doctrine.
Qui peut narrer combien l'illuſtre mort
Fut regretté ? La Sœur Dépoſitaire
En compoſa la lettre circulaire
D'où j'ai tiré l'hiſtoire de ſon ſort.
Pour le garder à la race future,
Son portrait fut tiré d'après nature :
Plus d'une main conduite par l'Amour,
Sut lui donner une ſeconde vie
Par les couleurs & par la broderie ;
Et la douleur travaillant à ſon tour,
Peignit, broda des larmes alentour.
On lui rendit tous les honneurs funébres
Que l'Hélicon rend aux oiſeaux célebres.
Au pied d'un myrthe on plaça le tombeau
Qui couvre encor le Mauſolée nouveau :
Là, par la main des tendres Arthémiſes,
En lettres d'or ces rimes furent miſes
Sur un porphire environné de fleurs.
En les liſant on ſent naître ſes pleurs.
Novices, qui venez cauſer dans ces Bocages,
A l'inſu de nos graves Sœurs,
Un inſtant, s'il ſe peut ſuſpendez vos ramages ;
Apprenez nos malheurs.
Vous vous taiſez ! ſi c'eſt trop vous contraindre,
Parlez, mais parlez pour nous plaindre :
Un mot vous inſtruira de nos tendres douleurs :
Cit gît VER-VERT, *ci giſſent tous les cœurs.*
On dit pourtant (pour terminer ma gloſe
En peu de mots) que l'ombre de l'Oiſeau
Ne loge plus dans le ſuſdit tombeau ;
Que ſon eſprit dans les Nonnes repoſe,
Et qu'en tout temps, par la Métempſicoſe,
De Sœurs en Sœurs l'immortel Perroquet
Tranſportera ſon ame & ſon caquet.

Fin de Ver-Vert.

LA CRITIQUE

DE

VER-VERT,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

AVIS DU LIBRAIRE.

CHER Lecteur, après vous avoir procuré la lecture de Ver-Vert, ou du Voyage du Perroquet des Dames de la Visitation de Nevers, je crois me faire un mérite auprès de vous, en vous procurant celle de la Critique, que l'on m'a chargé d'imprimer. Quoiqu'elle n'ait pas pardevers elle les beautés de la Poésie, cependant je me flatte, mon cher Lecteur, que vous voudrez bien y donner un moment de votre attention.

Au reste, ne cherchez pas qui l'a faite, il n'est pas aisé de le découvrir: il n'est ni Religieux, ni Abbé, ni Chanoine, ni Laïque, ni Homme d'Epée, ni Homme de Robe; il fait sa résidence dans une Ville proche de Rouen, célébre par son Académie & par quelques beaux édifices. Son nom y est des mieux établis; & quoique jeune encore, il a déjà donné des marques de sa capacité & de ses lumieres, par plusieurs petits ouvrages volants qu'il a donnés au Public, & qui ont été vus & bien reçus. Mon cher Lecteur, quoique je me fasse un devoir de rechercher les moyens de vous en taire le nom, si je faisois autrement, je craindrois de m'exposer à la colere de sa famille; famille assez connue en France par son mérite, sa probité & ses alliances. Je finis, mon cher Lecteur, de peur que le zéle que j'ai à vous procurer de nouveaux plaisirs, ne me fit dire, sans y songer, quelque parole qui pût vous le désigner; je crains même de vous en avoir déjà trop dit.

Il m'a parlé d'une comédie à laquelle il travaille; ouvrage de longue haleine, & dont la matiere est difficile à traiter; elle conviendra fort au temps présent; d'abord qu'il me l'aura donnée, je me ferai un plaisir mon cher Lecteur, de vous en faire part.

PERSONNAGES.

La Mere SUPÉRIEURE.

La Mere S. IGNACE, *Coadjutrice.*

La Mere S. AUGUSTIN, *Mere des Novices.*

La Mere ANGÉLIQUE, *Confituriere.*

La Mere ÉCOUTE.

Deux Jeunes NOVICES.

Une TOURIERE *du dedans.*

La Scene eſt à Nevers, chez les Dames de la Viſitation.

LA CRITIQUE DE VER-VERT,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Ici on ſonne la Cloche de la Récréation.

DEUX JEUNES NOVICES.

LA PREMIERE NOVICE.

J'Emourois d'envie, ma Sœur, d'entendre ſonner la Cloche de la Récréation, pour m'aboucher avec vous, & vous demander votre ſentiment.

LA SECONDE NOVICE.

Ma Sœur, il n'y a rien que je ne faſſe pour votre ſervice, de quoi s'agit-il, s'il vous plaît ?

LA PREMIERE NOVICE.

Vraiment, ma Sœur, je ne sais trop si je dois vous le dire; je crains de ne vous pas faire plaisir.

LA SECONDE NOVICE.

Dites, dites, ma Sœur, ne craignez rien.

LA PREMIERE NOVICE.

Eh bien, ma Sœur, c'est pour vous demander ce que vous pensez d'un Livre qui paroît...

LA SECONDE NOVICE.

Quoi, Ver-Vert?

LA PREMIERE NOVICE.

Justement.

LA SECONDE NOVICE.

Mon Dieu, vous me faites un vrai plaisir d'en faire le sujet de notre conversation.

LA PREMIERE NOVICE.

Eh bien, qu'en pensez-vous?

LA SECONDE NOVICE

(*En regardant s'il n'y a personne.*)

Entre nous deux, il est fort joli: il nous repasse un peu; mais enfin que voulez-vous? Pourquoi aussi toutes les grimaces que l'on nous fait faire? Celui qui l'a fait n'a pas été bien instruit, car il n'en a pas fait voir la centieme partie; mais vous, ma Sœur, qu'en dites-vous?

LA PREMIERE NOVICE.

Je suis de votre sentiment. L'Auteur a su parfaitement dévoiler les mysteres secrets.

» *L'art des Parloirs, la Science des Grilles,*
» *Les graves Riens, les Mystiques Vétilles.*

Et je dirai comme vous, que s'il est parfaitement instruit de mille petitesses que l'on fait ici, je le trouve très-retenu de n'avoir dit que ce qu'il a dit.

LA SECONDE NOVICE.

Je suis ravie, ma Sœur, de me rencontrer avec vous, car je craignois d'être la seule de mon sentiment; mais ne vous souvenez-vous point de quel-

ques petits traits ? Par exemple, cet endroit où il dit....

» *Bref, digne Oiseau d'une si sainte Cage,*
» *Par son caquet digne d'être en Couvent.*

Et puis celui où il montre l'attachement de nos Meres pour leurs Directeurs. Que dites-vous de ces petits traits-là ?

LA PREMIERE NOVICE.

Ils me paroissent faits d'après nature ; j'en suis enchantée. En effet, le P. G. a-t-il seulement un peu plus toussé qu'à l'ordinaire, aussi-tôt on charge la Touriere de mille syrops, dont on fait provision en grande partie pour lui ; mais que dites-vous du petit trait de la toilette ?

LA SECONDE NOVICE.

Ce que j'en dis..... mais..... je ne sais....

LA PREMIERE NOVICE.

Il me paroît que celui-là ne vous fait pas tant de plaisir.

LA SECONDE NOVICE.

Si fait, il est fort joli ; mais il n'est pas à comparer aux autres.

LA PREMIERE NOVICE.

Eh ! qu'y trouvez-vous donc à redire ?

LA SECONDE NOVICE.

Il ne me plaît pas tant que les autres.

LA PREMIERE NOVICE.

Cependant je n'y vois rien qui.....

LA SECONDE NOVICE.

Les goûts sont différens.

LA PREMIERE NOVICE.

Pour moi je le trouve fort joli.

LA SECONDE NOVICE.

Et moi le plus mauvais endroit de toute la piece.

LA PREMIERE NOVICE.

Eh ! pourquoi donc ?

LA SECONDE NOVICE.

Comment ! vous ne le voyez point ? cela saute pourtant aux yeux.

LA PREMIERE NOVICE.

Mais, ma Sœur, à vous entendre parler, il sembleroit que vous y prendriez intérêt.

LA SECONDE NOVICE.

En effet, ma Sœur, y a-t-il rien de plus impertinent que de trouver à redire qu'on se mette proprement ? Parce que nous sommes Religieuses, devons-nous pourrir dans la crasse ? Ma Sœur, en renonçant au monde, je n'ai pas prétendu renoncer à tout le monde. Est-ce que la propreté d'ailleurs, que l'Auteur vante en nous comme un mérite, s'accorde avec ce trait ? Pour moi, ma Sœur, je suis surprise que vous, qui n'aimez pas moins que les autres à vous parer de certain air de propreté, trouviez cela beau ?

LA PREMIERE NOVICE.

Mais il me paroît, ma Sœur, que vous prenez à gauche le sens de l'Auteur ; je ne crois pas que son but ait été de nous faire un crime de la propreté, comme propreté, mais seulement de railler la vaine complaisance que nos Meres ont dans leur habillement, ce qui leur est ridicule ; mais brisons là-dessus, ma Sœur, il me paroît que la conversation commence à languir.

LA SECONDE NOVICE.

Vous, ma Sœur, continuez, j'ai de quoi vous répondre, &....

LA PREMIERE NOVICE.

Ma Sœur, je serois fâchée de vous faire la moindre peine, & nous avons bien d'autres endroits à critiquer & à approuver dans cet Ouvrage, sans nous tenir si long-tems sur un, qui, à ce que je vois, ne vous fait pas de plaisir.

LA SECONDE NOVICE.

Je suis infiniment reconnoissante des attentions que vous avez pour moi, & il me seroit mal-séant de vouloir tenir davantage sur un pareil discours. Je découvre assez quels sont vos sentiments pour me faire changer de langage.... Eh bien, que dites-vous de ces deux vers ?

» *Desir de fille est un feu qui dévore,*
» *Desir de Nonne est cent fois pis encore.*

LA PREMIERE NOVICE.

Le second est très-joli ; mais pour le premier l'Auteur auroit pu se dispenser de le faire.

LA SECONDE NOVICE.

Moi, je suis pour tous les deux.

LA PREMIERE NOVICE.

Eh, fi donc, ma Sœur, songez à ce que vous êtes : quoi !

LA SECONDE NOVICE.

Parce que je suis fille, dois-je trouver cela mal ?

LA PREMIERE NOVICE.

Eh vraiment, sans doute.

LA SECONDE NOVICE.

Point du tout, ma Sœur... Au reste, je suis étonnée de vous entendre, vous qui trouviez l'Auteur très-retenu. Pour moi, je suis comme vous ; j'aime les vérités, & comme cela en est une, vous me permettrez de ne la point condamner.

LA PREMIERE NOVICE.

On a raison de dire que chacun a son sentiment ; mais je ne crois pas que vous compreniez la malice de ces deux vers, & sur-tout du premier.

LA SECONDE NOVICE.

Eh mon Dieu, ma Sœur, c'est un vieux mal chez nous, & l'Auteur de Ver-Vert n'a pas été le premier à nous le reprocher.

LA PREMIERE NOVICE.

Enfin, ma Sœur, vous me permettrez de ne point l'approuver.

LA SECONDE NOVICE.

Je ne sais pas qu'est-ce qui peut vous y engager ; tenez, je n'étois point pour le trait de la Toilette. Vous, vous n'êtes point pour celui-ci ; nous voilà quittes, ma Sœur.

LA PREMIERE NOVICE.

Vous êtes maligne, ma Sœur ; eh..... j'entends quelqu'un.

LA SECONDE NOVICE.

Ce sont apparemment nos Meres. Elles sont long-tems aujourd'hui à se rendre à la salle de récréation ; je ne sais pas qui peut les empêcher.

LA PREMIERE NOVICE.

Je ne sais pas non plus. Elles lisent peut-être Ver-Vert.

LA SECONDE NOVICE.

Nos Miladys seront bien courroucées ; qu'en pensez-vous ?

LA PREMIERE NOVICE.

Si ! elles jetteront feu & flamme, j'en suis sûre. Notre Mere S. Ignace, notre Mere S. Augustin, notre Mere Ecoute & notre Mere Supérieure... Oh, mon Dieu ! Il ne faut pas même qu'elles sachent notre conversation, car.... Voilà la Mere Saint Augustin.

SCENE II.

LA MERE SAINT AUGUSTIN
(*toute épleurée.*)

LES DEUX NOVICES.

LA PREMIERE NOVICE.

VRaiment, ma Mere, nous étions, ma Sœur & moi dans l'inquiétude ; nous ne savions à quoi attribuer ce long retardement à vous rendre

à la salle des récréations, vous & toutes nos Meres.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Hélas! ma Sœur, si vous saviez.... ah... !

LA PREMIERE NOVICE. } *Ensemble.*

Qu'y a-t-il, ma Mere ?

LA SECONDE NOVICE.

Qu'est-il donc arrivé ?

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Vengeance, mes Sœurs, vengeance, on nous déshonore.

LA PREMIERE NOVICE.

Qu'est-ce donc, ma Mere ? Faites-nous part, s'il vous plaît, du sujet de votre affliction.

LA SECONDE NOVICE *à part.*

Il y a là-dedans du Perroquet.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Non ! plus j'y pense, plus je me sens le cœur pénétré.... il court un Livre, ma Sœur.... ah ! un Livre.... l'abomination de la désolation.... un Livre, ma Sœur, qui, je ne saurois parler.

LA PREMIERE NOVICE.

Qui ? Ver-Vert ?

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Justement, c'est cet exécrable Livre qui cause toute mon affliction ; l'avez-vous lu, ma Sœur ?

LA PREMIERE NOVICE.

Il est, à ce qu'on dit, plein d'impertinences.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Et vous, ma Sœur, ne l'avez-vous pas lu ?

LA SECONDE NOVICE.

Ma mere, sur ce que l'on m'en a rapporté, une fervente Novice ne peut pas le lire, en conscience. *A part.* Je l'ai cependant lu.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Vous avez raison, ma Sœur ; vous ne le devez pas faire sans l'avis de vos Supérieures.... Mais je vous le permets, tenez, le voilà.

LA SECONDE NOVICE.

Je ne manquerai pas, ma Mere, de le lire.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

En vérité, ce Livre eſt affreuſement compoſé.

LA PREMIERE NOVICE.

Bon, ma Mere, il faut mépriſer tout cela; d'ailleurs qui le croira?

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Mon Dieu, le monde eſt ſi corrompu & porté à croire le mal, que.....

SCENE III.

LA MERE SUPÉRIEURE, LA MERE SAINT AUGUSTIN, LES DEUX NOVICES.

LA MERE SUPÉRIEURE
(*allongeant les mots.*)

QU'avez-vous donc, que je vous vois toutes ſi affligées?

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Nous parlions, notre Mere, de ce Livre qui nous fait tant d'honneur.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Ah! mon Dieu, quelle affreuſe choſe! j'en ſuis dans un chagrin mortel, ne connoiſſez-vous point le nom de l'Auteur?

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Mon Oncle le Commandeur me vint hier voir, qui m'a promis de m'en inſtruire.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Toute la Communauté lui aura une obligation infine. Il eſt malheureux pour nous que mon Frere le Comte & mon Couſin le Baron ne ſoient pas en

ce pays-ci : ils nous auroient bien vîte éclairci ce myſtere ; mais que faites-vous-là, ma Sœur ?

LA SECONDE NOVICE
(*liſant ce Livre.*)

C'eſt le Livre que notre Mere Saint Auguſtin m'a donné à lire.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Liſez, ma Sœur, liſez, mais avec modeſtie.

LA SECONDE NOVICE.

Notre Mere, je le regarderai toujours du bon côté.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Je ſerois ravie que nos Meres fuſſent ici, pour qu'elles me diſent ce qu'elles en penſent. Nous pourrions en tenir Conſeil.

LA SECONDE NOVICE *à part.*

Prends garde à toi, miſérable !

LA MERE SUPÉRIEURE.

Nous verrons les moyens de pouvoir rétablir notre réputation.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Vous avez raiſon, notre Mere. Nous verrions ce qui ſeroit de plus piquant pour nous, & enſuite nous chercherions les moyens de nous venger.

LA SECONDE NOVICE *à part.*

Gare l'interrogatoire.

LA MERE SUPÉRIEURE
(*à la premiere Novice.*)

Allez, je vous prie, ma Sœur, avertir nos Meres du Conſeil, que je les attends ici.

LA PREMIERE NOVICE.

J'y cours, notre Mere.

LA SECONDE NOVICE.

N'oubliez pas la ſellette.

SCENE IV.

LA MERE SUPÉRIEURE, LA MERE S. AUGUSTIN, LA SECONDE NOVICE.

LA MERE SUPÉRIEURE.

IL faut avouer que l'homme eſt un animal bien malin. Où l'Auteur de ce libelle a-t-il été inventer tout ce qu'il a dit contre nous ?

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Je ne ſais pas, notre Mere, qui a pu lui mettre cela dans la tête. Il faut que cet homme-là ſoit, ou fou, ou impie.

LA MERE SUPÉRIEURE.

La bonne Juſtice devroit y mettre ordre.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Eſt-elle obſervée, notre Mere ? Eh, mon Dieu ! tout eſt renverſé à préſent.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Il eſt vrai que depuis quelque temps tout le monde veut ſe mêler de la rendre, & l'un détruit ce que fait l'autre.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Tenez, ma Mere, plus il y a de têtes dans un Conſeil, & plus tout eſt renverſé. D'ailleurs à préſent, plus qu'en tout autre temps, l'argent fait le bon droit, & le malheureux pauvre, eût-il la plus grande raiſon du monde, il perdra toujours, s'il plaide contre un homme qui ſoit en état de graiſſer la patte à Meſſieurs les Juges.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Mais cependant, ma Sœur, on devroit y faire attention ; car tout autre que nous peut être noirci de la même calomnie. Eh.... mais j'entends nos Meres.

SCENE V.

LA MERE SUPÉRIEURE, LA MERE S. IGNACE, LA MERE S. AUGUSTIN, LA MERE ANGÉLIQUE, LES DEUX NOVICES.

LA MERE SUPÉRIEURE.

MEs Sœurs, je viens de vous envoyer chercher pour vous prier de me donner votre conseil sur une chose qui est pour nous de la derniere importance. Il paroît ici un Livre qui déchire notre réputation ; vous y....

LA PREMIERE NOVICE A LA SECONDE.

Voilà les Chambres assemblées, allons-nous-en, ma Sœur.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Où allez-vous donc toutes les deux ?

LA SECONDE NOVICE.

Ma Mere, n'étant point capables de peser, au poids de notre charité, les secrets mysteres du Conseil, nous prenons la peine de nous retirer.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Restez, restez, je vous le permets..... Il paroît donc ici un Livre affreux. Voyons les moyens de détromper le monde des erreurs qui y sont glissées. Vous y êtes toutes aussi intéressées que moi ; ainsi voyez par quels moyens nous pourrons y réussir.

Parlez, Sœur Ignace.

LA MERE SAINT IGNACE.

Puisque votre Révérence me commande de dire mon sentiment, je vais le dire ; nos Meres & Sœurs voudront bien me le permettre. Notre Révérende

Mere, dans le moment qu'on eſt venu m'avertir de venir vous parler nous étions dans notre Cellule, notre Sœur Angélique & moi, occupées à la lecture du Livre dont eſt queſtion. Puiſqu'il m'eſt permis de dire mon ſentiment, je dirai que ce Livre eſt rempli de ſottiſes, bleſſe notre réputation, & nous déchire entiérement. Il eſt indigne, notre Révérende Mere, que des perſonnes comme nous, retirées du monde, ſoient malgré cela expoſées aux langues médiſantes; & je crois que, ſans bleſſer notre charité, je puis dire que ce Livre mérite d'être jetté au feu; je ne prétends pas nos cheres Sœurs, que notre ſentiment doive prévaloir; mais j'ajoute qu'il faut abſolument préſenter notre Requête aux Juges, pour nous venger d'une tache ſi noire qu'on fait à notre réputation. J'ai dit.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Parlez, Sœur Saint Auguſtin.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Par votre ordre, notre Révérende Mere, je dirai mon ſentiment: je ſuis preſque de l'avis de notre Sœur Saint Ignace, qui a penſé très-juſte; mais puiſqu'il m'eſt permis de m'expliquer, je dirai qu'il faut non-ſeulement jetter ledit Livre au feu, mais qu'il faut auſſi implorer la juſtice de notre Roi, réſervant à la prudence de Sa Majeſté d'impoſer à l'Auteur telle punition qu'il jugera à propos. J'ai dit.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Parlez, Sœur Angélique.

LA MERE ANGÉLIQUE.

Puiſque notre Révérende Mere veut abſolument que je diſe mon ſentiment, je vais obéir à ſes ordres.

Nos Sœurs Saint Ignace & Saint Auguſtin ſe ſont toutes les deux rencontrées dans leur ſentiment, ce qui me fait appréhender d'ouvrir le mien, quoiqu'il ſe rapporte auſſi au leur, mais pas entiérement. Elles ont toutes les deux fait paroître un attache-

ment très-louable pour la Communauté, qui, sauf meilleur avis, leur a fait un peu précipiter les choses. Pour moi, je crois plus à propos & moins contre notre charité, de faire ici une revue des traits les plus piquants pour nous, afin de servir de matiere à notre Requête : pour le reste, je suis entiérement de l'avis de nos Sœurs Saint Ignace & Saint Augustin. J'ai dit.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Notre Sœur Angélique me paroît avoir très-bien pensé ; ainsi si quelqu'un sait quelques-uns de ces traits, nous le prions d'en faire un récit à notre Conseil, pour qu'il puisse ensuite plus mûrement délibérer. Notre Sœur Novice a le Livre, qu'elle le parcoure, & si elle en rencontre, elle nous en fera part.

LA SECONDE NOVICE.

(*à part.*)

Je n'ai pas besoin du Livre, je le sais tout par cœur.

LA MERE SAINT IGNACE.

En parlant du perroquet, il dit :

» .... *Chaque mere, après son Directeur,*
» *N'aimoit rien tant : même dans plus d'un cœur*
» *Souvent l'Oiseau l'emporta sur le Pere.*

LA SECONDE NOVICE.

Et, si donc, notre Mere, qu'elle est la cervelle assez lourde pour s'imaginer qu'un animal tel qu'un Perroquet, puisse l'emporter sur l'amitié & le respect qu'on doit avoir pour le raisonnable : je veux dire un Directeur.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Un Oiseau l'emporter sur le Pere ! je crois, ma Sœur, que monde nous rendra justice sur une chose où il n'y a nulle vraisemblance ; ainsi passons à une autre.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Pour moi, je ſuis entiérement courroucée des quatre Vers qui ſuivent :

» *Il partageoit, dans ce paiſible lieu,*
» *Tous les ſirops, dont le cher Pere en Dieu*
» *Réconfortoit ſes entrailles ſacrées,*
» *Graces aux bienfaits des Nonnettes ſucrées.*

LA MERE SUPÉRIEURE.

Quelle médiſance, notre Sœur ! où a-t-il été chercher cela ?

LA MERE SAINT IGNACE.

Il ſembleroit que nous leur donnerions tous nos ſirops ; cela crie vengeance.

LA SECONDE NOVICE *à part.*

On s'offenſe toujours des vérités.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Pour moi, notre Mere, je trouve que ce trait-là nous pique juſqu'au vif, & que nous devons le mettre à la tête de notre Requête.

LA MERE ANGÉLIQUE.

Doucement, notre Sœur : avant que de rien mettre par ordre, parcourons encore d'autres endroits, peut-être en trouverons-nous pour le moins d'auſſi piquants. Par exemple, celui-là :

» *Juſqu'au lever de l'Aſtre de Vénus,*
» *Il repoſoit ſur la Boîte aux Agnus.*

LA SECONDE NOVICE *à part.*

Bon, bon, nous allons rire de la bonne façon.

LA MERE ANGÉLIQUE.

» *A ſon réveil, de la fraîche Nonnette,*
» *Libre témoin, il voyoit la toilette.*

LA MERE SUPÉRIEURE.

Notre toilette, notre Sœur ! Ah ! quelle impudicité ! Libre témoin, il voyoit la toilette... ah ! notre Sœur.

LA MERE ANGELIQUE *pourſuit.*

» *Oui, quelque part j'ai lu qu'il ne faut pas*

» *Aux fronts voilés des Miroirs moins fideles*
» *Qu'aux fronts ornés de pompons & Dentelles.*

LA MERE SAINT IGNACE.

Miſéricorde, ma Sœur! ah je n'en puis plus.

LA MERE ANGÉLIQUE *pourſuit.*

» *Ainſi qu'il eſt pour le Monde & les Cours,*
» *Un art, un goût de modes & d'atours,*
» *Il eſt auſſi des modes pour le Voile;*
» *Il eſt un art de donner d'heureux tours*
» *A l'étamine, à la plus ſimple toile;*
» *Souvent l'eſſain des folâtres Amours,*
» *Eſſain qui ſait franchir grilles & tours,*
» *Donne au bandeau une grace piquante,*
» *Un air galant à la guimpe flottante;*
» *Enfin, avant de paroître au Parloir,*
» *On doit au moins deux coups d'œil au miroir.*

(Pendant ce temps-là, toutes les Meres font divers geſtes, hauſſent les épaules, &c.)

LA MERE SUPÉRIEURE.

Pere Eternel, miſéricorde! quel abominable homme!

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Quelles horreurs! quel langage pervers!

LA MERE ANGÉLIQUE.

» *Il eſt auſſi des modes pour le Voile.*

Chez nous une mode, notre Mere! il fait bien de nous l'apprendre, car nous ne le ſavions pas.

LA PREMIERE NOVICE.

» *Souvent l'eſſain des folâtres Amours,*
» *Eſſain qui ſait franchir grilles & tours.*

Que dites-vous de ces deux Vers-là?

LA MERE SAINT IGNACE.

Ah! je m'en meurs.

LA SECONDE NOVICE.

J'y ſuis plus ſenſible que perſonne.

» *Eſſain qui ſait franchir grilles & tours.*

S'il diſoit vrai du moins, notre Mere, on pourroit

lui pardonner. Tenez, ma Mere, je tiens un trait des plus piquants ; c'eſt l'adieu d'une Novice, lorſqu'il part pour Nantes.

» *Tel fut l'adieu d'une Nonnain poupine,*
» *Qui pour diſtraire & charmer ſa langueur,*
» *Entre deux draps, avoit à la ſourdine*
» *Très-ſouvent fait l'Oraiſon dans Racine,*
» *Et qui ſans doute auroit de très-grand cœur*
» *Loin du Couvent ſuivi l'Oiſeau parleur.*

LA MERE SUPÉRIEURE.

C'eſt affreux, ma fille ; gardez-vous de le croire.

LA SECONDE NOVICE.

Je m'en garderai bien, ma Mere.

LA MERE SAINT IGNACE.

C'eſt imprudent, notre Mere.

LA PREMIRE NOVICE.

» *Et qui ſans doute auroit de très-grand cœur*
» *Loin du Couvent ſuivi l'Oiſeau parleur.*
Hélas! faut-il... (*En ſoupirant.*)

LA SECONDE NOVICE.

Il en dit trop, & n'en fait pas aſſez.

LA MERE SAINT IGNACE.

Notre Mere, voilà quelque choſe de pis ; il nous traite de folles.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Ma Sœur, de folles.... Ah !

LA MERE SAINT IGNACE.

Voilà ſon Vers.

» *Par la corbleu ! que les Nonnes ſont folles !*

LA MERE SUPÉRIEURE.

Mon doux Sauveur ! comment peut-il en conſcience jurer comme un damné ?

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Et moi, ma Mere, il m'a rimée en *tain*. Nous ne nous ſommes jamais vus, & je ne le connois pas.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Il faut, notre Sœur, tout prendre en patience.

LA MERE SAINT IGNACE.

Voilà encore une horrible ſuite, en parlant de ſon Perroquet.

» *Les B. les F. voltigeoient ſur ſon bec.*

LA MERE SUPÉRIEURE.

Mon Dieu quel eſt ce langage-là ?

LA MERE SAINT IGNACE.

Mais que veut-il dire par ſes B. F.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Je ne ſais pas non plus.

LA PREMIERE NOVICE.

Eh ! ma Mere, le Vers ſuivant vous inſtruira. Ecoutez.

» *Les jeunes Sœurs crurent qu'il parloit grec.*

LA MERE SUPÉRIEURE, LA MERE S. IGNACE.

Quoi ! c'eſt-là du grec !

LA MERE SAINT IGNACE.

On diſoit cette langue harmonieuſe.

LA SECONDE NOVICE *à part.*

Celle-là eſt l'harmonie des Brouettiers.

LA PREMIERE NOVICE.

Mais, notre Mere, le grec eſt bien changé.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Auſſi donc, car mon Neveu le Vicomte, qui eſt encore au Collége, m'en a répété pluſieurs paſſages, & ils me faiſoient un vrai plaiſir. Mais qu'eſt-ce ?

SCENE VI.

LA MERE SUPÉRIEURE, LE RESTE, UNE TOURIERE.

LA TOURIERE.

MA Sœur Saint Auguſtin, on vous demande au Parloir.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Savez-vous qui, ma Sœur?

LA TOURIERE.

Je crois que c'eſt le même Monſieur qui vint hier vous voir.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Ah! notre Mere, c'eſt mon Oncle le Commandeur.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Courez vîte, ma Sœur, & ne le faites pas attendre; pour aujourd'hui je vous diſpenſe de notre Regle; courez, nous y ſommes toutes intéreſſées.

SCENE VII.

LA MERE SUPÉRIEURE, LA MERE S. IGNACE, LA MERE ANGÉLIQUE, LES DEUX NOVICES.

LA MERE SUPÉRIEURE.

A La fin, ma Sœur, nous allons être éclaircies ſur un myſtere ſi important pour nous, & nous pourrons alors plus ſûrement porter nos coups.

LA MERE ANGÉLIQUE.

Je meurs d'envie de ſavoir le nom de cet indigne Auteur.

LA MERE S. IGNACE.

Pour moi, notre Mere, je ne doute pas que ce ne ſoit un ennemi de la Religion.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Mais à propos, notre Sœur, ſon mauvais procédé tombe de lui-même, car il nous eſt défendu d'élever chez nous des Animaux Domeſtiques, qui ne ſervent qu'à l'amuſement, tels qu'un Perroquet.

LA SECONDE NOVICE.

Vraiement oui, notre Mere, l'on ne nous permet d'avoir du ſoin & des attentions fines que pour des Animaux utiles à notre état.

LA MERE ANGÉLIQUE.

Je n'y avois pas encore fait attention, notre Mere: ainſi, ſi l'Auteur dans ſon principe ſe trompe, le monde, quoique du naturel incliné à penſer le mal plutôt que le bien, reviendra bientôt de tous les abus que l'infame Auteur a gliſſés dans le reſte de la Piece.

LA MERE SUPÉRIEURE.

En vérité, je ne reviens pas de cet indigne procédé.

SCENE VIII.

LA MERE SUPÉRIEURE, LA MERE ANGÉLIQUE, LA MERE S. IGNACE, DEUX NOVICES, UNE TOURIERE.

LA TOURIERE.

MOn Dieu! notre Révérende Mere, j'ai une fâcheuſe nouvelle à vous apprendre; notre Sœur le Febvre eſt revenue exprès de la Ville pour

nous avertir que le R. P. G. avoit un gros rhume ſur la poitrine, & que cette nuit il n'avoit preſque point fermé l'œil.

TOUTES ENSEMBLE.

Mon Dieu ! le pauvre P. G.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Allez vite, Sœur Angélique, allez vite à l'Office, & donnez à la Sœur le Febvre une bouteille de ſyrop de limon, une demi-douzaine de pâtes de Guimauves, & de Réglisſe blanc & noir, chargez-la des compliments de toute la communauté & des miens, & de lui marquer la part que nous prenons toutes à ſon incommodité.

LA MERE S. IGNACE.

Mais, notre Révérende Mere, ſi vous vous donniez la peine de lui écrire un mot; je crois que cela vaudroit encore mieux.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Vous avez raiſon, notre Sœur; mais prêtez-moi, je vous prie, une plume, car je ne ſais ce que j'ai fait de la nôtre; allez toujours, Sœur Angélique, apprêter ce que je vous ai dit: notre Lettre va être prête dans un moment; Sœur Saint Ignace & moi allons la faire.

SCENE IX.

LES DEUX NOVICES.

LA PREMIERE NOVICE.

ENfin nous voilà en liberté de rire tout à notre aiſe.

LA SECONDE NOVICE.

Pour celui-là, ma Sœur, je puis dire que j'ai été à la Comédie aujourd'hui ſans ſortir du Couvent.

LA PREMIERE NOVICE.

Eh! mon Dieu, ma Sœur, n'y allons-nous pas tous les jours, en allant à la récréation ?

LA SECONDE NOVICE.

Les hélas de nos meres m'ont beaucoup réjouie.

LA PREMIERE NOVICE.

Et moi les figures & contorsions qu'elles faisoient lorsque notre Mere Angélique lisoit le trait de la Toilette.

LA SECONDE NOVICE.

Il y en a un, ma Sœur, que je suis étonnée qui ait échappé à la critique de nos meres. Ecoutez.

» *Jamais du mal il n'avoit eu l'idée*,
» *Ne disoit onc un immodeste mot*;
» *Mais en revanche il savoit des Cantiques*,
» *Des* Oremus, *des Colloques mystiques*;
» *Il disoit bien son* Benedicite,
» *Et notre Mere & votre Charité.*

LA PREMIERE NOVICE.

Que cela est joli ! d'autant plus que tout y est vrai.

LA SECONDE NOVICE.

Vous n'êtes pas encore à la fin. *Elle poursuit.*

» *Il savoit même un peu du Soliloque*,
» *Et des traits fins de Marie Alacoque :*
» *Il avoit eu dans ce docte manoir*
» *Tous les secours qui menent au savoir ;*
» *Il étoit là mintes filles savantes*
» *Qui mot pour mot portoient dans leurs cerveaux*
» *Tous les Noëls anciens & nouveaux.*

LA PREMIERE NOVICE.

Mais, ma Sœur, comment l'Auteur peut-il en savoir tant ?

LA SECONDE NOVICE.

Il a peut-être passé quelque temps dans quelqu'un de nos Monasteres. Mais écoutez jusqu'au bout.

» *Inſtruit, formé par leurs leçons fréquentes,*
» *Bientôt l'éleve égala ſes Régentes;*
» *De leur ton même, adroit imitateur,*
» *Il exprimoit la pieuſe lenteur,*
» *Les ſaints ſoupirs, les notes languiſſantes*
» *Du chant des Sœurs, colombes gémiſſantes:*
» *Finalement Ver-Vert ſavoit par cœur*
» *Tout ce que ſait une Mere de Chœur.*

Eh bien! que dites-vous de cela?

LA PREMIERE NOVICE.

Que c'eſt le plus joli endroit de toute la Piece.

» ..... *Il ſavoit des Cantiques,*
» *Des* Oremus, *des Colloques myſtiques,*
» *Il diſoit bien ſon* Benedicite,
» *Et notre Mere & votre charité.*

J'en ſuis enchantée.

LA SECONDE NOVICE.

Moi, je ſuis encore plus pour ceux-ci:

» *Il ſavoit même un peu du Soliloque,*
» *Et des traits fins de Marie Alacoque:*
» *Il étoit là maintes filles ſavantes,*
» *Qui mot pour mot portoient dans leurs cerveaux*
» *Tous les Noels anciens & nouveaux.*

Il ſavoit tout Saint Auguſtin; il auroit fallu, ma Sœur, le mettre pour arbitre entre les Janſéniſtes & les Moliniſtes.

LA PREMIERE NOVICE.

Ma Sœur, dans l'un & l'autre parti il y en a bien qui n'en ſavent pas plus que n'en ſavoit le Perroquet.

LA SECONDE NOVICE.

Vous avez raiſon, ma Sœur; mais laiſſons cela aux gens du métier: pour nous, diſons notre *Credo*, cela nous ſuffit.

LA PREMIERE NOVICE.

» *Il exprimoit la pieuſe lenteur,*
» *Les ſaints ſoupirs, les notes languiſſantes*
» *Du chant des Sœurs, colombes gémiſſantes.*

Que cela eſt bien exprimé ! en effet, y a-t-il rien de plus ſot que le chant des Sœurs de Sainte Marie ? Sûrement Saint François de Sales n'avoit pas le goût bon pour les chants de l'Egliſe ; car il ne pouvoit pas en choiſir un plus vilain que celui-là.

LA SECONDE NOVICE.

Il eſt d'autant plus vilain qu'il nous fait geler quand nous ſommes au Chœur.

LA PREMIERE NOVICE.

Il y a encore deux Vers qui me charment.

» *Finalement Ver-Vert ſavoit par cœur*
» *Tout ce que fait une Mere de Chœur.* } Enſemble.

LA SECONDE NOVICE.

J'allois vous le faire remarquer.

LA PREMIERE NOVICE.

» *Tout ce que fait une Mere de Chœur.*

Ce n'eſt pas peu dire au moins, & il y a des Meres de Chœur qui ſavent un peu plus que la note.

LA SECONDE NOVICE.

Eh bien ! ma Sœur, nos Meres trouvoient ridicule le trait du directeur ; on eſt venu les avertir que le P. G. étoit malade, voyez quels mouvements elles ſe ſont donnés.

LA PREMIERE NOVICE.

Elles ont beau dire & beau faire, on les croira toujours ridicules.

LA SECONDE NOVICE.

Eh ! mon Dieu, elles le ſont en tout.

LA PREMIERE NOVICE.

Voulez-vous que je vous diſe, ma Sœur ; plus j'avance au terme de mon Noviciat, plus j'ai de chagrin de me voir obligée à paſſer ma vie dans un lieu tel que celui-ci, où tout eſt rempli de petiteſſes, cependant d'orgueil & de ſotte vanité. Car ſi nos Meres ont des parents de quelque

condition, elles vous jettent cela au nez cent fois le jour ; & cependant avec tout leur orgueil, elles s'amuſent de quantité de minauderies qui font hauſſer les épaules à celles qui ont tant ſoit peu de raiſon.

LA SECONDE NOVICE.

Mais, ma Sœur, puiſque vous êtes ſi dégoûtée du Couvent, pourquoi perſiſter dans la réſolution de faire vos vœux ?

LA PREMIERE NOVICE.

Que voulez-vous que je faſſe ? c'eſt bien malgré moi. Mon pere s'eſt remarié, je ſuis tous les jours expoſée aux mauvaiſes humeurs d'une belle-mere. Mon pere a fait ce qu'il a pu pour me dégoûter du Couvent ; & ſi je reſte, ce ſera plutôt par raiſon que par inclination.

LA SECONDE NOVICE.

Et moi, ma Sœur, ſi j'étois de vous, j'aimerois mieux vivre dans le monde. Avec le peu de bien que vous pourrez avoir, une fille de mérite trouve toujours rang parmi les honnêtes gens.

LA PREMIERE NOVICE.

Ma Sœur, vous avez en vérité de moi une idée trop avantageuſe, je vous ai mille obligations des ſentiments que vous voulez bien avoir pour moi... Non, j'y ſuis entrée, c'eſt pour y demeurer le reſte de mes jours ; je tâcherai de faire de néceſſité vertu. Au reſte, ma Sœur, je viens de vous faire part d'un choſe ſur laquelle je vous prie de garder un ſecret inviolable.

LA SECONDE NOVICE.

Ma Sœur, ſoyez perſuadée que je le ſais, ſans le ſavoir ; & puiſque vous avez la bonté de m'honorer de votre amitié & de votre confiance, je veux vous faire un aveu qui demande de vous le même ſervice : c'eſt que j'ai pris le parti de ſortir auſſi du Couvent ; & comme je n'y ſuis

entrée

entrée que contre la volonté de mes parents (ce qui eſt extraordinaire) ils ſeront ravis de me revoir : ſi les Religieuſes ont quelque regret de me perdre, elles ne doivent s'en prendre qu'à leurs ridicules manieres, qui....

LA PREMIERE NOVICE.

Taiſons-nous, voilà nos Meres qui reviennent.

LA SECONDE NOVICE.

Elles ſauront bientôt la fin de notre entretien.

SCENE X.

LA MERE SUPÉRIEURE, LA MERE S. IGNACE, LA MERE ANGÉLIQUE, LES DEUX NOVICES.

LA MERE SUPÉRIEURE.

EN vérité, je ſuis dans une grande inquiétude de la ſanté de notre pauvre P. G.

LA MERE SAINT IGNACE.

Il ſe portoit aſſez bien quand il entra ici aux quatre-tems de Noël; mais, ma Sœur, pourquoi M. l'Archevêque ne veut-il point qu'il vienne confeſſer hors ces jours-là ?

LA MERE SUPÉRIEURE.

Je ne ſais pas qu'eſt-ce qui a pu l'engager à faire cette défenſe qui nous fait tant de peine.

LA MERE ANGÉLIQUE.

C'eſt quelqu'un ſans doute qui a deſſervi les bons Peres auprès de ſa Grandeur; par-tout, notre Mere...

SCENE XI.

LA MERE SUPÉRIEURE ET LA MERE ÉCOUTE *toute tranſportée.*

LA MERE ÉCOUTE.

VOus ne ſavez pas, notre Mere : j'étois à l'écoute de notre Mere Saint Auguſtin : on a parlé de Ver-Vert, & le Monſieur a dit que c'étoit un Jéſuite qui l'avoit fait.

TOUTES ENSEMBLE.

Un Jéſuite !

LA MERE SUPÉRIEURE. *Toutes enſemble.*

Ma Sœur, que dites-vous-là.... Quoi ! un Jéſuite... Juſte Ciel.... un Jéſuite !

LA MERE SAINT IGNACE.

Cela ne ſe peut, ma Sœur.... C'eſt une calomnie.

LA MERE ANGÉLIQUE.

Quoi ! ce ſeroit un Jéſuite qui auroit fait ce Livre infame ?

LA MERE ÉCOUTE.

Un Jéſuite, ma Sœur, un Jéſuite, un Jéſuite !

LA SECONDE NOVICE.

Il y a là-dedans quelque choſe qui révolte.

LA MERE ANGÉLIQUE.

Un Jéſuite, notre Mere, faire un pareil Livre ! Non, cela ne ſe peut, ma Sœur.

LA MERE SAINT IGNACE.

Ne vous êtes-vous point trompée, notre Sœur,

LA MERE ÉCOUTE.

Non, non, j'ai écouté de toutes mes oreilles.

LA PREMIERE NOVICE *à part.*

La choſe eſt trop intéreſſante pour ne pas bien écouter.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Mais.... ? Notre Sœur.... n'a-t-on point....dit.... un Janſéniſte ?

LA MERE ÉCOUTE.

Non, notre Mere, un Jeſuite, un Jéſuite.

LA SECONDE NOVICE.

La rime, ma Sœur, vous a peut-être trompée.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Il faut attendre la Mere Saint Auguſtin ; elle nous éclaircira. Mais la voilà.

SCENE XII.

LA MERE SUPÉRIEURE, LA MERE S. IGNACE, LA MERE S. AUGUSTIN, LA MERE ANGÉLIQUE, LA MERE ÉCOUTE, LES DEUX NOVICES.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

AH ! ma Mere, nous ſommes au comble de nos malheurs. Un Jéſuite, notre Mere.... Un Jéſuite a fait ce Livre infame.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Cela n'eſt donc que trop vrai, notre Sœur Ecoute nous l'avoit déjà annoncé, mais nous n'avions pas voulu l'en croire.

LA MERE SAINT IGNACE.

Quel hérétique !

LA SECONDE NOVICE.

Il a manqué à ſa vocation, il devoit être Janſéniſte.

LA MERE ANGÉLIQUE.

Oh ! ſi c'étoit un Janſéniſte, il n'y auroit rien à dire. Mais un Jéſuite.

LA SECONDE NOVICE *à part.*

Cela n'eſt plus du jeu. Un Jéſuite !

LA MERE ANGELIQUE.

Vraiment nous avions cru que notre Sœur Écoute avoit confondu l'un avec l'autre.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Pour moi, quoiqu'on me l'ait dit, j'ai de la peine à le croire.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Ne vous l'a-t-on point nommé, ma Sœur?

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

C'eſt le P. G.

LA SECONDE NOVICE.

Quoi ! le P. G. Je le croyois ſi aimable homme ; il me plaiſoit tant.

LA MERE SAINT IGNACE.

Je ne ſuis pas ſurpriſe qu'il ait fait un tel Livre ; je n'ai jamais cru cet homme-là capable d'être Jéſuite. Tout y répugne dans ſes manieres ; il a un air fier qui ne s'accorde nullement avec l'humilité de Saint Ignace.

LA MERE ANGÉLIQUE.

Notre Sœur a raiſon ; il portoit auſſi ſon manteau en petit Abbé Poupin.

Ici on ſonne la fin de la Récréation.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Nous voilà pourtant déſarmées ; car....

LA PREMIERE NOVICE.

Notre Mere, voilà la fin de la récréation qui ſonne.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Allons, retirons-nous, nos cheres Sœurs. Mais auparavant il faut que je vous faſſe part de ma réſolution.

Comme nous ne pourrions rien intenter contre le P. G. que nous n'attaquaſſions la chere Compagnie à laquelle il a l'honneur & le bonheur d'être aſſocié, & que nous avons trop de reſpect

pour elle pour rien entreprendre contre, mon avis ſeroit de nous unir toutes pour empêcher qu'il ne fit ſes derniers vœux, & ne demeurât plus long-tems Jéſuite. Allons, uniſſons-nous toutes, nos très-cheres Sœurs, pour un œuvre ſi charitable ; car nous aurons en cela un mérite infini, en engageant ces bons Peres à ſe défaire d'un ſujet qui leur fait tant de déshonneur.

LA SECONDE NOVICE *à part.*

Je crois qu'il ne ſe fera pas beaucoup tirer l'oreille. *A la premiere Novice.* Allons, ma Sœur, & charitablement pour nous, tâchons de nous délivrer d'elles.

Fin de la Critique de Ver-Vert.

VERS

ADRESSÉS

A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE LUÇON.

VOus dont l'esprit héréditaire,
Et par les graces même orné,
Aux talens d'un illustre pere
Joint l'agrément de SEVIGNÉ;
Vous dont le tendre caractere
Sait unir par d'aimables nœuds,
A l'avantage d'être heureux,
Le plaisir délicat d'en faire.
Mortel plus charmant que les Dieux,
D'une Muse ressuscitée,
De vos soins généreux, de vous-même enchantée
Et qui n'a point encor paré l'Autel des Grands,
Recevez le premier encens,
Protégez Euterpe & Minerve;
Parmi les noms fameux que Clio nous conserve,
Ses fastes en comptent plus d'un:
Mais être aux bords de l'Hypocrene
Assis entre les Rois amis de Melpomene,
Et les tendres Auteurs des accens les plus doux,
Horace à la fois & Mécene,
Cet accord n'étoit dû qu'aux rives de la Seine,
Et l'Eloge commence à vous.

ADIEUX AUX JÉSUITES.

A Monsieur l'Abbé MARQUET.

LA Prophétie est accomplie,
Cher Abbé, je reviens à toi,
La métamorphose est finie,
Et mes jours enfin sont à moi.
Victime, tu le sais, d'un âge où l'on s'ignore
Porté du berceau sur l'Autel,
Je m'entendois à peine encore
Quand je vins bégayer l'engagement cruel....
Nos goûts font nos destins, l'Astre de ma naissance
Fut la paisible liberté;
Pouvois-je en fuir l'attrait? Né pour l'indépendance,
Devois-je plus long-tems souffrir la violence
D'une lente captivité?
C'en est fait, à mon sort ma raison me ramene:
Mais, ami, t'avouerai-je un tendre sentiment
Que ton cœur généreux reconnoîtra sans peine:
Oui, même en la brisant, j'ai regretté ma chaîne,
Et je ne me suis vu libre qu'en soupirant:
Je dois tous mes regrets aux sages que je quitte,
J'en perds avec douleur l'entretien vertueux:
Et si dans leurs foyers désormais je n'habite,
Mon cœur me survit auprès d'eux:
Car ne les crois point tels que la main de l'envie
Les peint à des yeux prévenus:
Si tu ne les connois que sur ce qu'en publie
La ténébreuse calomnie,
Ils te sont encore inconnus
Lis & vois de leurs mœurs des traits plus ingénus:
Qu'il m'est doux de pouvoir leur rendre un témoignage

Dont l'intérêt, la crainte & l'eſpoir ſont exclus!
A leur ſort le mien ne tient plus,
L'impartialité va tracer leur image.
Oui, j'ai vu des mortels, j'en dois ici l'aveu,
Trop combattus, connus trop peu;
J'ai vu des eſprits vrais, des cœurs incorruptibles,
Voués à la Patrie, à leurs Rois, à leur Dieu,
A leurs propres maux inſenſibles,
Prodigues de leurs jours, tendres, parfaits amis,
Et ſouvent bienfaiteurs paiſibles
De leurs plus fougueux ennemis;
Trop eſtimés enfin pour être moins haïs.
Que d'autres s'exhalant, dans leur haine inſenſée,
En reproches injurieux,
Cherchent, en les quittant, à les rendre odieux:
Pour moi, fidele au vrai, fidele à ma penſée,
C'eſt ainſi qu'en partant je leur *fais mes adieux.*

LE CARÊME

IMPROMPTU.

SOus un Ciel toujours rigoureux,
Au ſein des flots impétueux,
Non loin de l'Armorique plage,
Il eſt une Iſle, affreux rivage,
Habitacle marécageux,
Moitié peuple, moitié ſauvage,
Dont les Habitans malheureux,
Séparés du reſte du monde,
Semblent ne connoître que l'Onde
Et n'être connus que des Cieux:
Les nouvelles de la nature
Viennent rarement ſur ces bords;
On n'y ſait que par aventure,
Et par de très-tardifs rapports,
Ce qui ſe paſſe ſur la terre,
Qui fait la paix, qui fait la guerre,
Qui ſont les vivants & les morts.
De cette étrange réſidence
Le Curé, ſans trop d'embarras,
Enſéveli dans l'indolence
D'une héréditaire ignorance,
Vit de Baptême & de trépas,
Et d'Office qu'il n'entend pas.
Parmi les Notables de l'Iſle
Il eſt regardé comme habile
Quand il peut dire quelquefois
Le mois de l'an, le jour du mois.
On va penſer que j'exagere
Et que j'outre ce caractere;
» Quelle apparence, dira-t-on;
» Quelle Iſle aſſéz abandonnée

» Ignore le temps de l'année ?
» Non, ce trait ne peut être bon
» Que dans une Iſle imaginée
» Par le fabuleux Robinſon. »
De grace, Cenſeur incrédule,
Ne jugez point ſur ce ſoupçon;
Un fait narré ſans fiction
Va vous enlever ce ſcrupule,
Il porte la conviction,
Je n'y mettrai que la façon.
Le Curé de l'Iſle ſuſdite,
Vieux Papa, bon Iſraëlite,
(N'importe quand advint le cas)
N'avoit point, avant les étrennes,
Fait apporter de nos Climats
De *Guid'ânes*, ni d'Almanachs,
Pour le guider dans ſes Antiennes,
Et régler ſes petits Etats.
Il reconnut ſa négligence;
Mais trop tard vint la prévoyance.
La ſaiſon ne permettoit pas
De faire voile vers la France;
Abandonnée au noirs frimats,
La mer n'étoit plus praticable,
Et l'on n'eſpéroit les bons vents
Qui rendent l'Onde navigable,
Et le Continent abordable,
Qu'à la naiſſance du Printemps.
Pendant ces trois mois de tempête,
Que faire ſans Calendrier?
Comment placer les jours de Fête
Comment les différencier?
Dans une pareille mépriſe,
Quelqu'autre Curé plus ſavant
N'auroit pu régir ſon Egliſe,
Et peut-être dévotement,
Bravant les fougues de la biſe,

Se ſeroit livré ſans remiſe
Aux périls du moite Elément :
Mais pour une telle imprudence
Doué d'un trop bon jugement,
Notre bon Prêtre aſſurément
Chériſſoit trop ſon exiſtence,
C'étoit d'ailleurs un vieux routier,
Qui s'étant fait une habitude
Des fonctions de ſon métier,
Officioit ſans trop d'étude,
Et qui, dans ſa décrépitude,
Dégoiſoit Pſeaumes & Leçons
Sans y faire tant de façons.
Prenant donc ſon parti ſans peine,
Il annonce le premier mois,
Et recommande par trois fois
A ſon Aſſiſtance Chrétienne
De ne point finir la ſemaine
Sans chommer la Fête des Rois.
Ces premiers points étoient faciles;
Il ne trouva de l'embarras
Qu'en penſant qu'il ne ſauroit pas
Où ranger les Fêtes mobiles.
Qu'y faire enfin? Peu ſcrupuleux,
Il décida, ne pouvant mieux,
Que ces Fêtes, comme ignorées,
Ne ſeroient chez lui célébrées
Que quand, au retour du Zéphir,
Lui-même il auroit pu venir
Prendre langue dans nos contrées.
Il crut cet avis ſelon Dieu;
Ce fut celui de ſon Vicaire,
De Javote, ſa ménagere,
Et de ſon Magiſter Matthieu,
La plus forte tête du lieu.
Ceci poſé, Janvier ſe paſſe;
Plus agile encor dans ſon cours,

Fevrier ſuit, Mars le remplace,
Et l'Aquilon régnoit toujours:
Du Printemps avec patience
Attendant le prochain retour,
Et ſur l'annuelle abſtinence
Prétendant cauſe d'ignorance,
Tout bonnement & ſans détour
Par faute de réminiſcence,
Notre vieux Curé chaque jour
Se mettoit ſur la conſcience
Un chapon de ſa baſſe-cour;
Cependant, pourſuit la Chronique,
Le Carême depuis un mois,
Sur tout l'Univers Chatholique
Etendoit ſes auſteres loix;
L'Iſle ſeule, grace au bon-homme,
A l'abri des ſtatuts de Rome,
Voyoit ſes libres habitants,
Vivre en gras pendant tout ce temps:
De vrai, ce n'étoit fine chere;
Mais cependant chaque Inſulaire,
Mi-Payſan, & mi-Bourgeois,
Pouvoit parer ſon ordinaire
D'un fin lard flanqué de vieux pois.
A l'exemple du Presbytere,
Tous dans cette erreur ſalutaire
Soupoient pour nous d'un cœur joyeux,
Tandis que nous jeûnions pour eux.
Enfin pourtant le froid Borée
Quitta l'onde plus tempérée:
Voyant qu'il étoit plus que temps
D'inſtruire nos impénitents,
Le Diable, content de lui-même,
Ne retarda plus le Printemps;
C'étoit lui qui par ſtratagême
Leur rendant contraire tout vent,
Avoit voulu, chemin faiſant,

Leur eſcamoter un Carême,
Pour ſe divertir en paſſant.
Le calme rétabli ſur l'onde,
Mon Curé, ſelon ſon ſerment,
Pour voir comment alloit le monde,
S'embarque ſans retardement;
S'étant bien leſté la bedaine
De quatre tranches de jambon,
(Fait digne de réflexion;
Car de la ſainte quarantaine
Déja la cinquieme ſemaine
Venoit de commencer ſon cours.)
Il vient: il trouve avec ſurpriſe
Que dans l'empire de l'Egliſe
Pâques revenoit dans dix jours.
» Dieu ſoit loué! Prenons courage,
» Dit-il, enfonçant ſon caſtor;
» Grace au Seigneur, notre voyage
» Se trouve fait à temps encor
» Pour pouvoir dans mon hermitage
» Fêter Pâques ſelon l'uſage. »
Content, il rentre ſur ſon bord,
Après avoir fait ſes emplettes
Et d'Almanachs & de lunettes;
Il part, il arrive à bon port
Dans ſes ſolitaires retraites.
Le lendemain, jour des Ramaux,
Prônant avec un zele extrême,
Il notifie à ſes Vaſſaux
La date de notre Carême;
» Mais, pourſuit-il, j'ai mon ſyſtême,
» Mes Freres, nous n'y perdrons rien,
» Et nous le rattraperons bien:
» D'abord, avant notre abſtinence,
» Pour garder l'uſage ancien
» Et bien remplir toute obſervance,
» Le mardi gras ſera mardi,

» Le jour des Cendres mercredi ;
» Suivront trois jours de pénitence :
» Dans toute l'Iſle on jeûnera ;
» Et dimanche, unis à l'Egliſe,
» Sans plus craindre aucune mépriſe,
» Nous chanterons l'*Alleluia.* »

LE LUTRIN VIVANT.

A Monſieur l'Abbé DE SEGONZAC.

DE mes écrits aimable confident,
Cher SEGONZAC, ma Muſe ſolitaire,
De ſes ennuis briſant la chaîne auſtere,
Vient près de toi retrouver l'enjouement :
Je m'en ſouviens, lorſqu'un ſort plus charmant
Nous uniſſoit ſur les rives de Loire,
Aux champs heureux dont Tours eſt l'ornement,
Lieux toujours chers au Dieu de l'agrément,
Je te promis qu'au Temple de mémoire
Je placerois le Pupître vivant,
Dont je t'appris la naiſſance & la gloire.
Je l'ai promis, je remplis mon ſerment ;
A dire vrai, cette moderne Hiſtoire
Eſt un peu folle, il en faut convenir :
Eſt-ce un défaut ? Non, ſi c'eſt un plaiſir.
Dans les langueurs de la mélancolie,
Quoi ! la ſageſſe eſt-elle de ſaiſon ?
Un trait comique, une vive ſaillie,
Marqués au coin de l'aimable folie,
Conſole mieux qu'une froide Oraiſon
Que prêche en vain l'ennuyeuſe raiſon.
Quoi qu'il en ſoit, ma Minerve ſévere
Adoucira ces groteſques portraits,

Et les voilant d'une gaze légere,
ne montrera que la moitié des traits.
Venons au fait : honni qui mal y penſe !
Attention, j'ai touſſé, je commence.
Non loin des bords du Cher & de Lauron,
Dans un climat dont je tairai le nom,
Eſt un vieux bourg dont l'Egliſe ſans vitres,
A pour Clergé le plus gueux des Chapitres ;
Là ne ſont point de ces mortels fleuris,
Qui dans les bras d'une heureuſe indolence,
Exempts d'étude, & libres d'abſtinence,
N'ont qu'à nourrir leur brillant coloris ;
On ne voit là que pâles effigies,
Qui du Champagne onc ne furent rougies,
Que maigres Clercs, Chanoines avortons,
Sans rabats fins & ſans triples mentons,
Contraints d'aller, traînant leurs faces blêmes,
A chaque Office, & de chanter eux mêmes.
Ils ont pourtant, pour aider leur labeur,
Un Chapelain & quatre Enfants de Chœur ;
Ces Jouvenceaux ont leur gîte arrêté
Chez dame Barbe : elle leur ſert de mere
Et de ſoutien ; le Public eſt leur pere.
Il faut ſavoir, pour plus grande clarté,
Que dame Barbe eſt une octogénaire,
Fille jadis, aujourd'hui douairiere,
Qui, dès ſeize ans, d'un ſiecle corrompu
Craignant l'écueil, pour mettre ſa vertu
Mieux à couvert des mondains & des Moines,
Crut devoir vivre auprès d'un des Chanoines ;
D'abord Servante, enſuite adroitement
Elle parvint juſqu'au gouvernement :
Déja trois fois elle a vu dans l'Egliſe
De pere en fils chaque charge tranſmiſe.
Barbe, en un mot, au Chapitre ſuſdit,
De race en race a gardé ſon crédit.
Or, chez ladite arriva notre Hiſtoire :

En Juin dernier, l'aventure eſt notoire ;
Par cas fortuit, l'Enfant de Chœur Lucas
Avoit uſé l'étui des pays-bas :
Vous m'entendez, ſa culote trop mûre
Le trahiſſoit par mainte découpure ;
Déja la breche augmentant tous les jours,
Démanteloit la place & les fauxbourgs.
Barbe le voit, s'attendrit ; mais que faire !
Elle étoit pauvre, & l'étoffe étoit chere ;
D'une autre part, le Chapitre étoit gueux
Et puis d'ailleurs le petit malheureux,
Ouvrage né d'un auteur anonyme,
Ne connoiſſant parents ni légitime,
N'avoit en tout, dans ce ſtérile lieu,
Pour ſe chauffer que la grace de Dieu.
Il languiſſoit dans une triſte attente,
Gardant la chambre, & rarement debout ;
Enfin pourtant l'habile Gouvernante
Sut lui forger une armure décente
A peu de frais & dans un nouveau goût.
Néceſſité tire parti de tout ;
Néceſſité d'induſtrie eſt la mere.
Chez Barbe étoit un vieux antiphonaire,
Vieux graduel, ample & poudreux bouquin,
Dont aux bons jours on paroit le Lutrin ;
D'épais lambeaux d'un parchemin gothique
Formoient le corps de ce grimoire antique :
De ſes feuillets de la crace endurcis
L'âge avoit fait une étoffe en glacis.
La Vieille crut qu'on pouvoit ſans dommages
Du Livre affreux détacher quelques pages ;
Elle en prend quatre, & les coud proprement
Pour relier un volume vivant :
Mais le haſard voulut que l'ouvriere,
Très-peu ſavante en pareille matiere,
Dans les feuillets qu'elle prit ſans façon,
Prît juſtement la Meſſe du Patron.

L'ouvrage fait, elle en coëffe à la diable
L'humanité du petit miſérable,
Par quoi Lucas, chamarré de plein-chant,
Ne craignoit plus les inſultes du vent.
Or, cependant arrive la ſaint Brice,
Fête du lieu, fête du grand Office:
Le maître Chantre, Intendant du Lutrin,
Vient au grand Livre, il cherche, mais en vain;
A feuilleter il perd & temps & peine:
Il jure, il ſacre, & s'imagine enfin
Qu'un chœur de rats a mangé les antiennes;
Mais par bonheur, dans ce triſte embarras,
Ses yeux diſtraits rencontrent mon Lucas,
Qui de grimauds renforçant une troupe,
Sans le ſavoir portoit l'office en croupe:
Le Chantre lit, & retrouve au niveau
Tous ſes verſets ſur ce Livre nouveau.
Sur l'heure il fait ſon rapport au Chapitre;
On délibére, on décide ſoudain
Que le marmot, braqué ſur le pupitre,
Y ſervira de Livre & de Lutrin.
Sur cet arrêt, on le ſtyle au ſervice;
En quatre tours il apprend l'exercice;
Déjà d'un air intrépide & dévot,
Lucas s'accroche à l'aigle du pivot:
A livre ouvert, le Chapier en lunettes
Vient entonner; une groupe de mazettes
Très-gravement pourſuit ce chant fallot,
Concert groteſque & digne de Callot.
Tout alloit bien juſques à l'Evangile:
Ferme & plus fier qu'un Sénateur romain,
Lucas tenant ſa façade immobile,
Avec ſuccès auroit gagné la fin:
Mais par malheur une guêpe incivile,
Par la couture entr'ouvrant le vélin,
Déconcerta le ſenſible Lutrin.
D'abord il ſouffre, il ſe fait violence,

En tenant bon, il enrage en ſilence.
Mais l'aiguillon allant toujours ſon train,
Pour éviter l'inſecte impitoyable,
Le Lutrin fuit en criant comme un diable,
Et loin de là va, partant comme un trait,
Pour ſe guérir retourner un feuillet.
Le fait eſt sûr, ſans peine on peut m'en croire;
De deux Gaſcons j'en tiens toute l'hiſtoire.
C'eſt pour toi ſeul, ami tendre & charmant,
Que j'ai permis à ma Muſe exilée,
Loin de tes yeux triſtement iſolée,
De s'égayer ſur cet amuſement,
Fruit d'un caprice, ouvrage d'un moment;
Que loin de toi jamais il ne tranſpire.
Si par haſard il vient à d'autres yeux,
Les eſprits francs qui daigneront le lire,
Sans s'appliquer, follement ſcrupuleux,
A me trouver un crime dans mes jeux,
Honoreront peut-être d'un ſourire
Ce libre eſſor d'un aimable délire,
Délaſſement d'un travail ſérieux.
Pour les bigots & les froids précieux,
Peuple ſans goût, gens qu'un faux zéle inſpire,
De nos chanſons critiques ténébreux,
Cenſeurs de tout, exempts de rien produire,
Sans trop d'effroi je m'attends à leur ire.
Déjà j'en vois un trio langoureux
S'enſévelir dans un réduit poudreux,
Fronder mes Vers, foudroyer & proſcrire
Ce badinage, en faire un monſtre affreux;
Je les entends gravement s'entre-dire,
D'un air capable & d'un ton doucereux:
» Y penſe-t-il ? Quel écrit ſcandaleux !
» Quel tems perdu ! Pourquoi, s'il veut écrire,
» Ne prend-il point des ſujets plus pompeux,
» Des traits moraux, des éloges fameux ? »
Mais dédaignant leur abſurde ſatyre,

Aimable Abbé, nous ne ferons que rire
De voir ainſi ces graves ennuyeux
Perdre à gronder, à me chercher des crimes,
Bien plus de temps & de peines entr'eux,
Que je n'en perds à façonner ces rimes.
Pour toi, fidele au goût, au ſentiment,
Franc des travers de leur aigre doctrine,
Tu n'iras point peſer ſtoïquement,
Au grave poids d'une raiſon chagrine,
Les jeux légers d'une Muſe badine.
Non, la raiſon, celle que tu chéris,
A ſes côtés laiſſe marcher les ris,
Et laiſſe au froc ces vertus trop fardées
Qu'un plaiſir fin n'a jamais déridées.
Ainſi penſoit l'amuſant du Cerceau :
Sage enjoué, vertueux ſans rudeſſe,
Des ſages faux évitant la triſteſſe,
Il badina ſans s'écarter du beau,
Et ſans jamais effrayer la ſageſſe.
Ainſi les traits de ſon heureux pinceau
Plairont toujours, & de races en races
Vivront gravés dans les faſtes des Graces;
Et les Cenſeurs obſtinés à ternir
Son art chéri, par l'ennui pédanteſque
D'un français fade ou d'un latin tudeſque,
Endormiront les ſiecles à venir.

LA CHARTREUSE.

ÉPITRE A. M. D. D. N.

Pourquoi de ma ſage indolence
Interrompez-vous l'heureux cours ?
Soit raiſon, ſoit indifférence,
Dans une douce négligence,
Et loin des Muſes pour toujours,
J'allois racheter en ſilence
La perte de mes premiers jours.
Transfuge des routes ingrates
De l'infructueux Hélicon,
Dans les retraites des Socrates
J'allois jouir de ma raiſon,
Et m'arracher malgré moi-même
Aux délicieuſes erreurs
De cet art brillant & ſuprême
Qui, malgré ſes attraits flatteurs,
Toujours peu ſûr & peu tranquille,
Fait de ſes plus chers amateurs
L'objet de ſa haine imbécille
Des pédants, des prudes, des ſots,
Et la victime des cagots.
Mais votre Epître enchantereſſe,
Pour moi trop prodigue d'encens,
Des douces vapeurs du Permeſſe
Vient encore enivrer mes ſens ;
Vainement j'abjurois la rime,
L'haleine légere des vents
Emportoit mes foibles ſerments.

Aminte, votre goût ranime
Mes accords & ma liberté :
Entre Uranie & Therpſicore
Je reviens m'amuſer encore
Au Pinde que j'avois quitté ;
Tel par ſa pente naturelle,
Par une erreur toujours nouvelle,
Quoiqu'il ſemble changer ſon cours,
Autour de la flamme infidelle
Le papillon revient toujours.
Vous voulez qu'en rimes légeres
Je vous offre des traits ſinceres
Du gîte où je ſuis tranſplanté ;
Mais comment faire en vérité ?
Entouré d'objets déplorables,
Pourrai-je de couleurs aimables
Egayer le ſombre tableau
De mon domicile nouveau ?
Y répandrai-je cette aiſance,
Ces ſentiments, ces traits diſerts
Et cette molle négligence
Qui mieux que l'exacte cadence
Embellit les aimables vers ?
Je ne ſuis plus dans ces bocages,
Où plein de riantes images,
J'aimai ſouvent à m'égarer ;
Je n'ai plus ces fleurs, ces ombrages,
Ni vous-même pour m'inſpirer.
Quand arraché de vos rivages
Par un deſtin trop rigoureux,
J'entrai dans ces manoirs ſauvages,
Dieux ! quel contraſte douloureux !
Au premier aſpect de ces lieux,
Pénétré d'une horreur ſecrete,
Mon cœur ſubitement flétri,
Dans une ſurpriſe muette
Reſta long-temps enſeveli ;

Quoi qu'il en ſoit, je vis encore,
Et malgré vingt ſujets divers
De regrets & de triſtes airs,
Ne craignez point que je déplore
Mon infortune dans ces vers:
De l'aſſoupiſſante Elégie
Je mépriſe trop les fadeurs;
Phœbus me plonge en léthargie
Dès qu'il fredonne des langueurs;
Je ceſſe d'eſtimer Ovide
Quand il vient ſur de foibles tons
Me chanter, pleureur inſipide,
De longues lamentations.
Un eſprit mâle & vraiment ſage,
Dans le plus invincible ennui,
Dédaignant le triſte avantage
De ſe faire plaindre d'autrui,
Dans une égalité hardie,
Foule aux pieds la terre & le ſort,
Et joint au mépris de la vie
Un égal mépris de la mort.
Mais ſans cette âpreté ſtoïque,
Vainqueur du chagrin léthargique,
Par un heureux tour de penſer,
Je ſais me faire un jeu comique
Des peines que je vais tracer;
Ainſi l'aimable poéſie,
Qui dans le reſte de la vie
Porte aſſez peu d'utilité,
De l'objet le moins agréable
Vient adoucir l'auſtérité,
Et nous ſauve au moins par la Fable
Des ennuis de la vérité.
C'eſt par cette vertu magique
Du teleſcope poétique,
Que je trouve encore les ris
Dans la lucarne infortunée

Où la bizarre deſtinée
Vient de m'enterrer à Paris.
Sur cette montagne empeſtée,
Où la foule toujours crottée
De preſtolets provinciaux
Trotte ſans cauſe & ſans repos;
Vers ces demeures odieuſes
Où regnent les longs arguments
Et les harangues ennuyeuſes;
Loin du ſéjour des agréments:
Enfin pour fixer votre vue,
Dans cette pédanteſque rue
Où trente faquins d'Imprimeurs,
Avec un air de conſéquence,
Donnent froidement audience
A cent faméliques Auteurs,
Il eſt un édifice immenſe,
Où dans un loiſir ſtudieux
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des Héros & des Dieux:
Là, du toît d'un cinquieme étage
Qui domine avec avantage
Tout le climat Grammairien,
S'éleve un antre aérien,
Un aſtrologique hermitage,
Qui paroît mieux dans le lointain
Le nid de quelque oiſeau ſauvage,
Que la retraite d'un humain.
C'eſt pourtant de cette guérite,
C'eſt de ce céleſte tombeau
Que votre ami, nouveau Stylite,
A la lueur d'un noir flambeau,
Penché ſur un lit ſans rideau,
Dans un déshabillé d'hermite,
Vous griffonne aujourd'hui ſans fard,
Et peut-être ſans trop de ſuite,
Ces vers enfilés au haſard.

Et tandis que pour vous je veille
Long-tems avant l'aube vermeille,
Empaqueté comme un Lapon,
Cinquante rats à mon oreille
Ronflent encore en faux-bourdon.
Si ma chambre eſt ronde ou quarrée,
C'eſt ce que je ne dirai pas :
Tout ce que j'en ſais ſans compas,
C'eſt que depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage reſſerrée
On peut former juſqu'à ſix pas.
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une goutiere livrée
A d'interminables ſabats,
Où l'Univerſité des chats,
A minuit en robe fourée,
Vient tenir ſes bruyants états ;
Une table mi-démembrée,
Près du plus humble des grabats :
Six brins de paille délabrée,
Treſſés ſur deux vieux echalas :
Voilà les meubles délicats
Dont ma *Chartreuſe* eſt décorée,
Et que les freres de Borée
Bouleverſent avec fracas,
Lorſque ſur ma niche éthérée
Ils préludent aux fiers combats
Qu'ils vont livrer ſur vos climats :
Ou quand leur troupe conjurée
Y vient préparer ces frimats
Qui verſent ſur chaque contrée
Les catharres & le trépas.
Je n'outre rien ; telle eſt en ſomme
La demeure où je vis en paix,
Concitoyen du peuple Gnôme,
Des Sylphides & des follets ;
Telles on nous peint les tanieres

Où

Où giſſent ainſi qu'au tombeau,
Les Pythoniſtes, les Sorcieres,
Dans le donjon d'un vieux château;
Ou tel eſt le ſublime ſiege
D'où, flanqué des trente-deux vents,
L'Auteur de l'Almanach de Liege
Lorgne l'hiſtoire du beau tems,
Et fabrique avec privilege
Ses aſtronomiques romans.
Sur ce portrait abominable,
On penſeroit qu'en lieu pareil
Il n'eſt point d'inſtant délectable
Que dans les heures du ſommeil.
Pour moi qui, d'un poids équitable,
Ai peſé des foibles mortels
Et les biens & les maux réels;
Qui ſais qu'un bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux;
Que le Palais le plus pompeux
Souvent renferme un miſérable,
Et qu'un déſert peut être aimable
Pour quiconque ſait être heureux;
De ce caucaſe inhabitable
Je me fais l'Olympe des Dieux.
Là, dans la liberté ſuprême,
Semant de fleurs tous mes inſtans,
Dans l'empire de l'hiver même,
Je trouve les jours du printems.
Calme heureux! plaiſir ſolitaire!
Quand on jouit de ta douceur,
Quel antre n'a pas de quoi plaire?
Quelle caverne eſt étrangere
Lorſqu'on y trouve le bonheur;
Lorſqu'on y vit, ſans ſpectateur,
Dans le ſilence littéraire,
Loin de tout importun jaſeur,
Loin des froids diſcours du vulgaire,

Et des hauts tons de la grandeur;
Loin de ces troupes doucereuſes,
Où d'inſipides précieuſes
Et de petits fats ignorans
Viennent, conduits par la folie,
S'ennuyer en cérémonie,
Et s'endormir en compliments;
Loin de ces plates cotteries
Où l'on voit ſouvent réunies
L'ignorance en petit manteau,
La bigotterie en lunettes,
La minauderie en cornettes,
Et la réforme en grand chapeau;
Loin de ce médiſant infame,
Qui de l'impoſture & du blâme
Eſt l'impur & bruyant écho:
Loin de ces ſots atrabilaires,
Qui, couſus de petits myſteres,
Ne nous parlent qu'*incognito*;
Loin de ces ignobles Zoïles,
De ces enfileurs de dactyles,
Coëffés de phraſes imbécilles
Et de claſſiques préjugés,
Et qui, de l'enveloppe épaiſſe
Des Pédants de Rome & de Grece
N'étant point encore dégagés,
Portent leur petite Sentence
Sur la rime & ſur les Auteurs,
Avec autant de connoiſſance
Qu'un aveugle en a des couleurs:
Loin de ces voix acariâtres,
Qui, dogmatiſant ſur des riens,
Apportent dans les entretiens
Le bruit des bancs opiniâtres,
Et la profonde déraiſon
De ces diſputes ſoldateſques
Où l'on s'inſulte à l'uniſſon,

Pour des miſeres pédanteſques,
Qui ſont bien moins la vérité
Que les rêves creux & burleſques
De la crédule antiquité;
Loin de la gravité chinoiſe
De ce vieux Druide empeſé,
Qui, ſous un air ſymmétriſé,
Parle à trois tems, rit à la toiſe,
Regarde d'un œil apprêté,
Et m'ennuie avec dignité;
Loin de nous ces faux Cénobites
Qui, voués encor tout entiers
Aux vanités qu'ils ont proſcrites,
Errant de quartiers en quartiers,
Vont dans d'équivoques viſites
Porter leurs faces paraſites,
Et le dégoût de leurs Moutiers:
Loin de ces fauſſets du Parnaſſe,
Qui, pour avoir glapi parfois
Quelque épithalame à la glace,
Dans un petit monde bourgeois,
Ne cauſent plus qu'en folles rimes,
Ne vous parlent que d'Apollon,
De Pégaſe & de Cupidon,
Et telles fadeurs ſynonymes,
Ignorant que ce vieux jargon,
Relégué dans l'ombre des claſſes,
N'eſt plus aujourd'hui de ſaiſon
Chez la brillante fiction;
Que les tendres lyres des Graces
Se montent ſur un autre ton,
Et qu'enfin, de la foule obſcure
Qui rampe au marais d'Hélicon,
Pour ſauver ſes vers & ſon nom,
Il faut être ſans impoſture
L'interprête de la nature,
Et le peintre de la raiſon.

Loin enfin, loin de la préſence
De ces timides diſcoureurs,
Qui, non guéris de l'ignorance
Dont on a pétri leur enfance,
Reſtent noyés dans mille erreurs,
Et damnent toute ame ſenſée,
Qui, loin de la route tracée,
Cherchant la perſuaſion,
Oſe ſouſtraire ſa penſée
A l'aveugle prévention.
A ces traits je pourrois, Aminte,
Ajouter encor d'autres mœurs:
Mais ſur cette légere empreinte
D'un peuple d'ennuyeux cauſeurs,
Dont j'ai nuancé les couleurs,
Jugez ſi toute ſolitude
Qui nous ſauve de leurs vains bruits,
N'eſt point l'aſyle & le pourpris
De l'entiere béatitude:
Que dis-je? Eſt-on ſeul après tout,
Lorſque touché des plaiſirs ſages,
On s'entretient dans les ouvrages
Des Dieux de la lyre & du goût?
Par une illuſion charmante
Que produit la verve brillante
De ces Chantres ingénieux,
Eux-mêmes s'offrent à mes yeux,
Non, ſous ces vêtemens funebres,
Non, ſous ces dehors odieux
Qu'apportent du ſein des ténebres
Les fantômes des malheureux,
Quand, vengeurs des crimes célebres,
Ils montent aux terreſtres lieux;
Mais ſous cette parure aiſée,
Sous ces lauriers vainqueurs du ſort,
Que les Citoyens d'Eliſée
Sauvent du ſouffle de la mort.

Tantôt de l'azur d'un nuage
Plus brillant que les plus beaux jours,
Je vois ſortir l'ombre volage
D'Anacréon, ce tendre ſage,
Le Neſtor du galant rivage,
Le Patriarche des amours ;
Epris de ſon doux badinage,
Horace accourt à ſes accents,
Horace, l'ami du bon ſens,
Philoſophe ſans verbiage,
Et Poëte ſans fade encens.
Autour de ces ombres aimables,
Couronnées de roſes durables,
Chapelle, Chaulieu, Pavillon,
Et la naïve Deshoulieres,
Viennent unir leurs voix légeres,
Et font badiner la raiſon,
Tandis que le Taſſe & Milton
Pour eux des trompettes guerrieres
Adouciſſent le double ton.
Tantôt à ce folâtre Groupe
Je vois ſuccéder une troupe
De morts un peu plus ſérieux,
Mais non moins charmants à mes yeux.
Je vois Saint-Réal & Montagne
Entre Seneque & Lucien ;
Saint-Evremont les accompagne :
Sur la recherche du vrai bien
Je le vois porter la lumiere ;
La Rochefoucauld, la Bruyere,
Viennent embellir l'entretien.
Born nt aux doux fruits de leurs plumes
Ma bibliotheque & mes vœux,
Je laiſſe aux ſavantas poudreux
Ce vaſte cahos de volumes,
Dont l'erreur & les ſots divers
Ont infatué l'univers,

Et qui, ſous le nom de ſcience,
Semés & reproduits par-tout,
Immortaliſent l'ignorance,
Les menſonges & le faux goût.
C'eſt ainſi que par la préſence
De ces morts vainqueurs des deſtins,
On ſe conſole de l'abſence,
De l'oubli même des humains;
A l'abri de leurs noirs orages,
Sur la cime de mon rocher,
Je vois à mes pieds les naufrages
Qu'ils vont imprudemment chercher;
Pourquoi dans leur foule importune
Voudriez-vous me rétablir?
Leur eſtime ni leur fortune
Ne me cauſent point un deſir;
Pourrois-je, en proie aux ſoins vulgaires,
Dans la commune illuſion,
Offuſquer mes propres lumieres
Du bandeau de l'opinion?
Irois-je, adulateur ſordide,
Encenſer un ſot dans l'éclat,
Amuſer un Créſus ſtupide,
Et monſeigneuriſer un fat;
Sur des eſpérances frivoles
Adorer avec lâcheté
Ces chimériques fariboles
De grandeur & de dignité;
Et, vil client de la fierté,
A de mépriſables idoles
Proſtituer la vérité?
Irois-je, par d'indignes brigues,
M'ouvrir des palais faſtueux,
Languir dans de folles fatigues,
Ramper à replis tortueux
Dans de puériles intrigues,
Sans oſer être vertueux?

De la ſublime Poéſie
Profanant l'aimable harmonie,
Irois-je, par de vains accents,
Chatouiller l'oreille engourdie
De cent ignares importans,
Dont l'ame maſſive, aſſoupie
Dans des organes impuiſſants,
Ou livrée aux fougues des ſens,
Ignore les dons du génie
Et les plaiſirs des ſentiments?
Irois-je pâlir ſur la rime,
Dans un ſiecle inſenſible aux arts,
Et de ce rien qu'on nomme eſtime,
Affronter les nombreux haſards?
Et d'ailleurs quand la poéſie,
Sortant de la nuit du tombeau,
Reprendroit le ſceptre & la vie
Sous quelque Richelieu nouveau,
Pourrois-je, au char de l'immortelle,
M'enchaîner encor plus long-tems?
Quand j'aurai paſſé mon printems,
Pourrai-je vivre encor pour elle?
Car en vain au lyrique effort,
Fait pour nos bouillantes années,
Dans de plus ſolides journées,
Voudrois-je me livrer encor?
Perſuadé que l'harmonie
Ne verſe ſes heureux préſents
Que ſur le matin de la vie,
Et que ſans un peu de folie
On ne rime plus à trente ans;
Suivrois-je un jour à pas peſants
Ces vieilles Muſes douairieres,
Ces meres ſeptuagénaires
Du Madrigal & des Sonnets,
Qui, n'ayant été que Poëtes,
Rimaillent encore en lunettes,

Et meurent au bruit des sifflets ?
Egaré dans le noir dédale
Où le fantôme de Thémis,
Couché sur la pourpre & les lys,
Panche la balance inégale,
Et tire d'une urne vénale
Des arrêts dictés par Cypris;
Irois-je, Orateur mercenaire
Du faux & de la vérité,
Chargé d'une haine étrangere,
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix & ma tranquillité;
Et, dans l'antre de la chicane
Aux loix d'un tribunal profane
Pliant la loi de l'immortel,
Par une éloquence anglicane,
Saper & le trône & l'autel?
Aux sentimens de la nature,
Aux plaisirs de la vérité,
Préférant le goût frelaté
Des plaisirs que fait l'imposture,
Ou qu'invente la vanité,
Voudrois-je partager ma vie
Entre les jeux de la folie
Et l'ennui de l'oisiveté,
Et trouver la mélancolie
Dans le sein de la volupté?
Non, non, avant que je m'enchaîne
Dans aucun de ces vils partis,
Vos rivages verront la Seine
Revenir aux lieux d'où j'écris.
Des mortels j'ai vu les chimeres;
Sur leurs fortunes mensongeres
J'ai vu régner la folle erreur;
J'ai vu mille peines cruelles
Sous un vain masque de bonheur,
Mille petitesses réelles

Sous une écorce de grandeur,
Mille lâchetés infidelles
Sous un coloris de candeur;
Et j'ai dit au fond de mon cœur:
Heureux qui, dans la paix ſecrete
D'une libre & ſûre retraite,
Vit ignoré, content de peu,
Et qui ne ſe voit point ſans ceſſe
Jouet de l'aveugle Déeſſe,
Ou dupe de l'aveugle Dieu!
A la ſombre miſanthropie
Je ne dois point ces ſentiments:
D'une fauſſe philoſophie
Je hais les vains raiſonnements,
Et jamais la bigotterie
Ne décida mes jugements:
Une indifférence ſuprême,
Voilà mon principe & ma loi,
Tout lieu, tout deſtin, tout ſyſtême,
Par-là devient égal pour moi;
Où je vois naître la journée,
Là, content j'en attends la fin;
Prêt à partir le lendemain,
Si l'ordre de la deſtinée
Vient m'ouvrir un nouveau chemin.
Sans oppoſer un goût rebelle
A ce domaine ſouverain,
Je me ſuis fait du ſort humain
Une peinture trop fidelle;
Souvent dans les champêtres lieux
Ce portrait frappera vos yeux.
En promenant vos rêveries
Dans le ſilence des prairies,
Vous voyez un foible rameau
Qui, par les jeux du vague Eole,
Enlevé de quelque arbriſſeau,
Quitte ſa tige, tombe, vole

Sur la ſuface d'un ruiſſeau ;
Là par une invincible pente,
Forcé d'errer & de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante,
Et d'un mouvement étranger ;
Souvent il paroît, il ſurnage,
Souvent il eſt au fond des eaux ;
Il rencontre ſur ſon paſſage
Tous les jours des pays nouveaux :
Tantôt un fertile rivage,
Bordé de côteaux fortunés,
Tantôt une rive ſauvage,
Et des déſerts abandonnés ;
Parmi ces erreurs continues
Il fuit, il vogue juſqu'au jour
Qui l'enſevelit à ſon tour
Au ſein de ces mers inconnues,
Où tout s'abyme ſans retour.
Mais, qu'ai-je fait ? Pardon, Aminte,
Si je viens de moraliſer ;
Dans une lettre ſans contrainte
Je ne prétendois que cauſer.
Où ſont, hélas ! ces douces heures
Où, dans vos aimables demeures,
Partageant vos diſcours charmants,
Je partageois vos ſentiments ?
Dans ces ſolitudes riantes
Quand me verrai-je de retour ?
Courez, volez, heures trop lentes,
Qui retardez cet heureux jour :
Oui, dès que les deſirs aimables,
Joints aux ſouvenirs délectables,
M'emportent vers ce doux ſéjour,
Paris n'a plus rien qui me pique.
Dans ce jardin ſi magnifique,
Embelli par la main des Rois,
Je regrette ce bois ruſtique

Où l'écho répétoit nos voix.
Sur ces rives tumultueuſes
Où les paſſions faſtueuſes
Font régner le luxe & le bruit,
Juſques dans l'ombre de la nuit,
Je regrette ce tendre aſyle
Où ſous des feuillages ſecrets
Le ſommeil repoſe tranquille
Dans les bras de l'aimable paix.
A l'aſpect de ces eaux captives,
Qu'en mille formes fugitives
L'art fait enchaîner dans les airs,
Je regrette cette onde pure
Qui, libre dans des antres verds,
Suit la pente de la nature,
Et ne connoît point d'autres fers.
En admirant la mélodie
De ces voix, de ces ſons parfaits,
Où le goût brillant d'Auſonie
Se mêle aux agréments Français,
Je regrette les chanſonnettes
Et le ſon des ſimples muſettes
Dont retentiſſent les côteaux,
Quand vos Bergeres fortunées,
Sur les ſoirs des belles journées,
Ramenent gaiement leurs troupeaux.
Dans ces palais où la molleſſe
Peinte par les mains de l'amour,
Sur une toile enchantereſſe,
Offre les faſtes de ſa cour:
Je regrette ces jeunes hêtres
Où ma Muſe plus d'une fois
Grava les louanges champêtres
Des Divinités de vos bois.
Parmi la foule trop habile
Des beaux diſeurs du nouveau ſtyle,
Qui, par de bizarres détours,

Quittant le ton de la nature,
Répandent ſur tous leurs diſcours
L'académique enluminure
Et le vernis des nouveaux tours :
Je regrete la bonhommie,
L'air loyal, l'eſprit non pointu,
Et le patois tout ingénu
Du Curé de la ſeigneurie,
Qui, n'uſant point ſa belle vie
Sur des écrits laborieux,
Parle comme nos bons aïeux,
Et donneroit, je le parie,
L'Hiſtoire, les Héros, les Dieux
Et toute la Mithologie
Pour un quarteau de Condrieux.
Ainſi de mes plaiſirs d'automne
Je me remets l'enchantement,
Et de la tardive Pomone
Rappellant le regne charmant,
Je me redis inceſſamment ;
Dans ces ſolitudes riantes
Quand me verrai-je de retour ?
Courez, volez, heures trop lentes,
Qui retardez cet heureux jour ;
Claire fontaine, aimable Iſore,
Rive où les graces font éclorre
Des fleurs & des jeux éternels,
Près de ta ſource, avant l'aurore,
Quand reviendrai-je boire encore,
L'oubli des ſoins & des mortels ?
Dans cette gracieuſe attente,
Aminte, l'amitié conſtante
Entretenant mon ſouvenir,
Elle endort ma peine préſente
Dans les ſonges de l'avenir.
Lorſque le Dieu de la lumiere,
Echappé des feux du lion,

Du Dieu que couronne le lierre
Ouvrira l'aimable ſaiſon,
J'en jure le pélerinage:
Envolé de mon hermitage,
Je vous apparoîtrai ſoudain
Dans ce parc d'éternel ombrage,
Où ſouvent vous rêvez en ſage,
Les lettres d'Usbeck à la main;
Ou bien dans ce vallon fertile,
Où, cherchant un ſecret aſyle,
Et trouvant des périls nouveaux,
La perdrix en vain fugitive
Rapelle ſa troupe craintive
Que nous chaſſons ſur les côteaux.
Vous me verrez toujours le même,
Mortel ſans ſoin, ami ſans fard,
Penſant par goût, rimant ſans art,
Et vivant dans un calme extrême
Au gré du temps & du haſard:
Là, dans de charmantes parties
D'humeurs liantes aſſorties,
Portant des eſprits dégagés
De ſoucis & de préjugés,
Et retranchant de notre vie
Les façons, la cérémonie,
Et tout populaire fardeau;
Loin de l'humaine Comédie,
Et comme en un monde nouveau,
Dans une charmante pratique
Nous réaliſerons enfin
Cette petite République
Si long-temps projettée en vain.
Une Divinité commode,
L'amitié, ſans bruit, ſans éclat,
Fondera ce nouvel état,
La franchiſe en fera le code,
Les jeux en ſeront le Sénat;

Et ſur un Tribunal de roſes,
Siege de notre Conſulat,
L'enjouement jugera les cauſes.
On exclura de ce climat
Tout ce qui porte l'air d'étude :
La raiſon quittant ſon ton rude,
Prendra le ton du ſentiment ;
La vertu n'y ſera point prude,
L'eſprit n'y ſera point pédant ;
Le ſavoir n'y ſera mettable
Que ſous les traits de l'agrément :
Pourvu que l'on ſache être aimable,
On y ſaura ſuffiſamment ;
On y proſcrira l'étalage
Des Phraſiers, des Rhéteurs bouffis ;
Rien n'y prendra le nom d'ouvrage,
Mais, ſous le nom de badinage,
Il ſera quelquefois permis
De rimer quelques chanſonnettes,
Et d'embellir quelques ſornettes
Du poétique coloris,
En répandant avec fineſſe
Une nuance de ſageſſe
Juſques ſur Bacchus & les Ris.
Par un arrêt en vaudevilles
On bannira les faux plaiſants,
Les Cagots fades & rampants,
Les Complimenteurs imbécilles,
Et le peuple des froids ſavants.
Enfin, cet heureux coin du monde
N'aura pour but dans ſes ſtatuts
Que de nous ſouſtraire aux abus
Dont ce bon Univers abonde.
Toujours ſur ces lieux enchanteurs,
Le ſoleil levé ſans nuage,
Fournira ſon cours ſans orages,
Et ſe couchera dans les fleurs.

Pour prévenir la décadence
Du nouvel établiſſement,
Nul indiſcret, nul inconſtant
N'entrera dans la confidence ;
Ce canton veut être inconnu :
Ses charmes, ſa béatitude
Pour baſe ayant la ſolitude,
S'il devient peuple, il eſt perdu.
Les Etats de la République
Chaque automne s'aſſembleront,
Et là notre regret unique,
Nos uniques peines ſeront
De ne pouvoir toute l'année
Suivre cette loi fortunée
De philoſophiques loiſirs,
Juſqu'à ce moment où la Parque
Emporte dans la même barque
Nos jeux, nos cœurs & nos plaiſirs.

LES OMBRES.

ÉPITRE A M. D. D. N.

DEs régions de Sylphirie,
De ce ſéjour aërien,
Dont ma douce philoſophie
Sait bannir la mélancolie,
En rimant quelqu'aimable rien ;
SALUT, ſanté toujours fleurie,
Solitude & libre entretien
A la République chérie
Dont une tendre rêverie
M'a déja rendu citoyen.

Dans votre Epître ingénieuſe
Vous prétendez que le pinceau
Qui vous a tracé la CHARTREUSE,
N'en a pas fini le tableau,
Et vous m'engagez à décrire,
D'un crayon léger & badin,
La carte du Claſſique empire
Et les mœurs du peuple Latin.
A la gaieté de nos maximes
Pour ajuſter ce grave objet,
Et ne point porter dans mes rimes
La ſéchereſſe du ſujet,
Ecartons la muſe empeſée,
Qui, ſe guindant ſur de grands mots,
Préſide à la Proſe toiſée
Des Poëtes collégiaux.
Je vous ai dépeint l'Eliſée
Dans le plaiſir pur & parfait
De mon hermitage ſecret.
Par un contraſte aſſez bizarre,
Dans ce nouvel amuſement,
Je vais vous chanter le Ténare,
Non ſur un ton triſte & peſant;
Ennemi des Muſes plaintives,
Juſques ſur les fatales rives
Je veux rimer en badinant.
Un peuple de jeunes eſclaves
Dans un ſilence rigoureux;
Des pleurs, des priſons, des entraves,
Un ſéjour vaſte & ténébreux;
Des cœurs dévoués à la plainte,
Des jours filés par les ennuis,
N'eſt-ce point la fidelle empreinte
Du triſte royaume des nuits?
N'en doutez point, ce que la Fable
Nous a chanté des ſombres bords,

Cette peinture redoutable
Du profond empire des morts,
C'étoit l'image prophétique
Des manoirs que j'offre à vos yeux,
Et l'hiſtoire trop véridique
De leurs habitants malheureux.
Avec l'Erebe & ſon cortege
Confrontez ces antres divers,
Et dans le portrait d'un Collége
Vous reconnoîtrez les enfers:
Tel étoit le vrai parallele
Que dans cette derniere nuit
Un ſonge offroit à mon eſprit:
Aminte, je me le rappelle,
Dans ce délire réfléchi,
Je croyois vous conduire ici,
Et, ſi ma mémoire eſt fidelle,
Je vous entretenois ainſi.
Venez, de la docte pouſſiere
Oſez franchir les tourbillons,
Perçons l'infernale carriere
Des ſcholaſtiques régions:
Là, comme aux ſources du Cocyte,
On ne connoît plus les beaux jours;
Sur cette demeure proſcrite
La nuit ſemble régner toujours:
Là, de la charmante nature
On ne trouve plus les beautés;
Les eaux, les fleurs ni la verdure
N'ornent point ces lieux déteſtés;
Les ſeuls oiſeaux d'affreux augure
Y forment des ſons redoutés.
Dès l'abord de ce gouffre horrible,
Tout nous retrace l'Achéron;
Voyez ce portier inflexible,
Qui, payé pour être terrible,
Et muni d'un cœur de Huron,

Réunit dans ſon caractere
La triple rigueur de Cerbere
Et l'ame avare de Caron ;
Ainſi que ces ombres légeres
Qui pour leurs demeures premieres
Formoient des regrets & des vœux,
Les jeunes captifs de ces lieux
Voltigent auprès des barrieres,
Sans pouvoir échapper aux yeux
De ce ſatellite odieux.
Entrons ſous ces voûtes antiques
Et ſous les lugubres portiques
De ces tribunaux renommés ;
Au lieu de ces voiles funebres
Qui de l'empire des ténebres
Tapiſſoient les murs enfumés,
D'une longue ſuite de theſes
Contemplez les vils monuments,
Archives de doctes fadaiſes,
Supplice éternel du bon ſens.
A la place des Tiſiphones,
Des Sphinx, des Larves, des Gorgones,
Qui du Styx étoient les bourreaux,
J'apperçois des tyrans nouveaux,
L'hyperbole aux longues échaſſes,
La catachreſe aux doubles faces,
Les logogryphes effrayants,
L'impitoyable ſyllogiſme,
Que ſuit le ténébreux ſophiſme,
Avec les ennuis dévorants.
Quelle inexorable mégere
Ici raſſemble avant le tems,
Ces manes jeunes & tremblants,
Et ravis au ſein de leur mere !
Sur leurs déplorables deſtins,
Dans des lieux voués au ſilence,
Voyez des pâles Souverains

Exercer leur triſte puiſſance,
Un ſceptre noir arme leurs mains.
Ainſi Radamante aux traits ſombres,
Balançant l'urne de la mort,
Sur le peuple muet des ombres
Prononçoit les arrêts du ſort.
Mais, quelles alarmes ſoudaines !
D'où partent ces longues clameurs ?
Pourquoi ces priſons & ces chaînes ?
Sur qui tombent ces fouets vengeurs ?
Tel étoit l'appareil barbare
Des tortures de Phlégéton,
Tels étoient les cris du Tartare,
Sous la fourche du vieux Pluton.
Près de ces cavernes fatales,
Quels ſont ces brûlants ſoupiraux ?
Que vois-je ! quels nouveaux Tantales
Maudiſſent ces perfides eaux ?
De ce parallele groteſque,
Moitié vrai, moitié romaneſque,
Aminte, pour vous égayer,
J'aurois rempli le cadre entier,
Si, dans cet endroit de mon ſonge,
Un cruel oſant m'éveiller,
N'eût diſſipé ce doux menſonge
Et le preſtige officieux
Qui vous préſentoit à mes yeux ;
Ce hideux bourreau, moins un homme
Qu'un patibulaire fantôme,
Tels qu'on les peint en noirs lambeaux,
Et dans l'horreur du crépuſcule
Tenant leur conciliabule,
Parmi la cendre des tombeaux ;
Ce ſpectre, dis-je, au front ſiniſtre,
Du tumulte bruyant miniſtre,
Affublé de l'accoutrement
D'un précurſeur d'enterrement,

Bien avant l'aube matinale,
Chaque jour troublant mon réduit,
Armé d'une lampe infernale,
M'offre un jour plus noir que la nuit,
Et d'une bouche ſépulcrale
M'annonce que l'heure fatale
Ramene le démon du bruit.
Par cet arrêt impitoyable,
Arraché du ſein délectable,
Et des ſonges & du repos,
L'œil encor chargé de pavots,
Aux Cieux je cherche en vain l'aurore;
Un voile épais couvre les airs,
Et Phœbus n'eſt point prêt encore
A quitter les nymphes des mers.
Aſtre qui réglas ma naiſſance,
Pourquoi ta ſuprême puiſſance,
En formant mes goûts & mon cœur,
Y verſa-t-elle tant d'horreur
Pour la monacale indolence?
Plus reſpecté dans mon ſommeil
Exempt des craintes du réveil,
J'euſſe les deux tiers de ma vie,
Dormi ſans trouble, ſans envie,
Dans un dortoir de Victorin,
Ou ſur la couche rebondie
D'un Procureur-Génovéfin.
Il eſt vrai qu'un peu d'ignorance
Eût ſuivi ce deſtin flatteur;
Qu'importe? le nom de Docteur
N'eût jamais tenté ma prudence;
Jamais d'un ſommeil enchanteur
Il n'eût violé la conſtance;
Une éternité de ſcience
Vaut-elle une nuit de bonheur?
Par votre miſſive charmante,
Vous me chargez de vous donner

Quelque nouvelle intéreſſante,
On quelqu'anecdote amuſante ;
Mais que puis-je vous griffonner ?
Les politiques rêveries
Des vieux chapiers des Tuileries
Intéreſſant fort peu mes ſoins,
Vous amuſeroient encor moins ;
Et d'ailleurs ſelon le génie
De notre aimable colonie,
Je ne dois point perdre d'inſtants,
Ni perdre une peine futile
A diſſerter en grave ſtyle
Sur les bagatelles du temps :
Qu'on faſſe la paix ou la guerre,
Que tout ſoit changé ſur la terre,
Nos citoyens l'ignoreront
Exempts de ſoucis inutiles,
Dans cet univers ils vivront
Comme des paſſagers tranquilles
Qui, dans la chambre d'un vaiſſeau,
Oubliant la terre, l'orage,
Et le reſte de l'équipage,
Tâchent d'égayer le voyage
Dans un plaiſir toujours nouveau ;
Sans ſavoir comme va la flotte
Qui vogue avec eux ſur les eaux,
Ils laiſſent la crainte au pilote,
Et la manœuvre aux matelots.
A tout le petit conſiſtoire
Où ne ſont échos imprudents,
Rendez cette lettre notoire,
Aimable Aminte, j'y conſens ;
Mais ſauvez-la des jugements
De cette prude à l'humeur noire,
Au froid caquet, aux yeux bigots,
Et de médiſante mémoire,
Qui, colportant ces vers nouveaux,

Sur le champ iroit ſans repos,
Dreſſant la crête, & battant l'aîle,
Glapir quelqu'alarme nouvelle
Dans tous les poulaillers dévots;
Ou qui, pour parler ſans emblême,
Dans quelque parloir médiſant
Iroit afficher l'anathême
Contre un badinage innocent,
Et le noircir avec ſcandale,
De ce fiel myſtique & couvert
Que vient de verſer ſa cabale
Sur l'hiſtoire de DOM VER-VERT,
Faite en cette critique année,
Où le perroquet révérend
Alla jaſer publiquement,
Entraîné par ſa deſtinée,
Et ravi, je ne ſais comment,
Au ſecret de ſon maître abſent.
Selon la gazette neuſtrique,
Cet amuſement poétique
Surpris, intercepté, tranſcrit,
Sur je ne ſais quel manuſcrit,
Par un Preſtolet famélique,
Se vend, à l'inſu de l'Auteur,
Par ce petit collet profane,
Et déjà vaut une ſoutane
Et deux caſtors à l'Editeur.
Si ma main n'étoit pas trop laſſe,
Ce ſeroit bien ici la place
D'ajouter un tome nouveau
Aux mémoires du ſaint oiſeau;
De narrer comme quoi la piece
Portée au ſortir de la preſſe,
Au Parlement Viſitandin,
Cauſa dans leurs ſaintes brigades
Une ligue, des barricades,
Et ſonna par-tout le tocſin;

Comme quoi les meres notables,
L'état major, les vénérables
Vouloient, dans leur premier accès,
Sans autre forme de procès,
Brûler ces vers abominables,
Comme erronés, comme exécrables,
Janséniſtes, impardonnables,
Et notoirement impoſteurs;
Mais comme quoi des jeunes ſœurs
La Juriſprudence plus tendre
A juſqu'ici paré les coups,
Ravi VER-VERT à ce courroux,
Et ſauvé l'honneur de ſa cendre.
Suivant le lardon médiſant,
Les jeunes ſœurs d'un œil content,
Ont vu drapper les graves meres,
Les révérendes douairieres,
Et la grand'Chambre du couvent.
Une Nonne ſempiternelle
Prétend prouver à tout fidele
Que jamais VER-VERT n'exiſta,
Vu, dit-elle, qu'on ne pourra
Trouver la lettre circulaire
Du perroquet miſſionnaire
Parmi celles de ce tems-là.
Je crois que la remarque habile
De la cloîtriere Sibylle,
N'en déplaiſe à ſa charité,
Sera de peu d'utilité;
Car dès que VER-VERT eſt cité
Dans les archives du Parnaſſe,
Quel incrédule auroit l'audace
D'en ſoupçonner la vérité?
Toutefois ce procès myſtique
Au carnaval ſe jugera;
Dans un chapitre écuménique
L'oiſeau défendeur paroîtra;

La vieille mere Bibiane
Contre lui doit plaider long-temps,
Et dans le fort des arguments
Que hurlera ſon rauque organe,
Perdra ſes deux dernieres dents;
Mais la jeune Sœur Pulcherie,
Qui pour VER-VERT pérorera,
Si dans ce jour, comme on publie,
Les Directeurs opinent-là,
Très-ſûrement l'emportera
Sur l'octogénaire harpie.
A plaider contre le printems,
L'hiver doit perdre avec dépens.
Adieu, voilà trop de folies;
Trop pareſſeux pour abréger,
Trop occupé pour corriger,
Je vous livre mes rêveries,
Que quelques vérités hardies
Viennent librement mélanger:
J'abandonne l'exactitude
Aux gens qui riment par métier:
D'autres font des vers par étude,
J'en fais pour me déſennuyer:
Ainſi, vous ne devez me lire
Qu'avec les yeux de l'amitié.
J'aurois encor beaucoup à dire;
L'eſprit n'eſt jamais las d'écrire
Lorſque le cœur eſt de moitié.

ENVOI

ENVOI
DE L'ÉPITRE SUIVANTE.
*A MADAME ***.*

SUr le ſage emploi de la vie
Une aimable philoſophie
A trop éclairé notre cœur
Pour qu'il puiſſe me faire un crime
De n'accorder point à la rime
Des jours que je dois au bonheur.
Je ne m'en défends point, Thémire,
La pareſſe eſt ma Déité :
Aux ſons négligés de ma lire
Vous ſentirez qu'elle m'inſpire,
Et que, d'un chant trop concerté
Fuyant l'ennuyeuſe beauté,
Loin de faire un travail d'écrire,
Je m'en fais une volupté ;
Moins délicatement flatté
De l'honneur de me faire lire
Que de l'agrément de m'inſtruire
Dans une oiſive liberté.
On ne doit écrire qu'en maître,
Il en coûte trop au bonheur :
Le titre trop chéri d'Auteur
Ne vaut pas la peine de l'être :
Auſſi n'eſt-ce point ſous ce nom
Si peu fait pour mon caractere
Que je rentre au ſacré Vallon,
Moi qui ne ſuis qu'en volontaire
Les drapeaux brillants d'Apollon.

La Muſe qui dicta les rimes
Que je vais offrir à vos yeux,
N'eſt point de ces Muſes ſublimes
Qui pour amants veulent des Dieux:
Elle n'a point les graces fieres
Dont brillent ces Nymphes altieres
Que diviniſent les guerriers:
La négligence ſuit ſes traces,
Ses tendres erreurs ſont ſes graces,
Et les roſes ſont ſes lauriers.
Ici ſur le ton des préfaces
Et des peſantes dédicaces,
Thémire, je ne prétends pas
Vous implorer pour mes ouvrages,
Par vous le goût & les appas
Me gagneroient mille ſuffrages;
Mais en faut-il tant à mes vers?
Mes amis me ſont l'univers.

ÉPITRE

A MA MUSE.

VOlage Muſe, aimable enchantereſſe,
Qui m'égarant dans de douces erreurs,
Viens tour-à-tour parſemer ma jeuneſſe
De jeux, d'ennuis, d'épines & de fleurs;
Si, dans ce jour de loiſible molleſſe,
Tu peux quitter les paiſibles douceurs,
Vole en ces lieux; la voix de la ſageſſe
M'appelle ici loin du bruyant Permeſſe,
Loin du vulgaire & des folles rumeurs.
Parois ſans crainte aux yeux d'une Déeſſe
Qui regle ſeule & ma lyre & mes mœurs;

Car ce n'eſt point cette pédante altiere
Dont la vertu n'eſt qu'une morgue fiere,
Un faux honneur guindé ſur de vieux mots,
L'horreur du ſage & l'idole des ſots :
C'eſt cette Nymphe au tendre caractere,
Née au Portique & formée à Cithere,
Qui, dédaignant l'orgueil des vains diſcours ;
Brille ſans fard, & raſſemb'e près d'elle
La vérité, la franchiſe fidelle
Et la vertu dans le char des amours.
C'eſt à ſes yeux, au poids de ſa balance,
Muſe, qu'ici, dans le ſein du ſilence,
De l'art des Vers eſtimant la valeur,
Je veux ſur lui te dévoiler mon cœur :
Mais en ce jour quelle pompe s'apprête ?
Le front paré des myrthes de Vénus,
Où voles-tu ? Quelle brillante fête
Peut t'inſpirer ces tranſports inconnus ?
Sur mes deſtins tu t'applaudis ſans doute ;
Mais inſtruis-moi, pourquoi triomphes-tu ?
Comptes-tu donc qu'à moi-même rendu,
Au Pinde ſeul je vais tourner ma route,
Ou qu'affranchi des liens rigoureux
Qui captivoient ton enjouement folâtre,
Je vais enfin, de toi ſeule idolâtre,
Donner l'eſſor aux fougues de tes jeux ?
Si ce projet fait l'eſpoir qui t'enchante,
C'eſt t'endormir dans une vaine attente :
Sous d'autres loix mon ſort ſe voit rangé,
Avec mon ſort mon cœur n'a point changé ;
Je veux pourtant que la métamorphoſe
Ait transformé ma raiſon & mes ſens,
Et pour un tems avec toi je ſuppoſe
Que conſacrant ma voix à tes accents,
J'aille t'offrir un éternel encens :
Adorateur d'un fantôme frivole,
A tes Autels que pourrois-je obtenir ?

Que ferois-tu, capricieuſe idole ?
Par le paſſé décidons l'avenir.
Comme tes Sœurs tu paierois mes hommages
Du doux eſpoir des dons les plus chéris.
Tes Sœurs ! que dis-je? Hélas ! quels avantages
En ont reçu leurs plus chers favoris ?
Vaines Beautés, Sirenes homicides,
Dans tous les tems par leurs accords perfides,
N'ont-elles point égaré les vaiſſeaux
De leurs amants endormis ſur les eaux ?
Ouvre à mes yeux les faſtes de mémoire,
Ces monumens de diſgrace & de gloire,
Je lis les noms des Poëtes fameux,
Où ſont les noms des Poëtes heureux?
Enfants des Dieux, pourquoi leur deſtinée
Eſt-elle en proie aux tyrans infernaux ?
Pour eux la Parque eſt-elle condamnée
A ne filer que ſur de noirs fuſeaux ?
Quoi ! je les vois, victimes du génie
Au foible prix d'un éclat paſſager,
Vivre iſolé ſans jouir de la vie,
Fuir l'univers & mourir ſans patrie,
Non moins errants que ce peuple léger
Semé par-tout, & par-tout étranger.
De ces malheurs les Cygnes de la Seine
N'ont-ils point eu des gages trop certain ;
Et pour trouver ces lugubres deſtins,
Faut-il errer dans les tombeaux d'Athêne,
Ou réveiller la cendre des Latins ?
Faut-il d'Orphée, ou d'Ovide, ou du Taſſe,
Interroger les manes radieux,
Et reprocher leur bizarre diſgrace
Au fier caprice & des Rois & des Dieux ?
Non, n'ouvrons point d'étrangeres archives,
Notre Hélicon trop long-tems déſolé,
Ne voit-il pas les graces fugitives ?
Oui, chaque jour la Muſe de nos rives,

Pleurant encore ſon Horace exilé,
Demande aux Dieux que ce phénix Lyrique,
Dont la jeuneſſe illuſtra ces climats,
Revienne enfin de la rive Belgique
Se reproduire & renaître en ſes bras.
Voilà pourtant, Muſe, voilà l'hiſtoire
Des dons fameux qu'ont procuré tes Sœurs,
Vingt ans d'ennuis pour quelques jours de gloire;
Et j'envierois tes trompeuſes faveurs!
J'en conviendrai, de ces Dieux du Permeſſe
N'atteignant point les talents enchanteurs,
Et défendu par ma propre foibleſſe,
Je n'aurois pas à craindre leurs malheurs:
Eh! que ſait-on? un ſimple badinage,
Mal entendu d'une prude ou d'un ſot,
Peut vous jetter ſur un autre rivage;
Pour perdre un ſage, il ne faut qu'un bigot.
Cependant, Muſe, à quelle folle ivreſſe
Veux-tu livrer mon tranquille enjouement?
Toujours fidelle à l'aimable pareſſe,
Et ne voulant qu'un travail d'agrément,
Juſqu'à ce jour tu chériſſois la rime
Moins par fureur que par amuſement:
Quel feu ſubit te tranſporte, t'anime,
Et d'un plaiſir va te faire un tourment?
Hélas! je vois par quel charme ſéduite
Tu veux franchir la carriere des airs;
De mille objets la nouveauté t'invite,
Et ton image autrefois interdite
A leur pinceau dans les jours de tes fers,
Vient aujourd'hui te demander des Vers:
Rendue enfin à la ſcene du monde,
Tu crois ſortir d'une éclipſe profonde,
Et voir éclore un nouvel univers,
Autour de toi mille ſources nouvelles
A chaque inſtant jailliſſent juſqu'aux Cieux;
Pour t'enlever ſur leurs brillantes aîles,

Tous les plaiſirs voltigent à tes yeux;
Pour t'égarer, le Dieu du docte empire
T'ouvre des bois nouveaux à tes regards,
Et fait pour toi briller de toutes parts
le brodequin, le cothurne, la lyre,
Le luth d'Euterpe, & le clairon de Mars;
Un autre Dieu plus charmant & plus tendre,
Juſqu'à ce jour abſent de tes chanſons,
Sous mille attraits caché pour te ſurprendre,
Prétend mêler des ſoupirs à tes ſons:
De tant d'objets la pompe réunie
A chaque inſtant redouble ta manie,
Et tu voudrois dans tes nouveaux tranſports
Sur vingt ſujets eſſayer tes accords.
Tel dans nos champs, au lever de l'Aurore,
Prenant ſon vol pour la premiere fois,
Charmé, ſurpris, entre Pomone & Flore
Le jeune oiſeau ne peut fixer ſon choix;
De la fougere à l'épine fleurie
Il va porter ſes deſirs inconſtants;
Il vole aux bois, il eſt dans la prairie,
Il eſt par-tout dans les mêmes inſtants;
C'en eſt donc fait, Muſe, dans la carriere
Tu prétends voir ton char bientôt lancé,
Du moins, avant qu'on t'ouvre la barriere,
Pour prévenir un écart inſenſé,
Va conſulter la ſage Deshouliere,
Et vois les traits dont ſa Muſe en courroux
De l'art des Vers nous a peint les dégoûts.
Quand tu ſerois à l'abri des diſgraces
Que le génie entraîne ſur ſes traces,
Craindrois-tu moins le bizarre fracas
Qui d'Apollon accompagne les pas,
Du nom d'Auteur l'ennuyeux étalage,
D'Auteur montré le fade perſonnage?
Que ſais-je enfin? tous les ſoins, tout l'ennui
Qu'un vain talent nous apporte avec lui?

Dès qu'un mortel, Auteur involontaire,
Eſt arraché de l'ombre du myſtere,
Où s'amuſant & charmant ſa langueur,
Dans quelques vers il dépeignoit ſon cœur;
Du goût public honorable victime,
Bientôt au prix de ſa tranquillité
Il va payer une inutile eſtime,
Et regretter ſa douce obſcurité:
Privé du droit d'écrire en ſolitaire
Et d'épancher ſon cœur, ſon caractere,
Toute ſon ame aux yeux de l'amitié,
L'amitié même indiſcrete & légere,
Le trahira ſans croire lui déplaire;
Et ſon ſecret follement publié,
S'il eſt en Vers, ſera ſacrifié.
Ainſi les fruits d'un léger badinage,
Nés ſans prétendre au grave nom d'ouvrage,
Nés pour mourir dans un cercle d'amis,
Au fier ſenſeur ſeront pourtant ſoumis.
Si par haſard il trouve, comme Horace,
Quelque Mécene ou quelque tendre Grace;
Tels que l'on voit aux rives où j'écris,
Daphnis, Thémire & la jeune Eucharis,
Qui cherchent moins dans ſa philoſophie
L'eſprit d'Auteur que l'eſprit de la vie,
Qu'un ſage aiſé, qui naturel, égal,
Sache éviter le ſtyle théatral,
Les airs guindés du peuple paraſite,
Des froids pédants, des fades rimailleurs,
Et dont les Vers ſoient le dernier mérite,
Que de dégoûts l'inveſtiront ailleurs!
Dans tous les lieux où l'errante fortune
L'entraînera ſous ſes pénibles fers,
Il eſſuira la contrainte importune
De l'entretien de mille ſots divers,
Qui, prévenus de cette erreur commune,
Que quand on rime on ne fait que des Vers

A ſon abord prendront cet idiôme,
Ce précieux trop en vogue aujourd'hui,
Et de l'Auteur ne diſtinguant point l'homme,
En l'ennuyant, s'ennuiront avec lui.
Tels ſont les maux où cet eſſor t'engage;
Mais l'amour-propre oppoſant ſon bandeau,
De l'avenir te dérobe l'image,
Ou ſait du moins ne le peindre qu'en beau:
Trompeur chéri, t'abuſant pour te plaire,
Il te redit, dans tes nouveaux accès,
Qu'on a daigné ſourire à tes eſſais,
Et qu'un public, diſtingué du vulgaire,
T'appelle encore à de nouveaux ſuccès.
Mais connois-tu ce public variable,
Vain dans ſes dons, conſtant dans ſes dégoûts?
En deux printems, de ce Juge peu ſtable,
On peut ſe voir & l'idole & la fable:
Le nom de ceux qu'il voit d'un œil plus doux,
A peine écrit ſur la mobile arene
Par les zéphirs de l'heureuſe Hypocrene,
Eſt effacé par Eole en courroux:
Et quand les fleurs, dont le public vous pare,
Conſerveroient un éternel printems,
Chez la faveur, ſa déeſſe bizarre,
Eſt-il des dons & des plaiſirs conſtants?
Au ſein des mers, dans une iſle enchantée,
Près du ſéjour de l'inconſtant Prothée,
Il eſt un temple élevé par l'erreur,
Où la brillante & volage faveur,
Semant au loin l'eſpoir & les menſonges,
D'un air diſtrait fait le ſort des mortels,
Son foible trône eſt ſur l'aîle des ſonges,
Les vents légers ſoutiennent ſes autels:
Là rarement la raiſon, la juſtice
Ont amené les mortels vertueux;
L'opinion, la mode & le caprice
Ouvrent le temple, & nomment les heureux;

En leur offrant la coupe délectable,
Sous le nectar cachant un noir poison,
La Déité daigne paroître aimable,
Et d'un sourire enivre leur raison;
Au même instant l'agile Renommée
Grave leurs noms sur son char lumineux;
Jouet constant d'une vaine fumée,
Le monde entier se réveille pour eux:
Mais sur la foi de l'onde pacifique
A peine ils sont mollement endormis,
Déifiés par l'erreur léthargique
Qui leur fait voir dans des songes amis
Tout l'univers à leur gloire soumis:
Dans ce sommeil d'une ivresse riante,
En un moment, la faveur inconstante
Tournant ailleurs son essor incertain,
Dans des déserts, loin de l'isle charmante,
Les aquilons les emportent soudain,
Et leur réveil n'offre plus à leur vue
Que les rochers d'une plage inconnue,
Qu'un monde obscur, sans printemps, sans beaux jours;
Et que des cieux éclipsés pour toujours.
Muse, crois-moi, qu'un autre sacrifie
A la faveur, à l'estime, au renom,
Qu'un autre perde au temple d'Apollon
Ce peu d'instants qu'on appelle la vie,
D'un vain honneur esclave fastueux,
Toujours Auteur & jamais homme heureux:
Moi que le ciel fit naître moins sensible
A tout éclat qu'à tout bonheur paisible,
Je fuis du nom le dangereux lieu,
Et quelques vers échappés à ma veine,
Nés sans dessein & façonnés sans peine,
Pour l'avenir ne m'engagent à rien:
Plusieurs des fleurs que voit naître Pomone
Au sein fécond des vergers renaissants,
Ne doivent point un tribut à l'automne,

Tout leur déſtin eſt de plaire au printemps.
Ici pourtant de ma philoſophie
Ne va point, Muſe, outrer le ſentiment ;
Ne penſe pas que de la poéſie
J'aille abjurer l'empire trop charmant :
J'en fuis les ſoins, j'en crains la frénéſie,
Mais j'en adore à jamais l'agrément.
Ainſi conduit, ou par mes rêveries,
Ou par Bacchus, ou par d'autres appas,
Quand quelquefois je porterai mes pas
Où le Permeſſe répand ſes eaux chéries,
Dans ces moments mes vœux ne ſeront pas
D'être enlevé dans un char de lumiere,
Sur ces ſommets où la Muſe guerriere
Qui chante aux Dieux les faſtes des combats,
La foudre en main enſeigna ſes myſteres
Aux Camoens, aux Miltons, aux Voltaires :
Jaloux de voir un plus paiſible lieu,
Loin du tonnerre & guidé par un Dieu,
Dans les détours d'un amoureux bocage,
J'irai chercher ce ſolitaire ombrage,
Ce beau vallon où la Farre & Chaulieu,
Dans les tranſports d'une volupté pure,
Sans préjugés, ſans faſtueux deſirs,
Près de Vénus, ſur un lit de verdure,
Venoient puiſer au ſein de la nature
Ces vers aiſés, enfants de leurs plaiſirs ;
Et ſans effroi du ténébreux Monarque,
Menant l'amour juſqu'au ſombre Achéron,
Au ſon du luth deſcendoient vers la barque
Par les ſentiers du tendre Anacréon.
Là, ſi je puis reconnoître leurs traces,
Et retrouver ce naïf agrément,
Ce ton du cœur, ce négligé charmant,
Qui les rendit les Poëtes des graces ;
Du myrte ſeul chériſſant les douceurs,
Des vains lauriers que Phœbus vous diſpenſe

Et qu'il vous ôte au gré de l'inconſtance,
Je céderai les pénibles honneurs.
Trop inſenſé qui, ſéduit par la gloire,
Martyr conſtant d'un talent ſuborneur,
Se fait d'écrire un ennuyeux bonheur,
Et s'immolant au ſoin de ſa mémoire,
Perd le préſent pour l'avenir trompeur:
Tout cet éclat d'une gloire ſuprême,
Et tout l'encens de la poſtérité,
Vaut-il l'inſtant où je vis pour moi-même
Dans mes plaiſirs & dans ma liberté,
Trouvant ſans ceſſe, auprès de ce que j'aime,
Des biens plus vrais que l'immortalité?
Non, n'allons point dans de lugubres veilles
De nos beaux jours éteindre les rayons,
Pour enfanter de douteuſes merveilles;
Tandis, hélas! que l'on tient les crayons,
Le printemps fuit; d'une main toujours prompte,
La Parque file, & dans la nuit des temps
Enſévelit une foule d'inſtants,
Dont le plaiſir vient nous demander compte.
Qu'un Dieu ſi cher rempliſſe tous nos jours,
Et badinons ſeulement ſur la lyre,
Quand la beauté dans un tendre délire
Ordonnera des chanſons aux amours.
Mais quelque rang que le ſort me réſerve,
Soit que je ſuive ou Thalie, ou Minerve,
Ecoute, Muſe, & connois à quel prix
Je ſouffrirai que quelquefois ta verve
Vienne allier la rime à mes Ecrits.
Pour te guider vers la double colline,
De ces ſentiers préviens-tu les haſards?
L'illuſion faſcinant tes regards,
Peut t'égarer ſur la route voiſine,
Et t'entraîner dans de honteux écarts:
Connois ces lieux. Dans de plus heureux âges,
Vers le Parnaſſe on marchoit ſans dangers;

Nul monſtre affreux n'infectoit les paſſages,
C'étoit l'Olympe & le temple des Sages;
Là ſur la lyre, ou les pipeaux légers,
De Philomele égalant les ramages,
Ils allioient par de doux aſſemblages
L'eſprit des Dieux & les mœurs des bergers.
Connoiſſant peu la baſſe jalouſie,
De la licence ennemis généreux,
Ils ne mêloient aucun fiel dangereux,
Aucun poiſon à la pure ambroiſie;
Et les zéphirs de ces brillants côteaux,
Accoutumés aux doux ſons des guittares,
Par des accords infames ou barbares,
N'avoient jamais réveillé les échos,
Quand, évoqués par le crime & l'envie,
Du fond du Styx deux ſpectres abhorrés,
L'obſcénité, la noire calomnie,
Oſant entrer dans ces lieux révérés,
Vinrent tenter des accents ignorés.
Au même inſtant les lauriers ſe flétrirent,
Et les Amours & les Nymphes s'enfuirent:
Bientôt Phébus outré de ces revers,
Au bas du mont de la docte Aonie
Précipitant ces filles des enfers,
Les replongea dans leur ignominie,
Et pour toujours inſtruiſit l'univers,
Que la vertu, reine de l'harmonie,
A la décence, aux graces réunie,
Seule a le droit d'enfanter de beaux vers.
Pour rétablir leur attente trompée,
Non loin de là leur adroite fureur,
Sur les débris d'une roche eſcarpée,
Edifia dans l'ombre & dans l'horreur
Du vrai Parnaſſe un fantôme impoſteur;
Là, pour groſſir leurs profanes cabales,
Des chaſtes ſœurs ces impures rivales,
L'encens en main, reçurent les rimeurs

Proſcrits, exclus du Temple des Auteurs.
Ainſi jaloux des abeilles fécondes,
Et du nectar que leurs ſoins ont formé,
Le vil frélon ſur des plantes immondes
Verſe ſans force un ſuc envenimé;
C'eſt-là qu'encor cent obſcurs ſatyriques,
Cent artiſans de fadaiſes lubriques,
Par la débauche ou la haine conduits
Dans le ſecret des plus ſombres réduits,
Vont ſans témoin forger ces folles rimes,
Ces vers groſſiers, ces monſtres anonymes,
Tout ce fatras de libelles pervers
Dont le Batave infeſte l'univers.
O! du génie uſage trop funeſte!
Pourquoi faut-il que ce don précieux,
Que l'art charmant, le langage céleſte
Fait pour chanter ſur des tons gracieux
Les Conquérants, les Belles & les Dieux,
Chez une foule au Parnaſſe étrangere
Soit ſi ſouvent le jargon de Mégere,
L'organe impur des plus lâches noirceurs,
L'ame du crime, & la honte des mœurs!
Pourquoi faut-il que les pleurs de l'aurore,
Qui ne devroient enfanter que des fleurs,
Au même inſtant faſſe ſouvent éclorre
Les ſucs mortels & les poiſons vengeurs!
Muſe, je ſais que tu fuiras ſans peine
Les chants honteux de la licence obſcene;
Faite à chanter ſans rougir de tes ſons,
Tu n'iras point chez cette infame Reine
Proſtituer tes naïves chanſons:
Mais de tout temps un peu trop prompte à rire,
Ton goût peut-être en quelques noirs accès,
T'attacheroit au char de la ſatyre;
Ah! loin de toi ces cyniques excès!
Quelles douceurs en ſuivent les ſuccès,
Si, quand l'ouvrage a le ſceau de l'eſtime,

L'Auteur flétri, fugitif, déteſté,
Devient l'horreur de la ſociété ?
Je veux qu'épris d'un nom plus légitime,
Que non-content de ſe voir eſtimé
Par ſon génie, un amant de la rime
Emporte encor le plaiſir d'être aimé ;
Qu'aux régions à lui-même inconnues,
Où voleront ſes gracieux écrits,
A ce tableau de ſes mœurs ingénues,
Tous ſes lecteurs deviennent ſes amis ;
Que diſſipant le préjugé vulgaire,
Il montre enfin que ſans crime on peut plaire,
Et réunir par un heureux lien
L'Auteur charmant & le vrai citoyen.
En vain guidé par un fougueux délire,
Le Juvénal du ſiecle de LOUIS
Fait un talent du crime de médire,
Mes yeux jamais n'en furent éblouis ;
Ce n'eſt point-là que ma raiſon l'admire ;
Et des Préaux, ce Chantre harmonieux,
Sur les autels du poétique empire
Ne ſeroit point au nombre de mes Dieux,
Si de l'opprobre organe impitoyable,
Toujours couvert d'une gloire coupable,
Il n'eût chanté que les malheureux noms
Des Colletets, des Cotins, des Pradons,
Mânes plaintifs qui ſur le noir rivage
Vont regrettant que ce Cenſeur ſauvage,
Les enchaînant dans d'immortels accords,
Les ait privés du commun avantage
D'être cachés dans la foule des morts.
Un autre accueil, Muſe, te reſte encore !
En évitant cet antre ténébreux,
Où nourriſſant le feu qui la dévore,
L'âpre Satyre épand ſon fiel affreux,
Crains d'aborder à cette plage aride
Où la louange au ton foible & timide,

Aux yeux baiſſés, aux doucereux ſouris,
Vient chaque jour, ſous le titre inſipide
D'Odes aux Grands, de bouquets aux Iris,
A l'univers préparer des ennuis.
Le Dieu du goût, au vrai toujours fidelle,
N'exclut pas moins de ſa cour immortelle
Le complaiſant, le vil adulateur
Que l'envieux & le noir impoſteur.
Pars, c'en eſt fait, que ce fil ſecourable
Te conduiſant au lyrique ſéjour,
Sauve tes pas du dédale effroyable
Où mille Auteurs s'égarent ſans retour.
Dans ces vallons, ſi la troupe inviſible
Des froids Cenſeurs, des Zoïles ſecrets
Lance ſur toi ſes inutiles traits,
D'un cours égal pourſuit ton vol paiſible;
Par les fredons d'un Rimeur déſolé
Que ton repos ne puiſſe être troublé;
Et ſans jamais t'avilir à répondre,
Laiſſe au mépris le ſoin de les confondre:
Rendre à leurs cris des ſons injurieux,
C'eſt ſe flétrir & ramper avec eux.
A cette loi pour demeurer fidele,
Devant tes yeux conſerve ce modele:
Il eſt un Sage, un favori des Cieux,
Dont à l'envi tous les arts, tous les Dieux
Ont couronné la brillante jeuneſſe,
Et qui vainqueur du fuſeau rigoureux,
Poſſede encor dans ſa mâle Vieilleſſe
L'art d'être aimable & le don d'être heureux.
Long-temps la haine & la farouche envie,
En s'obſtinant à pourſuivre ſes pas,
Crurent troubler le calme de ſa vie,
Et l'attirer dans de honteux combats;
Mais conſervant ſa douce indifférence,
Et retranché dans un noble ſilence,
De ſes rivaux il trompa les projets,

Pouvant les vaincre il leur laiſſa la paix.
D'affreux Corbeaux lorſqu'un épais nuage
Trouble en paſſant le repos d'un bocage,
Laiſſant les airs à leurs ſons glapiſſants,
Le roſſignol interrompt ſes accents;
Et pour reprendre une chanſon légere,
Seul il attend que le goſier touchant
D'une Dryade, ou de quelque Bergere,
Réveille enfin ſa tendreſſe & ſon chant.
Prens le burin, & grave ces maximes:
Muſe, à ce prix je ſuis encor tes loix;
A ce prix ſeul nous pouvons à nos rimes
promettre encor des honneurs légitimes,
Et les regards des Sages & des Rois.
Toujours j'entends les échos de nos rives
Porter au loin ces redites plaintives,
Que l'Hélicon n'eſt plus qu'un vrai tombeau,
Que pour Phébus il n'eſt plus de Mécene;
Et qu'éloigné du trône de la Seine,
En ſoupirant il éteint ſon flambeau.
Oui, je le ſais, de profondes ténebres
Ont du Parnaſſe inveſti l'horizon;
Mais s'il languit ſous ces voiles funebres,
Allons au vrai: quelle en eſt la raiſon?
Peut-on compter qu'un ſoleil plus propice
Ramenera ſur l'empire des vers
Ces jours brillants nés ſous le doux auſpice
Des Richelieux, des Séguiers, des Colberts,
Quand ne ſuivant que des Muſes impies,
Prenant la rage & le ton des harpies,
Mille rimeurs honteuſement rivaux,
Par leurs ſujets dégradent leurs travaux:
Ces noirs tranſports ſont-ils la poéſie?
Hé quoi, doit-on couronner les forfaits,
Parer le crime, armer la frénéſie,
Et pour le Styx les lauriers ſont-ils faits?
N'accuſons point les aſtres de la France:

Pour ranimer leurs rayons éclatants,
Qu'au Mont ſacré de nouveaux habitants,
Rivaux amis, rendent d'intelligence
La vie aux mœurs, la nobleſſe aux talents,
Ainſi bientôt nos rivages moins ſombres,
D'un jour nouveau parés & réjouis,
Reverront fuir le ſommeil & les ombres
Où ſont plongés les arts évanouis.
Pour toi pendant que de nouveaux Orphées
Vouant leurs jours aux plus ſavantes Fées,
Et s'élevant à des accords parfaits,
Mériteront de chanter près d'un trône
Toujours paré des palmes de Bellone,
Et couronné des roſes de la Paix,
Muſe, pour toi, dans l'union paiſible
De la ſageſſe & de la volupté,
Nymphe badine, ou bergere ſenſible,
Viens quelquefois avec la liberté
Me crayonner de riantes images,
Moins pour l'honneur d'enlever des ſuffrages,
Que pour charmer ma ſage oiſiveté.

ÉPITRE AU P. BOUGEANT,

JÉSUITE.

DE la paiſible ſolitude
Où, loin de toute ſervitude,
La liberté file mes jours,
Ramené par un goût futile
Sur les délires de la ville,
Si j'en voulois ſuivre le cours
Et ſavoir l'hiſtoire nouvelle
Du domaine & des favoris
De la brillante bagatelle,
La divinité de Paris,
Le dédale des aventures,
Les affiches & les brochûres,
Les colifichets des Auteurs
Et la gazette des couliſſes,
Avec le roman des Actrices,
Et les querelles des rimeurs,
Je n'adreſſerois cette Epître
Qu'à l'un de ces oiſifs errants,
Qui, chaque ſoir ſur leur pupître
Rapportent tous les vers courants,
Et qui, dans le changeant empire
Des amours & de la ſatyre,
Acteurs, ſpectateurs tour-à-tour,
Poſſedent toujours à merveille
L'hiſtoriette de la veille
Avec l'étiquette du jour.
Je pourrois décorer ces rimes

De quelqu'un de ces noms ſublimes
Devant qui l'humble adulateur
De ſes muſes puſillanimes
Vient étaler la peſanteur,
Si je ſavois louer en face,
Et dans un éloge impoſteur,
Au ton rampant de la fadeur
Faire deſcendre l'art d'Horace:
Mais du vrai ſeul trop partiſan,
Mon Appollon peu courtiſan,
Préfere l'entretien d'un ſage,
Et le ſimple nom d'un ami,
Aux titres ainſi qu'au ſuffrage
D'un grand dans la pompe endormi.
Pour les protecteurs que j'honore,
Que ſeroient mes foibles accents?
Ainſi que les Dieux qu'on adore,
Ils ſont au deſſus de l'encens.
C'eſt donc vous ſeul que ſans contrainte,
Et ſans intérêt & ſans feinte,
J'appelle en ces bois enchantés,
Moins révérend qu'aimable Pere:
Vous dont l'eſprit, le caractere
Et les airs ne ſont point montés
Sur le ton ſottement auſtere
De ces triſtes paternités,
Qui, manquant du talent de plaire,
Et de toute légéreté,
Pour diſſimuler la miſere
D'un eſprit ſans aménité,
D'une ſageſſe minaudiere
Affichent la ſévérité,
Et ne ſortent de leur tanniere
Que ſous la lugubre banniere
De la grave formalité:
Vous, dis-je, ce Pere vanté,
Vous, ce Philoſophe tranquille,

De Minerve l'heureux pupille,
Et l'enfant de la liberté,
Comment donc avez-vous quitté
Les délices de cet aſyle,
Pour aller reprendre à la ville
Les chaînes de la gravité ?
Amant & favori des Muſes,
Et pareſſeux conſéquemment,
Je ne vous trouve point d'excuſe
Pour avoir fui ſi promptement.
Le deſir des bords de la Seine
Soudain vous auroit-il repris ?
Non, aux lieux d'où je vous écris,
Je me perſuade ſans peine
Qu'on peut ſe paſſer de Paris.
Héritier de l'antique enclume
De quelque pédant ignoré,
Et pour reforger maint volume
Aux antres latins enterré,
Iriez-vous comme les Saumaiſes,
Immolant aux doctes fadaiſes
L'eſprit & la félicité,
Partager, avec privilege
Des patriarches du college,
L'ennuyeuſe immortalité ?
Non, l'eſprit des aimables ſages
N'eſt point né pour les gros ouvrages
Souvent publics incognito ;
Le Dieu du goût & du génie
A rarement eu la manie
Des honneurs de l'infolio :
Quoi ! ſur votre philoſophie,
Que les rayons de l'enjouement
Faiſoient briller d'un feu charmant,
La profane mélancolie
Auroit-elle, malgre les jeux,
Porté ſes nuages affreux ?

Martyr de la miſanthropie,
Fuiriez-vous ce peu d'agréments
Qui nous fait ſupporter la vie,
Les entretiens où tout ſe plie
Au naturel des ſentiments,
Les doux tranſports de l'harmonie,
Et les jeux de la poéſie,
Enfin tous les enchantements
De la meilleure compagnie.
Et par quelle bizarrerie,
Anachorete caſanier,
Pour aller encor eſſuyer
L'éternité du vin de Brie,
Auriez-vous quitté le nectar
D'Aï, d'Arbois & de Pomar?
Non, vous tenez de la nature
Un jugement trop lumineux,
Vous avez trop cette tournure
Qui fait & le ſage & l'heureux,
Pour vous condamner au ſilence,
Loin de ces biens & de ces jeux
Dont la tranquille jouiſſance,
Proſcrite chez le peuple ſot,
Diſtingue le mortel qui penſe
De l'automate & du cagot;
Et quand l'eſprit mélancolique
Pourroit des ennuis ténébreux,
Dans une ame philoſophique,
Verſer le poiſon léthargique,
Ce n'eût point été dans ces lieux,
Dans un temple de l'alégreſſe,
Que le bandeau de la triſteſſe
Se fût répandu ſur vos yeux.
Mais pourquoi donner au myſtere,
Pourquoi reprocher au haſard
De ce prompt & triſte départ
La cauſe trop involontaire?

Oui, vous ſeriez encore à nous
Si vous étiez vous-même à vous.
Si j'écrivois à quelque belle,
Je lui dirois peut être auſſi
Que depuis ſa fuite cruelle
Les oiſeaux languiſſent ici;
Que tous les amours avec elle
Ont fui nos champs à tire d'aîle,
Qu'on n'entend plus les chalumeaux,
Qu'on ne connoît plus les échos;
Enfin la longue kyrielle
De tout le phébus ancien;
Et ſans doute il n'en ſeroit rien:
Tout les moineaux à l'ordinaire
Vaqueroient à leurs fonctions:
Sans chagrines réflexions,
Les amours ſongeroient à plaire,
Mirtyle toujours plus heureux,
Uniroit ſon chiffre amoureux
Avec celui de ſa bergere,
Et les ruiſſeaux apparemment,
Entre les fleurs & la fougere,
N'en iroient pas plus lentement.
Mais ſans ces fadeurs de l'Idylle,
Je vous dirai fort ſimplement,
Que jamais ce ſéjour tranquille
N'a vu d'automne plus charmant.
Loin du tumulte qu'il abhorre,
Le plaiſir avec chaque aurore
Renaît ſur ces vallons chéris;
Des guirlandes de la jeuneſſe
Les ris couronnent la ſageſſe,
La ſageſſe enchaîne les ris;
Et pour mieux varier ſans ceſſe
L'uniformité du loiſir,
Un goût guidé par la fineſſe
Vient unir les arts au plaiſir,

Les arts que permet la pareſſe,
Ces arts inventés ſeulement
Pour occuper l'amuſement.
Tour-à-tour d'une main facile
On tient le crayon, le compas,
Les fuſeaux, le pinceau docile,
Avec l'aiguille de Pallas:
Et pendant tout ce badinage,
Qu'on honore du nom d'emploi,
D'autres pareſſeux avec moi
Font un ſermon contre l'ouvrage,
Où ſans projet ſans autre loi
Que les erreurs d'un goût volage,
Sages ou fous à l'uniſſon
Joignent la flûte à la trompette,
Le brodequin à la houlette,
Et le ſublime à la chanſon.
Hors la louange & la ſatyre,
Tout s'écrit ici, tout nous plaît,
Depuis les accords de la lyre
Juſqu'aux ſoupirs du flageolet,
Et depuis la langue divine
De Malebranche & de Racine,
Juſqu'au folâtre Triolet.
Que l'inſipide ſymmétrie
Regle la ville qu'elle ennuie;
Que les tems y ſoient concertés,
Et les plaiſirs mêmes comptés,
La mode, la cérémonie,
Et l'ordre & la monotonie
Ne ſont point les Dieux des hameaux;
Au poids de la triſte ſatyre
On n'y peſe point tous les mots,
Et ſi l'on doit blâmer ou rire;
Tout ce qui plaît vient à propos,
Tout y fait des plaiſirs nouveaux:
Le haſard, l'inſtant les décide,

Sans regretter l'heure rapide
Qui naît, qui s'envole ſoudain,
Et ſans prévoir le lendemain,
Dans ce ſilence ſolitaire,
Sous l'empire de l'agrément,
Nous ne doutons aucunement
Que déjà le noir ſagittaire,
Couronné des triſtes frimats,
Vient bannir Flore déſolée,
Et qu'avec Pomone exilée,
L'aſtre du jour fuit nos climats.
Oui, malgré ces métamorphoſes,
Nos bois ſemblent encor naiſſants;
Zéphir n'a point quitté nos champs:
Nos jardins ont encor des roſes;
Où régnent les amuſements
Il eſt toujours des fleurs écloſes,
Et les plaiſirs ſont le printems.
Echappé de votre hermitage,
Et ſur ce fortuné rivage
Porté par les ſonges légers,
Voyez la nouvelle parure
Dont s'embelliſſent ces vergers;*
Eleve ici de la nature,
L'art lui prêtant ſes ſoins brillants,
Y forme un temple de verdure
A la Déeſſe des talents.
Sortez du ſein des violettes.
Croiſſez, feuillages fortunés,
Couronnez ces belles retraites,
Ces détours, ces routes ſecretes
Aux plus doux accords deſtinés!
Ma muſe, pour vous attendrie
D'une charmante rêverie,

Subit

* *Boſquet de Minerve récemment ajouté aux Jardins de C*** deſſinés par le célébre le Notre.*

Subit déjà l'aimable loi ;
Les bois, les vallons, les montagnes,
Toute la ſcene des campagnes,
Prend une ame, & s'orne pour moi.
Aux yeux de l'ignare vulgaire,
Tout eſt mort, tout eſt ſolitaire,
Un bois n'eſt qu'un ſombre réduit,
Un ruiſſeau n'eſt qu'une onde claire,
Les zéphirs ne ſont que du bruit :
Aux yeux que Calliope éclaire,
Tout brille, tout penſe, tout vit ;
Ces ondes tendres & plaintives,
Ce ſont des Nymphes fugitives
Qui cherchent à ſe dégager
De Jupiter pour un Berger ;
Ces fougeres ſont animées,
Ces fleurs qui les parent toujours,
Ce ſont des Belles transformées ;
Ces papillons ſont des amours.
Mais pourquoi ma raiſon oiſive,
D'une Muſe qui la captive
Suivant les caprices légers,
Cherche-t-elle ſur cette rive
Des objets au ſage étrangers,
Sans fixer ſa vue attentive
Sur l'exemple de ces Bergers ?
Si dans l'impoſture éternelle
De nos menſonges enchanteurs
Il reſte encor quelqu'étincelle
De la nature dans nos cœurs,
Sauvés du ſéjour des preſtiges,
Et cherchant ici les veſtiges
De l'antique ſimplicité,
Sans adorer de vains fantômes,
Décidons ſi ce que nous ſommes
Vaut ce que nous avons été ;
Et ſi, malgré leur douceur pure,

Ces biens pour toujours ſont perdus,
Voyons-en du moins la figure,
Comme on aime à voir la peinture
De quelque Belle qui n'eſt plus.
Oui, chez ces bergers, ſous ces hêtres
J'ai vu dans la frugalité
Les dépoſitaires, les maîtres
De la douce félicité :
J'ai vu dans les fêtes champêtres,
J'ai vu la pure volupté
Deſcendre ici ſur les cabanes,
Y répandre un air de gaieté,
De douceur & de vérité
Que n'ont point les plaiſirs profanes
Du luxe & de la dignité.
Parmi le faſte & les grimaces
Qu'entraînent les fêtes des Cours,
Thémire, dans ſes plus beaux jours,
Avec de l'eſprit & des graces,
S'ennuie au milieu des amours ;
Ici j'ai vu la tendre Liſe,
A peine en ſon quinzieme été,
Sans autre eſpoir que la franchiſe,
Sans parure que la beauté,
Plus heureuſe, plus ſatisfaite
D'unir avec agilité
Ses pas aux ſons d'une muſette ;
Et parmi les plus ſimples jeux,
Portant le plaiſir dans ſes yeux,
Ecrit des mains de la nature
Avec de plus aimables feux
Que n'en peut prêter l'impoſture
A l'œil trompeur & concerté
D'une Coquette faſtueuſe,
Qui, par un ſourire emprunté,
Dans l'ennui veut paroître heureuſe
Et jouer la vivacité.

Qu'on censure ou qu'on favorise
Ce goût d'un bonheur innocent,
Pour répondre à qui le mépriſe,
Qu'il nous ſuffiſe que ſouvent,
Pour fuir un tumulte brillant,
Thémire voudroit être Liſe,
Et voler du ſein des grandeurs
Sur un lit de mouſſe & de fleurs.

Feuillage antique & vénérable,
Temple des Bergers de ces lieux;
Orme heureux, monument durable
De la pauvreté reſpectable
Et des amours de leurs aïeux:
O toi! qui depuis la durée
De trente luſtres révolus,
Couvres de ton ombre ſacrée,
Leurs danſes, leurs jeux ingénus;
Sur ces bords, depuis ta jeuneſſe
Juſqu'à cette verte vieilleſſe,
Vis-tu jamais changer les mœurs,
Et la félicité premiere
Fuir devant la fauſſe lumiere
De mille brillantes erreurs?
Non, chez cette race fidelle
Tu vois encor ce pur flambeau
De l'innocence naturelle
Que tu voyois briller chez elle
Lorſque tu n'étois qu'arbriſſeau;
Et, pour bien peindre la mémoire
De ces mortels qui t'ont planté,
Tu nous offres pour leur hiſtoire
Les mœurs de leur poſtérité,
Triomphe, regne ſur les âges,
Echappé toujours aux ravages
D'Eole, du fer & des ans,
Fleuris juſqu'au dernier printems,
Et dure autant que ces rivages;

Au chêne, au cedre saſtueux
Laiſſe les triſtes avantages
D'orner des palais ſomptueux :
Les lambris couvrent les faux ſages,
Tes rameaux couvrent les heureux.
Tandis qu'inſtruit par la droiture
Et par la ſimple vérité,
Mon eſprit toujours enchanté,
Pénetre au ſein de la nature
Et s'y plonge avec volupté,
Hélas ! par une loi trop dure,
Pouſſés vers l'éternelle nuit,
Le plaiſir vole, le tems fuit,
Et bientôt ſous ſa faulx rapide,
Ainſi que les jardins d'Armide,
Ce lieu pour nous ſera détruit.
Trop tôt, hélas ! les ſoins pénibles,
Les bienſéances inflexibles,
Revendiquant leurs triſtes droits,
Viendront profaner cet aſyle,
Et nous arrachant de ces bois,
Nous replongeront pour ſix mois
Dans l'affreux cahos de la ville,
Et dans cet éternel fracas
De riens pompeux & d'embarras,
Qui, pour tout eſprit raiſonnable,
Sujets de gêne & de pitié,
Ne ſont que le jeu miſérable
D'un ennui diverſifié.
Mais outre ces peines communes
Qui nous attendent au retour,
Outre les chaînes importunes
Et de la ville & de la Cour,
Il eſt un fatal appanage
De dégoûts encor plus nombreux,
Qu'au retour des champêtres lieux
Le funeſte Apollon ménage

A ſes éleves malheureux.
Au milieu d'un monde frivole,
Dont les nouveautés ſont l'idole,
Déjà je me vois revenu,
Et pour le malheur de ma vie,
Par l'importune poéſie,
Malgré moi-même un peu connu;
Déjà j'entends les périodes
Et les queſtions incommodes
De ces furets de vers nouveaux,
De ces copiſtes généraux,
Qui, perſuadés que l'étude
Me tient abſent depuis trois mois,
Vont s'imaginer que je dois
Le tribut de ma ſolitude
A l'oiſiveté de leur voix :
Hé bien, me dit l'un, dont l'idylle
Enchante l'eſprit doucereux,
» Sans doute éleve de Virgile,
» Sur des pipeaux harmonieux
» De Licidas & d'Amarile
» Vous aurez ſoupiré les feux,
» Vous aurez chanté les beaux yeux,
» Les premiers ſoupirs de Sylvie,
» Et des bouquets de la prairie
» Vous aurez orné ſes cheveux ;
» Qu'apportez-vous ? point de myſtere;
(Me vient dire avec un ſouris
Quelque ſuivant de beaux eſprits,
Inſecte & tyran du parterre)
» L'ouvrage eſt-il pour Thomaſſin,
» Pour Péliſſier ou pour Goſſin ? »
Je fuis, j'échappé à la pourſuite
De ces Colporteurs trop communs ;
Suis-je plus heureux dans ma fuite ?
D'autres lieux, d'autres importuns.
» Enfin, dit-on, de votre abſence

» Revenez-vous un peu changé ?
» Du ſommeil de la négligence
» Votre eſprit enfin dégagé
» Immolera-t-il l'indolence
» Au ſuccès d'un travail rangé ? »
Ainſi déclame ſans juſteſſe
Contre les droits de la pareſſe
Un froid cenſeur qui ne ſent pas
Que ſans cet air de douce aiſance,
Mes Vers perdroient le peu d'appas
Qui leur a gagné l'indulgence
Des voluptueux délicats,
Des meilleurs pareſſeux de France,
Les ſeuls juges dont je fais cas.
Par l'étude, par l'art ſuprême,
Sur un froid pupitre amaigris,
D'autres orneront leurs écrits ;
Pour moi, dans cette gêne extrême,
Je verrois mourir mes eſprits,
On n'eſt jamais bien que ſoi-même,
Et me voilà tel que je ſuis.
Imprimés, affichés ſans ceſſe,
Et s'entrechoquant dans la preſſe,
Mille autres nous inonderont
D'un déluge d'écrits ſtériles
Et d'opuſcules puériles
Auxquels ſans doute ils ſurvivront :
A cette abondance cruelle
Je veux toujours en vérité
Et de la Fare & de Chapelle
Préférer la ſtérilité :
J'aime bien moins ce chêne énorme
Dont la tige toujours informe
S'épuiſe en rameaux ſuperflus,
Que ce myrthe tendre & docile,
Qui, croiſſant ſous l'œil de Vénus,
N'a pas une feuille inutile,

S'épanouit négligemment,
Et ſe couronne lentement.
Il eſt vrai qu'en quittant la ville,
J'avois promis que, plus tranquille,
Et dans moi-même enſéveli,
Je ſaurois, diſciple d'Horace,
Unir les Nymphes du Parnaſſe
Aux Bergeres de Tivoli;
J'avois promis; mais tu t'abuſes
Si tu comptes ſur nos diſcours,
Cher ami, les ſerments des Muſes
Reſſemblent à ceux des Amours.
Dans la tranquillité profonde
Du Philoſophe & du Berger,
Trois mois j'ai vécu ſans ſonger
Qu'Apollon fût encore au monde,
Et je t'avoue ingénuement
Que, très-peu fait à voir l'Aurore
Que j'apperçois dans ce moment,
Je ne la verrois point éclorre
Dans ce champêtre éloignement,
Si des volontés que j'adore,
Pour me faire rimer encore,
Ne valoient mieux que mon ſerment.
Toi, dont la ſageſſe riante
Souffre & ſeconde nos chanſons,
Ami, ſur ta lyre brillante
Prépare-nous les plus doux ſons;
Dès qu'entraînés par l'habitude
Au ſéjour de la multitude,
Nous aurons quitté ce canton,
Chez une éleve d'Uranie,
Entre les fleurs & l'ambroiſie,
Entre Démocrite & Platon,
De ta vertu toujours unie
Nous irons prendre des leçons,
Et t'en donner de la folie

Que la bonne philoſophie
Permet à ſes vrais nourriſſons:
Cette anacréontique Orgie,
Livrée à la vive énergie
Du génie & du ſentiment,
Ne ſera point aſſurément
De ces fêtes ſombres & graves
Où périt la vivacité,
Où les agréments ſont eſclaves,
Et s'endorment dans les entraves
De la peſante autorité;
Nous n'y choiſirons point pour guide
Cette raiſon froide & timide,
Qui toiſe impitoyablement
Et la penſée & le langage,
Et qui, ſur les pas de l'uſage,
Rampe géométriquement:
Loin du myſtere & de la gêne,
Penſant tout haut & ſans effort,
Admettant la raiſon ſans peine
Et la ſaillie avec tranſport:
D'une ville tumultueuſe
Nous adoucirons le dégoût;
La raiſon eſt par-tout heureuſe,
Le bonheur du ſage eſt par-tout;
Et puiſqu'il faut d'un ton ſtoïque
Egayer la ſévérité,
La ville, malgré ma critique
Et l'éloge du ſort ruſtique,
Reverra mon cœur enchanté;
Dans ſes caprices agréables
Et dans ſon brillant le plus faux,
Paris a des charmes ſemblables
A ces Coquettes adorables
Qu'on aime avec tous leurs défauts.
Mais quoi! tandis que ma penſée,
Plus légere que le zéphir,

Folâtre à la fois & ſenſée,
Vole ſur l'aîle du plaiſir,
Dieux ! quelle nouvelle ſemée
Subitement dans l'univers,
Vient glacer mon ame alarmée,
Et quelle main de feux armée
Lance la foudre ſur mes Vers ?
Sur un char funebre portée,
Des Graces en deuil eſcortée,
La Renommée en ce moment
M'apprend que la Parque inhumaine,
Sur les triſtes bords de la Seine,
Vient de plonger au monument
Des mortels le plus adorable, *
L'ami de tout heureux talent
Et de tout ce qui vit d'aimable,
Le Dieu même du ſentiment,
Et l'oracle de l'agrément.
O toi, mon guide & mon modele;
Durable objet de ma douleur,
Toi qui malgré la mort cruelle,
Reſpires encor dans mon cœur,
Illuſtre Ariſte, ombre immortelle,
Ah ! ſi du ſéjour de nos Dieux,
Si de ces brillantes retraites
Où tes mânes ingénieux
Charmant les ombres ſatisfaites
Des Sévignés, des la Fayettes,
Des Vendômes & des Chaulieux,
Tu daignes, ſenſible à nos rimes,
Abaiſſer tes regards ſublimes
Sur le deuil de ces triſtes lieux;
Et ſi de l'éternel ſilence
Traverſant le vaſte ſéjour,
Un Dieu te porte dans ce jour

* *L'Evêque de Luçon.*

La voix de ma reconnoiſſance,
Pardonne au légitime effroi,
Au ſombre ennui qui fond ſur moi,
Si dans les faſtes de mémoire
Je ne trace point à ta gloire
Des vers immortels comme toi:
Moi qui voudrois en traits de flamme
Graver aux yeux de l'avenir
Ma tendreſſe & ton ſouvenir,
Comme ils reſteront dans mon ame
Gravés juſqu'au dernier ſoupir;
J'irois dans le temlpe des Graces
Laiſſer d'inéffaçables traces
De cette ſenſible bonté,
L'amour, le charme de notre âge,
Ou, pour en dire d'avantage,
L'éloge de l'humanité;
Mais, à travers ces voiles ſombres,
Quand je te cherche dans les ombres,
Dans le ſilence du tombeau,
Puis-je ſoutenir le pinceau?
Que les beaux arts, que le Portique,
Que tout l'empire poétique;
Où ſouvent tu dictas des loix,
Avec la Seine inconſolable,
Pleurent une ſeconde fois
La perte trop irréparable
D'Ariſtippe, & d'Anacréon,
D'Atticus & de Fénelon;
Pour moi, de ma douleur profonde
Trop pénétré pour la chanter,
N'admirant plus rien en ce monde
Où je ne puis plus t'écouter,
Sur l'urne qui contient ta cendre,
Et que je viens baigner de pleurs,
Chaque printemps je veux répandre
Le tribut des premieres fleurs;

Et puiſqu'enfin je perds le maître
Qui du vrai beau m'eut fait connoître
Les myſteres les plus ſecrets,
Je vais à tes ſombres cyprès
Suſpendre ma Lyre, & peut-être
Pour ne la reprendre jamais.

ÉPITRE A MA SŒUR,

SUR MA CONVALESCENCE.

TOi que la voix de ma douleur
A fait voler vers moi du ſein de ta patrie,
Et qui portant encor dans ton ame attendrie
Du ſpectacle de mon malheur
La douloureuſe rêverie,
Après mon péril même en conſerves l'horreur,
Renais, rapelle la douceur
De ton alégreſſe chérie,
Ma Minerve, ma tendre Sœur.
Mais quoi! ſuis-je encor fait pour nommer l'alégreſſe,
Et pour en chanter les appas,
Moi qui depuis deux mois de mortelle triſteſſe
Ai vu ſur ma demeure étinceler ſans ceſſe
La faulx ſanglante du trépas?
Par les ſonges du ſombre empire,
Enfants tumultueux du bizarre délire,
Mon eſprit ſi long-temps noirci,
Pourra-t-il retrouver, ſous ces épais nuages,
Les pinceaux du plaiſir, les brillantes images,
Et lever le bandeau qui le tient obſcurci?
Quand ſur les champs de Syracuſe

Un volcan vient au loin d'exercer ſes fureurs,
Aux bords déſolés d'Arétuſe
Daphné cherche-t-elle des fleurs ?
Dans de mâles & ſages rimes,
Si de l'inflexible raiſon
Il ne falloit qu'offrir les ſtoïques maximes,
Ici plus que jamais j'en trouverois le ton.
Je ſors de ces inſtants de force & de lumiere
Où l'éclatante vérité,
Telle que le Soleil au bout de ſa carriere,
Donne à ſes derniers feux ſa plus vive clarté:
J'ai vu ce pas fatal où l'ame plus hardie
S'élançant de ſes triſtes fers,
Et prête à voir finir le ſonge de la vie,
Au poids du vrai ſeul apprécie
Le néant de cet Univers.
Eclairé ſur les vœux frivoles
Et ſur les faux biens des humains,
Je pourrois à tes yeux renverſer leurs idoles,
Les Dieux de leur folie, ouvrage de leurs mains;
Et dans mon ardeur intrépide,
De la vérité moins timide,
Oſant rallumer le flambeau,
Juger & nommer tout avec cette aſſurance
Que j'ai ſu rapporter du ſein de la ſouffrance,
Et de l'école du tombeau.
Réduit, comme je fus, par l'arrêt inflexible
Et de la douleur & du ſort,
A demander aux Dieux le bienfait de la mort,
Je te dirois auſſi que cette mort horrible
Pour le vulgaire malheureux,
Pour un ſage n'eſt point ce ſpectre ſi terrible
Sur qui les vils mortels n'oſent lever les yeux
Et qu'après avoir vu la miſere profonde
Des inſectes préſomptueux,
De tous les êtres ennuyeux
Dont le Ciel a chargé la ſurface du monde,

Et qui rampent dans ces bas lieux,
Au premier arrêt de la Parque,
Sans peine & d'un pas ferme on passeroit la barque,
Si la tendre amitié, si le fidele amour
N'arrêtoient l'ame dans leurs chaînes,
Et si leurs plaisirs tour-à-tour,
Plus vrais & plus vifs que nos peines,
Ne nous faisoient chérir le jour.
Mais de cette philosophie
Je ne réveille point les lugubres propos,
Tu n'es faite que pour la vie;
Et t'entretenir des tombeaux,
Ce seroit déployer sur la naissante aurore
Du soir d'un jour obscur les nuages épais,
Et donner à la jeune Flore
Une couronne de cyprès.
Qu'attends-tu cependant? Tu veux que ma mémoire,
Retournant sur des jours d'alarmes & d'ennuis,
T'en fasse la pénible histoire;
Sur quels déplorables récits
Exiges-tu que je m'arrête?
C'est rappeller mon ame aux portes de la mort.
J'y consens: mais bannis l'effroi de la tempête,
Je la raconte dans le port.
Sur ses rameaux brisés & semés sur la terre,
Par la foudre ou l'effort des vents,
Un chêne voit enfin d'autres rameaux naissants,
Et relevé des coups d'Eole & du tonnerre,
Il compte de nouveaux printemps.
Le jour a reparu. Rien n'est long-temps extrême.
Tel étoit mon affreux tourment;
J'ai souffert plus de maux au bord du monument
Que n'en apporte la mort même;
La douleur est un siecle, & la mort un moment:
Frappé d'une main foudroyante,
Et frappé dans le sein des arts & des amours,
De la santé la plus brillante

Je vis en un instant s'éteindre les beaux jours ;
Ainsi d'un ruisseau par la Naïade éplorée,
Dans une froide nuit par le fougueux Borée,
De ses plus vives eaux voit enchaîner le cours.
Dans cette langueur meurtriere
Comptant les pas du temps trop lent aux malheureux ;
Quarante fois de la lumiere
J'ai vu disparoître les feux,
Quarante fois dans sa carriere
J'ai vu rentrer l'astre des Cieux :
Et dans un si long intervalle
La Parque d'une main fatale
Arrachant de mes yeux les paisibles pavots,
Pour moi ne fila point une heure de repos :
Par le souffle brûlant de la fievre indomptée,
Chaque jour ma force emportée
Renaissoit chaque jour pour des tourments nouveaux ;
Dans la fable de Prométhée
Tu vois l'histoire de mes maux.
Après l'effroi qui suit l'attente du supplice,
Voilé des plus noirs couleurs,
Parut enfin ce jour de malheureux auspice,
Où de l'humanité j'épuisai les douleurs ;
Couché sur un bûcher & l'autel & le trône
D'Esculape & de Tisiphone,
Courbé sous le pouvoir de leurs Prêtres cruels,
J'ai vu couler mon sang sous les couteaux mortels :
Mon ame s'avança vers les rivages sombres ;
Mais quel rayon lancé du sein des immortels,
L'arrêtant à travers la région des ombres,
Vint ranimer mes sens sur ces sanglants autels :
Je crus sortir du noir abyme,
Quand, revenant au jour, je me vis délivré ;
Je trompai le trépas, ainsi qu'une victime
Que frappe un bras mal assuré ;
Inutilement poursuivie,
Et plus forte par la douleur,

Elle arrache, en fuyant, les reſtes de ſa vie
Aux coups du Sacrificateur.
Il eſt une jeune Déeſſe
Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus;
Elle écarte les maux, les langueurs, la foibleſſe;
Sans elle la beauté n'eſt plus,
Les Amours, Bacchus & Morphée
La ſoutiennent ſur un trophée
De myrthe & de pampres orné,
Tandis qu'à ſes pieds abattue,
Rampe l'inutile ſtatue
Du Dieu d'Epidaure enchaîné.
Ame de l'univers, charme de nos années,
Heureuſe & tranquille SANTÉ,
Toi, qui viens renouer le fil de mes journées,
Et rendre à mon eſprit la plus vive clarté,
Quand, prodigues des dons d'une courte jeuneſſe;
Ne portant que la honte & d'ameres douleurs
A la précoce vieilleſſe,
Les aveugles mortels abregent tes faveurs,
Je vais ſacrifier dans ton temple champêtre,
Loin des cités & de l'ennui:
Tout nous appelle aux champs, le printemps va renaître,
Et j'y vais renaître avec lui.
Dans cette retraite chérie
De la ſageſſe & du plaiſir,
Avec quel goût je vais cueillir
La premiere épine fleurie;
Et de Philomele attendrie
Recevoir le premier ſoupir!
Avec les fleurs dont la prairie
A chaque inſtant va s'embellir,
Mon ame trop long-temps flétrie
Va de nouveau s'épanouir,
Et loin de toute rêverie
Voltiger avec le zéphir.

Occupé tout entier du ſoin, du plaiſir d'être ;
Au ſortir du néant affreux
Je ne ſongerai qu'à voir naître
Ces bois, ces berceaux amoureux,
Et cette mouſſe & ces fougeres
Qui ſeront dans les plus beaux jours
Le trône des tendres Bergeres
Et l'autel des heureux Amours.
O jours de la convaleſcence !
Jours d'une pure volupté !
C'eſt une nouvelle naiſſance,
Un rayon d'immortalité.
Quel feu ! tous les plaiſirs ont volé dans mon ame ;
J'adore avec tranſport le céleſte flambeau ;
Tout m'intéreſſe, tout m'enflamme,
Pour moi l'univers eſt nouveau.
Sans doute que le Dieu qui nous rend l'exiſtence,
A l'heureuſe convaleſcence,
Pour de nouveaux plaiſirs, donne de nouveaux ſens ;
A ſes regards impatients
Le cahos fuit ; tout naît, la lumiere commence ;
Tout brille des feux du printemps ;
Les plus ſimples objets, le chant d'une fauvette,
Le matin d'un beau jour, la verdure des bois,
La fraîcheur d'une violette,
Mille ſpectacles qu'autrefois
On voyoit avec nonchalance,
Tranſportent aujourd'hui, préſentent des appas
Inconnus à l'indifférence,
Et que la foule ne voit pas.
Tout s'émouſſe dans l'habitude ;
L'amour s'endort ſans volupté ;
Las des mêmes plaiſirs, las de leur multitude,
Le ſentiment n'eſt plus flatté :
Dans le fracas des jeux, dans la plus vive orgie,
L'eſprit ſans force & ſans clarté
Ne trouve que la léthargie

De l'insipide oisiveté.
Cléon, depuis dix ans de fêtes & d'ivresse,
Frais, brillant d'embonpoint, ramené chaque jour
Entre la jeunesse & l'amour,
Dans le néant de la mollesse
Dort & végete tour-à-tour.
Lysis depuis long-temps plongé dans les ténebres,
Entre Hypocrate & les ennuis,
Libre de leurs chaînes funebres,
Vient de quitter enfin leurs lugubres réduits,
Observez-les tous deux dans une même fête,
Cléon n'y paroîtra que distrait ou glacé;
Tout glisse sur ses sens, nul plaisir ne s'arrête
Au fond de son cœur émoussé.
Tout charmera Lysis; cette Nymphe est plus belle
Cette Syrenne a mieux chanté,
D'un plus aimable feu ce Champagne étincelle,
Ces convives joyeux sont la troupe immortelle,
Cette brune charmante est la Divinité;
Cléon est un Sultan, qu'un bonheur trop facile
Prive du sentiment, des ardeurs, des transports:
En vain de cent beautés une troupe inutile
Lui cherche des desirs: infructueux efforts!
Mahomet est au rang des morts.
Lysis dans ses ardeurs nouvelles
Est un voyageur de retour;
Eloigné des jeux & des belles,
Le plus triste vaisseau fut long-tems son séjour;
Il touche le rivage; à l'instant tout l'invite,
Et pour Lysis dans ce beau jour
La premiere Philis des hameaux d'alentour
Est la Sultane favorite,
Et le miracle de l'amour.

ÉPITRE A M. ORRY,

CONTROLEUR GÉNÉRAL.

NOuvel an, compliments nouveaux,
Éternelle cérémonie ?
Inépuiſables madrigaux,
Vers dont on endort ſon héros,
Courſes à la Cour qu'on ennuie;
Faut-il qu'un ſage s'aſſocie
A la proceſſion des ſots ?
Auſſi, bien moins pour ſatisfaire
Un uſage faſtidieux,
Que reconnoiſſant & ſincere
Pour un Miniſtre généreux,
J'aurois de la naiſſante année
Donné la premiere journée
A lui porter mes premiers vœux,
Si par la biſe impitoyable
Qui vient d'enrhumer tout Paris,
Je ne me fuſſe trouvé pris ;
Et ſi ſur l'avis déteſtable,
D'un vieil empyrique pendable,
Je ne me fuſſe encore muni
Des feux d'une fievre effroyable
Que je n'aurois point eu ſans lui.
Or, dans les chimeres qu'inſpire
Un tranſport, un brûlant délire,
Des fantômes environné,
Je m'en ſouviens, j'imaginai
Que rayé du nombre des êtres

Par Hypocrate empoiſonné,
J'étois où giſſent nos ancêtres.
Là, près d'un fleuve infortuné,
Et parmi la défunte troupe
Qui pour paſſer à l'autre bord
Attendoit la noire chaloupe,
M'occupant peu, m'ennuyant fort,
Et ne ſachant enfin que faire :
Car que fait-on quand on eſt mort ?
Je rappellois ma vie entiere,
Et ne reprochois rien au ſort ;
Non, ſi par la métempſycoſe,
Me diſois-je, on quittoit ces lieux
Pour revoir la clarté des cieux,
Et que le choix ſuivît mes vœux,
Je ne ſerois rien autre choſe
Que ce que m'avoient fait les Dieux ;
Par un Miniſtre digne d'eux,
Sans projet, ſans inquiétude,
Libre de toute ſervitude,
Cherchant tour-à-tour & quittant
Et le monde & la ſolitude,
Entre les plaiſirs & l'étude,
Je vivrois obſcur & content.
D'un délire ce fut l'image,
Il l'étoit de la vérité.
Vous qui recevez mon hommage,
D'un loiſir qui fut votre ouvrage,
Confirmez la tranquillité ;
Ainſi, gravée en traits de flamme,
La gratitude de mon ſort,
Immortelle comme mon ame,
Me ſuivra juſqu'au ſombre bord.

VERS
SUR LA TRAGÉDIE
D'ALZIRE.

QUelques ombres, quelques défauts
Ne déparent point une belle ;
Trois fois j'ai vu la Voltaire nouvelle,
Et trois fois j'y trouvai des agréments nouveaux.
Aux regles, me dit-on, la piece eſt peu fidelle ;
Si mon eſprit contr'elle a des objections,
Mon cœur a des larmes pour elle ;
Les pleurs décident mieux que les réflexions.
Le goût par-tout divers, marche ſans regle ſûre,
Le ſentiment ne va point au haſard :
On s'attendrit ſans impoſture ;
Le ſuffrage de la nature
L'emporte ſur celui de l'art.
En dépit du Zoïle & du cenſeur auſtere,
Je compterai toujours ſur un plaiſir certain,
Lorſqu'on réunira la muſe de Voltaire
Et les graces de la Goſſin.

VERS
SUR LES TABLEAUX

Exposés à l'Académie Royale de Peinture. *

SI l'on croit les plaintes chagrines
De quelques frondeurs décriés,
Et les satyres clandestines
De quelques Auteurs oubliés,
Tout s'anéantit dans la France,
Le goût, les arts les plus brillants,
Tout meurt sous des Dieux indolents
Et dévoués à l'opulence,
Nos jours ramenent l'ignorance
Sur la ruine des talents.
Mais quelle lumiere nouvelle
Dissipe le sommeil des arts!
De la Divinité d'Apelle
Le temple s'ouvre à mes regards!
Naissez, sortez de vos ténebres,
Eleves de cet art charmant,
Qui de la nuit du monument
Sauve les spectacles célebres,
Et fixe la légéreté
De la fugitive beauté.
De vos maîtres, que dans ce temple
La patrie honore & contemple,
Distinguez, saisissez les traits;
Et par le talent & l'exemple,
Elevés aux mêmes succès,

* *Au mois de septembre* 1737.

D'une gloire contemporaine
Méritez les fruits les plus doux :
C'eſt la ſeule gloire certaine,
Et l'avenir n'eſt rien pour nous.
Si dans cette illuſtre carriere,
La peinture ſur ces autels,
De Rigault ni de Largiliere
N'offre point les traits immortels,
A juſte titre elle a pu croire
Que c'étoit aſſez pour ſa gloire,
Aſſez pour enſeigner ſes loix,
D'offrir les Coypels, les de Troys,
Et de conduire ſur ſes traces
Vanlo, le fils de la gaieté,
Le Peintre de la volupté,
Et Nattier, l'éleve des graces,
Et le Peintre de la beauté.
Quel préſage pour Polymnie !
La gloire des Dieux du pinceau
A la Reine de l'harmonie
Annonce un triomphe nouveau
Après les exploits de Bellone ;
Sous le regne du dernier Mars,
La même main guidoit au trône
Les Racines & les Mignards :
Vous donc, & l'ame & le Mécene
Des progrès d'un art fortuné,
Ouvrez des Muſes de la Seine
Le Sanctuaire abandonné ;
Des amants de la poéſie
Qu'on y dépoſe les travaux ;
Et que, ſans baſſe jalouſie,
Admirateurs de leurs rivaux,
Ils y partagent l'ambroiſie ;
Par des réciproques ſecours,
Augmentant leur clarté féconde,
Les aſtres éclairent le monde

Sans ſe combattre dans leurs cours.
Crébillon des Royaumes ſombres (*a*)
Nous peindra les plaintives ombres,
Et les célebres malheureux:
Voltaire du tendre Eliſée (*b*)
Peindra les mânes généreux,
Et deſcendu de l'Empirée,
Rouſſeau viendra peindre les Dieux : (*c*)
Quelques favoris de Thalie
Sauront avec légéreté
Crayonner l'erreur, la folie, (*d*)
L'hiſtoire de l'humanité.
Des fleurs, un myrthe, une Bergere,
Seront les jeux de mes crayons,
Ou ſi Calliope m'éclaire
Et m'échauffe de ſes rayons,
J'offrirai l'image chérie
D'un Miniſtre à qui la patrie,
Dans ſes combats & ſes ſuccès,
Dut l'abondance, l'induſtrie,
Et l'éclat des jours de la paix,
Et qui, protecteur du génie,
Va dans le ſilence de Mars,
Rendre les beaux arts à la vie,
Et rendre Colbert aux beaux arts.

Ut pictura Poeſis erit. Horat.

(a) *La tragédie.*
(b) *Le Poëme Ep.*
(c) *L'Ode.*
(d) *La Comédie.*

LE SIECLE PASTORAL.

IDYLLE.

PRécieux jours dont fut ornée
La jeuneſſe de l'univers,
Par quelle triſte deſtinée
N'êtes-vous plus que dans nos vers?
Votre douceur charmante & pure
Cauſe nos regrets ſuperflus,
Telle qu'une tendre peinture
D'un aimable objet qui n'eſt plus.
La terre auſſi riche que belle,
Uniſſoit dans ces heureux tems
Les fruits d'une automne éternelle,
Aux fleurs d'un éternel printemps.
Tout l'univers étoit champêtre,
Tous les hommes étoient bergers,
Les noms de ſujet & de maître
Leur étoient encore étrangers.
Sous cette juſte indépendance,
Compagne de l'égalité,
Tous dans une même abondance
Goûtoient même tranquillité.
Leurs toits étoient d'épais feuillages,
L'ombre des ſaules leurs lambris,
Les temples étoient des bocages,
Les autels des gazons fleuris.
Les Dieux deſcendoient ſur la terre
Que ne ſouilloient aucuns forfaits,
Dieux moins connus par le tonnerre

Que

Que par d'équitables bienfaits.
Vous n'étiez point dans ces années,
Vices, crimes tumultueux;
Les paſſions n'étoient point nées,
Les plaiſirs étoient vertueux.
Sophiſmes, erreurs, impoſture,
Rien n'avoit pris votre poiſon,
Aux lumieres de la nature
Les Bergers bornoient leur raiſon.
Sur leur république champêtre
Régnoit l'ordre : image des Cieux,
L'homme étoit ce qu'il devoit être:
On penſoit moins, on vivoit mieux.
Ils n'avoient point d'Aréopages,
Ni de Capitoles fameux;
Mais n'étoient-ils point les vrais ſages,
Puiſqu'ils étoient les vrais heureux?
Ils ignoroient les arts pénibles
Et les travaux nés du beſoin;
Des arts enjoués & paiſibles
La culture fit tout leur ſoin.
La tendre & touchante harmonie
A leurs jeux doit ſes premiers airs;
A leur noble & libre génie
Apollon doit ſes premiers Vers.
On ignoroit dans leurs retraites
Les noirs chagrins, les vains deſirs,
Les eſpérances inquietes,
Les longs remords des courts plaiſirs.
L'intérêt au ſein de la terre
N'avoit point ravi les métaux,
Ni ſoufflé le feu de la guerre,
Ni fait des chemins ſur les eaux.
Les Paſteurs dans leur héritage
Coulant leurs jours juſqu'au tombeau,
Ne connoiſſoient que le rivage
Qui les avoit vus au berceau.

Tous dans d'innocentes délices,
Unis par des nœuds pleins d'attraits,
Paſſoient leur jeuneſſe ſans vices
Et leur vieilleſſe ſans regrets.
La mort qui pour nous a des aîles,
Arrivoit lentement pour eux;
Jamais des cauſes criminelles
Ne hâtoient ſes coups douloureux.
Chaque jour voyoit une fête,
Les combats étoient des concerts,
Une amante étoit la conquête,
L'amour jugeoit du prix des airs.
Ce Dieu Berger, alors modeſte,
Ne lançoit que des traits dorés;
Du bandeau qui le rend funeſte
Ses yeux n'étoient point entourés.
Les crimes, les pâles alarmes,
Ne marchoient point devant ſes pas,
Il n'étoit point ſuivi des larmes,
Ni du dégoût ni du trépas.
La Bergere aimable & fidelle
Ne ſe piquoit point de ſavoir;
Elle ne ſavoit qu'être belle
Et ſuivre la loi du devoir.
La fougere étoit ſa toilette,
Son miroir le cryſtal des eaux,
La jonquille & la violette
Etoient ſes atours les plus beaux.
On la voyoit dans ſa parure
Auſſi ſimple que ſes brebis,
De leur toiſon commode & pure
Elle ſe filoit des habits.
Elle occupoit ſon plus bel âge
Du ſoin d'un troupeau plein d'appas,
Et ſur la foi d'un chien volage
Elle ne l'abandonnoit pas.
O! régne heureux de la Nature,

Quel Dieu nous rendra tes beaux jours !
Juſtice, égalité, droiture,
Que n'avez-vous régné toujours.
Sort des Bergers, douceurs aimables,
Vous n'êtes plus ce ſort ſi doux ;
Un peuple vil de miſérables
Vit Paſteur ſans jouir de vous.
Ne peins-je point une chimere ?
Ce charmant ſiecle a-t-il été ?
D'un Auteur, témoin oculaire,
En ſait-on la réalité ?
J'ouvre les faſtes : ſur cet âge
Par-tout j'y trouve des regrets ;
Tous ceux qui m'en offrent l'image,
Se plaignent d'être nés après.
J'y lis que la terre fut teinte
Du ſang de ſon premier Berger ;
Depuis ce jour, de maux atteinte,
Elle s'arma pour le venger.
Ce n'eſt donc qu'une belle fable :
N'envions rien à nos Aïeux ;
En tout tems l'homme fut coupable,
En tout tems il fut malheureux.

ODE I.

AU ROI,

SUR LA GUERRE. *

AInſi les Héros de Solime
Reſpectoient le ſang des humains,
Ainſi pour déſarmer le crime,
Ils n'armoient qu'à regret leurs mains :
A l'ombre des ſacrés portiques,
Rois citoyens, Rois pacifiques,
Ils fuyoient les champs du trépas ;
L'ordre exprès du Dieu des batailles
A de ſanglantes funérailles
Pouvoit ſeul conduire leurs pas.
Toujours l'Ange de la victoire
Précédoit leurs fiers bataillons,
Toujours les aîles de la gloire
Repoſoient ſur leurs pavillons ;
Tels ſont les exploits & les fêtes
Que l'aurore de tes conquêtes,
GRAND ROI, préſage à tes beaux jours ;
Des Princes, l'honneur de ſon temple,
Le Ciel te voit ſuivre l'exemple,
Il te doit les mêmes ſecours.
Combattre & vaincre ſans juſtice,
De tous les Rois être ennemi,
C'eſt être Héros par caprice,

* *En* 1733.

C'eſt n'être Héros qu'à demi :
Loin de nous ces vainqueurs bizarres,
Qui de leurs ſujets, Rois barbares,
Mépriſent les cris douloureux :
Loin cette gloire trop funebre,
Qui pour les jeux d'un fou célebre,
Fait un peuple de malheureux.
La France exempte de ces craintes,
Souſcrit aux vœux de ta vertu,
Ses palmes ne ſeront point teintes
D'un ſang à regret répandu ;
Inſtruite que tu dois tes armes
Au ſort du monde, à ſes alarmes,
Aux égards d'un auguſte amour,
Sa fidélité s'intéreſſe
A cette héroïque tendreſſe
Qui forge ton glaive en ce jour.
Moins ſenſible aux conquêtes vaſtes
Qu'à l'heureux ſort de tes Sujets,
Tu faiſois écrire tes faſtes
Par la main ſeule de la paix ;
Mais le Souverain des armées
Veut que tes mains plus renommées
De lauriers chargent ſes autels ;
Prends la foudre, & montre à la terre
Que ton cœur n'épargnoit la guerre
Que pour épargner les mortels.
Quels plus équitables trophées
Que ceux que va dreſſer ton bras
Sur les diſcordes étouffées, *
Sur un reſte de cœurs ingrats ?
En vain l'envie, au pas oblique,
D'une ſuprême République
Vient tenter la fidélité,
Et lui porte d'indignes chaînes

* *La Pologne.*

Sur les apparences trop vaines
De ſecourir ſa liberté.
Tu ne parois dans la carriere
Que pour diſſiper ces complots,
Et lever l'injuſte barriere
Qui ferme un trône à ſon Héros ;
Secondé par d'heureux Miniſtres,
Tu briſes ces trames ſiniſtres ;
Qu'il regne ce Roi vertueux !
Sa gloire étoit moins bien fondée
Et ſa vertu moins décidée,
S'il n'avoit été malheureux.
Tel qu'après l'éclipſe légere
De ſon Empire étincelant,
Du ſein de l'ombre paſſagere,
L'aſtre du jour ſort plus brillant :
Tel vers les régions de l'Ourſe
STANISLAS reprenant ſa courſe,
Eclate enfin dans tout ſon jour :
Nos cœurs s'envolent à ſa ſuite,
Et juſqu'aux chars errants du Scyte
Portent la voix de notre amour.
Toi que la Suede en vain deſire, *
Si quelque ſoin touche les morts,
Ombre, que la Viſtule admire,
Que ne reviens-tu ſur ſes bords ?
Ton aſpect domptant la furie,
Dans les antres de Sibérie
Replongeroit leurs habitans ;
Mais tandis que je te rappelle,
STANISLAS dans l'ombre éternelle
A précipité ces Titans.
Il regne. Agile renommée,
J'entends ta triomphante voix ;
La rebellion déſarmée

* *Charles XII.*

Tombe & ſe range ſous ſes loix ;
Que la brigue s'anéantiſſe !
Diſſipe, céleſte Juſtice,
Un fantôme de royauté ?
Aſſure à ſon unique Maître,
Au ſeul qui mérite de l'être,
Un trône deux fois mérité.
Noble compagne des diſgraces
Et des ſplendeurs d'un tendre époux,
Les Cieux t'appellent ſur ſes traces :
Va partager des jours plus doux ;
Ton goût, tes vertus révérées,
Tes graces paroient nos contrées :
Tu vas emporter nos regrets :
Heureux, en perdant ta préſence,
Que l'Eſther qu'adore la France,
Te retrace dans ſes attraits.
Ainſi des Rois ton nom ſuprême,
Puiſſant LOUIS, eſt le ſoutien,
Et défendant leur diadême,
Tu releves l'éclat du tien :
Où ſont ces rivaux indomptables
Qui bravoient tes vœux équitables ?
Qu'ils paroiſſent à nos regards.
Mais quoi ! leurs cohortes craintives
Ont déjà déſerté leurs rives,
Et tu regnes ſur leurs remparts.
Doutoient-ils donc que ce tonnerre
Ne fût encor celui d'un Roi
Qui ſut impoſer à la terre
Un ſilence rempli d'effroi ?
France, ſi long-tems aſſoupie,
Va foudroyer leur ligue impie
En ſouveraine des combats :
Et compte encor ſur leurs murailles
Tes triomphes par tes batailles,
Et tes Héros par tes ſoldats.

Mânes Français, mânes illuſtres;
Vous vainquez dans vos nourriſſons,
Dans un loiſir de quatre luſtres
Vos faits ont été leurs leçons;
Ils rentrent, héritiers fideles,
Dans ces altieres citadelles
Où la gloire porta vos loix:
Au ſein des palmes de nos peres,
De leurs fils les deſtins proſperes
Ont fait éclorre les exploits.
Guidés par ces foudres rapides
Que toujours Mars favoriſa,
Ils marchent, vainqueurs intrépides,
Aux yeux du Héros d'Almanza.
Tributaire encor de la Seine,
Superbe Rhin, calme ta peine,
Conſole tes flots en courroux;
De l'Eridan l'onde enchaînée,
Va partager ta deſtinée,
Et ne plus couler que pour nous.
Je vois Villars, c'eſt la victoire,
Il fut Héros, il l'eſt encor;
Un nouveau trait s'offre à l'hiſtoire,
Un Achille dans un Neſtor:
Sûr de remettre l'aigle en fuite,
Fait à vaincre, il mene à ſa ſuite
Les amours devenus guerriers;
Et les ris, en caſques de roſes,
Dans ſon ſecond printems écloſes,
Portent ſa foudre & ſes lauriers.
A ſa belliqueuſe alégreſſe,
Les vieux vainqueurs qu'il a formés
Sentent renaître leur jeuneſſe
Et leurs courages ranimés.
Sur leurs chars, en chiffres durables,
Ils gravent les noms mémorables
De STOLHOFFEIN & de DENAIN;

Déja, par un nouveau prodige,
Ils ferment les bords de l'Adige
Aux ſecours tardifs du Germain.
Amants des Vers, ô que de fêtes
Vous promettent ces jours heureux!
De nos renaiſſantes conquêtes
Renaîtront nos ſons généreux;
Reprenons ces nobles guittares
Que touchoient nos derniers Pindares
Pour le Héros de l'univers;
Fleuriſſez, guirlandes arides;
Toujours les ſiecles des Alcides
Furent les ſiecles des beaux Vers.
GRAND ROI, ſur ce brillant modele,
Diſſipe le ſommeil des Arts;
Ranime leur burin fidele,
Par lui revivent les Céſars:
Connoît-on ces Rois inſenſibles
Dont les trônes inacceſſibles
Furent fermés aux doctes voix?
Ils n'avoient point fait de Virgiles:
La mort plongea leurs noms ſtériles
Dans la populace des Rois.
Fais naître de nouveaux Orphées,
C'eſt le ſort des Héros parfaits;
Ils aſſureront tes trophées
En éterniſant tes bienfaits:
De tes victoires perſonnelles
Puiſſent leurs lyres immortelles
Entretenir les Nations,
Dès que dans nos vertes prairies
Zephir, ſur ſes aîles fleuries,
Ramenera les Alcions.
Alors les Muſes unanimes
Chanteront de nouveaux Condés:
Déja par leurs faits magnanimes
Les ſiens ont été ſecondés:

Les Graces briguent l'avantage
De chanter ſeules le courage
Du jeune Héros * de leur Cour ;
Le Rhin l'eût pris, à ſon audace,
Pour le Conquérant de la Thrace,
S'il n'avoit les yeux de l'amour.

ODE II.

SUR

L'AMOUR DE LA PATRIE.

DAns cet aſyle ſolitaire
Suis-moi, viens charmer ma langueur,
Muſe, unique dépoſitaire
Des ennuis ſecrets de mon cœur :
Aux ris, aux jeux quand tout conſpire,
Pardonne ſi je prends ta lyre
Pour n'exprimer que des regrets :
Plus ſenſible que Philomele,
Je viens ſoupirer avec elle
Dans le ſilence des forêts.
En vain ſur cette aimable rive
La jeune Flore eſt de retour,
En vain Cérès long-temps captive
Ouvre ſon ſein au Dieu du jour ;
Dans ma lente mélancolie,
Ce Tempé, cette autre Idalie
N'a pour moi rien de gracieux,
L'amour d'une chere patrie
Rappelle mon ame attendrie

* *S. A. S. Monſeigneur le Prince de Conti.*

Sur des bords plus beaux à mes yeux.
Loin du ſéjour que je regrette,
J'ai déja vu quatre printemps,
Une inquiétude ſecrette
En a marqué tous les inſtants ;
De cette demeure chérie
Une importune rêverie
Me retrace l'éloignement ;
Faut-il qu'un ſouvenir que j'aime,
Loin d'adoucir ma peine extrême,
En aigriſſe le ſentiment.
Mais que dis-je ? forçant l'obſtacle
Qui me ſépare de ces lieux,
Mon eſprit ſe donne un ſpectacle
Dont ne peuvent jouir mes yeux ;
Pourquoi m'en ferois-je une peine ?
La douce erreur qui me ramene
Vers les objets de mes ſoupirs,
Eſt le ſeul plaiſir qui me reſte
Dans la privation funeſte
D'un bien qui manque à mes deſirs.
Soit inſtinct, ſoit reconnoiſſance,
L'homme, par un penchant ſecret,
Chérit le lieu de ſa naiſſance
Et ne le quitte qu'à regret :
Les cavernes hyperborées,
Les plus odieuſes contrées
Savent plaire à leurs habitants,
Sur nos délicieux rivages
Tranſplantez ces peuples ſauvages,
Vous les y verrez moins contents.
Sans ce penchant qui nous domine
Par un inviſible reſſort,
Le laboureur en ſa chaumine
Vivroit-il content de ſon ſort ?
Hélas ! au foyer de ſes peres,
Triſte héritier de leurs miſeres,

Que pourroit-il trouver d'attraits,
Si la naiſſance & l'habitude
Ne lui rendoient ſa ſolitude
Plus charmante que les palais ?
Souvent la fortune, un caprice,
Ou l'amour de la nouveauté
Entraîne au loin notre avarice,
Ou notre curioſité ;
Mais ſous quelque beau Ciel qu'on erre,
Il eſt toujours une autre terre
D'où le Ciel nous paroît plus beau ;
Loin que ſa tendreſſe varie,
Cette eſtime de la Patrie
Suit l'homme au delà du tombeau.
Oui, dans ſa courſe déplorée
S'il ſuccombe au dernier ſommeil,
Sans revoir la douce contrée
Où brilla ſon premier ſoleil,
Là ſon dernier ſoupir s'adreſſe,
Là ſon expirante tendreſſe
Veut que ſes os ſoient ramenés :
D'une région étrangere
La terre ſeroit moins légere
A ſes mânes abandonnés.
Ainſi par le jaloux Auguſte
Banni de ton climat natal,
Ovide, quand la Parque injuſte
T'alloit frapper du trait fatal,
Craignant que ton ombre exilée,
Aux ombres des Scythes mêlée,
N'errât ſur des bords inhumains,
Tu priois que ta cendre libre,
Rapportée aux rives du Tibre,
Fut jointe aux cendres des Romains. *
Heureux qui des mers Atlantiques

* *Triſ. L. 3. E.*

Au toît paternel revenu,
Conſacre à ſes Dieux domeſtiques
Un repos enfin obtenu :
Plus heureux le mortel ſenſible
Qui reſte, Citoyen paiſible,
Où la nature l'a placé,
Juſqu'à ce que ſa derniere heure
Ouvre la derniere demeure
Où ſes aïeux l'ont devancé.
Ceux qu'un deſtin fixe & tranquille
Retient ſous leur propre lambris,
Poſſedent ce bonheur facile
Sans en bien connoître le prix ;
Peut-être même fatiguée
D'être au même lieu reléguée,
Leur ame ignore ces douceurs :
Il ne faudroit qu'un an d'abſence
Pour leur apprendre la puiſſance
Que la Patrie a ſur les cœurs.
Pour fixer le volage Ulyſſe,
Jouet de Neptune irrité,
En vain Calypſo plus propice
Lui promet l'immortalité :
Peu touché d'une iſle charmante,
A Pluton, malgré ſon amante,
De ſes jours il ſoumet le fil,
Aimant mieux, dans ſa cour déſerte,
Deſcendre au tombeau de Laerte,
Qu'être immortel dans un exil.
A ces traits qui peut méconnoître
L'amour généreux & puiſſant
Dont le ſéjour qui nous voit naître
S'attache notre cœur naiſſant ?
Ce noble amour dans la diſgrace
Nous arme d'une utile audace
Contre le ſort & le danger :
A ta fuite il prêta ſes ailes,

Toi qui *, par des routes nouvelles,
Volas loin d'un Ciel étranger.
Cet amour, source de merveilles,
Ame des vertus & des arts,
Soutient l'Homere dans les veilles
Et l'Achille dans les hasards;
Il a produit ces faits sublimes,
Ces sacrifices magnanimes
Qu'à peine les âges ont crus,
D'un Curtius l'effort rapide,
L'ardeur d'un Décie intrépide,
Et le dévouement d'un Codrus.
Quelle étrange bizarrerie
Traîna ces Stoïques errants,
Qui, méconnoissant la patrie,
Firent gloire d'en vivre absents?
Du nom de citoyens du monde
En vain leur secte vagabonde
Crut se faire un titre immortel;
L'erreur adora ces faux Sages,
La raison juste en ses hommages,
N'encensa jamais leur Autel.
Que tout le Lycée en réclame,
Je ne connois point pour vertu
Un goût par qui je vois de l'ame
Le plus cher instinct combattu;
S'il faut t'immoler la nature,
Je t'abhorre, sagesse dure,
A mes yeux tu n'es qu'une erreur:
Insensé le mortel sauvage
Qui, pour avoir le nom de sage,
Ose cesser d'avoir un cœur.
Bords de la Somme, aimables plaines
Dont m'éloigne un destin jaloux,
Que ne puis-je briser les chaînes

* *Dédale.*

Qui me retiennent loin de vous!
Que ne puis-je, exempt de contrainte,
Échapper de ce labyrinthe
Par un industrieux essor,
Et jouir enfin sans alarme
D'un séjour où regnent les charmes
Et les vertus de l'âge d'or.

ODE III.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE S. AIGNAN,

Ambassadeur de France à Rome.

QUITTE ces bois, Muse bergere,
Vole vers une aimable Cour:
Tu n'y seras point étrangere,
Tes Sœurs habitent ce séjour.
Leur art divin, dans les beaux âges,
Charmoit les plus fiers Conquérants:
Il est encor l'amour des Sages;
Mais il n'est plus l'amour des Grands.
Art chéri, si Plutus t'exile,
Si les Cours ignorent ton prix,
Il te reste un illustre asyle,
Un Parnasse à tes favoris.
De tes beautés arbitre juste,
Un Héros chérit tes lauriers:
Tel Pollion, aux jours d'Auguste,
Joignit le goût aux soins guerriers.
Des Chantres vantés d'Ausonie

Mécene fut le Protecteur ;
Maisde leur ſublime harmonie
Il ne fut point l'imitateur.
L'ami des Chantres de la Seine
Unit dans un éclat égal,
Au plaiſir d'être leur Mécene
Le talent d'être leur rival.
Tu ſais, Muſe de quelle grace
Sa lyre anime une chanſon ;
On croit entendre encor Horace,
Ou l'élégant Anacréon.
Du Romain il a la juſteſſe :
Du Grec l'atticiſme charmant,
Comme eux il offre la ſageſſe
Sous les attraits de l'enjouement.
Oſeras-tu de ta muſette
Lui répéter les ſimples airs ?
Oſe, ta candeur, ta houlette
Excuſent tes foibles concerts.
On t'a dit ſous quel titre illuſtre
Le Tage autrefois l'admira :
A des ſuccès d'un plus grand luſtre
Bientôt le Tibre applaudira.
Sur les campagnes de Neptune
Tu verras partir ton Héros :
Si tu peux, ſans être importune,
Oſe lui parler en ces mots :
Digne Fils d'un aimable Pere,
Héritier de ſes agréments,
Imitateur d'un ſage Frere, *
Héritier de ſes ſentiments :
Chargé des droits de la Couronne,
Allez, montrez dans cet emploi
Que, ſans être né ſur le Trône,

* *M. le Duc de Beauvilliers, Gouverneur des Ducs de Bourgogne, d'Anjou & de Berry.*

On peut penſer & vivre en Roi.
Quand votre eſprit tranquille & libre
Se permettra quelques loiſirs,
Aux beaux lieux que baigne le Tibre,
Je vois quels ſeront vos plaiſirs.
Aux beaux vers toujours favorable,
Toujours ſenſible aux tendres arts,
Vous ramenerez l'âge aimable
Qu'ils dûrent aux premiers Céſars.
On n'y voit plus leur Cour antique,
Séjour des Héros de Phébus:
C'eſt encor Rome magnifique,
Mais Rome ſavante n'eſt plus.
De tant de ſublimes Génies
Il ne reſte chez leurs Neveux
Que les champs où leurs ſymphonies
Charmerent l'oreille des Dieux.
Vous chérirez cette contrée,
Et les précieux monuments
Où leur mémoire conſacrée
Survit à la ſuite des tems.
Là de Ménandre, autre Lélie,
Reprenant l'attique pinceau,
Vous tracerez l'art de Thalie
A quelque Térence nouveau.
Vous aimerez ces doux aſyles,
Ces bois où le chant renommé
Des Ovides & des Virgiles
Attiroit Auguſte charmé.
Dans ces ſolitudes chéries
De la brillante antiquité,
Des poétiques rêveries
Vous chercherez la volupté.
De Tibur vous verrez les traces,
Et ſur ce rivage charmant
Vous vous direz, ici les graces
de Glycere inſpiroient l'Amant.

Là, du luth galant de Catulle
Lesbie animoit les doux ſons,
Ici, Properce, ici Tibulle
Soupiroient de tendres chanſons.
Aux tombeaux de ces morts célebres
Vénus répand encor des pleurs,
L'Amour, ſur leurs urnes funebres,
Attend encor leurs ſucceſſeurs.
Il garde leurs lyres muettes,
Qu'aucun mortel n'oſe toucher,
Et leurs hautbois & leurs trompettes
Que l'on ne ſait plus emboucher.
Près de la flûte de Pétrarque,
Il garde ce brillant flambeau
Qui ſauva des nuits de la Parque
Les conquérants du ſaint tombeau.
Muſe, Amour, ſéchez vos larmes;
Bientôt dans ces lieux enchantés
Vous verrez revivre les charmes
De vos diſciples regrettés.
Tivoli, Blanduſe, Albunée,
Noms immortels, ſacré ſéjour,
Sur votre rive fortunée
Apollon ramene ſa cour.
De n'entendre plus vos Orphées,
Dieu de ces bords, conſolez-vous:
Un favori des doctes Fées
Dans lui ſeul vous les rendra tous.

ODE IV.

A M. L'ARCHEVÉQUE DE TOURS.

LOin de moi, Déités frivoles,
Que la Fable invoque en ſes vers;
Muſes, Phébus, vaines idoles,
Ne profanez point mes concerts;
Vérité, conſacre mes rimes;
Sur tes Autels, ſeuls légitimes,
On verra fumer mon encens:
Fille du Ciel, Vérité ſainte,
Deſcends de la céleſte enceinte,
Peſe à ton poids mes purs accents.
Les vertus & non pas la mître
Font la grandeur des vrais Prélats;
C'eſt peu d'en porter le beau titre
Si les mœurs ne l'annocent pas;
Si la faſtueuſe indolence,
Fille de l'oiſive opulence,
Occupe ces trônes ſacrés
Où l'humble foi, mere du zele,
Plaça dans un tems plus fidele
Des Pontifes plus révérés.
A cet auguſte caractere
Un grand cœur répond autrement,
Il n'eſt le chef du Sanctuaire
Que pour en être l'ornement;
Pour éclairer la multitude,

Il puiſe dans l'active étude
Des immortelles vérités,
Cet eſprit, ces traits de lumiere
Dont ſur une contrée entiere
Il doit réfléchir les clartés.
Tels furent dans l'Egliſe antique,
Digne du Pontife immortel,
Ces Paſteurs d'un zele héroïque
Dont la cendre vit ſur l'Autel :
Aſſidus habitants des Temples,
Ils y brilloient par leurs exemples
Plus que par un faſte odieux,
Et leur humilité profonde
Leur aſſuroit l'encens du monde
Et les premiers trônes des Cieux.
O qui te rendra ces oracles,
Egliſe, immuable Sion!
Ne verras-tu plus leurs miracles
Sur ta fidelle Nation;
Comme une Veuve infortunée,
A tes malheurs abandonnée,
Languiras-tu ſans défenſeur?
Mais à tort j'en forme le doute,
Ils vivent, l'enfer les redoute
Dans plus d'un digne ſucceſſeur.
D'un héritier de leur grande ame
RASTIGNAC t'offre tous les traits;
Rempli du même eſprit de flamme,
Il tient les mêmes intérêts;
Peuple, ſpectateur de ſa gloire,
Parle, retrace la mémoire
De ces jours de ſacrés travaux,
Où dans une noble fatigue,
De ſoi-même on le voit prodigue,
En Pere, en Apôtre, en Héros.
Tout vit heureux ſous ſon empire,
L'équité prononce ſes loix;

Sur ſon front la douceur reſpire,
La bonté parle par ſa voix;
Du pauvre il prévient la miſere,
Dans lui l'orphelin trouve un pere;
L'innocent y trouve un appui;
Il protege l'humble mérite,
Et la vertu, ſouvent proſcrite,
Triomphe toujours devant lui.
Il ſait la rendre aimable à l'homme,
Et la parer d'attraits vainqueurs;
Quand il veut, nouveau Chriſoſtôme,
Inſtruire & réformer les cœurs,
Son éloquence fructueuſe,
Par ſa force majeſtueuſe,
Maîtriſe, entraîne les eſprits:
Promenant les graces dociles
Sur les terres les plus ſtériles,
Il en forme des champs fleuris.
Au goût des ſciences ſublimes
Il joint celui des arts charmants;
Il aime que l'appas des rimes
Embelliſſe les ſentiments:
Le beau ſeul a droit de lui plaire:
Cenſeur délicat & ſincere,
Il en décide toujours bien;
Je croirai mes foibles ouvrages
Sûrs des plus critiques ſuffrages,
S'ils peuvent enlever le ſien.

ODE V.

SUR LA CANONISATION

Des Saints Staniſlas Koſtka, & Louis de Gonzague.

QUel Dieu, quelle nouvelle aurore
Nous ouvre les portes du jour ?
Un plus beau ſoleil vient d'éclorre
Et dévoile un brillant ſéjour :
Que vois-je ? ce n'eſt plus la terre :
Dans les régions du tonnerre
Je porte mes regards ſurpris.
Un Temple brille au ſein des nues :
Là, ſur des aîles inconnues,
J'éleve mes libres eſprits.
De l'Eternel je vois le trône ;
Les Anges, ſaiſis de reſpect,
De la ſplendeur qui l'environne,
Ne peuvent ſoutenir l'aſpect ;
Mais quoi ! vers ce trône terrible,
A tout mortel inacceſſible,
Dans un char plus brillant que l'or,
Par une route de lumiere,
Quittant la terreſtre carriere,
Deux mortels vont prendre l'eſſor.
Volez, Vertus, & ſur vos aîles
Enlevez leur char radieux,
Juſqu'aux demeures immortelles
Portez ces jeunes demi-Dieux ;

Ils vont, la main de la victoire
Les conduit au rang que la gloire
Au Ciel dès long-temps leur marqua,
Frappé de cent voix unanimes,
L'air porte au loin les noms sublimes
Et de GONZAGUE & de KOSTKA.
Sur les harpes majestueuses,
A l'envi les célestes Chœurs
Chantent les flammes vertueuses
Qui consumerent ces beaux cœurs,
Leur jeunesse sanctifiée,
La fortune sacrifiée,
Les sceptres foulés sous leurs pas:
Plus Héros que ceux de leur race,
A l'héroïsme de la grace
Ils consacrérent leurs combats.
Tout le Ciel ému d'alégresse,
Chante ses nouveaux habitants;
La Religion s'intéresse
A leurs triomphes éclatants;
La vérité leur dresse un trône,
La candeur forme leur couronne
De myrthes saints toujours fleuris,
Et dans cette fête charmante,
Chaque Vertu retrouve & vante
Ses plus fideles favoris.
Qu'offrois-tu, profane Elisée?
Des plaisirs sans vivacité,
Dont la douceur bientôt usée
Ne laissoit qu'une oisiveté;
Vains songes de la poésie!
Le Ciel offre à l'ame choisie
Un bonheur plus vif, plus constant,
Dans des délices éternelles,
Qui conservent, toujours nouvelles,
Le charme du premier instant.
Là, goûtant de l'amour suprême

Les plus délicieux tranſports,
Les cœurs dans le ſein de Dieu même...
Mais quel bras ſuſpend mes accords?
Une ſecrette violence
Force ici ma lire au ſilence,
Tous mes efforts ſont ſuperflus;
Sous des voiles impénétrables
Dieu cache les dons adorables
Qui font le bonheur des Elus.
Nouvéaux Saints, ames fortunées,
Ce Dieu, l'objet de vos deſirs,
Abrégea vos tendres années
Pour hâter vos ſacrés plaiſirs:
Jaloux d'une plus belle vie,
La fleur de vos jours eſt ravie,
Sans vous coûter de vains regrets:
Vous tombez dans la nuit profonde,
Trop tôt pour l'ornement du monde,
Trop tard encor pour vos ſouhaits.
Dans les céleſtes tabernacles
Tranſmis des portes du trépas,
Touchez, changez par vos miracles
Ceux qui n'en reconnoiſſent pas:
Que Dieu, par des loix glorieuſes,
Change en palmes victorieuſes
Les cyprès de vos ſaints tombeaux,
Et que vos cendres illuſtrées,
De la Foi, morte en nos contrées,
Viennent rallumer les flambeaux.
Fiers Conquérants, Héros profanes,
Pendant vos jours Dieux adorés,
Que peuvent vos coupables mânes?
Vos ſépulchres ſont ignorés:
Par le noir abyme engloutie,
Votre puiſſance anéantie
N'a pu ſurvivre à votre ſort;
Tandis que de leur ſépulture

Les Saints régiſſent la nature,
Et briſent les traits de la mort.
Tout change : des divins cantiques
Je n'entends plus les ſons pompeux ;
Le Ciel me voile ſes portiques
Dans un nuage lumineux :
Tout a diſparu comme un ſonge ;
Mais ce n'eſt point un vain menſonge
Qui trompe mes ſens éblouis :
Rome a parlé, tout doit l'en croire,
Son Oracle a marqué la gloire
De STANISLAS & de LOUIS.
Peuples, dans des fêtes conſtantes
Renouvellez un ſi beau jour ;
Prenez vos lyres éclatantes,
Chantres ſaints du céleſte amour,
Répétez les chants de louanges,
Que l'unanime voix des Anges
Conſacre aux nouveaux immortels,
Et que ſous ces voûtes ſacrées
De fleurs leurs images parées
Prennent place ſur nos Autels.
Jeunes cœurs, troupe aimable & tendre,
Formez un nuage d'encens,
Deux jeunes Saints ont droit d'attendre
Vos hommages reconnoiſſants ;
A leur héroïque courage
L'univers a vu que votre âge,
Capable d'illuſtres travaux,
Peut aux enfers livrer la guerre,
Etre l'exemple de la terre,
Et donner au Ciel des Héros.

ODE VI.

A UNE DAME,

*Sur la mort de ſa fille, Religieuſe à A***.*

UNe douleur obſtinée
Change en nuits vos plus beaux jours,
Près d'un tombeau proſternée,
Voulez-vous pleurer toujours?
Le chagrin qui vous dévore,
Chaque jour avant l'Aurore
Réveille vos ſoins amers;
La nuit vient, & trouve encore
Vos yeux aux larmes ouvers.
Trop juſtement attendrie,
Vous avez dû pour un tems
Plaindre une fille chérie,
Moiſſonnée en ſon printems;
Dans ces premieres alarmes
La plainte même a des charmes
Dont un beau cœur eſt jaloux;
Loin de condamner vos larmes,
J'en répandrois avec vous.
Mais c'eſt être trop conſtante
Dans de mortels déplaiſirs,
La nature ſe contente
D'un mois entier de ſoupirs:
Hélas! un chagrin ſi tendre
Sera-t-il ſu de ta cendre,
Ombre encor chere à nos cœurs?
Non, tu ne peux nous entendre,
Ni répondre à nos clameurs.

La plainte la plus amere
N'attendrit pas le deſtin,
Malgré les cris d'une mere,
La mort retient ſon butin;
Avide de funérailles,
Ce monſtre, né ſans entrailles,
Sans ceſſe armé de flambeaux,
Erre autour de nos murailles
Et nous creuſe des tombeaux.
La mort dans ſa vaſte courſe,
Voit des parents éplorés
Gémir (trop foible reſſource!)
Sur des enfants expirés:
Sourde à leur plainte importune,
Elle unit leur infortune
A l'objet de leurs regrets,
Dans une tombe commune,
Et ſous les mêmes cyprès.
Des enfers pâle Miniſtre,
L'affreux ennui, fier vautour,
Les pourſuit d'un vol ſiniſtre,
Et les dévore à leur tour;
De leur tragique triſteſſe
N'imitez point la foibleſſe:
Victime de vos langueurs,
Bientôt à notre tendreſſe
Vous coûteriez d'autres pleurs.
Soupirez-vous par coutume,
Comme ces ſombres eſprits,
Qui traînent dans l'amertume
La chaîne de leurs ennuis?
C'eſt à tort que le Portique
Avec le Parnaſſe antique
Tient qu'il eſt doux de gémir;
Un deuil lent & léthargique
Ne fut jamais un plaiſir.
Dans l'horreur d'un bois ſauvage

La tourterelle gémit ;
Mais ſe faiſant au veuvage
Son cœur enfin s'affermit :
Semblable à la tourterelle ,
En vain la douleur fidelle
Veut conſerver ſon dégoût,
Le tems triomphe enfin d'elle ,
Comme il triomphe de tout.
D'Iphigenie immolée
Je vois le bûcher fumant ,
Clytemneſtre déſolée
Veut la ſuivre au monument ;
Mais cette noire manie
Par d'autres ſoins fut bannie ,
Le tems eſſuya ſes pleurs :
Tels de notre Iphigénie
Nous oblierons les malheurs.
Sur ſon aîle fugitive ,
Si le tems doit emporter
Cette triſteſſe plaintive
Que vous ſemblez reſpecter ,
Sans attendre en ſervitude
Que de votre inquiétude
Il chaſſe le noir poiſon ,
Combattez-en l'habitude ,
Et vainquez-vous par raiſon.
Une Grecque magnanime ,
Dans un ſemblable malheur ,
D'un chagrin puſillanime
Sut ſauver ſon noble cœur :
A la Parque en vain rebelle ,
Pourquoi m'affliger dit-elle ,
J'y ſongeai dès ſon berceau ;
J'élevois une mortelle
Soumiſe au fatal ciſeau.
Mais non , ſtoïques exemples ,
Vous êtes d'un vain ſecours ;

Ce n'eſt que dans tes ſaints temples ;
Grand Dieu, qu'eſt notre recours !
Pour guérir ce coup funeſte
Il faut une main céleſte ;
N'eſpérez rien des mortels,
Un conſolateur vous reſte,
Il vous attend aux Autels.
Portez donc au ſanctuaire,
Soumiſe aux divins arrêts,
Portez le cœur d'une mere,
Chrétienne dans ſes regrets :
Adorez-y dans vos peines
Les volontés ſouveraines
Du Diſpenſateur des jours ;
Il rompt nos plus tendres chaînes
Pour fixer ſeul nos amours.
Avant d'ôter à la vie
Celle dont j'écris le ſort,
Le Ciel vous l'avoit ravie
Par une premiere mort :
D'un monde que l'erreur vante,
Une retraite ſervente
Lui fermoit tous les chemins,
Pour Dieu ſeul encor vivante,
Elle étoit morte aux humains.
La victime, Dieu propice,
A l'Autel * alloit marcher,
Déjà pour le ſacrifice
L'amour ſaint dreſſe un bûcher ;
L'encens, les fleurs, tout s'apprête,
Bientôt ta jeune conquête....
Mais, quels cris ! Qu'entends-je ? hélas !
J'allois chanter une fête,
Il faut pleurer un trépas.

* *Elle étoit ſur le point de faire profeſſion. Elle prononça ſes vœux avant d'expirer.*

Ainſi périt une roſe
Que frappe un ſouffle mortel ;
On la cueille à peine éclоſe
Pour en parer un Autel :
Depuis l'aube matinale
La douce odeur qu'elle exhale
Parfume un temple enchanté ;
Le jour fuit, la nuit fatale
Enſévelit ſa beauté.

Ciel ! nous plaignons ſa jeuneſſe
Dont tes loix tranchent le cours ;
Mais aux yeux de ta ſageſſe
Elle avoit aſſez de jours ;
Ce n'eſt point par la durée
Que doit être meſurée
La courſe de tes Elus,
La mort n'eſt prématurée
Que pour qui meurt ſans vertus.

Vous donc, l'objet de mes rimes,
Ne pleurez point ſon bonheur,
Par ces ſolides maximes
Raffermiſſez votre cœur :
Que l'arbitre des années,
Dieu, qui voit nos deſtinées
Eclorre & s'évanouir,
Joigne à vos ans les journées
Dont elle auroit dû jouir.

ODE VII.

SUR L'INGRATITUDE.

QUelle furie, au teint livide,
Souffle en ces lieux un noir venin ?
Sa main tient ce fer parricide
Qui d'Agrippine ouvrit le sein :
L'insensible oubli, l'insolence,
Les sourdes haines en silence
Entourent ce monstre effronté,
Et tour à tour leur main barbare
Va remplir sa coupe au Tartare
Des froides ondes du Léthé.
Ingratitude, de tels signes
Sont tes coupables attributs :
Parmi tes bassesses insignes,
Quel silence assoupit Phébus ?
Trop long-tems tu fus épargnée,
Sur toi de ma muse indignée
Je veux lancer les premiers traits ;
Heureux, même en souillant mes rimes
Du récit honteux de tes crimes,
Si j'en arrête le progrès.
Naissons-nous injustes & traîtres ?
L'homme est ingrat dès le berceau ;
Jeune, sait-il aimer ses maîtres ?
Leurs bienfaits lui sont un fardeau ;
Homme fait, il s'adore, il s'aime,
Il rapporte tout à lui-même,
Présomptueux dans tout état ;
Vieux enfin, rendez-lui service,

Selon lui c'eſt une juſtice ;
Il vit ſuperbe, il meurt ingrat.
Parmi l'énorme multitude
Des vices qu'on aime & qu'on ſuit
Pourquoi garder l'ingratitude,
Vice ſans douceur & ſans fruit ?
Reconnoiſſance officieuſe,
Pour garder ta loi précieuſe,
En coûte-t-il tant à nos cœurs,
Es-tu de ces vertus ſéveres,
Qui par des regles trop auſteres
Tyranniſent leurs Sectateurs ?
Sans doute il eſt une autre cauſe
De ce lâche oubli des bienfaits ;
L'amour-propre en ſecret s'oppoſe
A de reconnoiſſants effets ;
Par un ambitieux délire
Croyant lui-même ſe ſuffire,
Voulant ne rien devoir qu'à lui,
Il craint dans la reconnoiſſance
Un témoin de ſon impuiſſance
Et du beſoin qu'il eut d'autrui.
Paré d'une ardeur complaiſante
Pour vous ouvrir à la pitié,
L'ingrat à vos yeux ſe préſente
Sous le manteau de l'amitié :
Il rampe, adulateur ſervile ;
Vous penſez, à ſes vœux facile,
Que vous allez faire un ami :
Triſte retour d'un noble zele,
Vous n'avez fait qu'un infidele,
Peut-être même un ennemi.
Déjà ſon œil fuit votre approche,
Votre préſence eſt ſon bourreau ;
Pour s'affranchir de ce reproche,
Il voudroit voir votre tombeau.

Monſtres des bois, race farouche ;
On peut vous gagner, on vous touche,
Vous ſentez le bien qu'on vous fait ;
Seul, des monſtres le plus ſauvages,
L'ingrat trouve un ſujet de rage
Dans le ſouvenir d'un bienfait.
Mais n'eſt-ce point une chimere ;
Un fantôme que je combats ?
Fut-il jamais un caractere
Marqué par des crimes ſi bas ?
Oh ! Ciel ! que n'eſt-ce une impoſture !
A la honte de la nature,
Je vois que je n'ai rien outré,
Je connois des cœurs que j'abhorre,
Dont la noirceur ſurpaſſe encore
Ce que ces traits en ont montré.
Pour prévenir ces ames viles,
Faudra-t-il, mortels bienfaiſants,
Que vos mains déſormais ſtériles
Ne répandent plus leurs préſents ?
Non, leur dureté la plus noire
N'enleve rien à votre gloire,
Il vaut mieux d'un ſoin généreux
Servir une foule coupable,
Que manquer un ſeul miſérable
Dont vous pouvez faire un heureux.
Des Dieux imitez les exemples
Dans vos dons déſintéreſſés,
Aucun n'eſt exclu de leurs Temples,
Leurs bienfaits ſur tous ſont verſés :
Le Soleil qui dans la carriere
Prête aux vertueux ſa lumiere,
Luit auſſi pour le ſcélérat ;
Le Ciel ceſſeroit de répandre
Les dons que l'homme en doit attendre ;
S'il en excluoit l'homme ingrat.
Juſte Thémis, contre un tel crime

N'as-tu plus ni glaive ni voix
Que l'ingrat n'eſt-il ta victime
Ainſi qu'il le fut autrefois !
Que ne reprends-tu dans notre âge
De ton antique Aréopage
L'équitable ſévérité !
L'ingratitude étoit flétrie,
Et ſouffroit loin de la Patrie,
Un oſtraciſme mérité.
Mais pourquoi te vanté-je, Athenes,
Dans la juſtice de tes loix,
Quand, par des rigueurs inhumaines,
Ta République en rompt les droits ?
Que de proſcriptions ingrates !
Tes Miltiades, tes Socrates
Sont livrés au plus triſte ſort;
La méconnoiſſance & l'envie
Leur font de leur illuſtre vie
Un crime digne de la mort.
Ainſi parloit, fuyant ſa Ville,
Thémiſtocle aux Athéniens :
» Tel qu'un palmier qui ſert d'aſyle,
» J'en ſers à mes Concitoyens ;
» Pendant le tonnerre & l'orage,
» Sous mon impénétrable ombrage
» La peur des foudres les conduit ;
» L'orage ceſſe, on m'abandonne,
» Et long-tems avant mon automne,
» La foule ingrate abat mon fruit. »
D'un cœur né droit, noble & ſenſible,
Rien n'enflamme tant le courroux
Que l'ingratitude inflexible
D'un traître qui ſe doit à nous;
Sous vingt poignards (fin trop fatale !)
Le triomphateur de Pharſale
Voit ſes jours vainqueurs abattus ;
Mais de tant de coups le plus rude

Fut celui que l'ingratitude
Porta par la main de Brutus.
Mortels ingrats, ames ſordides,
Que mes ſons puiſſent vous fléchir!
Ou ſi de vos retours perfides
L'homme ne peut vous affranchir,
Que les animaux ſoient vos maîtres:
O honte! ces ſtupides êtres
Savent-ils mieux l'art d'être humain?
Oui, que Séneque * vous apprenne
Ce qu'il admira dans l'arene
De l'amphitéatre romain.
Un lion s'élance, on l'anime
Contre un eſclave condamné,
Mais à l'aſpect de ſa victime
Il recule, il tombe étonné;
Sa cruauté ſe change en joie:
On lance ſur la même proie
D'autres lions plus en courroux:
Le premier d'un cœur indomptable,
Se range au parti du coupable,
Et ſeul le défend contre tous.
Autrefois, du rivage More
Cet eſclave avoit fui les fers;
Trouvant ce lion jeune encore
Abandonné dans les déſerts,
Il avoit nourri ſa jeuneſſe;
L'animal ému de tendreſſe,
Reconnoît ſon cher bienfaiteur;
Un inſtinct de reconnoiſſance
Arme, couronne ſa défenſe,
Il ſauve ſon libérateur.

* *Lib. II. Benef. Cap. XIX.*

ODE VIII.

AU ROI STANISLAS.

FRivole ivreſſe, vain délire,
Remplirez-vous toujours nos chants ?
Sans vos écarts l'aimable lyre
N'a-t-elle point d'accords touchants ?
Fuyez ; mais vous, guidez mes traces,
Sœurs des amours, naïves graces,
Que le goût marche ſur vos pas ;
N'approuvez point ces ſons ſtériles,
Ni ces fougues trop puériles
Que la raiſon n'approuve pas.
Près d'un Héros chantez ſans craindre,
Mêlez des fleurs à ſes lauriers,
Je ne vous donne point à peindre
Sa grande ame, ſes faits guerriers ;
Mars effraieroit vos voix timides :
Laiſſez ces vertus intrépides
Aux accents du Dieu de Claros :
Chantez ſur des tons plus paiſibles
Ces vertus douces & ſenſibles
Qui nous font aimer les Héros.
Tracez l'aimable caractere
D'un Prince formé de vos mains :
STANISLAS... ce nom doit vous plaire,
Rappellez ſes premiers deſtins ;
Je vous vois, brillantes Déeſſes,
Combler ſon cœur de vos largeſſes :
Il ſaura gagner tous les cœurs.
De ſa jeuneſſe fortunée
Vous avez fait la deſtinée,

Vous lui devez d'autres faveurs.
Aux Potentats ſon ſang l'égale,
Pourquoi n'en a-t-il point les droits ?
Il poſſede un ame royale,
Que ne le vois-je au rang des Rois !
Graces, c'eſt à votre puiſſance
De ſuppléer à la naiſſance
Ce qu'a manqué l'aveugle ſort ;
Allez, recueillez les ſuffrages,
Soumettez-lui les fiers courages
Des plus nobles peuples du Nord.
Mais déjà l'alégreſſe éclate ;
Il paroît, il eſt couronné,
Il charme l'auſtere Sarmate
Au pied du trône proſterné ;
Pour munir d'un brillant auſpice
Ce choix dicté par la juſtice,
La victoire y mêle la voix
D'un jeune arbitre des Couronnes, *
Moins jaloux d'occuper des trônes,
Qu'orgueilleux de faire des Rois.
Sur ces deux Princes magnanimes
Tout l'univers porte les yeux :
Unis par leurs exploits ſublimes,
Un temps les voit victorieux ;
Mais quelle ſoudaine diſgrace !
Charles tombe, ſon nom s'éfface :
Son pouvoir eſt évanoui.
O Conquêtes ! ô ſort fragile !
Il avoit vécu comme Achille,
Il meurt au même âge que lui.
Quelle perte pour tes Provinces
Quand la Suede pleure ſon Roi,
Pologne, le plus doux des Princes
Ceſſe auſſi de régner ſur toi.

* *Charles XII.*

Il t'en reſte encor l'eſpérance...
Sois ſon aſyle, heureuſe France,
Séjour des Rois dans leurs malheurs;
S'il perd des ſujets trop volages,
Tu lui remplaces leurs hommages
Dans ceux qu'il reçoit de nos cœurs.
Sous une couronne héritée
Souvent un Roi vit ſa ſplendeur,
Une couronne méritée
Fait la véritable grandeur :
Que Bellone enſuite, ou les trames
La raviſſent aux grandes ames
Qui la tenoient de l'équité,
Loin de perdre rien de ſon luſtre,
Leur grand cœur d'un malheur illuſtre,
Tire une nouvelle clarté.
Oui, ta fuite, injuſte fortune,
N'enleve rien à la vertu :
Qu'elle abatte une ame commune,
STANISLAS n'eſt point abattu :
Senſible à ſa valeur ſublime,
Reviens & répare ton crime ;
Le Ciel t'en ouvre les chemins :
De ſon héroïque famille,
Dans le ſein d'une auguſte fille,
Il éterniſe les deſtins.
Ainſi, par d'heureux avantages,
Le ſang des Héros Jagellons
Va couler pendant tous les âges,
Joint au ſang des Héros Bourbons.
Cette ſource illuſtre & féconde
Donnera des vainqueurs au monde
Et des maîtres à nos neveux ;
Et les Souverains de la France
Compterons avec complaiſance
STANISLAS entre leurs aïeux.
Nymphe, dont les flots tributaires

Aiment à couler ſous ces loix,
Redis aux Nymphes étrangeres
Son nom, ſes graces, ſes exploits;
Conſerve ſur tes vertes rives
Ces beautés champêtres & vives
Par qui ſes yeux ſont réjouis;
Sans doute le fier Boriſthene
Envie à ton onde hautaine
L'avantage dont tu jouis.
Reçois ces Vers, & pour les lire,
GRAND ROI, reprends cette douceur
Qui me permit de les écrire
Quand j'en demandai la faveur.
Rien n'eſt flatté dans ma peinture,
Du fade encens, de l'impoſture
Ton goût fut toujours ennemi;
Ma voix n'eſt dans ce chant lyrique
Que l'écho de la voix publique,
Et n'a répété qu'à demi.

ODE IX.

SUR LA CONVALESCENCE DU ROI.

COmpagne des Bourbons, brillante Renommée,
Toi qui viens annoncer la gloire de mon Roi,
Souffre dans ce beau jour qu'à la France charmée
Je l'annonce avec toi.
Tous mes vœux ſont remplis, tu m'ouvres la barriere,
Ta lumiere immortelle a pénétré mes ſens,
Et des Cieux avec toi je franchis la carriere

Sur les aîles des vents.
Des rives de la Seine aux Campagnes de l'Ebre ;
Des Alpes à l'Eſcaut, & du Rhin aux deux mers ;
Je vois ces champs heureux, cet Empire célebre,
L'honneur de l'univers.
Tu parles : je les vois ces fidelles Provinces
S'attendrir, s'embellir à ton brillant récit ;
Par-tout du plus grand Roi, du plus chéri des Princes
L'heureux nom retentit.
» Qu'il regne ! que tout cede à la préſence auguſte
» D'un Roi forcé de vaincre & d'inſtruire les temps
» Qu'il auroit pu paſſer du trône d'un Roi juſte
» Au Char des Conquérants.
» Moins ſenſible au renom que lui fait la Victoire,
» Qu'au repos des humains, au bien de ſes Sujets,
» Du deſtin des vainqueurs il ne veut que la gloire
» D'arbitre de la Paix.
» Qu'il vive ! que ſon regne, & célebre & paiſible,
» Paſſe l'âge & l'éclat des regnes les plus beaux,
» Ainſi que ſa ſageſſe & ſon cœur né ſenſible
» Surpaſſent les Héros ! »
A ces vœux redoublés, que cent concers ſecondent ;
Le vaſte ſein des airs répond de toutes parts,
Et du fond des forêts les cavernes répondent
A l'airain des remparts.
Quel pompeux appareil & de jeux & de fêtes !
Les Arts, Peuple brillant, ſervent tous tes deſirs ;
Ta vaillance commande au deſtin des conquêtes,
Et ton goût aux plaiſirs.
O Ciel quel changement ! Nymphe immortelle, arrête !
Quel coup de foudre annonce un orage imprévu ?
Tes rayons ſont éteints ; tout cede à la tempête ;
Le jour a diſparu.
Aux acclamations des fêtes renaiſſantes
Quel ſilence profond fait ſuccéder l'horreur ?
Il ceſſe : le tumulte & des voix gémiſſantes
Redoublent la terreur.

Quelque fléau ſubit frappe-t-il la patrie ?
Le cri de la douleur s'éleve dans les airs,
Tel qu'il part d'un vaiſſeau, que les vents en furie
Vont plonger dans les mers.
Une foible lueur a percé les ténebres :
Quel ſpectacle ! quel deuil ! Citoyens & Guerriers ;
Tout gémit, tout friſſonne, & des ombres funebres
Entourent nos lauriers.
Quel ſombre égarement ! où court ce peuple en larmes ?
Que vois-je ! un tombeau s'ouvre ! ô douleur ! je frémis.
Quel tombeau ! Je ſuccombe aux plus vives alarmes :
Il eſt près de LOUIS.
Ciel ! peux-tu l'ordonner ! Eh quels ſont donc les crimes,
Pour frapper d'un ſeul coup cet amas de victimes,
D'un peuple humain, fidele aux vertus comme aux loix,
Qui t'adreſſe ſa voix !
Occupé de LOUIS plus que du diadême,
L'Etat n'offre à mes yeux qu'une famille en pleurs
Près d'un pere expirant, qu'on pleure pour lui-même
Du plus profond des cœurs.
De l'Empire des Lys tutélaire génie,
Viens, ſuſpends tes lauriers, fruit d'un tems plus ſerein ;
Un ſiecle de ſuccès nous eſt moins que la vie
Du plus cher Souverain.
Tu veillois ſur ſes jours, quand ſon ardeur guerriere
Sur les foudres de Mars l'expoſoit en ſoldat ;
Sauve ces mêmes jours, le tréſor, la lumiere
Et l'ame de l'Etat !
O bonheur ! quelle aurore a diſſipé les ombres ?
L'eſpérance deſcend vers ce peuple abattu ;
Le plus beau jour ſuccede aux voiles les plus ſombres :
LOUIS nous eſt rendu.
Reſpirez, renaiſſez, Provinces alarmées,
Couronnez-vous de fleurs, ſignalez vos tranſports ;
Employez vos clairons, triomphantes Armées,
Aux plus tendres accords.
Pour chanter l'heureux jour qui ranime la France,

De Pindare ou d'Horace il ne faut point la voix :
Le cri d'un peuple heureux eſt la ſeule éloquence
Qui fait parler des Rois.
S'il falloit, ô Deſtin, cette épreuve cruelle,
Pour peindre tout l'amour dans nos cœurs imprimé,
Quel peuple fut jamais plus tendre, plus fidele,
Quel Roi fut plus aimé ?
Réduits au froid bonheur de l'auſtere puiſſance,
Les maîtres des humains, au ſommet des grandeurs,
Ignorent trop ſouvent quel rang on leur diſpenſe
Dans le ſecret des cœurs.
S'ils ſavent être aimés, ſuivis de la contrainte,
Ont-ils de ce bonheur la douce ſûreté
L'eſclavage, autour d'eux établiſſant la feinte,
Chaſſa la vérité.
Ainſi toujours glacés, toujours inacceſſibles
Au premier des plaiſirs pour qui l'homme eſt formé,
Ils meurent ſans aimer, & ſans être ſenſibles
Au bonheur d'être aimé.
A peines quelque pleurs honorent leur pouſſiere,
Leur fin expoſe au jour les cœurs de leurs ſujets ;
Le flambeau de la mort eſt la ſeule lumiere
Qui ne trompe jamais.
Vous jouiſſez, grand Roi, d'un plus heureux partage ;
L'inſtant qui juge tout & qui ne flatte rien,
A dévoilé pour vous & l'ame & le langage
De chaque citoyen.
Un bonheur tout nouveau va vous ſuivre ſans ceſſe,
Don plus ſatisfaiſant, plus cher que la grandeur,
Pour un Roi qui connoît le charme & la tendreſſe
Des ſentiments du cœur.
Vous ſaviez que dans vous tout reſpectoit le Maître,
Que par-tout le Héros alloit être admiré ;
Goûtez ce bien plus doux, ce bonheur de connoître
Que l'homme eſt adoré.

ODE X.

SUR

LA MÉDIOCRITÉ.

SOuveraine de mes penſées,
Tes loix ſont-elles effacées ?
Toi qui ſeule régnois ſur les premiers mortels,
Dans cette race miſérable,
Sur cette terre déplorable,
Heureuſe liberté, n'as-tu donc plus d'Autels?
De mille erreurs vils tributaires,
Les cœurs, eſclaves volontaires,
Immolent ta douceur à l'eſpoir des faux biens;
Là je vois des chaînes dorées,
Là d'indignes, là de ſacrées;
Par-tout je vois des fers & des triſtes liens.
N'eſt-il plus un cœur vraiment libre,
Qui, gardant un juſte équilibre,
Vive maître de ſoi, ſans aſſervir ſes jours ?
S'il en eſt, montre-moi ce ſage,
Lui ſeul obtiendra mon hommage,
Et mon cœur ſous ſa loi ſe range pour toujours.
Tu m'exauces, Nymphe ingénue,
Dans une contrée inconnue,
Sur des aîles de feu je me ſens enlevé;
Quel Ciel pur ! quel paiſible Empire !
Chante toi-même, prends ma lyre,
Et décris ce ſéjour par tes ſoins cultivé.
Aux bords d'une mer furieuſe,
Où la fortune impérieuſe
Porte & briſe à ſon gré de ſuperbes vaiſſeaux,

Il eſt un port ſûr & tranquille
Qui maintient dans un doux aſyle
Des barques à l'abri du caprice des eaux.
Sur ces ſolitaires rivages,
D'où l'œil, ſpectateur des naufrages,
S'applaudit en ſecret de ſa ſécurité,
Dans un temple ſimple & ruſtique,
De la nature ouvrage antique,
Ce climat voit régner la médiocrité.
Là, conduit par la ſageſſe,
Tu te fixas, humble Déeſſe,
Loin des palais bruyants du faſtueux Plutus:
Là, ſous tes loix & ſous ton culte,
Tu raſſemblas, loin du tumulte,
Le vrai, les plaiſirs purs, les ſinceres vertus.
Séduits par d'aveugles idoles,
Du bonheur fantômes frivoles,
Le vulgaire & les grands ne te ſuivirent pas.
Tu n'eus pour ſujets que ces ſages
Qui doivent l'eſtime des âges
A la ſageſſe acquiſe en marchant ſur tes pas.
Tu vis naître dans tes retraites
Ces nobles & tendres Poëtes
Dont la voix n'eût jamais formé de ſons brillants,
Si le fracas de la fortune,
Ou ſi l'indigence importune
Eût troublé leur ſilence, ou caché leurs talents.
Mais en vain tu fuyois la gloire;
La renommée & la victoire
Vinrent dans tes déſerts ſe choiſir des Héros,
Mieux formés par tes loix ſtoïques
Aux vertus, aux faits héroïques,
Que parmi la molleſſe & l'orgueil des faiſceaux.
Pour Mars tu formois loin des Villes
Les Fabrices & les Camilles,
Et ces ſages Vainqueurs, Philoſophes guerriers,
Qui, du char de la Dictature,

Deſcendant à l'agriculture,
Sur tes ſecrets autels rapportoient leurs lauriers.
Trop heureux, Déité paiſible,
Le mortel ſagement ſenſible,
Qui jamais loin de toi n'a porté ſes deſirs:
Par ſa douce mélancolie,
Sauvé de l'humaine folie,
Dans la vérité ſeule il cherche ſes plaiſirs.
Ignoré de la multitude,
Libre de toute ſervitude,
Il n'envia jamais les grands biens, les grands noms;
Il n'ignore point que la foudre
A plus ſouvent réduit en poudre
Le pin des monts altiers que l'ormeau des vallons.
Sourd aux cenſures populaires,
Il ne craint point les yeux vulgaires;
Son œil perce au delà de leur foible horiſon:
Quelques bruits que la foule en ſeme,
Il eſt ſatisfait de lui-même
S'il a ſu mériter l'aveu de la raiſon.
Il rit du ſort, quand les conquêtes
Promenent de têtes en têtes
Les couronnes du Nord ou celles du Midi:
Rien n'altere ſa paix profonde,
Et les derniers inſtants du monde
N'épouvanteroient point ſon cœur encor hardi.
Amitié charmante, immortelle,
Tu choiſis à ce cœur fidele
Peu d'amis, mais conſtants, vertueux comme lui
Tu ne crains point que le caprice,
Que l'intérêt les déſuniſſe,
Ou verſe ſur leurs jours les poiſons de l'ennui.
Ami des frugales demeures,
Sommeil, pendant les ſombres heures,
Tu répands ſur ſes yeux tes ſonges favoris,
Ecartant ces ſonges funebres
Qui, parmi l'effroi des ténebres,

Vont réveiller les Grands ſous les riches lambris.
C'eſt pour ce bonheur légitime
Que le modeſte Abdolonyme
N'acceptoit qu'à regret le ſceptre de Sidon :
Plus libre dans un ſort champêtre,
Et plus heureux qu'il ne ſut l'être
Sur le trône éclatant des Aïeux de Didon.
C'eſt par ces vertus pacifiques,
Par ces plaiſirs philoſophiques
Que tu ſais, chez R***, remplir d'utiles jours,
Dans ce Tivoli ſolitaire,
Où le Cher de ſon onde claire
Vient à l'aimable Loire aſſocier le cours.
Fidele à ce ſage ſyſtême,
Là, dans l'étude de toi-même,
Chaque ſoleil te voit occuper tes loiſirs :
Dans le brillant fracas du monde,
Ton nom, ta probité profonde
T'eût donné plus d'éclat, mais moins de vrais plaiſirs.

ODE XI.

A VIRGILE,

SUR LA POÉSIE CHAMPÊTRE.

SUſpends tes flots, heureuſe Loire,
Dans ces vallons délicieux ;
Quels bords t'offriront plus de gloire,
Et des côteaux plus gracieux ?
Pactole, Méandre, Pénée,
Jamais votre onde fortunée
Ne coula ſous de ſi beaux Cieux.
Ingenieuſes rêveries,

Songes riants, ſages loiſirs,
Venez ſous ces ombres chéries,
Vous ſuffirez à mes deſirs;
Plaiſirs brillants, troublez les villes;
Plaiſirs champêtres & tranquilles,
Seuls vous êtes les vrais plaiſirs.
Mais pourquoi ce triſte ſilence?
Ces lieux charmants ſont-ils déſerts?
Quelle fatale violence
En éloigne les doux concerts?
Sur ces gazons & ſous ces hêtres,
D'une troupe d'amants champêtres
Que n'entends-je les libres airs?
Quel ſon me frappe? Une voix tendre
Sort de ces bocages ſecrets;
On ſoupire pour mieux entendre
Entrons ſous ces ombrages frais;
J'y vois une Nymphe affligée,
Sa beauté languit négligée,
Et ſa couronne eſt un cyprès.
Seuls confidents de ſa retraite,
Les amours conſolent ſes maux;
L'un lui préſente ſa houlette,
L'autre aſſemble des chalumeaux;
Foibles ſecours! rien ne la touche,
Des pleurs coulent; ſa belle bouche
M'en apprend la cauſe en ces mots.
D'Euterpe tu reçois les larmes,
Je vais quitter ces beaux vergers;
Au champs François perdant mes charmes,
Je fuis ſur des bords étrangers:
Tu n'entends point dans ces prairies
Les chants vantés des bergeries,
C'eſt qu'il n'eſt plus de vrais Bergers.
Dès qu'une frivole harmonie,
Aſſerviſſant mes libres ſons,

Eut de la moderne (*a*) Ausonie
Banni mes premieres chansons :
De ces plaines dégénérées,
France, je vins dans tes contrées,
J'espérois mieux de tes leçons.
Alcidor (*b*) sut calmer ma peine
Par ses airs naïfs & touchants ;
Galantes Nymphes de Touraine,
Il charmoit vos aimables champs :
Mourant il laissa sa musette
Au jeune Amant de Timarete (*c*)
Dont l'Orme admira les doux chants.
Mais quand le paisible Elysée
Posséda Racan & Ségrais,
Lorsque leur flûte fut brisée,
L'Idylle perdit ses attraits :
A peine la Muse fleurie
D'un nouveau Berger de Neustrie (*d*)
En sauva-t-elle quelques traits.
Bientôt Flore vit disparoître
Cette heureuse naïveté,
Qui de mon empire champêtre
Faisoit la premiere beauté :
N'entendant plus aucun Tityre,
N'ayant rien d'aimable à redire,
L'écho se tut épouvanté.
La Bergere, outrant sa parure,
N'eut plus que de faux agréments,

Le

(a) *On reproche les* Concerti, *& les pensées trop recherchées aux Bergers italiens*, du Guarini, du Bonarelli, au Cavalier Marin, *&c.*

(b) *Acteur des Bergeries de M. le Marquis de Racan, né en Touraine.*

(c) *Bergere des Idylles de M. de Ségrais, né à Caen.*

(d) *M. de F***.*

Le Berger quittant la nature,
N'eût plus que de faux ſentimens;
Et ce qu'on appelle l'églogue
Ne fut plus qu'un froid dialogue
D'acteurs dérobés aux romans.
Leur voix contrainte ou doucereuſe
Mit les Dryades aux abois,
Leur guittare trop langoureuſe
Endormit les oiſeaux des bois;
Les amours en prirent la fuite,
Et vinrent pleurer à ma ſuite
La perte des premiers hautbois.
Tendres Muſes de cet empire,
O! ſi, ſortant de chez les morts,
Virgile, pour qui je ſoupire,
Ranimoit ſes voix ſur vos bords;
S'il quittoit ſa langue étrangere,
Parlant la vôtre pour vous plaire,
Vous trouveriez mes vrais accords.
A ces mots la Déeſſe agile
Fuit à travers des bois naiſſants....
Viens donc, parois, heureux Virgile;
De vingt ſiecles reçois l'encens:
Chez les Nymphes de ce rivage,
Berger Français, gagne un ſuffrage
Qui manque encor à tes accents.
Sous quelque langue qu'elle chante,
Ta Muſe aura ſon air charmant;
Telle qu'une beauté touchante
Qui plaît ſous tout habillement,
Tout lui ſied bien, rien ne l'efface,
Pour elle une nouvelle grace
Naît d'un nouvel ajuſtement.
Viens ſur les Tyrſis de Mantoue
Réformer ceux de ce ſéjour:
Rends-nous ce goût qu'Euterpe avoue;
Guidé par toi, l'enfant amour

Ne viendra plus dans nos montagnes
Parler aux Nymphes des campagnes
Comme ils parlent aux Nymphes de Cour.
Affranchis l'églogue captive,
Tire-la des chaînes de l'art;
Qu'elle ſoit tendre, mais naïve,
Belle ſans ſoin, vive ſans fard;
Que dans des routes naturelles
Elle cueille des fleurs nouvelles
Sans les chercher trop à l'écart.
En induſtrieuſe Bergere,
Qu'elle dépeigne les forêts,
Mais ſur une toile légere,
Sans des coloris indiſcrets,
Et que jamais le trop d'étude
N'y contraigne aucune attitude,
Ni ne charge trop les portraits.
La nature ſur chaque image
Doit guider les traits du pinceau;
Tout doit y peindre un payſage,
Des jeux, des fêtes ſous l'ormeau:
L'œil eſt choqué s'il voit reluire
Les palais, l'or & le porphire
Où l'on ne doit voir qu'un hameau.
Il veut des grottes, des fontaines,
Des pampres, des ſillons dorés,
Des prés fleuris, des vertes plaines,
Des bois, des lointains azurés:
Sur ce mêlange de ſpectacles
Ses regards volent ſans obſtacles,
Agréablement égarés.
Là, dans leur courſe fugitive,
Des ruiſſeaux lui ſemblent plus beaux
Que des ondes que l'art captive
Dans un dédale de canaux,
Et qu'avec faſte & violence
Une Syrene au Ciel élance,

Et fait retomber en berceaux.
Sur cette ſcene toute inculte,
Mais par-là plus charmante aux yeux,
On aime à voir loin du tumulte,
Un peuple de Bergers heureux ;
Le cœur, ſur l'aîle de l'Idylle,
Porté loin du bruit de la ville,
Vient être Berger avec eux.
Là, ſes paſſions en ſilence
Laiſſent parler la vérité ;
A la ſuite de l'innocence,
Là voltige la liberté ;
Là, rapproché de la nature,
Il voit briller la vertu pure
Sous l'habit de la volupté.
Oui, la vertu vit ſolitaire
Chez les Bergers ſes favoris ;
Fuyant le faſte & l'air auſtere,
Elle y badine avec les ris :
Farouche vertu du Portique,
De ton mérite ſophiſtique
Pourrions-nous être encor épris ?
Aux vrais biens, par un doux menſonge,
L'églogue rend ainſi les cœurs :
La raiſon ſait que c'eſt un ſonge,
Mais elle en ſaiſit les douceurs :
Elle a beſoin de ces fantômes,
Preſque tous les plaiſirs des hommes
Ne ſont que de douces erreurs.

AVERTISSEMENT
SUR LES
ÉGLOGUES
DE VIRGILE.

Nec verbum verbo curabis reddere. *Hor.*

CET Ouvrage eſt moins une exacte traduction qu'une imitation hardie des églogues de Virgile ; l'exactitude claſſique & littérale ne ſert qu'à abaiſſer l'eſſor poétique ; l'Auteur a cru devoir en ſecouer le joug, intimidé & averti par le peu de ſuccès de quelques Traducteurs de différens Poëtes, Traducteurs craintifs & ſcrupuleux, qui n'ont eu d'autre mérite dans leur travail que celui de prouver au public qu'ils ſavoient expliquer mot pour mot leur Auteur : mérite de Pédant ou d'Ecolier. Pour trop vouloir conſerver l'air Latin à leur Original, ils l'ont ſouvent privé des beautés que la Langue Françaiſe devoit lui prêter ; ils ont pris beaucoup de peine : il en falloit moins pour mieux faire ; le vrai goût demande qu'on marche à côte de ſon Auteur ſans le ſuivre en rampant, & ſans baiſer humblement tous ſes pas ; on doit le naturaliſer dans nos mœurs, oublier ſes tours, ſes expreſſions, ſon ſtyle étranger au nôtre ; ne lui laiſſer enfin que ſes penſées, & les exprimer comme il l'auroit dû faire lui-même, s'il avoit parlé notre langue. Le caractere libre de la Poëſie Françaiſe ne ſe plie point volontiers à la préciſion du Vers latin ; ainſi on s'eſt mis au large ; ſans s'enchaîner aux termes, on ne s'eſt étudié qu'à conſerver le fond des choſes ; on a quelquefois reſſerré, quelquefois étendu les penſées du Poëte, ſelon le beſoin

*des transitions & les contraintes de la rime : on ne doit montrer son Auteur que par les endroits avantageux. Tous le sont à peu près pour Virgile ; cependant on a cru devoir décharger le style de certaines circonstances qui ne pourroient être rendues heureusement ; il est des traits que les graces accompagnent dans le texte, & qu'elles abandoneroient dans la version ; par exemple, la circonstance des mœurs d'Eglé dans la sixieme Eglogue, & la joue enluminée du Dieu Pan dans la dixieme, n'ont rien de bas dans le latin : ce sont des situations naïves que la délicatesse de l'expression releve ; mais elles ne présenteroient en François qu'une idée basse & burlesque ; ces legers retranchements sont rachetés & remplacés par un peu d'étendue dans les endroits riants & favorables. Il n'est pas besoin de justifier quelques changements dans les noms des Bergers : chose fort indifférente, & qui n'ôte rien au sujet ni à la conduite du Poëme. On s'est permis une liberté plus considérable, mais qu'on a cru nécessaire à nos mœurs & à notre goût ; c'est le changement de quelques noms de Bergers en noms de Bergeres : par-là les sentiments sont ramenés dans l'ordre, l'amour se trouve dans la nature & le voile est tiré sur des images odieuses & détestées, qui pouvoient cependant plaire au siecle dépravé du Poëte. C'est par ces mêmes égards qu'on a risqué la métamorphose de l'*ALEXIS. *Quelques personnes d'un goût délicat & d'une critique éclairée, ont enhardi l'Auteur à ce changement. Il étoit difficile d'assez bien différencier les expressions de cette amitié d'avec celle de l'amour même. Le préjugé reçu contre les mœurs de Virgile se seroit toujours maintenu, & auroit rendu aux sentiments de Coridon toute la vivacité passionnée qu'on auroit tâché d'adoucir & de colorer.*

ÉGLOGUES
DE VIRGILE.

ÉGLOGUE I.
TITYRE.
MÉLIBÉE, TITYRE.

MÉLIBÉE.

TRanquille, cher Tityre, à l'ombre de ce hêtre,
Vous essayez des airs sur un hautbois champêtre :
Vous chantez ; mais pour nous, infortunés Bergers,
Nous gémirons bientôt sur des bords étrangers ;
Nous fuyons, exilés d'une aimable patrie ;

Le pere de Virgile, sous le nom de Tityre, chante les louanges & les bienfaits d'Octavien César, qui, dans le partage des campagnes de Mantoue, lui conservoit une paisible possession de sa métairie d'Andès. Sous le nom de Mélibée, un Berger du Mantouan, banni de sa patrie déplore ses disgraces.

Seul vous ne quittez point cette terre chérie ;
Et quand tout retentit de nos derniers regrets,
Du nom d'Amarillis vous charmez ces forêts.

TITYRE.

Un Dieu, cher Mélibée, appui de ma foibleſſe ;
Accorde ces loiſirs aux jours de ma vieilleſſe :
Oui, je mets ce Héros au rang des immortels,
Le ſang de mes agneaux rougira ſes autels ;
Si mon troupeau tranquille erre encor ſur ces rives,
Quand le ſort en bannit vos brebis fugitives ;
Tandis qu'un vaſte effroi trouble nos champs déſerts ;
Si dans un doux repos je chante encor des airs,
Berger, c'eſt un bienfait de ce Dieu ſecourable
C'eſt à lui que je dois ce deſtin favorable.

MÉLIBÉE.

Parmi tant de malheurs & de troubles affreux,
Que je ſuis étonné de trouver un heureux !
Je fuis, traînant à peine en cet exil funeſte
De mes nombreux troupeaux le déplorable reſte :
Cette triſte brebis, l'eſpoir de mon troupeau,
Dans la fuite a perdu ſon languiſſant agneau :
Déjà dans ma douleur j'ai briſé ma muſette ;
Pourquoi te tiens-je encore, inutile houlette ?
Hélas ! ſouvent le Ciel irrité contre nous,
Par des ſignes trop sûrs m'annonçoit ſon courroux ;
Trois fois, il m'en ſouvient, dans la forêt prochaine,
Le tonnerre à mes yeux eſt tombé ſur un chêne,
De ſiniſtres oiſeaux, par de lugubres chants,
Trois fois m'ont annoncé la perte de nos champs :
Mais pourquoi rappeller ces douloureux préſages.....
Berger, quel eſt ce Dieu qui reçoit vos hommages ?

TITYRE.

Bien loin de nos hameaux ce Héros tient ſa Cour,
Sa préſence embellit un plus noble ſéjour :
Rome eſt ce lieu charmant : autrefois, je l'avoue,
Je ne croyois point Rome au deſſus de Mantoue :

Quelle étoit mon erreur ! ſur ces bords enchantés
Le Tibre voit briller la Reine des Cités :
Rome l'emporte autant ſur le reſte des Villes
Que le plus haut cyprès ſur les buiſſons ſtériles.

MÉLIBÉE.

Quel eſpoir vous porta vers ces aimables lieux ?

TITYRE.

La liberté, Berger, s'y montroit à mes vœux,
D'elle j'obtiens enfin des regards plus propices :
Mes derniers ans pourront couler ſous ſes auſpices :
Mantoue à mes deſirs refuſoit ce bonheur,
Par d'inutiles ſoins je briguois ſa faveur ;
Sans aucun fruit pour moi, ces fréquents ſacrifices
Dépeuploient mon bercail d'agneaux & de geniſſes :
Vainement j'implorois l'heureuſe liberté ;
Mais enfin j'ai fléchi cette Divinité.
J'oſai porter ma plainte au Souverain du Tibre :
J'étois alors eſclave ; il parla, je fus libre.

MÉLIBÉE.

Lorſque vous habitiez ce rivage charmant,
Tout s'affligeoit ici de votre éloignement ;
Pendant ces ſombres jours, la jeune Galatée
Du plus tendre chagrin me parut agitée,
Ses yeux s'ouvroient à peine à la clarté du jour,
Sa plainte attendriſſoit les Nymphes d'alentour,
Les échos des vallons, les pins & les fontaines
Rappelloient à l'envi Tityre dans nos plaines ;
Vos fruits dépériſſoient dans le plus beau verger,
Et vos troupeaux plaintifs demandoient leur Berger.

TITYRE.

Si je n'avois quitté ma triſte ſolitude,
Je ſouffrirois encor la même ſervitude :
Dans ces maux, Rome étoit mon unique recours,
Et ſes Dieux pouvoient ſeuls me faire d'heureux jours :
Là, j'ai vu ce Héros que chante ma tendreſſe,

Il eſt dans le printemps d'une belle jeuneſſe ;
Allez, Bergers, dit-il, conſervez en repos
Votre ſéjour natal, vos champs & vos troupeaux.
Bientôt, par un retour d'hommages légitimes,
Je lui ſacrifierai mes plus belles victimes.
Ses fêtes reviendront douze fois tous les ans,
Douze fois ſes autels recevront mon encens.

MELIBÉE.

Ainſi donc, cher Tityre, exempt de nos miſeres,
Vous finirez vos jours aux foyers de vos Peres,
Vos troupeaux reſpectés du barbare vainqueur
Demeureront ici ſous leur premier Paſteur ;
Ils ne ſortiront point de ces gras pâturages,
Pour périr de langueur dans des terres ſauvages :
Vos abeilles encore, au retour du matin,
Picoteront la fleur des ſaules & du thin ;
Nos champs abandonnés vont reſter inutiles :
Les vôtres par vos ſoins ſeront toujours fertiles,
Vous pourrez encor voir ces bocages chéris,
Ces gracieux lointains, ces rivages fleuris :
Les amoureux ſoupirs des roſſignols fideles,
Les doux gémiſſements des tendres tourterelles
Vous livreront encore aux douceurs du ſommeil,
Dans ces antres fermés aux regards du ſoleil.

TITYRE.

L'amour ſaura toujours me retracer l'image
Du Dieu qui me procure un ſi doux avantage :
Le cerf d'un vol hardi traverſera les airs,
Les habitants des eaux fuiront dans les déſerts,
La Saône ira ſe joindre aux ondes de l'Euphrate,
Avant qu'un lâche oubli me faſſe une ame ingrate.

MELIBÉE.

Que ne puis-je avec vous célébrer ce Héros,
Et ranimer les ſons de mes triſtes pipeaux !
Nos paſteurs pleurent tous une même diſgrace,
Nous fuyons, diſperſés ; les uns aux champs de Thrace

Vont chercher des tombeaux ſous ces affreux climats
Qu'un éternel hiver couvre d'âpres frimats ;
D'autres vont habiter une contrée aride,
Et les déſerts voiſins de la Zone Torride ;
Compagnon de leurs maux, & banni pour toujours,
Sous un Ciel inconnu je traînerai mes jours ;
Quoi ! je ne verrai plus ces campagnes ſi cheres,
Ni ce ruſtique toît hérité de mes peres !
O Mantoue ! ô du moins, ſi ces riches ſillons
Devoient m'être rendus après quelques moiſſons !
Non, je ne reverrai plus ces forêts verdoyantes ;
Ni ces guérets chargés de gerbes ondoyantes ;
D'avides étrangers, des ſoldats inhumains
Déſoleront ce champ cultivé de mes mains ;
Etoit-ce donc, grands Dieux ! pour cette troupe indigne
Que j'ornois mon verger, que je taillois ma vigne !
C'en eſt fait ; pour toujours recevez mes adieux,
Bords ſi chers à mon cœur & ſi beaux à mes yeux.
O Guerre ! ô triſte effet des diſcordes civiles !
Champs, on vous ſacrifie à l'intérêt des villes :
Troupeau toujours chéri dans des jours plus heureux,
Mon exil te prépare un ſort bien rigoureux ;
Du fond d'un antre frais, bordé d'une onde pure,
Je ne te verrai plus bondir ſur la verdure :
Suivez-moi, foible reſte, infortunés moutons,
Pour la derniere fois vous voyez ces cantons.

TITYRE.

Dans ces lieux cependant on vous permet encore
D'attendre le retour de la premiere aurore.
Regagnons le hameau : Berger, ſuivez mes pas,
Theſtile nous apprête un champêtre repas ;
Le jour fuit, hâtons-nous ; du ſommet des collines

L'ombre descend déja dans ces plaines voisines,
Les oiseaux endormis ont fini leurs concerts,
Et le char de la nuit s'éleve sur les airs.

ÉGLOGUE II.

IRIS.

L'Astre brûlant du jour sur nos paisibles rives
Répandoit du midi les ardeurs les plus vives;
Quand Coridon errant dans l'horreur des forêts;
Aux déserts attendris confia ses regrets.
Il adoroit Iris: d'une plainte étrangere
Il vouloit dans son champ attirer la Bergere:
Iris étoit promise aux feux d'un autre amant,
Et plaignoit Coridon sans calmer son tourment.
Cet amoureux Berger fuyoit les jeux champêtres;
Solitaire, il venoit se cacher sous des hêtres;
C'est-là qu'ayant conduit ses troupeaux languissants,
Il soupiroit un jour ces douloureux accents.
Hâtez-vous, sombres jours d'une odieuse vie;
Puisque toute espérance à mes vœux est ravie,
Puisqu'un autre Berger, emporte vos amours,
Pourquoi, cruelle Iris, voudrois-je encor des jours?
Du moins plaignez les maux que ma langueur me cause;
Il est l'heure du jour où tout ici repose:
Le Moissonneur tranquille, à l'abri du soleil,
Répare sa vigueur dans le sein du sommeil;

Coridon se plaint de l'insensibilité d'Iris, Bergere d'un Hameau étranger; il veut inutilement l'attirer dans ses Campagnes.

Auprès de leurs troupeaux, dans un bocage ſombre,
Sylvie & ſon Berger goûtent le frais de l'ombre:
Privé de ces loiſirs, & bravant la chaleur,
Je promene en ces bois ma plaintive douleur.
A mes gémiſſements l'écho paroît ſenſible,
Tout me plaint, votre cœur reſte ſeul inflexible.
Que n'ai-je pour Philis brûlé des mêmes feux!
A la fille d'Arcas que n'ai-je offert mes vœux!
Leurs graces, il eſt vrai, n'égalent point vos charmes;
Mais leur cœur moins ingrat m'eut coûté moins de larmes.
Ah! ne comptez point tant ſur vos belles couleurs,
Un jour les peut flétrir, un jour flétrit les fleurs;
La beauté n'eſt qu'un lys, l'aurore l'a vu naître
L'aurore à ſon retour ne le peut reconnoître.
Pourquoi me fuyez-vous? J'ai de nombreux troupeaux
Dans les champs qu'Aréthuſe * enrichit de ſes eaux;
En lait délicieux mes brebis ſont fécondes,
Lors même que l'hiver glace & l'air & les ondes:
D'Amphion dans mes chants je ranime les airs,
J'obtiens ſouvent le prix des champêtres concerts;
Et ſi le ruiſſeau pur qui coule en ce bocage
N'abuſe point mes yeux d'une flatteuſe image,
Si la mer nous peint bien dans le miroir des eaux,
Quand l'haleine des vents n'ébranle point les flots,
Souvent j'ai conſulté ce cryſtal immobile,
Mon air ne cede rien aux graces de Mirtyle.
Ne craignez point, Iris, d'habiter nos forêts,
Les plaiſirs y naîtront de vos tendres attraits,
Les ſinceres amours, peu connus dans les villes,
Sous nos tranquilles toîts ont choiſi des aſyles;

* *Fontaine de Sicile.*

Souvent, joignant nos voix au chanſons des oiſeaux,
Nous irons réveiller les folâtres échos ;
Nos chants égaleront leur douce mélodie
Des airs dont le Dieu Pan ſait charmer l'Arcadie : *
Pan trouva le premier cet art ingénieux
De former ſur la flûte un ſon harmonieux ;
Pan regne ſur nos bois, il aime nos prairies,
C'eſt le Dieu des Bergers & de leurs Bergeries.
Vous aurez ſous vos loix un docile troupeau ;
Vous le verrez bondir au ſon du chalumeau :
Cette bouche charmante & des Graces chérie
Touchera nos pipeaux ſans en être flétrie :
Je vous garde un hautbois qui ſemble fait pour vous :
La douceur de ſes ſons rend les oiſeaux jaloux :
Tirſis, près d'expirer ſur ce triſte rivage,
D'une longue amitié m'offrit ce dernier gage :
Je joindrai, pour vous plaire, à ce don de Tirſis
Une belle houlette & des agneaux choiſis :
Je vous deſtine encor deux chevreaux qu'avec peine
Je ſauvai l'autre jour du ſein d'une fontaine :
L'autre en ſera jalouſe ; elle aimoit ſes chevraux,
Mais pour d'autres qu'Iris de tels dons ſont trop beaux.
Tout s'embellit pour vous, tout pare nos campagnes,
Flore ſur votre route aſſemble ſes compagnes,
D'une moiſſon de fleurs les chemins ſont ſemés,
De l'encens du printemps les airs ſont parfumés :
Une Nymphe des eaux plus vive que l'abeille,

* *Belle contrée du Péloponèſe, conſacrée autrefois aux Déités champêtres, & dont les habitants, tous Paſteurs, paſſoient pour les Maîtres de la Poéſie Bucolique.*

Vole dans les jardins, & remplit sa corbeille ;
Sa main sait assortir les dons qu'elle a cueillis,
Et marier la rose au jeune & tendre lys ;
Des fruits de mon verger vous aurez les prémices ;
De la jeune Amarille ils feroient les délices :
Ces fruits sont colorés d'un éclat vif & doux,
Ils seront plus charmants quand ils seront à vous :
J'ai des myrthes fleuris, leur verdure éternelle
Est le symbole heureux d'une chaîne fidelle ;
Je vous cultive aussi des lauriers toujours verds,
J'en consacre souvent au Dieu des tendres vers.
Mais que dis-je, insensé ! formé par la tristesse,
Quel nuage obscurcit les jours de ma jeunesse ?
J'étois libre autrefois, & mon paisible cœur
N'avoit jamais connu cette sombre langueur :
Content de mon troupeau, je vivois sans envie,
Et mon bonheur étoit aussi pur que ma vie ;
L'Amour, ce Dieu cruel, a troublé mes beaux jours ;
Ainsi l'Aquilon trouble un ruisseau dans son cours.
Ingrate ! estimez mieux nos demeures champêtres,
Souvent des Dieux Bergers ont chanté sous nos hêtres,
Les Déesses souvent ont touché nos pipeaux ;
Diane d'un Pasteur a gardé les troupeaux :
Que la fiere Pallas aime le bruit des villes,
Vénus préfere au bruit nos cabanes tranquilles.
Tout suit de son penchant l'impérieux attrait,
Les cœurs sont maîtrisés par un charme secret,
Le loup cherche sa proie autour des bergeries,
Le jeune agneau se plaît sur les herbes fleuries ;
Pour moi, charmante Iris, par un penchant plus doux,
Je sens que mon destin m'a fait naître pour vous.
Vains projets ! vœux perdus ! trop stérile tendresse !

Coridon, où t'emporte une indigne foibleſſe ?
Ta voix ſe perd au loin dans les antres des bois :
A de moins triſtes airs conſacre ton hautbois ;
Tandis que tu languis dans ces noirs retraites,
Tu laiſſes ſous l'ormeau tes vignes imparfaites ;
De ce loiſir fatal fuis le charme enchanteur,
Donne d'utiles jours aux travaux d'un Paſteur.
Revenez, chers moutons, quittez ces lieux ſauvages,
Vous irez déſormais ſur de plus beaux rivages ;
Puiſque mes vœux ſont vains, de l'inſenſible Iris
Allons près de Climene oublier les mépris.

ÉGLOGUE III.

PALÉMON.

COMBAT PASTORAL.

PALÉMON, MENALQUE, DAMETE.

MENALQUE.

Apprenez-moi, Damete, à qui ſont les troupeaux
Qu'on voit errer ſans guide au bord de ces ruiſſeaux ?

DAMETE.

J'en ſuis le conducteur, Lycas en eſt le maître,
Je les garde pour lui dans ce vallon champêtre.

Deux Bergers chantant tour-à-tour des couplets égaux, ſe diſputent une victoire champêtre : Palémon eſt le Juge de ce combat amébée.

MENALQUE.

O bercail malheureux ! depuis que nuit & jour
Lycas près de Climene eſt conduit par l'amour,
Oubliant ſes moutons & ne ſongeant qu'à plaire,
Il ne s'attache plus qu'à ceux de ſa Bergere :
Troupeaux infortunés, votre ſort fut plus doux,
Tandis que libre encor, Lycas n'aimoit que vous ;
Ce Paſteur mercenaire, auquel il vous confie,
Loin des yeux du Berger, détruit la Bergerie.

DAMETE.

Vous deviez m'épargner ce reproche indiſcret :
On vous connoît, Menalque, on ſait certain ſecret ;
Rappellez-vous ce jour des fêtes d'Amathonte...
D'un plus ample détail je vous ſauve la honte :
Vous m'entendez : alors les Déeſſes des eaux
Rentrerent en riant au fond de leurs roſeaux.

MENALQUE.

Quoi ! rompis-je avec vous d'une main criminelle
Les arbriſſeaux d'Arcas & ſa vigne nouvelle ?

DAMETE.

Quel Berger ne ſait point que, ſous ces vieux ormeaux,
Menalque d'Eurylas briſa les chalumeaux ?
Rival de ce Paſteur, jaloux de ſa victoire,
Votre cœur indigné ne put ſouffrir ſa gloire ;
Vous ſeriez mort enfin d'envie & de fureur
Si vous n'aviez pu nuire à ce Berger vainqueur.

MENALQUE.

Qu'entends-je ? ſur quel ton me parleroit un maître,
Si ce Pâtre à tel point oſe ſe méconnoître ?
Quand Damon l'autre jour laiſſa ſeul ſon troupeau,
Ne vous ai-je point vu lui ſurprendre un chevreau ?

DAMETE.

De ce prétendu vol Damon ne peut ſe plaindre ;
Oui, j'ai pris ce chevreau, j'en conviendrai ſans craindre,
Puiſqu'il étoit le prix d'un combat paſtoral

Où j'étois demeuré vainqueur de mon rival.

MENALQUE.

Vous, vainqueur de Damon ? D'une flûte champêtre
Damete dans nos bois s'eſt-il jamais vu maître ?
Lui dont l'aigre pipeau, portant par-tout l'ennui,
Ne ſait que déchirer des airs faits par autrui.

DAMETE.

Pour finir entre nous une vaine diſpute,
J'oſe vous défier au combat de la flûte,
Ou, ſi vous l'aimez mieux, à l'ombre des buiſſons,
Eprouvons un combat de vers & de chanſons;
Si le Dieu de Délos eſt pour vous plus propice,
Je vous donne à choiſir la plus tendre geniſſe:
Quel prix riſquerez vous contre un gage ſi beau ?

MENALQUE.

Je n'oſerois choiſir ce prix dans mon troupeau:
S'il manquoit un mouton, j'eſſuierois la colere
D'une marâtre injuſte & d'un pere ſévere;
L'une compte à midi, l'autre à la fin du jour
Si le nombre complet ſe trouve à mon retour:
Mais je puis haſarder deux beaux vaſes de hêtre:
On voit ramper autour une vigne champêtre,
Alcimédon ſur eux a gravé deux portraits:
Du célebre Canon * l'un ranime les traits,
L'autre peint ce mortel ¶ dont l'adreſſe féconde
A décrit les ſaiſons & meſuré le monde:
Ces coupes ſont encor dans leur premier éclat,
J'en ferai volontiers le gage du combat.

DAMETE.

J'ai deux vaſes pareils, revêtus d'un feuillage,
Du même Alcimédon ce préſent eſt l'ouvrage:
Le Chantre de la Thrace eſt peint ſur les dehors,
Il eſt ſuivi des bois qu'entraînent ſes accords.

MENALQUE.

Palémon vient à nous; qu'il regle la victoire,

* *Géometre fameux de l'Iſle de Samos.*
¶ *Archimede de Syracuſe.*

Arbitre du combat, & témoin de ma gloire.

DAMETE.

Je consens qu'il nous juge, & malgré vos mépris;
Je saurai me défendre & balancer le prix:
Ma Muse en ces combats ne fut jamais craintive;
Prêtez-nous, Palémon, une oreille attentive.

PALÉMON.

Chantez, dignes Rivaux: la nouvelle saison
Invite à des concerts sur ce naissant gazon,
Le printemps de retour rajeunit la nature,
Il rend à nos forêts leurs berceaux de verdure;
Philomele reprend ses airs doux & plaintifs,
L'Amant des fleurs succede aux Aquilons captifs:
Tout charme ici les yeux; chaque instant voit éclore
Dans ces prés émaillés de nouveaux dons de Flore:
A chanter tour-à-tour préparez donc vos voix,
Ces combats sont chéris de la Muse des bois.

DAMETE.

Muses! donnez au maître du tonnerre
Le premier rang dans vos nobles chansons:
Il est tout, il remplit les Cieux, l'onde, la terre,
Il dispense à nos champs les jours & les moissons.

MENALQUE.

Du jeune Dieu que le Permesse adore,
Muses, chantons les honneurs immortels:
Des premiers feux du jour quand l'Orient se dore,
D'un feston de lauriers je pare ses autels.

DAMETE.

Quand je suis dans un bois tranquille,
Sous un chêne épais endormi,
Glycere me réveille, & d'une course agile,
Elle fuit dans un antre, & s'y cache à demi.

MENALQUE.

Philis près de ma bergerie
Vient chaque jour cueillir des fleurs;
Nos troupeaux réunis paissent dans la prairie,
Et par ce tendre accord imitent nos deux cœurs.

DAMETE.

Je veux offrir deux tourterelles
A ma Glycere au premier jour :
Ce couple heureux d'oiſeaux fideles
Lui dictera les loix d'un éternel amour.

MENALQUE.

Sur mes fruits une fleur vermeille
Répand un brillant coloris:
J'en veux remplir une corbeille
Et l'offrir de ma main à la jeune Cloris.

DAMETE.

Que j'aime l'entretien de la tendre Glycere
Zéphirs qui l'écoutez dans ces moments ſi doux,
Ne portez point aux Dieux ce que dit ma Bergere,
Des plaiſirs ſi charmants rendroient le Ciel jaloux.

MENALQUE.

Souffrez qu'armé d'un arc je ſuive votre trace,
Cloris, quand vous chaſſez dans les routes des bois:
Souvent Endimion vit Diane à la chaſſe,
Souvent de la Déeſſe il porta le carquois.

DAMETE.

Je célebre bientôt le jour de ma naiſſance:
Venez belle Glycere, honorer ce beau jour,
Vous ferez l'ornement des concerts de la danſe,
Votre chant & vos pas ſont conduits par l'amour.

MENALQUE.

Cloris ſeule a mon cœur, ſeule elle a tous les charmes:
Ciel! qu'elle m'enchanta dans nos derniers adieux!
Ses yeux avec les miens répandirent des larmes:
Ah! quand pourrai-je, Amour, revoir de ſi beaux yeux?

DAMETE.

Mon cœur redoute autant les rigueurs de Glycere
Qu'un timide mouton craint la fureur des loups,
Qu'un laboureur, veillant ſur une moiſſon chere,
Craint le ſouffle fougueux des Aquilons jaloux.

MENALQUE.

Ma Cloris eſt pour moi ce que l'herbe naiſſante

Au lever de l'aurore eſt pour un jeune agneau,
Et ce qu'eſt à la terre aride & languiſſante
Une féconde pluie, ou le cours d'un ruiſſeau.

DAMETE.

Puiſque Pollion * veut bien être
Le protecteur de mes chanſons,
Muſes, ſur le hautbois champêtre
Que ſon nom, ſoit chanté dans vos ſacrés vallons.

MENALQUE.

Pollion lui-même avec grace
Ecrit des vers d'un goût nouveau;
Savantes Nymphes du Parnaſſe,
A ce Héros ſavant offrez un fier taureau.

DAMETE.

Illuſtre Pollion, que celui qui vous aime
Soit placé près de vous au temple de l'honneur;
Que dans ſon champ ſecond, que ſur les buiſſons même
Le miel & les parfums naiſſent en ſa faveur.

MENALQUE.

Si quelqu'un peut aimer la Muſe de Bathille,
Du fade Mevius qu'il aime auſſi les vers,
Qu'il aſſerviſſe au joug le renard indocile,
Qu'il préfere aux zéphirs les vents des noirs hivers.

DAMETE.

Fuyez, jeunes Bergers, cette rive enchantée
Qui paroît n'offrir que des fleurs:
Fuyez, malgré l'attrait de cette onde argentée,
Un ſerpent eſt caché ſous ces belles couleurs.

MENALQUE.

Vous qui foulez l'émail de ces routes fleuries,
Éloignez-vous, mes chers moutons,
Allez, un verd naiſſant couronne ces prairies;
Ce bord vous offrira de plus tendres gazons.

DAMETE.

Je conduis ces troupeaux au meilleur pâturage,

* *Il étoit alors Conſul l'an 713 de Rome.*

Cependant je les vois dépérir chaque jour :
Moi-même je languis au printemps de mon âge,
Tout languit dans nos champs ſous les fers de l'Amour.

MENALQUE.

L'Amour ne me nuit point, j'ignore ſes alarmes,
Jamais il n'a rendu mes troupeaux languiſſants :
Mais un ſombre enchanteur par ſes funeſtes charmes
Fait périr ſans pitié mes agneaux innocents.

DAMETE.

Dans ce douteux débat la palme vous eſt due,
Si vous ſavez m'expliquer en quels lieux *
L'œil ne peut découvrir que ſix pieds d'étendue
De ce vaſte horizon qui termine les Cieux.

MENALQUE.

Aux prix de vos chanſons je ſouſcris ſans murmure,
Et ſur Cloris je vous cede mes droits,
Si vous ſavez me dire en quel lieu la nature
Sur de naiſſantes fleurs ¶ grave le nom des Rois.

PALÉMON.

Je ne puis entre vous décider la victoire,
L'un & l'autre à mes yeux en emporte la gloire,
Et touts Berger qui peut égaler vos beaux ſons,
Mérite, comme vous, la palme des chanſons.
Renouvellez ſouvent, en cadences égales,
Le paiſible combat de vos Muſes rivales,
Et quand vous formerez ces gracieux récits,
Que toujours entre vous le prix reſte indécis.

* *Le fond d'un puits.*

¶ *La jacinthe, fleur ſur laquelle on s'imaginoit lire les deux premieres lettres du nom d'Ajax, fils de Télamon, Roi de Salamine : Ajax, ſelon la fable, fut métamorphoſé en jacinthe, après s'être tué de rage de n'avoir point obtenu les armes d'Achille.*

ÉGLOGUE IV.

L'HOROSCOPE DE MARCELLUS,

FILS D'OCTAVIE, SŒUR D'AUGUSTE.

ÉGLOGUE HÉROÏQUE.

MUſes, pour ce beau jour, ceſſez d'être bergeres,
Oſez porter vos voix au deſſus des fougeres,
Un Conſul * à vos jeux s'intéreſſe aujourd'hui.
Rendez, par vos beaux airs, les champs dignes de lui.
Cieux ! où ſuis-je enlevé ! Quels ſuperbes ſpectacles !
Un Dieu par mes accents va rendre ſes oracles.
Je vois éclore enfin ce nouvel univers
Qu'a chanté la Sybille en prophétiques vers;
Je vois un nouveau peuple orner cette contrée;
Du ſein des Cieux Thémis deſcend avec Aſtrée,
Saturne ſur nos champs revient régner encor,
Et ramene aux Mortels les jours de l'âge d'or.
Il eſt né ce Héros pour qui les deſtinées
Marquoient un nouvel ordre & de mois & d'années :

Ce ne ſont point des Bergeres qui parlent dans cette Piece, c'eſt le Poëte lui-même, à qui des tons plus élevés ſont permis. Quelques-uns le blâment d'avoir mis au rang des Eglogues un ſujet ſi pompeux, & qui paroît plutôt du reſſort de l'Ode : ſi Virgile eût été du ſentiment de ces Cenſeurs, nous y euſſions perdu une de ſes plus belles Eglogues.

* *Pollion.*

Tendre Divinité, compagne des amours,
Lucine, à ſon enfance, accordez vos ſecours,
Deſcendez ſur ces bords, Apollon votre frere,
Des graces & des arts y tient le ſanctuaire.
Illuſtre Pollion, ton brillant Conſulat
Va des ſiecles dorés voir renaître l'éclat;
Les vertus de retour, par d'aimables prodiges,
Des antiques forfaits effacent les veſtiges;
Jupiter nous promet un heureux avenir,
Il ne lui reſte plus de crimes à punir.
Un jour dans cet enfant d'immortelle origine
Revivront les Héros de ſa race divine;
Sur l'univers paiſible * il régnera comme eux;
Il tiendra même rang dans le conſeil des Dieux.
Aimable Marcellus, la Reine de la terre
Vient déjà vous offrir l'acanthe & le lierre;
Elle pare ſon front des plus vives couleurs,
Et vous forme un berceau de verdure & de fleurs.
Le lait coule à grand flots dans chaque bergerie;
On voit naître en tous lieux les parfums d'Aſſyrie,
Les bois ne portent plus les funeſtes poiſons,
Le loup moins affamé laiſſe en paix nos moutons.
C'eſt peu : d'autres bienfaits enrichiront le monde;
Les fruits ſont plus beaux, la moiſſon plus féconde,
Lorſque vous apprendrez de vos Aïeux vainqueurs
L'héroïſme guerrier & la loi des grands cœurs:
Chaque Naïade alors verſera de ſon urne
Des flots de pur nectar comme aux jours de Saturne;
Une riche vendange, après d'amples moiſſons,
Offrira des raiſins juſques ſur les buiſſons.

* *Cette prédiction pouvoit-elle ſe faire d'un fils de Pollion, dont pluſieurs interpretes ſoutiennent que Virgile chante ici la naiſſance? Elle ne convenoit ſans doute qu'à l'héritier préſomptif de l'Empire, au ſeul Marcellus, neveu d'Auguſte, & adopté par cet Empereur qui n'avoit point de fils.*

C'eſt ainſi qu'aux mortels les faveurs deſtinées
S'acroîtront par dégrés, & ſuivront vos années.
Pendant ces premiers temps d'un plus bel univers,
Des vaiſſeaux couvriront encor les vaſtes mers ;
Nos campagnes encor ſe verront labourées,
Nos villes de remparts reſteront entourées ;
Peut-être un autre Argo, ſous un nouveau Tiphis,
Portera des guerriers ſur les champs de Thétis.
Peut-être verra-t-on les murs d'un autre Troie
Au fer d'un autre Achille abandonnés en proie. *
Mais ces reſtes légers de nos malheurs paſſés
Diſparoîtront enfin pour toujours effacés,
Dès qu'après l'heureux cours d'une jeuneſſe illuſtre
La Parque filera votre cinquieme luſtre,
Et quand, paſſant des jeux aux ſoins de votre rang,
Vous marcherez égal aux Dieux de votre ſang,
Rien ne manquera plus au bonheur de la terre :
La paix au fond du Styx replongera la guerre ;
Féconde également pour tous ſes citoyens,
La terre en tous climats produira tous les biens.
A travers les périls des vagues incertaines
Nous n'irons rien chercher ſur des plages lointaines ;
Sans exiger nos ſoins, les côteaux, les guérets
Fixeront en tout temps & Bacchus & Cérès ;
Les arts laborieux deviendront inutiles,
Les moutons, en paiſſant ſur nos rives fertiles,
Brilleront revêtus des plus riches couleurs ;

Sur

* *Les quatre Vers précédents ſont allégoriques. Par eux Virgile indique les préparatifs de la flotte qu'équipoient les Triumvirs, Octavien & Antoine, pour attaquer Sexte Pompée, fils du grand Pompée, qui ſoutenoit en Sicile les reſtes du parti Républicain. Il fut défait dans un combat naval. Syracuſe fut cette ſeconde Troie ; Octavien Céſar fut ce nouvel Achille. Ces applications ſont pleines de beautés ; nous en devons la découverte au ſavant Pere Catrou.*

Sur eux la pourpre & l'or formeront mille fleurs,
L'induſtrieux travail de la ſimple nature,
Sans les ſecours de l'art, produira leur parure.
Ils ſeront ces beaux jours. Du temple des Deſtins
Une voix me tranſmet ces augures certains.
Déjà, pour accomplir ces fortunés préſages,
Les trois fatales ſœurs, ſouveraines des âges,
Ont adouci leurs loix, & Clotho prend encor
Le fuſeau qui ſervit à filer l'âge d'or.
Ouvrez de ces beaux jours l'héroïque carriere,
Sans attendre le tems, franchiſſez la barriere;
Partez, ſuivez la gloire, enfant chéri des Cieux,
Du beau ſang de Vénus * rejetton précieux,
Aux honneurs de vos ans tout ſe montre ſenſible,
Le Ciel eſt plus riant, Neptune eſt plus paiſible;
L'univers aſſuré d'un ſiecle de bonheur,
Applaudit au berceau de ſon Reſtaurateur.
O jours! ô tems heureux! ô ſi les deſtinées
Etendoient juſques-là le fil de mes journées!
Auguſte Marcellus, à chanter vos exploits
Je voudrois conſacrer les reſtes de ma voix:
Pour ces pompeux ſujets ma Muſe rajeunie,
Vaincroit tous les concerts des fils de Polymnie;
Pan même, à mes accords s'il comparoit ſes ſons,
Pan même s'avoueroit vaincu par mes chanſons.
Commencez, heureux fils d'une mere charmante,
Commencez de répondre à ſa plus douce attente,
Par de juſtes retours comblez ſes tendres vœux,
Que vos premiers ſouris s'adreſſent à ſes yeux.
Pour vous l'amour éleve une jeune Déeſſe §

* *La Fable Romaine faiſoit deſcendre la famille des Céſars de Vénus par Enée, fils de cette Déeſſe.*

§ *Julie, fille d'Auguſte. Marcellus épouſa cette Princeſſe. Les prédictions de Virgile ne furent pas vérifiées dans toute leur étendue. Ce Prince aimable, l'eſpoir & les*

Dont il vous offrira la main & la tendreſſe ;
Vivez, & que vos ans égaux à nos deſirs
Scient remplis & filés par la main des plaiſirs.

délices de l'Empire Romain, mourut à la fleur de ſon âge. Le ſixieme Livre de l'Enéide finit par une plainte fort tendre ſur la mort prématurée de ce jeune Héros.

ÉGLOGUE V.

DAPHNIS.

MÉNALQUE, MOPSUS.

MÉNALQUE.

PRofitons, cher Mopſus, des moments précieux
Que la fin d'un beau jour nous accorde en ces lieux,
Je chante, vous jouez du hautbois avec grace,
Eſſayons un concert digne des bois de Thrace.

MOPSUS.

Je ſuis prêt, cher Ménalque, à chanter avec vous,
Vos accents ont pour moi les charmes les plus doux ;
Des zéphirs du couchant les folâtres haleines
Balancent de ces bois les ombres incertaines ;
Chantons ſous ce feuillage, ou, ſi vous l'aimez mieux,

La mort d'un Frere de Virgile, nommé Flaccus Maro, & repréſenté ſous le nom de Daphnis, fait le ſujet de ce Poëme. Mopſus, éleve du Poëte, pleure Daphnis : Virgile, ſous le nom de Ménalque, en fait l'apothéoſe.

Dans cette grotte où regne un frais délicieux :
Une vigne ſauvage en décore l'entrée,
A Faune de tout tems elle fut conſacrée :
J'y conduirai vos pas ; là vos nobles chanſons
M'offriront un plaiſir & d'utiles leçons ;
Si mes vers ſont moins beaux, pardonnez à ma Muſe
Ce défaut d'agrément que ma jeuneſſe excuſe.

MÉNALQUE.

Non, je ſais qu'Amyntas oſe ſeul dans nos bois
Vous diſputer le prix du chant & du hautbois.

MOPSUS.

N'en ſoyez pas ſurpris : dans ſon orgueil extrême,
Ce Berger défieroit le Dieu des vers lui-même.

MÉNALQUE.

De vos champêtres airs répétez les plus beaux,
En notre abſence Egon gardera nos troupeaux ;
Chantez Codrus * mourant pour ſauver ſa patrie,
Chantez du tendre Alcon ¶ la pieuſe induſtrie,
Quand il perça d'un trait, heureuſement lancé,
Le ſerpent qui tenoit ſon fils entrelâcé :
Ou plaignez dans vos champs cette amante § célebre,
Qui pour Démophoon mourut aux bords de l'Hebre.

MOPSUS.

Souffrez qu'à d'autres jours je réſerve ces chants :
Je prépare aujourd'hui des regrets plus touchants,
J'ai fait de nouveaux vers ; ils vous plairont peut-être :

* *Dernier Roi d'Athenes.*

¶ *Servius écrit qu'Alcon étoit fils de cet Erictée que Minerve éleva elle-même à la Campagne, & qu'elle donna enſuite aux Athéniens pour leur Roi.*

§ *Philis, fille de Licurgue, Roi de Thrace. Son amant Démophoon, fils de Théſée, fut rappellé à Athenes par des raiſons d'Etat ; ſon abſence fut longue : Philis le crut infidele, elle ſe donna la mort.*

Ils ſont déjà gravés ſur l'écorce d'un hêtre.
Lorſque j'aurai chanté, que mon rival jaloux,
Vous montre auſſi ſes vers, qu'il chante, & jugez-nous.

MÉNALQUE.

Des vôtres & des ſiens je ſais la différence :
Près de vous, Amyntas, malgré ſon arrogance,
Eſt comme un ſaule obſcur près d'un brillant roſier,
Ou comme un foible ormeau près d'un bel olivier.

MOPSUS.

Si mes premiers eſſais m'ont acquis quelque gloire,
Je la dois à vos ſoins, j'en chéris la mémoire.
Nous voici dans la grotte où nous voulons chanter,
La douleur fit les vers que je vais répéter.
Je les ai conſacrés au Berger plein de charmes
Dont le trépas récent demande encor nos larmes.

MÉNALQUE.

L'agneau négligera le citize fleuri,
Quand nous perdrons l'amour d'un Berger ſi chéri.

MOPSUS.

Daphnis n'eſt plus : en vain nos Muſes le regrettent :
Les pleurs ſont ſuperflus :
Je le demande aux bois, & les bois me répetent,
Il n'eſt plus ! il n'eſt plus !
Deſtins trop rigoureux, inexorable Parque,
Quels injuſtes arrêts
Précipitent ſi-tôt dans la fatale barque
Ce berger plein d'attraits ?
Je vois ſes yeux éteints : ſa mere inconſolable
Les arroſe de pleurs,
Et ſes cris vont apprendre au Ciel impitoyable
Ses ameres douleurs.
Infortuné Daphnis ! l'avide Proſerpine
T'enleve avant le tems :
Ainſi tombe un tilleul que le vent déracine
Dans ſon premier printems.
O jour trois fois cruel ! Quel deuil dans la nature !

Nous vîmes en ces bois
Le Soleil ſans clarté, la terre ſans verdure,
Et les oiſeaux ſans voix;
Les ruiſſeaux, effrayés du bruit de nos alarmes,
Murmuroient des ſanglots:
L'horreur d'un triſte bord & les flots de nos larmes
Précipitoient leurs flots.
On entendit gémir les jeunes Oréades
A cet inſtant fatal,
Et de leurs belles eaux les ſenſibles Naïades
Troublerent le cryſtal.
Aux longs gémiſſements des Nymphes fugitives,
Les échos attendris,
Renvoyerent, du fond des cavernes plaintives,
De lamentables cris.
Alors aucun Paſteur ne mena dans la plaine
Ses troupeaux languiſſans,
La flûte étoit muette, ou ne rendoit qu'à peine
De douloureux accents.
Il n'eſt plus de beaux jours, Berger, depuis ta perte;
Plus de fêtes pour nous,
Palès * ne chérit plus cette rive déſerte,
Elle fuit en courroux.
Nos prés ſont défleuris, de plantes infertiles
Nos ſillons ſont remplis,
Et nos jardins n'ont plus que des ronces ſtériles
A la place des lys.
Nous devions les attraits de toute la contrée
A tes attraits chéris:
Telle, aux raiſins brillants dont elle eſt colorée,
La vigne doit ſon prix.
Daphnis dans nos cantons accrédita l'Orgie
Et le Thyrſe divin;
Il chanta le premier, en vers pleins d'énergie,
Le puiſſant Dieu du vin.

* *Déeſſe champêtre.*

Il étoit les amours & la gloire premiere
Des bois & des hameaux :
Faut-il qu'il ne soit plus, en perdant la lumiere,
Que l'objet de nos maux !
Dans l'oisive langueur de nos douleurs extrêmes
Cessons de nous plonger,
Allons rendre l'honneur & les devoirs suprêmes
Aux mânes du Berger.
Pasteurs, rassemblez-vous, dépouillez vos guirlandes
Et vos habits de fleurs,
Paroissez, apportez de funebres offrandes
Sous de noires couleurs.
Marchez sans chalumeaux, renversez vos houlettes,
Couvrez-les de cyprès,
Sur ces Autels jonchés de pâles violettes
Consacrez vos regrets.
Elevez le tombeau du Berger que je chante
Près de ces antres verds,
Et pour éterniser sa mémoire touchante,
Inscrivez-y ces vers.

Sous ce froid monument le beau Daphnis repose ;
Il n'a presque vécu que l'âge d'une rose :
Il étoit le Pasteur d'un aimable troupeau,
Lui-même étoit encor plus aimable & plus beau.
Bergeres, qui passez dans ce bocage sombre,
Donnez des larmes à son ombre,
Donnez des fleurs à son tombeau.

MÉNALQUE.

Votre chant m'a charmé : cette tendre peinture
Doit ses traits ingénus aux mains de la nature.
Je goûte à vous entendre une égale douceur
A celle que ressent l'aride voyageur,
Quand, pour se rafraîchir, il trouve une onde claire,
Et pour se délasser une ombre solitaire.
Mais il faut pour Daphnis que je chante à mon tour :
Il m'aimoit, je lui dois ce fidele retour ;

Je ne mets point ſa perte au rang de nos déſaſtres,
Daphnis déifié * regne au ſéjour des aſtres ;
Ses graces, ſes vertus triomphent de la mort ;
S'il meurt pour nous, il vit pour un plus noble ſort.
Du ſombre deuil triſtes compagnes,
Plaintes, fuyez de nos campagnes :
Bergeres & Bergers reprenez vos hautbois ;
Du beau Daphnis chantez la gloire :
Il n'a point paſſé l'onde noire,
Il eſt au rang des Dieux protecteurs de vos bois.
Il peut, porté ſur les étoiles,
Contempler ſans nuit & ſans voiles
La marche & les clartés des céleſtes flambeaux ;
Sous ſes pieds il voit les nuages,
Les tonnerres & les orages,
Et les mondes divers, & l'empire des eaux.
Revenez, Jeux, Plaiſirs, Naïades,
Flore, Cerès, Amours, Dryades,
Que tout au Dieu Daphnis applaudiſſe en ces lieux ;
Qu'il ſoit chanté ſur la muſette ;
Qu'une foule d'échos répete :
Daphnis n'eſt plus mortel, il eſt au rang des Dieux.
Déjà ſous ſon naiſſant empire,
A notre bonheur tout conſpire,
Tout éprouve déjà les faveurs de Daphnis :
Le loup devenu moins avide,
L'agneau devenu moins timide,
Dans les mêmes vallons bondiſſent réunis.
Si nos hameaux ont ſu te plaire,
Sois, Daphnis, leur Dieu tutélaire :
Ne porte pas tes ſoins ſur des bords étrangers ;
Procure-nous des jours tranquilles,

* *L'apothéoſe ſeroit un peu outrée ſi le Poëte n'en faiſoit un Dieu champêtre : Virgile a ſuivi l'exemple des Poëtes Grecs, qui avoient ainſi diviniſé le Daphnis de Sicile.*

De belles nuits, des champs fertiles,
Sois le Dieu des troupeaux & le Roi des Bergers ;
Tu recevras sur ce rivage
Les mêmes dons, le même hommage
Que reçoivent de nous les premiers Immortels :
Suivi d'une fidelle troupe,
J'irai verser à pleine coupe
Et le lait & le vin sur tes nouveaux autels.
Dans les festins, dans l'alégresse,
Echauffés d'une douce ivresse,
Nous te célébrerons à l'ombre des ormeaux ;
Les Bergers unis aux Bergeres
Formeront des danses légeres,
Et marieront leurs voix au son des chalumeaux.
Tant que l'abeille au sein de Flore
Ravira les pleurs de l'aurore,
Autant, ô jeune Dieu, tes fêtes dureront :
On égalera tes louanges
A celles du Dieu des vendanges,
Et toujours en ces lieux tes autels brilleront.

MOPSUS.

J'ai souvent entendu l'agréable murmure,
Ou d'un Zéphir naissant, ou d'une source pure :
J'ai souvent entendu les concerts enchanteurs
Des plus tendres oiseaux, des plus doctes Pasteurs ;
Mais tous ces sons n'ont point une douceur pareille
Aux vers dont votre Muse a charmé mon oreille ;
Quel don peut égaler tant d'égards complaisants?

MÉNALQUE.

Mon amitié, Berger, préviendra vos présents :
Recevez ce hautbois ; il fut fait en Sicile,
Il est d'un bois choisi, d'un son doux & facile ;
Avec lui j'ai chanté de champêtres appas,
Les fêtes des Bergers, leurs amours, leurs combats.

MOPSUS.

Nul don ne m'est plus cher qu'une telle musette,
Agréez de ma main cette belle houlette :

Sur ſon airain brillant nos chiffres ſont tracés ;
J'y vais joindre un feſton de myrtes enlacées :
Antigenes s'attend que je l'en ferai maître ;
Mais mon cœur en décide, & Ménalque doit l'être.

ÉGLOGUE VI.

SILENE.

PRemier imitateur du Berger * dont la Muſe
Eſt l'honneur immortel des champs de Syracuſe ;
Dans un heureux loiſir je répete en ce bois
Les airs que les amours jouoient ſur ſon hautbois.
Pour chanter les combats & le Dieu de la Thrace,
J'allois rêver un jour au ſommet du Parnaſſe :
Apollon, ¶ peu facile à ces hardis projets,

Silene inſtruit deux Bergers ; il leur chante l'origine & la formation de l'univers, né du concours fortuit des atômes, ſelon le ſyſtême d'Epicure. Il leur raconte enſuite différents traits de l'hiſtoire des ſiecles fabuleux. Quelques Critiques condamnent encore ici Virgile, & prétendent que la matiere de ce Poëme eſt trop élevée pour l'Eglogue ; d'autres juſtifient le Poëte, & penſent qu'aucun ſujet n'eſt au deſſus de la poéſie bucolique, quand il eſt préſenté aux yeux ſous un voile paſtoral ; je me rangerois volontiers à ce dernier ſentiment, ſur-tout pour le SILENE. *Cette piece ne renferme rien qui ne ſoit à la portée des Bergers, qu'on doit ſuppoſer cultivés, polis, & d'une imagination exercée aux idées poétiques, tendres & riantes.*

* *Théocrite.*

¶ *Auguſte avoit ordonné à Virgile d'écrire dans le genre paſtoral.... Ce Prince aimoit à ſe voir déſigné ſous le nom & les attributs du Dieu de la Poéſie.*

M'ordonna de traiter de plus ſimples ſujets :
Je ne trouble donc plus par l'éclat des trompettes
Des chants accoutumés aux ſoupirs des muſettes ;
Si je chante aujourd'hui ſur ces paiſibles bords,
Muſes, ne m'inſpirez que d'aimables accords.
Que d'autres, ô Varus! * plus chers aux doctes Fées,
Au temple de mémoire érigent vos trophées ;
Ma voix trop foible encor pour chanter les Héros,
Apprendra ſeulement votre nom aux échos.
Mais ſi ce qu'aujourd'hui j'écris ſans impoſtures,
Vainquant la nuit des temps, paſſe aux races futures,
On lira que Varus & ſes brillants honneurs
Etoient même connus au ſéjour des Paſteurs.
Dans un antre champêtre orné par la nature,
Sous des pampres fleuris, ſur un lit de verdure,
Silene, de Morphée éprouvant la douceur,
A des ſonges riants abandonnoit ſon cœur :
On voyoit près de lui ſa couronne & ſon verre
Renverſés ſur un tyrſe entouré de lierre ;
Un doux jus, bu la veille aux fêtes de Bacchus,
Tenoit encor ſes ſens aſſoupis & vaincus,
Quand deux jeunes Bergers, Silvanire & Mnaſile,
Troublerent à deſſein la paix de cet aſyle.
Depuis long-temps Silene, oracle de ces lieux,
Leur promettoit en vain des chants myſtérieux :
Il avoit juſqu'alors éludé leur pourſuite ;
Mais leurs efforts enfin empêcherent ſa fuite.
La jeune Eglé ſurvient & ſe joint aux Paſteurs.
Pour former au Vieillard une chaîne de fleurs.
Captif en ces liens, Silene ſe réveille ;
On voit naître les ris ſur ſa bouche vermeille :

* *Quintilius Varus s'étoit acquis quelque réputation dans les armes au tems que Virgile écrivoit ce Poëme. Il fut enſuite célebre par ſes malheurs & par la perte des trois Légions qu'il commandoit en Allemagne, & qu'Arminius défit dans la forêt de Tentberg.*

Vous l'emportez, dit-il, & je ſuis arrêté :
Je vois bien à quel prix on met ma liberté ;
Vous voulez que des tems je vous chante les faſtes ;
Un jour ne peut ſuffire à des ſujets ſi vaſtes.
Commençons cependant, contentons vos deſirs :
Pour vous, je vous réſerve, Eglé, d'autres plaiſirs ;
Rompez, jeunes Paſteurs, cette chaîne inutile,
Et comptez ſur la foi de ma Muſe docile.
Il dit. Tout à l'envi s'apprête à l'écouter ;
Ses liens ſont briſés, il commence à chanter.
Aux ſublimes accents de l'immortel Silene,
Les vents au loin chaſſés ne troubloient point la plaine ;
Les ruiſſeaux s'arrêtoient, & n'oſoient s'agiter ;
Les échos admiroient, & n'oſoient répéter ;
Les Nymphes, les Sylvains, formant d'aimables danſes,
Suivoient d'un pas léger ſes brillantes cadences ;
Le rivage d'Amphrize & les bois d'Hélicon
Furent ſouvent charmés par le chant d'Apollon ;
Le ſombre Roi du Styx, aux tendres airs propice,
Fut touché des accords de l'époux d'Euridice :
Mais la voix du Vieillard, chere au Dieu des raiſins,
Charma bien plus encor les rivages voiſins.
Il décrivoit d'abord la naiſſance du monde.
Rien n'exiſtoit encor ; une maſſe inféconde
Formoit un vaſte amas d'atômes confondus,
Dans les déſerts du vuide au haſard répandus ;
Ce néant eut ſa fin ; l'univers reçut l'être,
Des atômes unis le concours fit tout naître ;
Il fit les éléments, qui, par d'heureux accords,
Formerent à leur tour tous les lieux, tous les corps.
Les plaines de Cybele & les champs de Nérée
Occuperent leurs rangs ſous la ſphere éthérée,
Et ſur ces ſombres lieux, muettes régions,
Où le trépas conduit ſes pâles légions.
Quel ſpectacle pompeux ! du monde jeune encore

Quel fut l'étonnement, quand la naiſſante aurore,
Pour la premiere fois ouvrant un ciel vermeil,
Fit luire, aux yeux charmés, l'empire du Soleil!
Bientôt ce Dieu fécond, ame de la nature,
Du monde, obſcur ſans lui, fit briller la ſtructure,
Et donna de ſon char élevé ſur les airs,
Du jour & des couleurs à tant d'êtres divers.
La terre, à ſon aſpect, riche & fertiliſée,
Des plus précieux dons ſe vit favoriſée;
Elle enfanta les fleurs, les premieres moiſſons,
La vigne, les vergers, les bois & les buiſſons:
Un peuple d'animaux erra dans les montagnes,
Les troupeaux moins craintifs peuplerent les campagnes,
L'air eut ſes citoyens, l'onde ſes habitants;
Ainſi, pourſuit Silene, on vit naître les tems.
Les humains vertueux, ſous le ſceptre de Rhée,
Virent du ſiecle d'or la trop courte durée;
Les coupables enfants de ces premiers mortels
Altererent les mœurs, foulerent les autels;
La vertu fugitive, aux jours de Prométhée,
Reprit ſon vol aux cieux d'une aîle enſanglantée;
Par le Dieu du trident l'Olympe fut vengé,
La mer fut le tombeau du monde ſubmergé,
L'époux ſeul de Pyrrha, dans cette nuit profonde,
Survécut avec elle aux ruines du monde;
De la terre en ſilence il peupla les déſerts,
Sur les vaſtes débris du premier univers.
Ainſi chante Silene. Ainſi ſa main retrace
Le tableau des malheurs de la mortelle race;
Par Mnémoſine inſtruit des faits de tous les tems,
Il en peint aux bergers mille traits éclatants.
Il plaint le jeune Hilas, long-tems pleuré d'Alcide:
Une Nymphe l'entraîne en ſa grotte liquide:
Alcide en vain l'appelle aux rives d'alentour;
Hilas ne répond plus, ſa perte eſt ſans retour.

L'éloquent demi-Dieu chante enſuite & déteſte,
Du monſtre des Crétois la naiſſance funeſte ;
Il chante cette Reine épouſe de Minos,
Heureuſe ſi jamais on n'eût vu de troupeaux :
Des Filles * de Prétus les fureurs ſont connues,
Leurs vains mugiſſements inſulterent les nues,
Mais leur délire ardent, leurs ſtupides fureurs
N'ont jamais de la Crete égalé les horreurs.
O honte ! ô crime affreux ! Quels feux brûlent tes veines,
Folle Paſiphaé, qu'entends-tu dans ces plaines ?
Le taureau que tu ſuis ne comprend point tes pleurs,
Epris d'autres amours, il foule un lit de fleurs ;
Et toujours inſenſible à tes flammes brutales,
Dans quelque pâturage il te fait des rivales.
Chaſtes Nymphes d'Ida, ſortez de vos forêts,
Que ce taureau fatal expire ſous vos traits ;
S'il ne s'offre à vos coups ſur la rive voiſine,
Volez, ſuivez ſes pas juſqu'aux murs de Gortine ;
Sacrifiez ce monſtre, & vengez en ce jour
Les loix de la nature & l'honneur de l'amour.
Pour égayer ſes vers, l'ingénieux Silene
Peint le triomphe heureux du galant Hyppomene.
Il décrit les fruits d'or, dont l'éclat enchanteur
Sut ſoumettre Atalante à ce jeune vainqueur.
Des ſœurs de Phaëton il chante la tendreſſe :
Il chante auſſi Gallus, ** des rives du Permeſſe
Conduit par une Muſe à la Cour d'Apollon,
Et reçu par ce Dieu dans le ſacré Vallon.

* *Lyſippe, Ipponoé & Cyrianeſſe, filles de Prétus & de Sténobée, ſe vanterent d'être plus belles que Junon. La Déeſſe, jalouſe & irritée, les frappa d'un genre de folie qui leur fit croire qu'elles étoient métamorphoſées en vaches.*

** *Cornelius Gallus, Poëte, ami de Virgile.*

A le combler d'honneurs tout ſe plaît, tout conſpire ;
Linus, ce beau berger, inventeur de la lyre,
Sous un habit de fleurs, le front ceint d'un laurier,
Au devant de Gallus s'avance le premier :
Agréez, lui dit-il, cette flûte champêtre,
Le Paſteur Héſiode en fut le premier maître :
Avec elle il chanta les immortelles Sœurs,
Quand il fut rajeuni par leurs tendres faveurs :
Attirés par ſes ſons, du ſommet des montagnes,
Les Cedres deſcendoient au milieu des campagnes ;
Pour charmer, comme lui, ce ſéjour adoré,
Héritez, cher Gallus, ce hautbois révéré,
Des bois ſacrés du Pinde oſez chanter la gloire,
Ils en ſeront plus chers aux filles de mémoire.
Silene chante auſſi ce parricide amour
Qui ravit à Niſius la couronne & le jour.
Il peint cette Sylla dont les monſtres avides
Engloutirent au fond de leurs gouffres perfides
Les Nochers gémiſſants, & les triſtes vaiſſeaux.
D'Ulyſſe pourſuivi par le tyran des eaux.
Du barbare Térée il décrit la diſgrace,
Il décrit les horreurs & le deuil de la Trace,
Quand l'innocent Itys, à peine hors du berceau,
De ſon pere coupable eut le ſein pour tombeau :
Pour fuir ces lieux ſanglants Philomele vengée,
Prend un nouvel eſſor, en roſſignol changée,
Et le funeſte Auteur de tant de noirs forfaits
S'envole & traîne au loin d'inutiles regrets.
Qui pourroit bien louer la voix divine & tendre
Qu'aux deux Bergers charmés le Vieillard fit entendre ?
Du Souverain des Vers tels étoient les accords,
Quand l'heureux Eurotas * arrêté ſur ſes bords,
Inſtruiſit les échos à redire la plainte

* *Fleuve voiſin de Lacédémone.*

Que Phébus adreſſoit à l'ombre d'Hyacinte.
Ainſi mille Zéphirs portoient juſques aux Cieux
Du maître de Bacchus les chants mélodieux,
Quand la nuit terminant ce beau jour avec peine,
Sépara les Paſteurs de l'aimable Silene.

ÉGLOGUE VII.

MÉLIBÉE.

DISPUTE PASTORALE.

CORYDON, TYRSIS.

MÉLIBÉE.

SOus de frais aliſiers Daphnis étoit aſſis,
Près de lui deux Bergers, Corydon & Tyrſis,
Gardoient tranquillement, couchés ſur des feuillages,
Leurs troupeaux réunis dans les mêmes herbages.
Tous deux jeunes encor, nés aux mêmes hameaux,
Dans l'art de bien chanter furent toujours rivaux.
Ils alloient commencer leur diſpute incertaine,
Le haſard m'amena vers le lieu de la ſcene :
(Je cherchois mon bélier égaré dans ces champs,
Tandis que je plaçois mes myrthes loin des vents ;)
» Venez, me dit Daphnis, j'ai vu dans cette route
» Un bélier vagabond, que vous cherchez ſans doute :
» Soyez moins inquiet, il ſuivra les troupeaux
» Que le ſoir va conduire aux ſources de ces eaux ;
» Partagez avec nous, ſur ces rives fécondes,
» Le plaiſir d'un concert & la fraîcheur des ondes ;

» Ce beau fleuve, * en baignant ce bocage secret,
» Coule plus lentement & s'éloigne à regret ;
» A nos yeux enchantés son cristal représente
» D'un ciel riant & pur la peinture flottante :
» Là le bruit de l'abeille errante sur les fleurs,
» Joint aux chants des oiseaux des sons doux & flatteurs. «

Il dit. De tant d'attraits pouvois-je me défendre?
D'autres soins m'appelloient, mais il fallut me rendre :
Déja l'heure approchoit de fermer mon bercail,
En faveur des Bergers je remis ce travail.
Soumis aux doctes loix des Muses pastorales,
Tour à tour ils formoient des cadences égales;
Dans ses chansons, Tyrsis parut trop plein d'aigreur,
Le chant de Corydon avoit plus de douceur.

CORYDON.

Vous qui formez Codrus, ** Déités d'Hypocrêne,
Formez aussi mon goût aux plus aimables vers,
Je suspends pour toujours ma flûte à ce vieux frêne,
S'il ne m'est point donné d'égaler ses beaux airs.

TYRSIS.

Vous, dont l'art aux beaux vers donne l'ame & la vie,
D'un lierre immortel, Muse, parez mon front,
Que le pâle Codrus en expire d'envie,
Que pour lui mes honneurs soient un mortel affront.

CORYDON.

Déesse des chasseurs, agréez mon hommage,

* *Le Mincio, riviere de Mantouan, aujourd'hui le Menzo.*

** *Poëte illustre, ami contemporain de Virgile. Ses ouvrages ne nous ont point été conservés.*

D'un cerf ſur votre autel j'ai ſuſpendu le bois,
D'un porphire brillant j'ornerai votre image,
Si Phébus votre frere anime mon hautbois.

TYRSIS.

Tous les ans, d'un lait pur une coupe t'eſt due,
Priape, c'eſt aſſez pour un Dieu tel que toi,
Si mon troupeau s'accroît, j'ornerai ta ſtatue,
Et dans tous nos jardins nous chérirons ta loi.

CORYDON.

Charmante Galatée, aimable Néréide,
Toi, dont le plus beau cygne envieroit la blancheur,
Si tu m'aimes encor, quitte ta grotte humide,
Et du ſoir avec moi viens goûter la fraîcheur.

TYRSIS.

Nymphe que je chéris, que ton cœur me dédaigne,
Qu'il rejette mes ſoins, mes vœux & mes préſents,
Fuis-moi comme l'on fuit les poiſons des Sardaigne §,
Si les jours, loin de toi, ne me ſemblent des ans.

CORYDON.

Le printemps eſt fini : les troupeaux, aux lieux ſombres,
Déjà cherchent à fuir les premieres chaleurs :
Hêtre, couvrez le mien de vos plus fraîches ombres,
Ruiſſeaux, changez pour lui vos bords en lit de fleurs.

TYRSIS.

Quand l'hiver revenu nous chaſſe des bruyeres,
Mon foyer me défend du ſouffle des Autans ;
Je les crains auſſi peu qu'un loup craint des Bergeres,
Et j'attends que Progné m'annonce le printemps.

CORYDON.

Dans la ſaiſon des fruits tout rit en ces campagnes,

§ *L'iſle de Sardaigne portoit une herbe fort ſinguliere. Ceux qui en avoient mangé, mouroient en riant malgré eux. C'eſt de là qu'on appelle un ris forcé*, ris Sardonien.

Iphis eſt parmi nous, les jeux ſont avec lui;
Mais ſi ce beau Berger ſortoit de nos montagnes;
Fleurs, fontaines, ruiſſeaux, tout ſécheroit d'ennui.

TYRSIS.

Tout languit dans nos champs, quand Phylis eſt abſente,
L'herbe meurt, l'air moins pur nous voile le Soleil;
Dès que Phylis revient, la terre eſt plus riante,
Le Soleil reparoît dans un char plus vermeil.

CORYDON.

L'ormeau plaît au Dieu Pan, le pampre au Dieu d'automne,
Le laurier à Phébus, & le myrthe à Cypris;
Mais le verd coudrier pare mieux ma couronne:
Il plaît à ma Bergere, il mérite le prix.

TYRSIS.

L'arbre * chéri d'Alcide orne bien un rivage,
Le chêne une forêt, le tilleul un jardin;
Mais la jeune Phylis les orne d'avantage,
Quand elle y vient cueillir les préſents du matin.

MELIBÉE.

Des deux Bergers rivaux telle fut la diſpute,
Ils joignirent aux vers les accords de la flûte:
En vain le fier Tyrſis jugea ſon chant vainqueur,
Corydon enleva mon ſuffrage & mon cœur.

* *Le Peuplier. Hercule s'en couronna lorſqu'il deſcendit aux Enfers.*

ÉGLOGUE VIII.

LES REGRETS DE DAMON,

ET LE SACRIFICE MAGIQUE.

DAMON, ATIS.

AMour, Dieu des Bergers, toi qui regles leurs ſons,
De Damon & d'Atis redis-moi les chanſons;
Quels airs formoient leur voix, lorſque, pour les entendre,
Les troupeaux enchantés négligeoient l'herbe tendre,
Les tigres adoucis venoient les admirer,
Les ruiſſeaux arrêtés craignoient de murmurer.
Soutiens mes foibles chants, ô toi * que la victoire
Ramene à nos deſirs ſur l'aîle de la gloire:
Jeune Triomphateur, quand viendra l'heureux temps
Où je ſaurai chanter tes exploits éclatants?
Prêt à quitter pour toi la ruſtique muſette,
Déjà j'oſe eſſayer l'héroïque trompette:
Sous tes yeux autrefois ma Muſe, jeune encor,
Vers le double côteau prit ſon premier eſſor;
Elle oſa de ſes chants te vouer les prémices,
Elle veut les finir ſous tes brillants auſpices:

* *Octavien Céſar; il venoit de la bataille de Philippes, dans laquelle il avoit défait l'armée de Brutus & de Caſſius, meurtriers de Jules-Céſar.*

Mais avant que ſa voix, ſur de plus nobles airs §,
Du Chantre d'Illion imitant les beaux vers,
Te marque au rang des Dieux de l'heureuſe Italie,
Souffre encor ces chanſons que me dicte Thalie,
Et permets que la main des timides paſteurs
Uniſſe à tes lauriers un lierre & des fleurs.
La nuit diſparoiſſoit; l'amante de Céphale
Venoit ouvrir au jour la rive orientale,
La diligente abeille arrivoit ſur le thin,
Et les troupeaux goûtoient la fraîcheur du matin;
Quand le triſte Damon, panché ſur ſa houlette,
Fit retentir au loin ſa plaintive muſette.
Un beau jour commençoit; mais un cœur plein d'ennui
Goûte-t-il les beaux jours? Il n'en eſt plus pour lui.

DAMON.

Parois, s'écrioit-il, ranime ta lumiere,
Du Soleil renaiſſant trop lente avant-couriere,
Etoile que chérit la mere des Amours;
Brille aux cieux, ouvre enfin le dernier de mes jours!
Victime des rigueurs d'une amante infidelle,
Pour la derniere fois je viens me plaindre d'elle.
Ciel, je m'en plains à toi! Souffrez-vous immortels,
Qu'on trahiſſe un amour juré ſur vos Autels?
Muſe, prête au chagrin qui va finir ma vie,
Les triſtes airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Pour fuir le Dieu des bois, plongée au fond des eaux,
Syrinx fut transformée en d'utiles roſeaux:
Pan embraſſoit les joncs qui cachoient ſa Bergere,
Il tira des ſoupirs de leur tige légere;
Du Ménale à l'inſtant les fidéles échos
Répéterent les ſons des premiers chalumeaux.
Pourſuis, Muſe, au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Le croirai-je, grands Dieux! Quoi pour d'autres amours

§ *Il annonce l'Enéide. J'ai cru pouvoir mettre ici Homere, au lieu de Sophocle, que porte le texte.*

Daphné quitte Damon ! Je la perds pour toujours !
Trop crédules amants, fiez-vous aux Bergeres !
Idolâtrez encor ces beautés menſongeres !
Daphné cherit Mopſus. Quelle étrange union !
Ainſi que la brebis s'uniſſe au vieux lion,
Que les chiens de Diane & les biches craintives
Viennent bondir enſemble & boire aux mêmes rives :
Après l'affreux hymen qui cauſe mon trépas,
Ces monſtrueux accords ne me ſurprendront pas :
Prépare, heureux rival, cette charmante fête,
Aux autels de Vénus va mener ta conquête,
Triomphe, & par tes vœux hâte la fin du jour,
L'inſtant du Sacrifice & l'heure de l'Amour.
Pourſuis, Muſe, au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Quel caprice ! quel choix ! pour cet indigne époux,
Peux-tu rompre, Daphné, les liens les plus doux ?
Le ciel protege-t-il les Bergeres perfides ?
Ton cœur ne craint-il point les noires Euménides ?
Ah ! ſi les Dieu cruels autoriſent ton choix,
Songe au moins qu'il te rend la fable de nos bois.
Pourſuis, Muſe, au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Ingrate, ſouviens-toi de nos jeunes plaiſirs ;
Tu fus le ſeul objet de mes premiers ſoupirs :
Nés au même hameau, dans les jeux de l'enfance,
Nous goûtions les douceurs d'une même innocence :
Ta naiſſante beauté ſavoit déjà charmer,
Mon cœur déjà ſenſible apprenoit à t'aimer :
Je n'avois pas douze ans, aux beaux jours de l'automne,
Je t'ouvrois nos verges pleins des dons de Pomone ;
Pour toi je dépouillois nos arbres les plus beaux,
Je n'atteignois qu'à peine à leurs premiers rameaux :
Je voyois, j'admirois le progrès de tes charmes :
Qui l'eût dit qu'ils devoient me coûter tant de larmes ?
Ta chaîne ſeule, hymen, manquoit pour nous unir ;

D vois-tu naître, Amour, ſi tu devois finir ?
Pourſuis, Muſe, au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Dans ma jeuneſſe, Amour, je t'avois mal connu,
Helas ! je te croyois un enfant ingénu ;
Mais, cruel, tu n'es point, non, j'en crois mes diſgraces,
Ni le fils de Vénus, ni le frere des Graces,
Paphos ne t'a point vu naître au printemps nouveau ;
Le Riphée ou l'Athos t'ont ſervi de berceau ;
Dans le ſein d'Alecton, monſtre, tu pris naiſſance,
Une horrible lionne alaita ton enfance,
La Thrace t'endurcit au ſein des noirs frimats,
Et les Scythes au meurtre inſtruiſirent ton bras.
Pourſuis, Muſe, au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Livré à tes fureurs impitoyable Amour,
Une mere à ſes fils a pu ravir le jour :
Méconnois-tu ton ſang dans ces cheres victimes,
Implacable Médée ? Amour, voilà tes crimes ;
Si ſes fils ont péri par un coup inhumain,
Dans leur flanc innocent tu conduiſois ſa main.
Poerſuis, Muſe, au chagrin qui va finir ma vie,
Prêie les airs dant Pan pleura Syrinx ravie.
C'en eſt donc fait ! Daphné s'eſt unie à Mopſus !
Que tout change ; non, rien ne m'étonnera plus :
Que Flore aime l'hiver, que les hibous funebres
Chantent mieux que le cygne, & craignent les ténebres,
Que dans nos bois Arcas chante comme Amphion,
Que ſa lyre aux Dauphins rende un autre Arion.
Muſe, c'eſt trop gémir, ceſſe une vaine plainte,
Mon cœur déjà flétri ſent ſa mortelle atteinte ;
Croiſſez, belles forêts ; adieu, charmants déſerts,
Je choiſis pour tombeau le vaſte ſein des mers :
Muſe, apprend-le à Daphné ; pars, vole à la cruelle :
Que mon dernier ſoupir ſoit porté ſur ton aîle.
Quels airs chantoit Atis ? Euterpe, apprenez-nous

Les fiers enchantements d'une amante en courroux :
Atis, d'un bois voisin, avoit vu le mystere,
Il repéta ces vers * qu'avoit dit la Bergere.

ATIS.

Commençons, chere Isis, présente aux immortels
Cette coupe sacrée, & dresse trois autels ;
Aux secrets de mon art unit ton assistance ;
Fixons du beau Daphnis la volage inconstance ;
Brûle sur ce bûcher la vervaine & l'encens,
Ma voix va proférer de suprêmes accents.

Charmes impérieux, Puissance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.

Tout subit de mon art l'inévitable loi,
Vainqueur de la nature, il la rempli d'effroi ;
A mon gré le Ciel tonne, & la terre tremblante
Voit descendre le char de la Lune sanglante ;
Circé retint, par l'art des magiques accords,
Les compagnons d'Ulysse enchantés sur ses bords.

Charmes impérieux, Puissance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.

Isis, sois attentive au mystere secret,
De Daphnis fugitif place ici le portrait ;
Je le dois couronner de ces trois bandelettes,
J'y suspends en festons trois rangs de violette ;
Je le porte trois fois autour des trois autels,
Ce nombre fut toujours chéri des immortels.

Charmes impérieux, Puissance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.

Forme trois nœuds, Isis, & chante en les formant,
» Que Vénus soit propice à ce lien charmant. »

* *Cette Piece a beaucoup de l'air de la seconde Idylle de Théocrite, où Simethée, abandonnée aussi de son amant, pratique dans un sacrifice nocturne les mêmes cérémonies à peu près que la Magicienne de Virgile.*

Charmes impérieux, Puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.

L'argille s'endurcit à ce feu de lauriers,
La cire s'attendrit près des mêmes braſiers;
Ainſi, que pour moi ſeul attendri, doux, ſincere,
Daphnis ſoit endurci pour toute autre Bergere.
Cieux, enfers, uniſſez vos ſecours à mes vœux;
Et toi, puiſſant Amour, porte-lui tous tes feux.

Charmes impérieux, Puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.

Non, non; perdons l'ingrat. Qu'il éprouve à ſon tour
Le tourment de m'aimer, ſans me donner d'amour;
Qu'il ſouffre, ſans me voir ſenſible à ſon ſupplice,
Ce que ſouffre un taureau qui ſuit une geniſſe,
Quand las de la pourſuivre, il tombe au bord des eaux,
Et ne peut vers la nuit rejoindre les troupeaux.
J'en jure ces Autels, s'il réſiſte à mes charmes,
Ses jours ſont dévoués à d'éternelles larmes.
Pourquoi garder ſes dons autrefois ſi chéris?
Il n'a plus de tendreſſe, elle en faiſoit le prix:
De la foi des amants trompeurs & foibles gages,
Que ſert votre ſecours contre des cœurs volages?
Brûlez, diſparoiſſez, chers & triſtes préſents,
Puiſque je perd un cœur dont vous m'étiez garants.

Charmes impérieux, Puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.

Un ſavant enchanteur aux rives de Colchos,
M'a cueilli ces poiſons nés du ſein des tombeaux:
Le pouvoir redouté de ces fatales herbes
Fléchit des noirs torrents les Déités ſuperbes:
Par leurs ſecours vainqueurs l'amante de Jaſon
Conquit à ſon Héros la brillante toiſon.
Souvent au fond des bois, par leur vertu ſuprême,
J'ai vu Mœris en loup ſe transformer lui-même:
Dans l'horreur de la nuit, autour des monuments,
Il erre, il ſoumet tout à ſes enchantements.
Des portes du trépas, & des royaumes ſombres,

Au

Aux ordres de ſa voix j'ai vu ſortir les ombres,
Vers leurs ſources j'ai vu les fleuves remontés,
Et dans d'autres guérets les épis tranſplantés.
Charmes impérieux, puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.
Le cruel ne vient point! Que ſervent mes accents?
Un Dieu plus fort rend-il mes efforts impuiſſants?
Tentons un dernier charme: Iſis, prends cette cendre,
Dans le ruiſſeau voiſin nous devons la répandre;
Répands-là loin de toi, ſans y porter les yeux:
Ici peut-être enfin le Ciel m'aidera mieux.
Charmes impérieux, puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.
Que vois-je! Dieux du Styx, ſeriez-vous moins cruels,
Quel préſage brillant embellit ces autels?
La cendre de ces fleurs ſe ranime elle-même:
Dois-je m'en croire? Hélas! on croit tout quand on aime:
Non ce n'eſt point l'erreur d'un trop crédule amour,
Le chien de mon Berger m'annonce ſon retour.
Aux charmes infernaux d'un magique myſtere
Fais ſuccéder, Amour, les charmes de Cythere.

ÉGLOGUE IX.

MŒRIS.

LYCIDAS, MŒRIS.

LYCIDAS.

QUel ſujet, cher Mœris, vous conduit à la ville ? *

MŒRIS.

Hélas ! ici bientôt je n'aurai plus d'aſyle.
Ciel ! à tant de malheurs ſi j'étois réſervé,
A des ans ſi nombreux pourquoi ſuis-je arrivé ?
» Fuis, me dit un cruel, fuis, cherche une autre terre,
» Ton champ devient le mien par les loix de la guerre. »
Berger, tel eſt mon ſort ; vous voyez ces chevreaux :
Malgré moi je les porte à l'auteur de mes maux ;
Mais plaiſe aux Dieux Paſteurs, Souverains des prairies,

Cette églogue nous rappelle la premiere. Le pere de Virgile ne put long-tems jouir en repos du bienfait de Céſar, ni du privilege dont il eſt parlé dans TITYRE. Il fut chaſſé de ſa terre par Arius, Officier des Légions de Marc-Antoine. Sous le nom de Mœris, il raconte ici ſon infortune au Berger Lycidas, tandis que Virgile ſon fils, parti pour Rome, eſt allé porter ſa plainte à ſes protecteurs ſur cette nouvelle violence.

* *Mantoue.*

Que ce préſent forcé nuiſe à ſes bergeries.

LYCIDAS.

Un Berger m'avoit dit qu'en faveur des beaux vers
Par votre fils Ménalque * au Dieu de Rome offerts,
On vous laiſſoit un champ depuis cette colline,
Juſqu'à ce plant d'ormeaux que le fleuve termine.

MŒRIS.

Il eſt vrai ; mais tout change, & nos vers ſont perdus,
Les paiſibles hautbois ne ſont plus entendus ;
Le ſon tumultueux des bruyantes trompettes
Rend les Muſes des bois craintives & muettes,
Leur foible troupe en deuil fuit des lieux d'alentour
Comme fuit la colombe à l'aſpect de l'autour.
Pour moi, ſi, profitant des préſages céleſtes,
Je n'avois pas prévu des malheurs plus funeſtes,
J'aurois déja ſubi la plus cruelle mort,
Et l'aimable Ménalque eût eu le même ſort.

LYCIDAS.

O Dieu ! Mais, cher Mœris, cet étranger féroce
L'eût-il aſſez été pour ce forfait atroce ?
Ménalque, cher Paſteur, délices de nos champs,
Ah ! ſi tu n'étois plus, qui nous rendroit tes chants :
Qui loueroit comme toi les Nymphes bocageres,
Les amours des Bergers, les attraits des Bergeres ?
Quel autre chanteroit des Vers en ce ſéjour
Tels que ceux qu'en ſecret tu m'appris l'autre jour,
Quand tu quittas ces lieux pour retourner aux rives
Dont le Dieu recueillit tes Muſes fugitives ?
Mais inſenſiblement mon troupeau reſte au loin ;
Juſques à mon retour, Tityre, ayez-en ſoin :
Quand vous le conduirez au bord de la riviere,
Evitez du bélier la corne meurtriere.

MŒRIS.

Les beaux vers qu'en partant Ménalque vous a lus,

* *Virgile.*

Sont un essai de ceux qu'il fera pour Varus. *
Je veux t'offrir des vers que Phœbus même avoue,
Varus, si nous restons dans nos champs de Mantoue.
O déplorable ville, ô champs abandonnés!
Ne vous verrai-je plus féconds & fortunés?
Vous seriez moins en proie aux horreurs de Bellone,
Si vous étiez, hélas! moins voisins de Crémone. ¶

LYCIDAS.

De votre docte fils j'aime toujours les vers,
De grace apprenez-moi quelqu'un de ses beaux airs;
Ainsi, du plus doux miel que vos ruches soient pleines,
Que toujours vos brebis soient fécondes & saines!
Chantez; moi-même aussi j'ai fait quelques chansons:
Les Muses quelquefois m'ont donné des leçons,
Nos Bergeres souvent ont vanté ma musette;
Mais je n'ose me dire ou me croire Poëte:
Je sais que pour prétendre à ce nom glorieux,
Il faut pouvoir chanter les Césars & les Dieux.
Timide admirateur des cygnes du Parnasse,
A les suivre de loin je borne mon audace.

MŒRIS.

Des chansons de Ménalque écoutez quelques vers,
Un Pasteur y rappelle une Nymphe des mers.

* *C'est le même dont il est parlé dans la sixieme églogue.*

¶ *Après la victoire remportée sur Cassius & Brutus, les Triumvirs distribuerent à leurs soldats les territoires des villes qui avoient suivi le parti des meurtriers de Jules-César: Crémone étoit de ce nombre; ses campagnes ne suffisant pas, on étendit le partage des terres jusqu'aux villes voisines, celles même qui n'étoient point coupables: Mantoue en souffrit, quoiqu'elle n'eût point armé contre le Triumvirat.*

Des grottes d'Amphitrite,
Climene, entends ma voix,
Le mois des fleurs t'invite
A rentrer dans nos bois :
Sur ces rives fécondes
Quand Flore eſt de retour,
Quel charme ſous les ondes
Fixe encor ton ſéjour ?
De l'Alcidon tranquille
Zéphir, au ſein des airs,
Soutient d'une aîle agile
Le berceau ſur les mers :
Cette jeune fougere
Où paiſſent mes moutons
A plus droit de te plaire
Que l'antre des Tritons.
Sous ces ombres nouvelles
Tout conſpire aux beaux jours.
Des nuits encor plus belles
Conſpirent aux amours.
Des grottes d'Amphitrite,
Climene, entends ma voix,
Le mois des fleurs t'invite
A rentrer dans nos bois.

LYCIDAS.

Un ſoir dans ces vallons, ſur des tons plus ſublimes,
Chantant d'un nouveau Dieu les honneurs légitimes,
Vous vantiez les beaux jours promis à l'univers,
Je n'en ſais que le chant, rappellez-m'en les vers.

MŒRIS.

Des aſtres trop connus n'obſervons plus les routes,
*L'ame du Grand Céſar * aſtre plus radieux,*
Répand ſes feux brillants ſur les céleſtes voûtes,

* *Après la mort de Jules-Céſar une comete parut au Ciel. Le peuple crédule la prit pour l'ame de Céſar.*

Et la fécondité ſur ces aimables lieux.
Sous l'aſpect bienfaiſant de ce ſigne propice ;
Nos côteaux s'orneront de raiſins plus nombreux ,
Et les arbres plantés ſous ſon fertile auſpice
Auront encor des fruits pour nos derniers neveux.
Pardonnez, je ne puis rien chanter davantage ,
Ma mémoire s'éteint, tout s'éteint avec l'âge.
Des Muſes, jeune encor, quand je ſuivois la cour ,
Je ſavois aſſez d'airs pour chanter tout le jour :
Ce bel âge n'eſt plus, tout cede à la vieilleſſe ;
Non, je n'ai plus de voix comme dans ma jeuneſſe :
Dans ces gracieux jours, ſous mes doigts plus légers ,
Mon chalumeau docile enfantoit de beaux airs ;
Mais par le froid des ans ma main trop engourdie
N'eſt plus propre à former de vive mélodie.
Des vers que je ſavois le ſouvenir m'a fui ,
Au retour de mon fils vous les ſaurez de lui.

LYCIDAS.

Non, Mœris, c'eſt de vous que je veux les entendre,
Je ſais que votre chant eſt encor vif & tendre ;
Le ſilence des vents endormis dans ces bois ,
Et le calme des eaux favoriſent nos voix ;
Repoſons-nous ici , chantons ſous ce feuillage ,
Nous avons déjà fait la moitié du voyage ;
Déjà de Bianor * j'apperçois le tombeau.
Des Bergers, pour l'orner, dépouillent un ormeau.
Si pourtant vous craignez que cet épais nuage
N'amene avec la nuit quelque ſubit orage ,
Cédez moi ce fardeau , ¶ chantez même en marchant,
L'ennui du voyageur ſe charme par le chant.

MŒRIS.

Ceſſez de m'arrêter, arrivons à la ville
Avant que le Soleil s'ouvre l'onde tranquille ;
Il va finir ſa courſe, & ſon char plus penchant
Semble déjà toucher aux portes du Couchant.

* *Le fondateur de Mantoue.*
¶ *Les chevreaux dont Mœris a parlé.*

ÉGLOGUE X.

GALLUS.

NYmphe autrefois propice au Paſteur de Sicile,
A mes derniers accords daignez être facile :
Aux ſoupirs de Gallus mêlons de triſtes airs,
De ma Muſe champêtre il exige des vers :
Puis-je les refuſer ? il les veut d'un goût tendre,
Et tels que Lycoris ſe plaiſe à les entendre.
Commencez, conſolez de funeſtes amours,
Aréthuſe, & pour prix de vos heureux ſecours,
Dans les champs d'Amphitrite & des ondes ameres,
Que vos ondes toujours coulent douces & claires :
Puiſſiez-vous ſans mêlange, au ſein des vaſtes flots,
A l'amoureux Alphée unir vos belles eaux.
Chantons : tout s'attendrit ; mes brebis attentives,
Semblent s'intéreſſer à mes chanſons plaintives,
L'Amante de Narciſſe oubliant ſes malheurs,
Dans ces antres profonds redira nos douleurs.
Des ſecrets de Phébus Nymphes dépoſitaires,
Sur quels bords étiez-vous, dans quels bois ſolitaires,
Quand l'aimable Gallus prêt à perdre le jour,
Dans un triſte déſert exhaloit ſon amour ?

Le Poëte, ſous des images paſtorales, déplore l'opiniâtre paſſion de Gallus pour Cythéris, Actrice fameuſe du théatre Romain, qui avoit beaucoup d'eſprit & de goût. Elle eſt ici appellée Lycoris, nom ſous lequel Gallus l'avoit célébrée dans ſes Elégies. Pour ajuſter ſon ſujet au génie de l'Eglogue, Virgile fait un Berger de ſon ami. Il feint que Gallus s'eſt retiré dans les bois de l'Arcadie, où les Dieux tâchent en vain de lui faire oublier l'infidelle Cythéris.

Ah ! d'Aganippe alors vous aviez fui les rives :
Sans doute au bruit des eaux triſtement fugitives,
Vous euſſiez reconnu dans le ſacré vallon
Que tout plaignoit le ſort d'un ami d'Apollon.
Les lauriers languiſſoient ſous leurs tiges flétries,
Les fleurs mouroient autour des fontaines taries,
Et des bois d'Hélicon les ſenſibles échos
En ſons entrecoupés répétoient des ſanglots.
Seul, & de Lycoris pleurant la perfidie,
Gallus ſut émouvoir les rochers d'Arcadie ;
Un troupeau près de lui languiſſamment errant,
Partageoit la douleur de ſon Berger mourant ;
(Souffre ce nom champêtre, ingénieux Poëte :
Amphion, Adonis ont porté la houlette.)
Aux antres de Lycée, * attirés par tes pleurs,
Des hameaux d'alentour vinrent mille Paſteurs ;
Par des ſoins complaiſants cette troupe attriſtée
Vouloit rendre le calme à ton ame agitée :
Inutiles efforts ; Phébus même attendri
Eut peine à conſoler ſon premier favori.
Cher Gallus, dit le Dieu, quel fol amour t'enchante ?
Ta Lycoris te fuit : cette volage amante,
Fidelle à ton rival, brave en d'autres climats
Les périls de la guerre & l'horreur des frimats.
Avec Faune & Sylvain, Pan, le Dieu des campagnes,
Pour ſoulager Gallus, vint du fond des montagnes ;
Quel déſeſpoir, dit-il, Berger infortuné :
A perdre ainſi tes jours es-tu donc obſtiné ?
L'amour n'eſt point ſenſible à tes vives alarmes,
C'eſt un enfant cruel, il ſe plaît dans les larmes ;
Nos malheurs ſont ſes jeux, nos peines ſes plaiſirs,
L'abeille vit de fleurs, l'amour vit de ſoupirs.
De ſa peine, à ces mots, calmant la violence,
Gallus rompit enfin un lugubre ſilence,
D'une voix preſque éteinte, il dit en ſoupirant :

* *Montagne de l'Arcadie.*

Derniers témoins des mots d'un Berger expirant,
Paſteurs de l'Arcadie, arbitres des airs tendres,
Bientôt vous donnerez un aſyle à mes cendres;
Mon ombre chez les morts deſcendra ſans regrets,
Si vous éterniſez mon nom dans vos forêts.
Hélas de mon deſtin que n'ai-je été le maître!
Sous vos paiſibles toîts ſi le Ciel m'eût fait naître,
Je chérirois encor le lieu de mon berceau
Dans vos champs où l'amour a creuſé mon tombeau.
Occupé parmi vous aux ſoins des bergeries,
Heureux, j'euſſe trouvé dans vos plaines chéries
De plus fideles cœurs, des plaiſirs plus conſtants,
Et pour moi Lachéſis eût filé plus long-temps.
J'aurois aimé ſans crainte une ſimple Bergere;
Par ſa naïve ardeur elle auroit ſu me plaire:
Elle auroit eu peut-être un peu moins de beauté,
Elle auroit eu du moins plus de fidélité.
Sur la mouſſe & les fleurs ſouvent aſſis près d'elle,
J'aurois fait chaque jour quelque chanſon nouvelle;
Son nom dans tous mes airs auroit été vanté,
Le mien par elle-même auroit été chanté.
Que n'es-tu, Lycoris, ſur ces charmants rivages!
Les ris au vol léger peuplent ces verds bocages,
Plus heureux que les Dieux, j'y vivrois avec toi,
Et l'univers entier ne ſeroit rien pour moi.
Vains ſouhaits! tu me fuis. Où pourrois-je encor vivre!
Aux fureurs des combats faut-il que je me livre?
Faut-il.... Quel ſouvenir réveille mon chagrin!
Près des Alpes, cruelle, aux bords glacés du Rhin,
Loin du plus tendre amant, & loin de ta patrie,
Des fougueux Aquilons tu braves la furie!
Reſpectez Lycoris, durs glaçons, noirs frimats,
N'empêchez point les fleurs d'éclore ſous ſes pas;
Et vous, Zéphirs, Amours, ſuivez-la ſur ces rives;
Des chaînes de l'hiver tirez leurs eaux captives,
Que la riante Flore établiſſe ſa cour
Par-tout où Lycoris fixera ſon ſéjour.

Pour moi, traînant par-tout ma triſte léthargie ;
Je conſacre ma flûte aux ſons de l'élégie ;
Que ne puis-je me fuir ? Dans les antres des ours
Allons enſévelir & ma flamme & mes jours.
Là, cachant (puiſqu'enfin l'ingrate m'eſt ravie)
Le reſte infructueux d'une mourante vie,
Mon cœur de ſon tourment fera ſon ſeul emploi,
Je chercherai des bois auſſi triſtes que moi ;
J'aimerai votre horreur, ſolitaires vallées,
Que jamais nul troupeau, nul Berger n'a foulées ;
Mes larmes groſſiront vos torrents fugitifs,
J'apprendrai des ſoupirs à vos échos plaintifs :
Sur vos jeunes cyprès, du fer de ma houlette,
J'écrirai les amours que ma Muſe regrette ;
Chaque jour vous croîtrez, infortunés cyprès,
Et vous, traits douloureux, gravés par mes regrets :
Mes diſgraces vivront ſur les arbres tracées,
Elles vivront bien plus dans mes ſombres penſées.
Mais que veux-je ? Pourquoi changer mes jours en nuits !
Fuyons la ſolitude, empire des ennuis :
Sans craindre les rigueurs d'Eole & des Hyades,
Suivons plutôt Diane & les vives Dryades ;
Allons livrer la guerre aux hôtes des forêts,
Le chevreuil égaré tombera ſous mes traits :
J'y cours.... J'erre déjà dans des routes ſauvages,
Un cerf part, il s'élance à travers ces feuillages....
J'entends les ſons du cor joints aux voix des Chaſſeurs,
Et des chiens animés les rapides clameurs :
Viens, ſui-moi, Lycoris... Ah, ciel ! que dis-je encore ?
Quel nom m'échappe ? Amour, en vain donc je t'abhorre :
Dieu cruel ! n'eſt-il plus d'aſyle ſous les cieux
Qui dérobe mon cœur à tes traits rigoureux ?
Par-tout je te retrouve, aux antres des montagnes,
Sous le drapeau de Mars, dans la paix des campagnes ;
Fuyez, portez ailleurs vos charmes ſuperflus ;

Bergers, chaſſeurs, guerriers, vous ne me charmez plus,
J'eſſuierois vos travaux & vos courſes pénibles,
Sans ramener mon cœur à des jours plus paiſibles :
En vain je voguerois ſur l'Hebre impétueux,
Ses flots lents & glacés n'éteindroient point mes feux.
Quand, Paſteur d'un troupeau de l'ardente Lybie,
Dans ſes ſables brûlants j'irois cacher ma vie,
Après mille dangers & mille maux ſoufferts,
Mon cœur encor captif gémiroit dans ſes fers.
Amour tient tous les cœurs ſous une même chaine,
Aimons donc, rendons-nous à ſa loi ſouveraine.
Bornons ici nos airs ; Muſes, ſortons des bois,
Je vous rends pour toujours le champêtre hautbois.
A l'aimable Gallus, Nymphes, allez redire
Ce qu'une amitié tendre en ſa faveur m'inſpire :
Volez, portez auſſi mes vers à Lycoris ;
Ils plairont à Gallus, ſi d'elle ils ſont chéris.
Que par eux cet amant conſole ſa triſteſſe :
Qu'il en peſe le prix au poids de ma tendreſſe :
Elle vit en mon cœur, elle y croît en tout temps,
Tel un tilleul fleuri croît à chaque printemps.
Retournons au bercail; c'eſt trop chanter à l'ombre :
Partez, moutons ; déjà la campagne eſt plus ſombre,
Les heures chez Thétis ont conduit le Soleil,
Et la nuit fend les airs ſur l'aile du ſommeil.

RÉPONSE
AUX ADIEUX
*DE M. G***.*

PEre VER-VERT, les Muſes ſe font fête
De s'être enfin aſſuré leur conquête ;

De vos liens vous voilà dégagé,
Le Dieu Phébus ſouſcrit votre congé :
Les rangs ne ſont trop ſerrés au Parnaſſe,
Et vous venez à temps pour avoir place.
Mais des malins la curioſité
Cherche pourquoi cette Societé,
Qui de talents fut toujours ſi friande,
Vous rend à nous pour vers de contrebande ;
Vers dont le tour leur a paru trop gai,
L'eſſor trop vif ? Oh ! oh ! ſeroit-il vrai ?
Eh ! depuis quand, ſur tel genre d'ouvrage,
Du Janſéniſte ont-ils pris l'air ſauvage ?
Quoi les BOUHOURS furent-ils moleſtés
Pour s'exercer ſur des futilités ?
Leur grand LA RUE, organe évangélique,
Aidoit BARON de ſa verve comique ;
Et DU CERCEAU s'en trouva-t-il plus mal
D'avoir MAROT joint à ſon Diurnal ?
Laiſſons ce point : avancez de pied ferme
Dans le grand monde ; il voit en vous le germe
Du vrai Rouſſeau : l'ombre vous faiſoit tort,
Et tranſplanté vous fleurirez d'abord :
Car du beau monde il vous manquoit l'uſage.
Ennobliſſez un peu le badinage,
Sans plus rimer ni des B, ni des F,
Sans imiter ſoyez plaiſant en chef.
Que vous allez mener joyeuſe vie !
Dans ce pays nouveauté fait envie.
Chez les Seigneurs vous ſerez faufilé ;
Aux fins ſoupers vous ſerez appellé.
Là quelquefois un rimeur les fait rire,
Quand aux Cloris il n'ont plus rien à dire.
Employez bien ces amis inconſtants,
Plus on leur plaît, moins on leur plaît long-temps ;
Mais leur crédit', que doit-il vous produire ?
Ils en ont peu pour ſervir, trop pour nuire.
Eſpérez-vous les bienfaits de la Cour ?
Ah ! croyez-moi, je connois ce ſéjour.

Jadis pour nous c'étoit l'abri commode :
Mais les Auteurs y ſont paſſés de mode ;
Ils ſechent tous ſur ce maudit terrein :
On craint V.... On ſifle P....
De votre encens vous y portez l'offrande,
C'eſt tems perdu : le travail de commande
N'eſt ſoudoyé que de vains compliments,
Et rien de plus, témoin *les Eléments*,
Dont on a vu l'Auteur de la muſique
Penſionné, faire au rimeur la nique.
Mais direz-vous, chez les vieux Courtiſans,
Chez les Prélats, j'aurai des partiſans ;
De ces oiſifs l'accueil eſt favorable
A qui ſuſpend l'ennui qui les accable.
Oui, mais la Cour ne rit plus à préſent,
Et fait la moue à tout Auteur plaiſant.
Rabattez donc votre vol ſur la ville ;
Dans la Finance épiez quelque aſyle.
Mais le beau Sexe exige des vertus ;
Il faut pour plaire être Alcide, ou Plutus.
Le Sexe auſſi parfois veut qu'on l'amuſe,
Et dans ſon train il peut prendre une Muſe.
Madame Harpin ſur vous fixe ſon choix ;
Elle ſe donne un bel eſprit au mois.
Soit goût, ſoit air, ſoit pure fantaiſie,
Elle vous montre à la troupe choiſie ;
Vous y voilà, moderne rareté,
Tel que Prévôt, préconiſé, fêté.
Mais ſaurez-vous eſſuyer l'impudence
Que la richeſſe ajoute à l'ignorance,
Et digérer les compliments ſi cruds
Des Financiers rebondis & ventrus,
Satyriſer ceux qui choquent Madame,
Et de ſon chat faire l'épithalame ?
Quand au Patron l'on vous préſentera,
A votre aſpect peut-être il ſourira ;
Et c'eſt le tout, car la groſſe Recette,
Ou le Contrôle, eſt pour le Proxenete

Savant dans l'art d'aboucher un tendron.
Lors dégoûté de l'indigne Patron,
Vous vous cachez dans un étroit repaire,
Pour ſubſiſter gagiſte d'un Libraire :
Mais priez Dieu qu'il vous tienne en ſanté.
Malade, hélas ! où ſerez-vous gîté ?
De Bellegarde, autrefois Loyolite,
Sachez le ſort. Il eut quelque mérite;
Auteur fécond, moral, grammairien,
Prédicateur, critique, hiſtorien : *
Hier la Parque a fermé ſa paupiere,
Sans lui trouver de quoi payer ſa biere.

ÉPITRE
A MES DIEUX PENATES.
PAR M. * * *

PRotecteurs de mon toît ruſtique,
C'eſt à vous qu'aujourd'hui j'écris ;
Vous qui ſous ce foyer antique
Bravez le faſte de Paris,
Et la molleſſe aſiatique
Des alcoves & des lambris :
Soyez les ſeuls dépoſitaires
De mes vers ſérieux ou fous :
Que mes ouvrages ſolitaires
Se dérobant aux yeux vulgaires,
Ne s'éloignent jamais de vous.
J'eſpérois que l'affreux Borée
Reſpecteroit nos jeunes fleurs,
Et que l'haleine tempérée
Du Dieu qui prévient les chaleurs

* *Mort depuis peu à l'hôpital de S. François de Sales.*

Rendroit à la terre éplorée
Et ſes parfums & ſes couleurs.
Mais les Nymphes & leurs Compagnes
Cherchent les abris des buiſſons ;
L'hiver deſcendu des montagnes
Souffle de nouveau ſes glaçons,
Et ravage dans les campagnes
Les prémices de nos moiſſons.
Rentrons dans notre ſolitude,
Puiſque l'Aquilon déchaîné
Menace Zéphir étonné
D'une nouvelle ſervitude ;
Rentrons, & qu'une douce étude
Déride mon front ſérieux.
Vous, mes Penates, vous, mes Dieux !
Ecartez ce qu'elle a de rude,
Et que les vents ſéditieux
N'emportent que l'inquiétude,
Et laiſſent la paix en ces lieux.
Enfin je vous revois, mes Lares,
Sous ce foyer étincelant
A la rigueur des vents barbares
Oppoſer un chêne brûlant.
Je ſuis enfin dans le ſilence :
Mon eſprit libre de ſes fers
Se promene avec nonchalance
Sur les erreurs de l'Univers.
Rien ne m'aigrit, rien ne m'offenſe.
Cœurs vicieux, eſprits pervers,
Vils eſclaves de l'opulence,
Je vous condamne ſans vengeance.
Cœurs éprouvés par les revers,
Et ſoutenus par l'innocence,
Ma main ſans eſpoir vous encenſe ;
Mes yeux ſur le mérite ouverts,
Se ferment ſur la récompenſe.
Sans ſortir de mon indolence,
Je reconnois tous les travers

De cē rien qu'on nomme Science :
Je vois que la ſombre ignorance
Obſcurcit les pâles éclairs
De notre foible intelligence.
Ah! que ma chere indifférence
M'offre ici de plaiſirs divers!
Mes Dieux ſont les Rois que je ſers,
Ma maîtreſſe eſt l'indépendance,
Et mon étude l'inconſtance.
O toi, qui dans le ſein des mers
Avec l'amour as pris naiſſance :
Déeſſe, répands dans mes Vers
Ce tour, cette noble cadence,
Et cette molle négligence
Dont tu ſais embellir tes airs.
Amant de la ſimple nature,
Je ſuis les traces de ſes pas.
Sa main auſſi libre que sûre,
Néglige les loix du compas,
Et la plus légere parure
Eſt un voile pour ſes appas.
Quand la verrai-je ſans emblême,
Sans fard, ſans éclat emprunté,
Conſerver dans la pudeur même
Une piquante nudité,
Et joindre à la langueur que j'aime
Le ſouris de la volupté?
Inſpirez-moi, divins Penates,
Vous-mêmes guidez mes travaux ;
Verſez ſur ces rimes ingrates
Un feu vainqueur de mes rivaux,
Et que mes chants toujours nouveaux
Mêlent la raiſon des Socrates
Au badinage des Saphos ;
Mais qu'une ſageſſe ſtérile
N'occupe jamais mes loiſirs ;
Que toujours ma Muſe fertile
Imite, en variant ſon ſtyle,

Le vol inconſtant des zéphirs,
Et qu'elle abandonne l'utile
S'il eſt ſéparé des plaiſirs.
Favorable à ce beau délire,
Grand Rouſſeau, vole à mon ſecours;
Pour remplir ce qu'un Dieu m'inſpire,
Réunis en ce jour la lyre
Et le luth badin des Amours:
Soutiens-moi, prête-moi tes aîles;
Guide mon vol audacieux
Juſqu'à ces voûtes éternelles
Où l'aſtre qui parcourt les Cieux
Darde ſes flammes immortelles
Sur les ténebres de ces lieux.
Je lis, j'admire tes ouvrages.
L'eſprit de l'Etre Créateur
Semble verſer ſur tes images
Toute ſa force & ſa grandeur;
Mais ne crois pas que, vil flatteur,
Je deshonore mes ſuffrages,
En mendiant ceux de l'Auteur.
Vous le ſavez, Dieux domeſtiques;
Mon ſtyle n'eſt point infecté
Par le fiel amer des critiques,
Ni par le nectar apprêté
Des longs & froids panégyriques.
Sous les yeux de la vérité,
J'adreſſe au Prince des lyriques
Cet éloge que m'ont dicté
Le goût, l'eſtime & l'équité.
Rouſſeau, conduit par Polymnie,
Fit paſſer dans nos vers Français
Ces ſons nombreux, cette harmonie
Qui donne la vie & la voix
Aux airs qu'enfante le génie.
Lui ſeul avec ſévérité,
Sous les contraintes de la rime,

Fit naître l'ordre & la clarté,
Et par le concours unanime
D'une heureuſe fécondité,
Unie aux travaux de la lime,
Sa Muſe avec rapidité
S'élevant juſques au ſublime,
Vola vers l'immortalité.
Que la renommée & l'hiſtoire
Gravent à jamais ſur l'airain
Cet hymne digne de mémoire
Où Rouſſeau, la flamme à la main,
Chaſſe du Temple de la gloire
Les deſtructeurs du genre-humain,
Et ſous les yeux de la victoire
Ebranle leur trône incertain.
Tels ſont les accents de ſa lyre.
Mais quel feu, quels nouveaux attraits
Lorſque Bacchus & la Satyre
Dans un vin pétillant & frais
Trempent la pointe de ſes traits!
En vain de ſa gloire ennemie,
La haine répand en tout lieu,
Que ſa muſe enfin avilie
N'eſt plus cette Muſe chérie
De Duſſé, la Fare & Chaulieu:
Malgré les arrêts de l'envie,
S'il revenoit dans ſa patrie,
Il en ſeroit encor le Dieu.
Les travaux de notre jeune âge
Sont toujours les plus éclatants:
Les graces qui font leur partage
Les ſauvent des rides du temps.
Moins la roſe compte d'inſtants,
Plus elle s'aſſure l'hommage
Des autres filles du Printemps.
Réponds-moi, célebre V***,
Qu'eſt devenu ce coloris,

Ce nombre, ce beau caractere
Qui marquoit tes premiers Ecrits,
Quand ta plume vive & légere
Peignoit la joie enfant des ris,
Le vin saillant dans la fougere,
Les regards malins de Cypris,
Et tous les secrets de Cythere ?
Alors de l'héroïque épris,
Tu célébrois la violence
Des seize tyrans de Paris,
Et la généreuse clémence
Du plus vaillant de nos Henris.
Alors la sublime éloquence
Te pénétroit de ses chaleurs ;
Les graces & la véhémence
Se marioient dans tes couleurs ;
Et par une heureuse inconstance
De ton esprit en abondance
Sortoient des foudres & des fleurs.
Mais cette chaleur éclairée
Qui se répandoit sur tes vers,
Par tes grands travaux modérée,
Semble enfin s'être évaporée,
Comme un nuage dans les airs.
Tandis que ma Muse volage,
Par un aimable égarement,
S'arrête où le plaisir l'engage,
Et donne tout au sentiment,
L'ombre descend, le jour s'efface,
Le char du Soleil qui s'enfuit
Se joue en vain sur la surface
De l'onde qui le reproduit ;
L'heure impatiente le suit,
Vole, le presse, & dans sa place
Fait succéder l'obscure nuit.
Que dans ma retraite éclairée
Par la présence & le concours

Des Dieux enfants de Cythérée,
Les plaiſirs exilés des Cours,
Du vin de cette urne ſacrée
S'enivrent avec les amours!
Que mon toît ſoit impénétrable
Aux craintes, aux remords vengeurs,
Et qu'un repos inaltérable,
Dans cet aſyle favorable,
Endorme les ſoucis rongeurs.
Sur ces demeures ſolitaires
Veillez, ô mes Dieux tutélaires!
Déja Morphée au teint vermeil
Abaiſſe ſes aîles légeres,
D'où la molleſſe & le ſommeil
Vont deſcendre ſur mes paupieres.
Puiſſé-je, après deux nuits entieres,
N'être encor qu'au premier réveil,
Et voir dans tout ſon appareil
L'aurore entr'ouvrant les barrieres
Du temple brillant du Soleil!
Vous, dont la main m'eſt toujours chere,
Vous, mes amis dès le berceau,
Si l'enfant qui porte un flambeau
Venoit m'annoncer que Glycere
Favoriſe un amant nouveau,
Mes Dieux, déchirez ſon bandeau,
Et repouſſez le téméraire.
Mais, ſi plus ſenſible à mes vœux,
Il vous apprend que cette belle,
Moins aimable encor que fidelle,
Brûle pour moi des mêmes feux,
Alors d'une offrande éternelle
Flattez cet enfant dangereux,
Et qu'une fleur toute nouvelle
Orne à l'inſtant ſes beaux cheveux.

Fin du premier Tome.

ŒUVRES

DE

M. GRESSET,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, corrigée & considérablement augmentée.

TOME SECOND.

A LONDRES,

Chez ÉDOUARD KERMALECK.

M. DCC. LXXII.

PIÉCES

Contenues dans ce Volume.

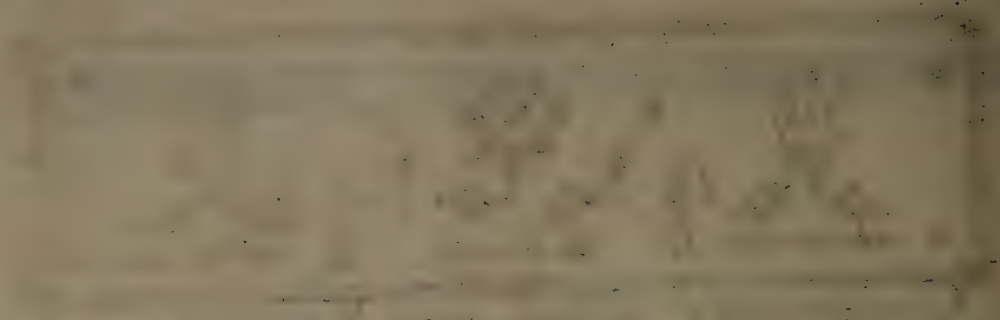
DISCOURS *sur l'Harmonie.*

EDOUARD III, *Tragédie.*

SIDNEI, *Comédie.*

LE MÉCHANT, *Comédie.*

DISCOURS *prononçé à l'Académie Françaiſe.*



DISCOURS

SUR

L'HARMONIE.

PRÉVENU de tout tems, Méſſieurs; contre le ſtyle du Panégyrique, je ne prêterois point aujourd'hui ma voix à des louanges, ſi ce n'étoit en faveur d'un art au deſſus des louanges mêmes : art brillant ; art conſacré dans tous les âges par l'amour de tous les peuples ; art ſublime par qui la terre s'entretient toujours avec les Cieux, & paie encore aux immortels le tribut de ſes hommages. A ces traits de lumiere, qui peut méconnoitre l'Harmonie? Vos goûts réunis pour elle, feront plus ici que ne pourroient faire tous ces menſonges brillants qu'on décore du nom d'éloquente. La réflexion ſuit volontiers la pente où le ſentiment l'amene, & toujours l'eſprit ſouſcrit rapidement au mérite de ce que le cœur adore. Je ne viens point prouver que la muſique doit plaire : c'eſt une de ces vérités de la nature dont chacun porte la preuve écrite dans ſon ame ; je ne viens point expliquer comme elle plaît ; c'eſt un de ces plaiſirs intimes, dont il faut jouir avec tranſport,

ſans analyſer froidement ſes cauſes ; je veux ſeulement développer d'abord la dignité de l'harmonie aux yeux de ceux qui la chériſſent par inſtinct, ſans avoir réfléchi ſur ſon prix : je veux enſuite démontrer les nombreux avantages de cette ſcience à ceux qui ne la croient que riante & frivole, fortifier le goût de ſes amateurs, lui réconcilier ſes adverſaires, s'il en peut être. Voilà mon projet : la nobleſſe de l'harmonie, l'utilité de l'harmonie, c'eſt ſous ces deux idées que je vais réunir & ranger tous ſes attributs & toutes ſes graces. Déclamations emphatiques, métaphores empoulées, faſtueuſes hyperboles, diſparoiſſez, ſoyez les beautés & les Dieux du pédantiſme ; la vérité ſera ma ſeule éloquence. Heureux un art dont l'hiſtoire eſt l'éloge.

PREMIERE PARTIE.

LA nobleſſe des arts, comme celle de la naiſſance, me paroît fondée ſur trois illuſtres prérogatives ; l'antiquité de ſon origine, ſa puiſſance marquée, la vénération des peuples : triple avantage qu'on ne peut conteſter à la muſique ; ſuivons-en les preuves.

Il regne ſur les Hiſtoriens des ſciences & des arts, un défaut qui leur eſt commun avec les Hiſtoriens des peuples & des Empires : les uns & les autres, plus épris du merveilleux que du vrai, ont ſouvent placé dans la Fable l'origine de ce qu'ils célébroient : tantôt ils ont choiſi à la nation ou à l'art qu'ils vantoient des Dieux pour aïeux ou pour inventeurs : tantôt dans des ténebres auguſtes ils en ont voilé l'origine ; la plupart n'ont pu ſouffrir des commencements ſimples & obſcurs, oubliant que les fleuves les plus majeſtueux dans leurs cours, n'ont été d'abord que de foibles ruiſſeaux, partis ſouvent d'une ſource ignorée. Autoriſé par ces exemples, je pourrois, ou tirer un voile myſtérieux ſur le berceau de l'harmonie naiſſante, ou lui prêter une

deſcendance fabuleuſe ; la faire naître des Dieux dans un Parnaſſe chimérique, ou dans un Olympe imaginaire : que dis-je ? la muſique exiſtoit beaucoup longtems avant que ces Dieux, l'ouvrage des hommes, fuſſent nés dans la Fable. A ces pompeuſes fictions, je pourrois joindre les ſonges brillants de Pythagore, vanter la magnifique harmonie des aſtres, leur marche mélodieuſe, leurs révolutions cadencées, & ce concert ſublime que forment tous les corps céleſtes & les Cieux divers ; mais des rêveries ne ſont point mes preuves. Conſultons les archives du monde, ces vaſtes vainqueurs de l'oubli ; témoins de tous les tems, & contemporains de tous les arts, que nous diront-ils ? Que la muſique compte autant de ſiecles de durée que l'univers même ; ils nous apprendront que l'aimable compagne du premier mortel fut l'inventrice des premiers ſons meſurés, que dès qu'elle eut entendu les gracieux accents des oiſeaux, devenue leur rivale, elle eſſaya ſon goſier ; que bientôt elle y trouva une flexibilité qu'elle ignoroit, & des graces plus touchantes que celles des oiſeaux mêmes ; qu'enfin, s'appliquant chaque jour à chercher dans ſa voix des mouvements plus légers & des cadences plus tendres, inſtruite par les amours déjà nés avec elle, bientôt elle ſe fit un art du chant, préſent des Cieux par lequel, après ſa diſgrace, elle ſut ſouvent adoucir & charmer les peines de ſon époux exilé du divin Eliſée.

Si ce trait ne peut point ſuffire, ouvrons les faſtes ſacrés ; dès l'entrée des annales ſaintes* nous verrons que Jubal, fils de Lamech, fut le pere ou le maître de ceux qui chantoient les printems de la nature, & les bienfaits récents du Dieu Créateur au ſon de l'orgue & des cythares ; d'où il eſt néceſſaire de conclure qu'avant Jubal même le chant étoit un art, puiſque de ſon tems la muſique inſtrumentale, faite pour accompa-

* *Gen. c.* 4. 21.

gner la voix, étoit déjà inventée, ſoit que cette charmante invention ait été enfantée par le ſeul génie, ſoit qu'elle ait été un art d'imitation, & que, comme les oiſeaux avoient déjà été nos maîtres pour le chant, les zéphirs l'aient été pour les inſtruments, & que leur ſouffle, ou agitant les feuillages par des frémiſſemens légers, ou formant au travers des roſeaux une eſpece de tendres ſoupirs & de gémiſſements harmonieux, ait donné naiſſance aux flûtes, aux métaux organiſés par l'art, & à tous les inſtruments que l'air anime & vivifie. Avançons: de la jeuneſſe du monde deſcendons de ſiecles en ſiecles; à chaque pas nous trouverons des veſtiges de l'antique nobleſſe de la muſique; nous la verrons marcher de beautés en beautés, de nations en nations, de trônes en trônes. Née dans l'Orient, la premiere patrie de l'imagination & du génie; chaque âge, à l'envi, lui prête de nouveaux agréments. Tour à tour le peuple Hébreu, l'heureuſe Aſſyrie, la ſavante Egypte, la ſage Grece font de l'harmonie une de leurs loix fondamentales; déjà par-tout elle devient la dépoſitaire des monuments de la patrie: je mexplique.

Dans ces premiers tems où l'on ignoroit encore l'art d'écrire & de peindre la voix, les peuples ne conſervoient leurs chroniques que dans des vers qu'on chantoit fréquemment, pour en perpétuer le ſouvenir; par le ſecours de cette tradition, ils rappelloient leur origine, les exploits de leurs conquérants, les préceptes de leurs arts, les louanges de leurs Dieux, leur morale, leur mythologie, leur religion: que dis-je? Leur religion elle-même étoit fondée, établie, appuyée ſur les ſecours de la muſique; par elle, les premiers Légiſlateurs des nations étoient sûrs d'engager, de perſuader, de ſoumettre les eſprits: ils ſavoient qu'on ne gagne bien ſûrement les cœurs que par l'appas du plaiſir: qu'on facilite les devoirs en leur aſſociant l'agrément: qu'il faut parer les vertus, égayer les leçons, dé-

rider la ſageſſe, orner la raiſon, & prêter des graces à des loix trop auſteres, à des vérités trop triſtes ; ils ſavoient qu'il faut prendre l'homme dans des filets dorés; que c'eſt un enfant malade : ſi, pour le guérir, on veut lui faire prendre quelque liqueur amere, il faut que les bords du vaſe ſoient baignés d'une liqueur plus flatteuſe, afin que, trompé par ce ſalutaire artifice, il boive à pleine coupe la ſanté & la vie. Ainſi Hermès, Triſmégiſte, Orphée, le dernier Zoroaſtre, les Gymnoſophiſtes, tous les fondateurs des religions diverſes, connoiſſant le goût naturel de l'homme pour les agréables accords, mirent à profit cette ſenſibilité ; ils donnerent à l'harmonie l'une des premieres places dans le ſanctuaire; en donnant des Dieux aux nations, ils confierent au pouvoir & aux regles du chant l'hiſtoire de ces Divinités, les hymnes, les loix des fêtes, les coutumes de ſacrifices, les chants des victoires, des hyménées, des funérailles, perſuadés que leur religion, placée ſur l'autel, à côté de la paiſible harmonie, s'y maintiendroit plus long-tems que ſi ſon autorité étoit ſeulement gravée ſur le marbre ou ſur les tables de bronze, & que ſi elle ne régnoit que par la terreur, au milieu des feux & la foudre à la main.

Ici peut-être quelqu'un en ſecret m'interrompt & me dit : J'avoue l'antiquité de la muſique, mais qu'étoit-ce que la muſique des Anciens? C'étoit ſans doute l'enfance de l'art, des chants ſans délicateſſe, des voix ſans goût, des airs ſans mouvement, des inſtruments ſans ame, une harmonie ſans expreſſion, du bruit ſans accords ; enfin, pourſuit-on, comparer la muſique ancienne à celle des derniers âges, c'eſt comparer le premier crépuſcule du matin, l'éclat douteux de l'Aurore, au Soleil dans ſa courſe. Illuſion ordinaire du préjugé: les ſiecles ſont rivaux : & réciproquement ennemis ; le ſiecle préſent croit toujours avoir ſurpaſſé ceux qui l'ont précédé, &

ne rien laiſſer à perfectionner à ceux qui doivent le ſuivre ; mais j'oſe le dire (ſur la foi d'un ſavant * Critique de nos jours, très-profond connoiſſeur de l'antiquité ;) oui, la muſique ne fut peut-être jamais plus réguliere que chez les premiers peuples ; alors dans ſon printems, telle encore qu'une jeune Nymphe, belle ſans fard, vive ſans affectation, elle marchoit à la ſuite de l'aimable nature : depuis ces précieux jours ſouvent déchue de l'état parfait, elle eſt à préſent plus occupée à recouvrer ce qu'elle a perdu de beautés, qu'à s'en chercher de nouvelles ; en effet, les premiers enfants de la nature, ſes favoris, avoient-ils moins que nous le don de l'invention ? Les Anciens avoient-ils moins de paſſion pour la belle harmonie ? Chez eux les Muſiciens étoient plus illuſtrés ; chez eux la muſique produiſoit de ſurprenants effets que la nôtre ne produit plus ; par elle on voyoit des ſéditions appaiſées, des combats arrêtés, des tyrans fléchis, des frénétiques calmés, des mourants ſauvés du tombeau : doutera-t-on de ſes prodiges atteſtés par les Auteurs profanes, ſi l'on ſe rappelle ceux qu'atteſtent les monumens ſacrés ? Ici, des Iſraëlites devenus ſubitement Prophêtes du Seigneur au ſeul ſon § des inſtruments, ſubitement frappés d'une ſainte ivreſſe, ſubitement inſtruits de l'hiſtoire de l'avenir. Là le premier Roi ¶ d'Iſraël, du ſein des fureurs infernales, ramené au calme & rendu à la paix par les accords de la harpe. Tant de faits brillants permettront-ils encore d'ignorer les charmes de l'antique harmonie ? Qu'on ne diſe point que la muſique ancienne étoit trop ſimple, trop peu variée ; déjà l'ivoire, l'airain & les bois précieux s'étoient animés ſous les doigts légers de l'harmonie ; alors même on connoiſſoit pluſieurs

* *Dom Calmet.*

§ 2. *Reg.* 10. 6. ¶ 1. *Reg.* 16. 23.

inſtruments inconnus à notre muſique ; car où ſont maintenant les lyres antiques, les hazurs du peuple Hébreu, les ciſtres dorés de Memphis, les kinnors de Tyr, les nables de Sidon ? A peine leurs noms ſont-ils venus juſqu'à nous, la mémoire en a péri : mais il reſte toujours vrai que leurs effets tenoient du prodige ; preuve victorieuſe que l'ancienne muſique n'étoit point ſans force & ſans beautés, puiſqu'elle n'étoit point ſans pouvoir : ſeconde prérogative de l'harmonie : ſa puiſſance marquée, ſeconde preuve de la nobleſſe de cet art.

Sans que je parle, Meſſieurs, déjà cette puiſſance eſt aſſez prouvée : tout l'empire de la nature eſt l'empire de l'harmonie : tout ce qui reſpire, tout ce qui eſt né ſenſible ſubit ſa loi ; s'il eſt quelqu'un qui l'oſe conteſter, il eſt ſans entrailles, il eſt né ſans doute dans l'abſence des graces, & ſous un aſtre ſiniſtre, au ſein des rochers impitoyables, & parmi les animaux farouches : que dis-je ? Les rochers mêmes, & les plus farouches animaux ſont ſenſibles à de touchants accords, & tiennent plus de l'humanité que ce cœur inflexible. A la voix de l'harmonie, cette reine aimable de l'air, les êtres les plus inſenſibles ſont animés, les êtres les plus triſtes ſont égayés, les êtres les plus féroces ſont attendris ; par-tout où elle paſſe, la nature s'embellit, le ciel ſe pare, les fleurs s'épanouiſſent ; elle entre dans une ſolitude vaſte, muette & déſolée : bientôt par elle tout ſe réveille, l'affreux ſilence s'enfuit, tout vit, tout entend, tout prend une voix pour applaudir ; ſommet des collines, ruiſſeaux, vallons, antre des bois, tout répond à l'envi : l'air par ſes doux frémiſſements, l'onde, par ſon murmure ; les oiſeaux, par leur ramage, les feuillages mêmes, par leur agitation harmonieuſe, les zéphirs en prolongent le plaiſir, d'échos en échos, de rivages en rivages ; Amphyon touche la lyre, les montagnes s'animent, les pierres vivent, les marbres

reſpirent, les rochers marchent, des tours s'élevent, une ville vient d'éclorre : je vois Thebes.

Sur quel nouveau ſpectacle mes yeux ſont-ils tranſportés ? O crimes !! D'avares Nochers vont précipiter dans les eaux un favori de Polymnie : cruels, arrêtez ! Ah ! du moins, avant ſa chûte, qu'il lui ſoit permis de prendre encore une fois ſa lyre ! Il la touche : à ſes accents Amphitrite ſe calme, les aquilons s'envolent, les monſtres des mers s'élevent au deſſus des flots tempérés, & ſe raſſemblent autour du vaiſſeau barbare : Arion en eſt précipité ; un dauphin le reçoit, le porte au ſein des vertes ondes, & le rend aux rives Lesbiennes. C'eſt peu, l'empire de la terre & celui du trident ne ſuffiſent point à la puiſſante harmonie ; elle va porter ſes conquêtes hors du monde même, & ſur des plages inconnues au Dieu du jour. Euricide n'eſt plus ; tendre époux & toujours amant, le Chantre de la Thrace oſe quitter les régions de la lumiere : à la lueur du flambeau de l'Amour, il perce les profonds déſerts du cahos ; vivant, il deſcend chez les morts : ſa lyre triomphante va lui frayer des chemins que ni l'or ni les armes, ni la beauté n'ouvrirent jamais à des êtres animés : il marche intrépide ; déjà il a pénétré aux brûlantes rives du Phlégéton : il paſſe ; à ſa ſuite la troupe aîlée des amours traverſe l'onde noire, Orphée chante : à ſes tendres accords l'éternelle nuit perd ſon horreur, l'éternel ſilence a ceſſé, l'éternel ſommeil eſt interrompu ; la mort retarde ſes fureurs ; un peuple d'ombres voltigeantes entoure le fils de Calliope, les tourments du Tartare ſont ſuſpendus ; Porphirion, Siſiphe, Ixion, Tantale éprouvent de plus doux moments ; Tiſiphone eſt déſarmé, la Parque oiſive, Megere attendrie ; le Monarque des Mânes lui-même, tyran juſqu'alors inexorable, s'étonne de ſe trouver ſenſible ; trois

fois il réſiſte, trois fois il eſt fléchi.

Tels ſont, Meſſieurs, les images parlantes & les éloquentes allégories ſous leſquelles la premiere antiquité ſe plaît à nous peindre la puiſſance de l'harmonie dès les temps héroïques. Mais pour marcher plus ſûrement à la vérité, levons, ſi vous voulez, cette écorce des fables & ce voile de la fiction; en voici la réalité : par ces arbres animés, par ces rochers émus, par ces monſtres attendris, nous comprendrons, & il eſt vrai, que les premiers humains, ſe ſentant encore du cahos, encore errants ſans loix, ſans mœurs, ſans patrie, habitants enfin des antres ſauvages, furent humaniſés : attirés dans des murs, réunis ſous des loix par les accords de quelques mortels déjà plus cultivés, qui, dans des chanſons engageantes, leur vantoient la beauté de la raiſon, les avantages de la ſociété, les charmes de l'ordre; par ces tourmens infernaux, ſoulagés & ſuſpendus, nous comprendrons, & il eſt vrai, que ſouvent l'harmonie enchanta les maux * & ſuſpendit la douleur. De pluſieurs preuves inconteſtables de cette vérité, je ne veux que celle que nous offre cet inſecte fameux & funeſte aux champs de Tarente; mais ta puiſſance ſalutaire, harmonie charmante, fut toujours plus marquée encore ſur les douleurs profondes de l'eſprit; ſeule tu connois les chemins du cœur; ſeule tu ſais endormir les chagrins importuns, aſſoupir les noirs ſoucis, éclaircir les nuages de la ſombre mélancolie; ſeule, par la rapidité de tes ſons, tu viens rendre au ſang, trop lent dans ſes canaux, une circulation plus agile, une fluidité plus facile aux eſprits engourdis, un jeu plus libre aux organes appeſantis. Que je ſois plongé dans un morne ſilence & dans de léthargiques rêveries, où trou-

* *Athénée, Livre 4. c. 14.*

verai-je un charme à mes ennuis opiniâtres ? Sera-ce dans la raiſon ? Je l'appelle à mon ſecours ; elle vient, elle m'a parlé : hélas ! je ſoupire encore ! Dans nos peines, la raiſon elle-même eſt une peine nouvelle. On ceſſeroit de ſouffrir ſi l'on ceſſoit de penſer. Sera-ce dans l'enjouement de converſations amuſantes ? Hélas ! a-t-on la force de s'égayer avec autrui, quand on eſt mal avec ſoi-même ? Sera-ce enfin dans vos pompeux écrits, Philoſophes altiers, Stoïciens orgueilleux ? Importuns conſolateurs, fuyez, en vain me prêcheriez-vous, ſous des termes fleuris, une patience muette, une inſenſibilité ſuperbe, une conſtance faſtueuſe ; vertu de ſpéculation, philoſophie trop chimérique, vous ne faites qu'effleurer la ſuperficie de l'ame, ſans la pénétrer, ſans la guérir. Suis-je donc percé du trait mortel ? Les chagrins ſont-ils invincibles ? Non, vole dans mon cœur, riante harmonie ; une voix touchante vient frapper mon oreille, déja le plaiſir paſſe dans mes ſens, des images plus gracieuſes brillent à mon eſprit, je me retrouve moi-même, je ſuis conſolé : ainſi, à la gloire de cet art, ſouvent mille raiſonnements étudiés du pointilleux Séneque valent moins pour diſtraire nos peines, qu'une ſymphonie gracieuſe du ſublime Lulli.

Veut-on encore une preuve plus perſuaſive du pouvoir de l'harmonie, une de ces preuves de ſentiment qui portent avec elles la conviction ? Qu'on parcoure avec moi la nature, qu'on l'examine, qu'on l'interroge : non-ſeulement dans ces eſprits exercés, dans ces caracteres cultivés, à qui les ſoins de l'éducation, joints à une raiſon lumineuſe, ont inſpiré le goût des arts charmants, mais dans ceux-mêmes qui ſemblent être réduits au ſeul inſtinct, dans les enfants, dans les habitants des campagnes, dans les Sauvages, dans les Barbares, dans les animaux mêmes, par-tout on re-

connoîtra que tout ce qui vit a des liaiſons naturelles, des convenances intimes, des rapports néceſſaires avec la douce mélodie.

Interrogeons la nature dans les ombres de l'enfance. Je vois un berceau, un foible enfant y pleure, une mere alarmée le menace, tonne, éclate, il redouble ſes plaintes ; elle chante, il eſt calmé. Déja il a interrompu ſes cris pour entendre des ſons plus meſurés ; il les imite même, il y répond par un murmure inarticulé : tel le jeune oiſeau, ſous l'aîle de ſa mere, apprend d'elle ſon ramage, il étudie ſes airs, il les répete, & dès avant ſon premier eſſor, il ſe prépare aux concerts des bois.

Interrogeons la nature dans l'ignorance des campagnes. Je vois un peuple groſſier, ſtupide, aveugle, qu'on lui développe les richeſſes de la poéſie, les graces de l'éloquence, les charmes de la peinture, l'induſtrie de la navigation, les beautés de l'architecture, privé de goût & de lumieres, il entend ſans comprendre, il voit ſans admirer, il reſte inſenſible, il ignore ces plaiſirs ; mais que, parmi ce même peuple, des beaux airs ſe faſſent entendre, il ſe réveille, il devient attentif, il eſt ému, le ſentiment ſe déclare, je reconnois l'humanité. Auſſi voit-on chaque jour les habitants des hameaux revenir du travail & rentrer dans les bergeries au ſon du flageolet & des muſettes, dès que l'étoile du ſoir revient ſur l'horizon : auſſi les voit-on dans les jours de leurs fêtes, danſer & fouler l'émail des prés fleuris, au bruit des chanſons & des chalumeaux légers.

Interrogeons la nature dans l'horreur des plus ſauvages contrées, de ces iſles ſéparées du reſte du monde, de ces régions barbares dont les habitants ſont auſſi féroces que les lions & les ours leurs concitoyens. Les Dieux des autres arts n'eu-

rent jamais de temples ſous ces triſtes climats, la ſeule harmonie a ſu les rendre tributaires de ſes attraits, elle ſeule a ſu pénétrer ces cœurs inacceſſibles aux autres graces : il n'eſt point de rivage ſi déſolé, ni d'échos ſi barbares qui n'aient répété des chanſons : l'amour de l'harmonie perce à travers la plus épaiſſe barbarie, à travers les plages glacées de l'ourſe & les arenes de la Zone brûlante ; les Hurons impitoyables, les cruels Macaſſars, les Caraïbes ſanguinaires, les Cannibales inhumains ont leur muſique, leurs chants de paix, de guerre, de triomphe ; avant de commencer ces feſtins homicides dans leſquels ils dévorent les captifs que la victoire leur a ſoumis, pleins d'une farouche alégreſſe, ils forment des danſes enſanglantées autour des victimes dont ils vont être les tombeaux : je dis plus, ils chantent eux-mêmes leur propre trépas : du milieu des ſupplices, du ſein des feux lents qui les entourent, ces Héros barbares rappellent leurs anciens triomphes dans leurs chanſons funebres, & conſolés par ce doux ſouvenir, il expirent dans le ſein de l'harmonie, & lui conſacrent leur dernier ſoupir.

Pour derniere preuve, ſortons ſi vous voulez, Meſſieurs, ſortons de la nature raiſonnable : interrogeons les animaux, interrogeons le peuple aîlé des airs, le peuple muet des ondes, le peuple fugitif des forêts & des rochers ; tous ſe montreront ſenſibles à l'harmonie. L'Aurore ouvre les portes du jour, la nature s'éveille ; déja les oiſeaux ranimés annoncent la lumiere & ſaluent le Soleil naiſſant par leurs concerts amoureux ; rivaux pleins d'une vive émulation, ils ſe cherchent, ils s'attaquent, ils ſe répondent, ils ſe combattent ; leurs chanſons commencent avec le jour, & ne finiſſent qu'avec lui : je me trompe, elles ne finiſſent pas même ; tu les prolonges d'un Soleil à l'autre, ſolitaire Philomele, Sirene des bois ; & quand la ſombre nuit vient impoſer ſilence à la

nature, elle te laiſſe le droit de chanter encore, & de charmer ta tendre mélancolie : l'écho veille avec toi ; avec lui tu t'entretiens de tes anciens malheurs : tes airs, tes harmonieux ſoupirs, portés au loin, diminuent l'horreur du vaſte ſilence : pour t'entendre exhaler ta peine, la ſœur du Soleil abſent promene plus lentement dans les plaines ſon char argenté ; elle s'abaiſſe, elle ſemble ſe fixer ſur ton bocage, & la Déeſſe du matin te trouve encore dans la plainte & dans les veilles amoureuſes.

C'eſt par ce goût du chant que ſouvent les oiſeaux nous en ont diſputé l'avantage & le prix ; jaloux d'une belle voix ou d'un inſtrument bien touché ſous un ombrage, ſouvent le roſſignol a défié nos plus doux accents, chantant tour-à-tour, & balançant la victoire ; laſſé enfin, plutôt que vaincu, honteux de ſurvivre à ſon ſilence, ſouvent du ſein des ormeaux il eſt tombé aux pieds de ſon vainqueur en ſoupirant, & plus d'une fois la guittare a été ſon tombeau. C'eſt ce même appas qui du fond des eaux a ſouvent attiré dans les filets les poiſſons moins craintifs ; c'eſt cet attrait qui, ſelon Pline, rend le cerf attentif aux doux accents de la flûte, le fougueux courſier ſenſible au bruit réglé du tambour, l'éléphant aux ſons audacieux du clairon ; c'eſt lui, dit Ovide, qui par la douceur du chalumeau arrêta ſouvent le loup enchanté, tandis qu'il pourſuivoit l'agneau tremblant.

Paroiſſez maintenant, Cenſeurs rigoureux, graves ariſtarques, oſez demander encore où eſt la puiſſance & le mérite de l'harmonie : toute la nature vous a répondu ; & n'ai-je point dans votre cœur un témoin ſecret contre vous-mêmes. A chaque inſtant du jour la nature vous répétera par toutes ſes voix, que l'harmonie eſt un préſent qu'elle a reçu des Cieux pour charmer ſes ennuis

& pour faciliter ſes travaux ; ainſi tout chante dans ſa peine. Que ſont dans leurs fatigues tant d'hommes que le beſoin condamne à ſouffrir pour d'autres hommes, & dont les mains, la liberté & les jours ſont vendus à des maîtres ? Que fait le laboureur matinal en traçant ſes pénibles ſillons ? Le diligent moiſſonneur au milieu des plaines brûlantes ? L'induſtrieux vigneron ſur les côteaux qu'il cultive ? Que fait le berger toujours errant avec ſon troupeau ? Que fait le forgeron laborieux parmi les flammes dont il eſt environné ? Que fait ſur le rivage le pêcheur impatient ? Que fait dans ſa priſon flottante le rameur captif, le forçat infortuné ? Que ſont tant d'autres mortels dévoués à la ſolitude ou au malheur ? Ils chantent, & par le chant ils écartent le chagrin, ils ſemblent hâter le temps, ils abregent les heures trop lentes ; ainſi le ſolitaire ennuyé chante dans ſon déſert, le voyageur dans l'horreur des bois, l'exilé dans ſa retraite, le captif dans ſes fers, le priſonnier dans ſes ténebres, l'eſclave dans les mines & dans les carrieres profondes ; du centre de la terre où il eſt enſéveli vivant, ſes chants s'élevent juſqu'à la région du jour : par un penchant invariable, par un inſtinct commun, par un goût univerſellement conſenti, tout annonce, tout atteſte que l'harmonie eſt un plaiſir néceſſaire à la nature ; ſi nous examinons les autres plaiſirs, ne leur trouverons-nous pas ou moins d'étendue, ou moins de pouvoir, une volupté moins pure, des ſenſations moins délicieuſes : il eſt des plaiſirs de caractere & d'opinion goûtés chez un peuple, inconnus aux autres : l'harmonie réunit tous les goûts. Il eſt des plaiſirs d'Arts & de Littérature accordés à peu d'hommes cultivés ; l'harmonie n'en excepte preſque aucun de ſes faveurs ; il eſt des plaiſirs muets, inanimés, qui ne parlent qu'aux yeux ſans rien dire au cœur : tels ſont les ſpectacles que nous offre le pinceau ; l'harmonie ne manque point le

ſentiment ; il eſt des plaiſirs languiſſants, émouſſés, trop uniformes ou trop tôt épuiſés ; eſt-il un plaiſir plus brillant, plus diverſifié, plus intariſſable que celui de l'harmonie, plaiſir puiſé dans la nature, plaiſir enfin ſi néceſſaire & dont la privation doit être ſi ſenſible, que le Seigneur Dieu lui-même, prêt à punir Tyr criminelle, menace cette ville par la voix du * Prophete, de faire ceſſer dans ſes murs le ſon des cythares & le plaiſir des concerts ; témoignage ſacré des charmes & de la puiſſance de l'harmonie : s'étonnera-t-on après cela qu'elle ait eu la vénération des Peuples de tous les temps & de toutes les contrées ? Troiſieme preuve de ſa nobleſſe.

Ne peut-on pas, Meſſieurs, dire d'une belle voix ce qu'on dit de la beauté même, qu'elle eſt citoyenne de tous les pays, qu'elle eſt, comme la langue de l'amour, la même pour tous les peuples, & qu'elle porte par-tout les marques de l'empire ? En effet, comme la beauté, une voix brillante n'eſt nulle part étrangere, par-tout elle a ſes droits victorieux : Reine des Rois mêmes ; elle peut parcourir l'Univers en Souveraine : ſous quelque Ciel qu'elle ſe trouve, ſemblable à l'aſtre du jour, elle n'eſt jamais hors de ſon empire, & par-tout où il eſt des cœurs, elle a des ſujets & des autels. Tel a été chez toutes les races l'éclatant avantage de l'harmonie. Les autres arts, depuis leur naiſſance, ont vu ſouvent leurs honneurs interrompus, ſoit par les fureurs de Mars, ſoit par les regnes contraires aux Muſes : il a été des ſiecles de ténebres, des temps léthargiques, des jours de décadence & de barbarie, pendant leſquels le Dieu du goût étoit exilé du monde, les lettres ſavantes anéanties, les Muſes muettes, les Arts au tombeau, ſans adorateurs & ſans Mécenes, enfin toutes les ſciences

* *Ezéchiel*, 26. 13.

éclipſées ou voilées dans un coin de la terre ; mais dans cette nuit commune, jamais la muſique ne perdit ſes clartés ; ſes rayons percerent toujours à travers les nuages de l'ignorance ; jamais ſes temples ne furent déſerts ni ſes autels ſans fleurs : écoutons les témoins qui nous en reſtent dans les monuments ſacrés & profanes, ils nous diront que tous les ſiecles, & ſur-tout les ſiecles polis, ont été marqués par des honneurs conſtamment décernés a l'harmonie ; ils nous diront qu'elle a été recommandée par les plus ſéveres philoſophes, cultivée par les plus grands Héros, chérie dans les plus ſages républiques, illuſtrée par les plus puiſſants Monarques, la ſcience favorite des Conquérants & des Rois ; l'Egypte nous dira que le dernier * de ſes Ptolomées, s'honora du nom dû à l'harmonie, ſur le modele des ** Magiſtrats de Theſſalie : ſi nous nous arrêtons un inſtant chez les Grecs, ils nous rappelleront que leur Olympe étoit peuplé de Dieux amateurs de l'harmonie, que leur Parnaſſe, temples des concerts parfaits, étoit préſidé par le Souverain de la lyre ; que les plaiſirs de leur Eliſée immortel étoient des concerts éterniſés ; que les tourments de leurs Tartares n'étoient pas ſeulement un enchaînement de tortures, un océan de feux implacables, mais encore une diſcorde de voix, une horrible confuſion de cris douloureux, une diſſonnance éternelle de gémiſſements lugubres ; ils nous apprendront que dans les beaux ſiecles d'Athenes, il étoit honteux d'ignorer la muſique ; que les Sages de l'Aréopage étoient ſes Diſciples ; qu'elle étoit une des parties de la politeſſe Attique ; que Socrate lui-même, ce mortel eſtimé des Dieux, & loué par eux, apprit de nouveau, dans ſa vieilleſſe, à toucher le luth ; que quiconque vivoit

* *Ptolomée Auletes.*
** *Les Proorqueſtres. Lucien.*

ſans goût pour cet art, étoit regardé comme un mortel ſtupide, qui n'avoit jamais ſacrifié aux graces ; ainſi dans un feſtin, Thémiſtocle ayant refuſé de prendre la lyre à ſon tour, fit naître le préjugé d'une éducation négligée. De cet amas de temoignages, il réſulte, je l'avoue une preuve lumineuſe & ſatisfaiſante ; mais c'eſt peu, oublions tant d'éloges humains, foibles crayons de la dignité de l'harmonie, ne prenons que ſur les autels les guirlandes dont nous la couronnons : oui, Meſſieurs, c'eſt ſous cet aſpect ſacré que j'aime ſur-tout à enviſager les honneurs diſtingués de cette ſcience majeſtueuſe ; j'aime à la voir ſinguliérement préférée à toutes les autres, pour parler aux Dieux, pour leur porter l'encens du monde, pour publier leurs grandeurs, pour déſarmer leur colere. Jettons un regard ſur toutes les religions de tous les tems ; ici les temples d'Iſis & d'Oſyris retentiſſent du ſon des cyſtres de Canopes, là dès l'aube du jour, les Mages de la Perſe & les Ignicoles prennent leurs harpes d'argent pour recevoir le Soleil prêt à ſortir du ſein de l'onde, pour obtenir ſes premiers regards, & pour adorer dans cet aſtre le feu éternel, le radieux Oromaze, Dieu de leurs peres ; plus loin le noir Brachmane remplit les bords du Gange des hymnes de l'aurore ; ici les rives grecques répetent chaque jour le nom de Jupiter Olympien ; là, les rives Heſpériennes retentiſſent des danſes guerrieres & du chant des Saliens, tandis que les rivages germaniques & les échos de nos contrées répetent au loin le nom du ſanguinaire Teutatés chanté par les Druides. Ainſi l'ont pratiqué tous les Peuples ; ils chantoient dans leurs myſteres, non-ſeulement pour parler aux immortels ſur des tons ſupérieurs au langage vulgaire, mais encore pour fixer l'attention du peuple aſſemblé, pour pacifier les ſens, pour régler les eſprits par la juſteſſe des ſons, pour échauffer les cœurs, pour les préparer à la pré-

ſence des Dieux ; que dis-je cependant ? pourquoi m'arrêter ſi long-tems ſur les honneurs de la muſique idolâtre ? C'eſt à toi ſeule, ce n'eſt qu'à tes ſacrés accords que je dois ma voix, harmonie ſainte du peuple choiſi, toi qui portas ſi ſouvent aux pieds du Dieu d'Iſraël les hommages reconnoiſſants de ſon Peuple ; n'étoit-ce pas ſous tes auſpices que les Iſraëlites s'avançoient au combat ? Précédés des enſeignes triomphantes du Seigneur, les chantres conſacrés marchoient à la tête des bataillons ; uniſſant leurs voix ſublimes aux inſtruments militaires, ils imploroient les ſecours du Dieu des armées ; & ne durent-ils pas même un triomphe à l'harmonie ? Joſué aſſiege Jéricho, ce n'eſt point à l'effort des armes que cette conquête eſt réſervée : par l'ordre ſuprême du Ciel, les ſept premiers Sacrificateurs prennent des trompettes harmonieuſes, Jéricho va périr, les trompettes ſonnent ſa ruine, ſes tours chancellent, le Seigneur parle, les murs tombent, Jéricho a été.

Mais franchiſſons le vaſte intervalle des tems, hâtons-nous d'arriver aux jours de David, époque la plus magnifique des honneurs de l'harmonie, c'eſt par ce Roi que nous la verrons introduite dans les tabernacles du Seigneur ; elle y entre ſuivie des filles de Sion pour ſoutenir la majeſté du lieu ſaint, pour augmenter la pompe des Sacrifices, pour relever le ſpectacle de la religion : David lui-même précede, en danſant, l'Arche auguſte ; il regle ſes pas légers ſur les ſons de ſa harpe raviſſante ; dans tous ſes cantiques, monuments éternels de ſon amour, il demande que ſes accords ſoient mille fois répétés ſur la cythare, ſur la cymbale, ſur l'orgue, ſur la trompette ; il réveille tous les échos du Jourdain, il invite la nature entiere à chanter ſon Auteur, à ne faire de toutes ſes voix qu'un concert de louanges, de gratitude & d'adorations unanimes : auſſi les ſoins & les bienfaits de ce Prince religieux

avoient-ils rendu les Lévites les premiers muſiciens de l'univers : ainſi le publioit la renommée. C'eſt par-là que, pendant les jours de la captivité, les peuples de l'Euphrate invitoient les triſtes Hébreux à leur apprendre quelques-uns de leurs airs ſi vantés ; mais Iſraël exilé ne peut chanter loin des champs de Solime ; il ne peut que gémir, ſes harpes en ſilence ſont ſuſpendues aux ſaules du rivage : tel l'oiſeau captif néglige ſon chant, ou ſi ſon goſier s'ouvre quelquefois, ce n'eſt qu'aux ſoupirs ; ſa voix eſt morte aux délectables accents. Enfin, Meſſieurs, parcourez toutes les pages de la loi antique, par-tout vous rencontrerez, ou des concers de louanges, ou des cantiques de victoires, ou des chants de funérailles ; il ſemble qu'aucune voix mortelle n'eſt digne de l'oreille du Seigneur, ſi elle n'eſt portée au trône de la Toute-puiſſance ſur les aîles de l'harmonie, au travers des nuages d'encens. Dans des ſacrifices plus parfaits, la loi nouvelle a conſervé à la muſique ſa place dans les ſanctuaires. Oui, dit l'oracle de l'Afrique, le paſteur & l'ornement d'Hippone : » Je ne puis trop ap-
» prouver les chants dont retentiſſent nos temples ;
» par ces auguſtes accords je me ſens vivement ému ;
» pénétré de cette horreur ſacrée qu'inſpire la de-
» meure de Dieu, frappé d'un reſpect profond, ſaiſi
» d'une ſainte ivreſſe, nouveau Paul, je ſuis dans les
» Cieux ; mon eſprit eſt enlevé au deſſus de lui-mê-
» me, il s'élance juſqu'au triple trône du Très-Haut,
» il ſe croit admis aux concerts éternels des intelli-
» gences ſuprêmes, & mon cœur embraſé va ſe per-
» dre dans le ſein de la Divinité. »

Dans cette uniformité de ſuffrages acquis à l'harmonie, peut-il être une vénération plus marquée, plus ſuivie, plus inconteſtable ? Cette gloire de l'Art a toujours rejailli ſur ſes Artiſtes ; ſouvent les favoris de l'harmonie furent illuſtrés par les couronnes, par les lauriers, par les pompes triompha-

les, par les applaudiſſements des théatres, par des ſtatues érigées, par des mauſolées, par des inſcriptions mémorables, par les honneurs même de l'apothéoſe, enfin par tous les monuments publics inventés chez les peuples divers pour immortaliſer les talents : de-là ils ſont encore une nation chere & ſacrée aux mortels ; avantage ſouvent refuſé aux nourriſſons des autres ſciences : on évite un Sophiſte, on néglige un Géometre, on fuit un Critique, on ſiffle un Chymiſte, à peine remarque-t-on un Grammairien ; on aime au contraire, on recherche un éleve de l'harmonie : il eſt le citoyen de toutes les contrées, l'homme de toutes les heures, l'égal de tous les hommes de goût & de ſentiment, le monde entier eſt ſa patrie : de là vient encore que le ſouvenir des Muſiciens illuſtres des ſiecles ſupérieurs eſt beaucoup plus aimable & plus précieux à l'eſprit & à l'humanité que le ſouvenir des Conquérants les plus renommés : faux héros, tyrans réels, les Conquérants étoient nés pour la perte du Monde, les Muſiciens illuſtres pour ſon bonheur: les uns, avides de funérailles, ont porté les larmes, la diſcorde, la mort : les autres, toujours bienfaiſans, toujours applaudis, ont porté par-tout la paix, la concorde, le plaiſir ; la terre conſternée s'eſt tue devant ceux-ci ; par ceux-là, la terre raſſurée a retenti de ſons pacifiques ; les Conquérants couronnés de ſanglants lauriers, ſont ſortis de la vie ſouvent par une fin précoce, toujours chargés de la haine des peuples indignés, perdus ſans être pleurés : les Muſiciens fameux, couronnés de myrthe & de roſes, & paiſiblement expirés, ont emporté chez les morts les regrets des Nations. Oui, le nom d'un tendre Orphée ſera toujours plus chérement gardé au temple de mémoire que le nom d'un fougueux Alexandre.

Telle eſt la nobleſſe de la muſique, nobleſſe fondée ſur l'antiquité de ſon origine, illuſtrée par ſa

puiſſance ſuprême, confirmée par la vénération de tous les temps & de tous les peuples. Mais aux preuves de ſa dignité, joignons celles de ſon utilité, louange pour cet art plus délicate encore que la premiere.

SECONDE PARTIE.

QUand la muſique ne ſeroit qu'un art enjoué, qu'une ſcience riante & de pur agrément, par-là même ne ſeroit-elle pas une ſcience utile, un art même néceſſaire ? Car eſt-il rien de plus néceſſaire à l'homme qu'un plaiſir innocent ? Le plaiſir n'eſt-il pas chaque jour un des beſoins de l'humanité ? Mais allons à la conviction par des routes moins détournées. La République doit à l'harmonie de plus ſolides bienfaits que des plaiſirs infructueux. Je ſais, Meſſieurs, que j'avance un paradoxe, diſons mieux, une vérité peu développée, mais à qui il n'a manqué que l'occaſion d'éclorre : oſons donc l'amener à la lumiere, lui donner ſes couleurs, & la revêtir de toutes les preuves que la réflexion & l'expérience offrent de nous en fournir. Au reſte, je ne haſarde point un ſentiment iſolé & ſans Auteurs, quand je ſoutiens que le mérite de la muſique ne ſe borne point au gracieux, & qu'il s'étend juſqu'à l'utile ; je ne fais que me ranger au ſentiment reçu chez la ſage antiquité. En effet, ſi l'importance de cet art n'avoit été dès-lors reconnue, les Légiſlateurs de l'Egypte, de la Perſe, d'Athenes, les maîtres des nations auroient-ils fait une loi de l'harmonie ? S'ils n'avoient jugé ſa durée néceſſaire aux deſtins heureux des Empires, l'auroient-ils fait marcher de front avec la Religion ? l'auroient-ils munie de ce ſceau conſacré par la main de l'immortalité même ? Lycurgue, en voulant former une République de Héros, auroit-il inſcrit l'harmonie dans le livre auſtere des loix de Lacédé-

mone ? Auroit-on lu cette inſcription ſur la façade de l'Ecole de Pythagore : *Loin d'ici , Profanes , que perſonne ne porte ici ſes pas, s'il ignore l'harmonie ; Profanes, loin d'ici ?* Platon en auroit-il admis l'étude dans ſa République de Sages, ou d'autant de Dieux ? Ariſtote ſon Diſciple, & tant d'autres Philoſophes, Héros du Lycée, du Portique, du Prytannée, du Capitole, en auroient-ils recommandé l'uſage, comme d'une ſcience également née pour le bien des mœurs, pour le progrès des vertus, pour l'embelliſſement des Arts, pour l'union des humains, pour la paix du monde ? Voilà les maîtres dont j'apprends l'utilité de l'harmonie. Si je m'égare ſur les traces de ces guides illuſtres, il eſt plus beau d'errer par cette hardieſſe généreuſe à dévoiler des vérités nouvelles qu'offre un haſard heureux, que de ramper avec ces ames foibles, ces eſprits trop ſages ou trop ſuperſtitieux, ces génies ſerviles qui n'oſent ſortir un inſtant du cercle des vérités établies, ni marcher dans des routes, s'ils n'y trouvent des veſtiges. Mais non, Meſſieurs, ce n'eſt point par la date ancienne de ce ſentiment, ni par les grands noms de ſes premiers partiſans que je dois vous perſuader ; ſans prétendre ſubjuguer votre raiſon, ni forcer votre conſentement, je veux que convaincus par vos lumieres, vous vous rendiez vous-mêmes à l'évidence.

Nous pouvons enviſager la République ſous deux rapports, & comme un Etat politique, & comme un Etat littéraire ; une ſcience, pour mériter le nom d'utile, doit également contribuer au bonheur du premier, & à l'embelliſſement du ſecond ; elle doit, pour le bonheur de la République politique, épurer, polir les mœurs, adoucir, rectifier les paſſions, unir, aſſocier les eſprits des citoyens ; elle doit, pour la gloire de la République littéraire, enrichir, aider, embellir les arts ſavants ; or peut-on conteſter à l'harmonie ce double titre ?

Utile aux mœurs qu'elle purifie, utile à l'union des esprits, elle est conséquemment utile à la République politique ; utile aux doctes arts qu'elle embellit, elle est utile conséquemment à la République littéraire.

Si le pouvoir des accords seuls est si grand sur les cœurs, quelle puissance ne doivent point avoir sur les mœurs des préceptes embellis par ces mêmes accords, vivifiés par leur charme inexprimable ; car tel fut toujours & tel doit être encore le but de la sublime harmonie. Dans ses vraies caracteres elle est une science instructive, mais plus enjouée que les autres sciences : elle est une philosophie aimable, mais plus précise, plus efficace, plus agissante que les autres philosophies ; elle est une morale vertueuse, mais moins glacée, moins aride, moins pesante que celle des Zénons & des Chrisippes, mieux apprêtée, plus mesurée à nos foiblesses, plus appropriée au goût de l'humanité. Ainsi le pensoient les premiers Sages, les Rois philosophes, & les premiers Législateurs des Monarchies antiques ; ils avoient étudié l'homme, ils l'avoient vu dès-lors tel que nous le voyons encore aujourd'hui ; l'esprit humain né libre, & peut-être rebelle, ne souffre des maîtres qu'à regret ; impatient de tout joug, honteux d'avouer ses ténebres, jaloux de son indépendance naturelle, sur-tout dans ses opinions, il ne se plie qu'avec peine aux préceptes d'autrui, il ne consent point volontiers qu'une autorité étrangere regne sur ses sentiments ; dans quel dédale d'illusions & de prestiges ne va-t-il pas s'engager, s'il marche *indéfendu*, si la raison, telle qu'Ariane, ne lui offre le fil secourable ! Que d'écueils, que de précipices entr'ouvers autour de lui vont l'engloutir, s'il est laissé à lui-même, s'il vogue sans Pilote & sans bousole, sans phare & sans étoiles ! Il faut donc lui trouver un maître ingénieux qui n'affecte point l'air de maître, qui

n'en prenne jamais les tons altiers, qui par des chemins détournés & couverts vienne réformer ſes idées, ſans révolter ſa délicateſſe ; qui ſache l'intéreſſer, lui préſenter le devoir ſous l'air du plaiſir, le mener au vrai par des ſentiers fleuris, & le tromper enfin au profit de ſa raiſon : telles étoient les vues politiques, les reſſorts délicats, & les regards ingénieux des Sages dont j'ai parlé. Or ce Protée habile, ce maître aimable des mœurs, ils crurent l'avoir trouvé dans l'art chéri dont je vous offre l'image. Dès-lors les Prêtreſſes de l'harmonie chanterent, ſur le ton majeſtueux du mode Dorique, le culte des Dieux, les nobles ſentiments, le reſpect des loix, l'amour de la patrie, le mépris de la mort & l'immortalité. Ainſi la leçon paſſa dans les ames à la faveur de l'agrément ; le plaiſir de l'oreille devint le maître du cœur, & de ces jeux l'eſprit remporta la connoiſſance du vrai & l'empreinte des vertus.

Ton but ſeroit-il donc changé, héroïque harmonie ? Pourquoi ne pourrois-tu plus ſur les mœurs ce que tu pouvois autrefois ſur elles ? Mais ce doute t'eſt injurieux ; dans la licence même de nos jours, tu gardes encore tes droits ſouverains, tu viens répandre encore tes clartés, tu ſais inſtruire & toucher ; ici tu célebres les vertus tranquilles du citoyen, là, les vertus éclatantes du Héros ; ici, tu chantes l'innocence couronnée, là, le crime foudroyé ; ici, tu viens réveiller l'oiſive indolence des Grands endormis ſur les roſes : juſques dans les bras de la molle volupté, tu viens leur apprendre des vérités qu'ils n'aiment point à lire ; l'amour de tes agréments leur fait regagner ce que le dégoût de la lecture leur fait perdre d'inſtructions ; ici, tu attires l'impie dans les temples ſaints, oui l'impie même ; ſon oreille fermée aux autres préceptes, peut encore s'ouvrir à tes ſons pénétrants ; là, tantôt par tes froudroyants accords,

troublant

troublant les airs effrayés, tu frappes, tu intimides, tu consternes le profanateur, tu lui peins un Dieu vivant, terrible, inévitable, qui descend la flamme à la main, porté sur les aîles des tempêtes, précédé des tonnerres exterminateurs, & suivi par l'Ange de la mort. Dans tes sons menaçants l'impie croit entendre la marche formidable de son Juge, le bruit de son char de feu, la chûte des torrents enflammés, l'horreur du noir abyme, l'arrêt irrévocable; tantôt par des symphonies plus douces & plus consolantes, tu suspends son effroi, tu lui rends la confiance, tu lui peins dans un nuage de fleurs le Dieu de la clémence prêt à pardonner, si l'impie fait gémir, &, la cendre sur la tête, éteindre dans ses larmes les feux de l'éternelle vengeance. En dis-je trop, Messieurs? N'avez-vous pas souvent éprouvé vous-mêmes les grands sentiments que l'harmonie fait produire dans les Sanctuaires, & ce pouvoir qu'elle a sur les esprits & sur les mœurs?

Doutera-t-on qu'elle sache éclairer, ennoblir, élever l'esprit? Ignore-t-on que les éleves de Zoroastre commençoient la journée par un concert harmonieux; ils vouloient par-là préparer l'ame à contempler la vérité, persuadés que par les mouvements doux & mesurés de la musique, l'ame, retirée dans elle-même, entroit dans cette égalité, dans ce silence des sens, & dans cet équilibre parfait que demandent les spéculations épurées, & qu'ainsi affranchie des obstacles de la matiere & de la chaîne des passions, elle s'élançoit sur des aîles plus rapides au temple du vrai, au commerce des intelligences éthérées, à la confidence des Dieux. Ces mêmes Sages terminoient la journée au son des flûtes douces & des airs Lydiens, pour ramener l'esprit égaré pendant le jour sur des objets étrangers, pour mieux l'apprêter aux faveurs du

Dieu des pavots, & pour appeller le paiſible ſilence & les ſonges riants.

Doutera-t-on que la muſique ſache calmer les paſſions violentes? Les annales de l'hiſtoire & les faſtes de la poéſie nous montreront par elle la rage déſarmée, la fureur fléchie, la ſédition étouffée, la colere ralentie, l'audace réprimée, l'impétuoſité d'Achille tempérée par la lyre; & les pages ſaintes nous peindront ſouvent le perfide Saül ramené des fougues infernales par les accords du jeune Paſteur de Sion : attirée du Ciel par l'harmonie, la paix deſcendoit dans le cœur de ce Prince jaloux. Eſt-il, Meſſieurs, eſt-il aucune autre ſcience profane ſi maîtreſſe des mœurs? Car enfin, levons le bandeau du préjugé & de l'éducation, prenons des yeux un peu philoſophiques, éclairons-nous ſur le vrai prix de ces ſciences ſervilement adorées du peuple lettré; n'outrons rien, mais auſſi oſons ne rien taire, oſons nous munir d'un ſage pyrrhoniſme, & par une idolâtrie littéraire, indigne du vrai goût, ne fléchiſſons point le genou devant ces vaines idoles, qui peut-être ne doivent avoir des autels que chez la prévention crédule & le ſuperſtitieux vulgaire : répondez donc, vous, leurs adorateurs ſcrupuleux, rendez compte de votre culte, parlez; que ſert aux mœurs la profane éloquence? Enchantereſſe des ſens, elle excite un bruit brillant dont l'oreille eſt flattée, mais que le vent emporte bientôt, & dont rien ne va juſqu'au cœur, ſemblable à ces feux légers, à ces flammes volantes & dociles, que l'art induſtrieux décrit dans les airs, feux qui dans un même inſtant naiſſent, brillent, & s'évanouiſſent, ſcience ſpécieuſe & trop ſtérile, qui donne à la république de plus opiniâtres parleurs, ſans lui donner de meilleurs citoyens.

Que ſervent aux mœurs tous ces arts que nous devons à l'oiſiveté des Prêtres de l'Egypte, l'exacte géo-

métrie, l'audacieuſe aſtronomie, la profonde algebre? Tandis que l'eſprit s'enſévelit dans les calculs ou s'égare dans les Cieux, ou s'abyme dans les ſombres méditations, qu'en revient-il aux vertus? Sciences trop indifférentes qui donnent tout à la ſpéculation, peu au ſentiment, rien à l'homme.

Que ſert aux mœurs l'étude de la Grammaire & des Langues, ou plutôt la ſcience des ſyllabes? Tandis qu'elle plonge la mémoire dans un cahos de paroles, le cœur oiſif reſte dans un vuide honteux : Science ſuperficielle & beaucoup trop puérile, qui nous apprend à nommer les vertus ſans nous apprendre à les acquérir.

Que ſert aux mœurs l'étude vantée de l'hiſtoire? Que nous conſerve-t-elle? Le dénombrement des erreurs de tous les temps, la liſte des malheurs illuſtres, des crimes heureux, des paſſions traveſties en vertus; honteuſes archives, triſtes monuments de l'humaine folie! Là, que trouverons-nous? Les caprices des peuples, les fautes des Rois, les révolutions, les décadences, l'empire antique de l'opinion & de l'intérêt, le regne du haſard, le long tableau de toutes les miſeres de nos aïeux, tableau funeſte, ſcene déplorable, que le voile de l'éternel oubli devroit plutôt dérober à jamais aux regards de la poſtérité; ſcience de l'hiſtoire, ſcience ſouvent déſolante, qui préſente plus de coupables exemples à fuir que de vertueux modeles à ſuivre.

Enfin, que ſert aux mœurs ce petit talent de Theſes & de Sophiſmes qui ſe donne le nom de Philoſophie; chimeres ſurannées, ſyſtêmes vagues, captieuſes fadaiſes, erreurs plus ou moins heureuſes, guerre de raiſonnements où la raiſon reſte neutre, labyrinthe où la vérité s'égare ſans ſe retrouver; voilà tout l'art: ſcience futile & mépriſée, ou plutôt ignorance traveſtie qui s'adore & s'encenſe elle-même, & perd à diſputer le temps de penſer & de ſentir.

Telles ſont pourtant, telles ſont les ſciences préten-

dues dont on occupe nos plus beaux jours. O perte irréparable, perte trop peu regrettée! Que d'heures charmantes immolées à l'ennui & à l'inutilité! C'eſt acheter bien cher des erreurs! O trop courte jeuneſſe! O jours charmants! que n'êtes-vous plutôt conſacrés à la culture du cœur, à l'étude du vrai bien, à l'embelliſſement des mœurs, qu'aux minuties claſſiques ou à d'autres arts qui ſeroient inutiles ſi l'on ſavoit encore n'étudier que la ſimple nature, n'entendre que ſon langage, & n'eſtimer que ſes loix. Oui, Meſſieurs, & je ne puis trahir ma franchiſe; mais ſuivez ſans écart le fil de ma penſée: Que l'éloquence judiciaire ſoit utile à l'explication des loix, & aux divers intérêts des peuples, que les langues ſoient utiles aux voyages; que l'aſtronomie ſoit utile à la navigation, la géographie à l'art militaire, la géométrie aux fortifications, la ſcience des nombres au commerce, la botanique aux ſoulagements des maux; que l'étude de l'hiſtoire ſoit utile à notre curioſité, l'étude de la politique à l'art de gouverner, l'étude de la logique au talent prétendu de raiſonner: j'en conviendrai avec vous; mais auſſi vous conviendrez avec moi que l'utilité de ces ſciences tombe rarement ſur le fond des mœurs; que ces ſciences ſont étrangeres à l'homme, agréables peut-être à ſon eſprit, mais inutiles à ſon cœur; que l'harmonie ſeule jouit d'un pouvoir beaucoup plus perſonnel & plus marqué ſur ce cœur; qu'elle en ſait manier tous les replis; qu'elle en ſait faire jouer les reſſorts les plus ſecrets, & que des ſens charmés elle paſſe aux ſentiments, preuve invincible de ſes avantages: elle eſt donc utile en particulier aux mœurs de chaque citoyen; ce n'eſt point tout, elle eſt encore utile en général à la ſécurité & au bonheur du corps entier de la république politique.

L'union des citoyens eſt la baſe des trônes, le ſceau des monarchies, l'appui des diadêmes; les

plus fermes empires, avant d'être renverſés par les guerres étrangeres, avoient été d'abord ébranlés par les guerres inteſtines, par les troubles anarchiques, par les diſcordes civiles, aidés dans leur chûte par ceux-mêmes qui doivent en être les ſoutiens & les boulevards. Non la patrie n'a point d'ennemis plus funeſtes que des citoyens diviſés; mais eſt-il une égide plus impénétrable aux traits de la diſſenſion que la tranquille harmonie? L'olive à la main, la paix la précede, l'amitié la conduit, le plaiſir marche à ſes côtés, la concorde la ſuit, les cœurs conquis volent en foule autour d'elle. N'eſt-ce point elle qui unit les citoyens par d'aimables nœuds, qui les aſſortit, qui les égale, qui les range ſous les loix d'une charmante ſociété? Chez elle tout eſt calme, tout eſt ami, tout agit d'intelligence; chez elle on n'entend ni la voix de la diſcorde, ni les rumeurs populaires, ni le tumulte importun de l'école; ni les hurlements effrenés des bancs, ni les clameurs des tribunaux, mais ſeulement les agréables accords, les acclamations favorables, les doux applaudiſſements. L'harmonie alluma-t-elle jamais ces feux funeſtes à l'Etat, ces incendies, ces guerres d'opinions, de preſtiges, d'erreurs, ces diſſenſions ſophiſtiques pour réaliſer des chimeres, ces ſchiſmes littéraires formés plutôt pour combattre la vérité que pour la défendre, ces querelles d'une ſecte armée contre l'autre ſous différents drapeaux; ces diviſions, ces haines, monſtres nés dans le ſein des autres ſciences? De leur ſein il s'eſt élevé ſouvent des citoyens turbulents, inquiets, pernicieux, que la diſcorde, la révolte, le faux zele avoient nourris dans les ténebres des ſolitudes, & qui n'ont paru dans l'univers que pour en troubler la paix. Mais l'hiſtoire, ce témoin fidele des tems, reproche-t-elle aucun de ces forfaits à la ſcience pacifique que je vante? Quel ſiecle, quelle contrée ſe plaignit jamais d'elle? De quel ſang

fut-elle jamais teinte ? Ses éleves, loin d'être jamais des citoyens dangereux, n'eurent-ils point toujours ce caractere facile, sociable & poli, né pour les douces liaisons ? Caractere si nécessaire à la tranquillité de la république, caractere que les sciences graves ne donnent point, qu'elles ôtent même souvent. Quelle étrange différence de mœurs entre le peuple savant & les amants de l'harmonie ! Pénétrons dans ces réduits ténébreux dont les ennuis gardent l'entrée, dans ces antres inaccessibles aux ris, où regne, loin du jour & dans le silence, l'immobile & morne savoir : là j'apperçois des hommes atrabilaires, hagards, intraitables, des fronts ridés, chargés d'épais nuages, couverts d'un deuil éternel : des misanthropes rêveurs, malheureux par choix, folles victimes des veilles cruelles, martyrs d'un système inutile au bonheur, vieillis dans un cahos de réveries, brouillés pour toujours avec les graces, des Ecrivains glacés & pesants, foibles échos de l'antiquité, ensévelis dans un amas confus de notions vagues, mais privés du vrai goût, nécessairement incapables des délicatesses de l'esprit, des feux du génie, des finesses de l'art. Que je les tire de ces lugubres tanieres pour les transporter un moment dans le commerce de la vie & dans les devoirs du citoyen ; déconcertés, interdits, distraits, presque absents ; ils tombent à chaque pas, à chaque instant ils choquent les bienséances, ils manquent les égards, ils blessent les convenances ; bientôt enfin ennuyeux & ennuyés, incapables d'un doux commerce, ils fuient, ils retournent aux obscurs Lycophrons & aux mélancoliques Saumaises ; déjà ils sont rentrés dans la poussiere grecque & latine, leur unique élément, semblables à ces oiseaux nocturnes & funebres qui vivent ensévelis loin de la lumiere & loin du commerce des autres oiseaux : voilà sans doute des citoyens bien utiles à la répu-

blique, à la patrie, à leur siecle ! par leur utilité jugez de celle des sciences qu'ils adorent : grand Dieu ! quelle société uniroit l'univers, si tous les hommes étoient des savants ! une vie pareille n'est-elle point une espece de néant ? Mais fuyons ces voûtes ténébreuses, sous lesquelles nous nous sommes trop long-tems arrêtés ; entrons maintenant sous ces portiques gracieux, sous ces berceaux de verdure, où par de charmantes voix, l'harmonie nous appelle : ici tout enchante les regards ; je n'y vois que des fronts ouverts à l'alégresse, que des yeux riants & sinceres, que des esprits cultivés, ornés enrichis des plus brillantes idées de la poésie & de la fable ; que de vrais citoyens, aimables & aimés, officieux & reconnoissants, unis & heureux : là regnent dans les doux loisirs, la sympathie, l'amitié, les amours ; là le premier mérite est d'être aimable, la premiere science est d'être heureux, & les talents ne sont rien s'ils ne vont au plaisir, à l'union, au bonheur.

Prévenons une objection que la critique prépare sans doute : » la musique, dira-t-on, n'est qu'une » science molle, un art efféminé, propre seule- » ment à énerver les cœurs, à en amortir le beau » feu, à éteindre les courages. « Eh quoi ! si telle étoit la foiblesse de cet art, Mars, le Dieu des grands cœurs, auroit-il de tout tems placé sur son char l'harmonie à côté de la victoire ? N'auroit-il point retranché dès long-tems les symphonies militaires des combats, ces sons semblables au tonnerre, ce bruit de la trompette & du clairon, ces airs du fifre & du hautbois, ces tons du tambour & des tymbales éclatantes ? S'il n'avoit toujours reconnu dans l'antiquité guerriere & chez toutes les nations magnanimes, que ce concert martial est l'ame de la guerre ; que ce mêlange de sons mâles & vigoureux que forme l'airain mugissant, éleve les esprits, qu'il échauffe les

cœurs, qu'il enhardit les lâches, qu'il enflamme les braves, qu'il dérobe le bruit formidable de ces machines terribles qui vomiſſent la foudre & la mort ; qu'il cache les ſifflements des javelots, les clameurs confuſes, les plaintes des mourants, qu'il empêche la conſternation & les terreurs, que de la déroute il rappelle à la charge; qu'enfin ces fanfares guerrieres allument une chaleur héroïque dans tous les rangs ; qu'elles égaient le théatre de la fureur ; qu'elles embelliſſent la mort même. Les Spartiates, en ordre de bataille, le front ceint de fleurs, la lance levée, marchoient au combat comme à une fête au ſon de l'hymne de Caſtor ; un chœur de flûtes, conduit par Tirtée, régloit la marche de cette armée de Héros, l'élite de la Grece : ſelon les loix de la patrie, chaque guerrier étoit obligé de ſuivre les accords des flûtes, de les marquer d'un pied ferme, & de faire répondre à chaque meſure chacun de ſes pas intrépides. Par-là les Chefs des Phalanges pouvoient aiſément reconnoître s'il étoit parmi leurs ſoldats quelque lâche qu'il fallût retrancher des rangs, s'il étoit quelque cœur timide à qui l'épouvante fît manquer la cadence, & qu'il ne s'avançât point à la mort d'un pas égal ; de ce même ſecours naiſſoit une valeur réglée, plus efficace qu'une folle fureur. Maintenant qu'on diſe encore que l'harmonie énerve les courages, qu'elle n'eſt d'aucune utilité, tandis que Mars avoue que ſans elle il compteroit moins de Heros, la ſociété moins d'eſprits aimables, la république politique moins d'utiles & de vrais citoyens. Achevons ce portrait, & voyons rapidement en quoi la muſique eſt utile à la republique littétaire ; elle en ſut toujours enrichir, aider, embellir les arts.

Je traverſe la nuit obſcure des âges, je remonte à l'origine des plus beaux arts littéraires : je les vois, comme autant de ruiſſeaux différents, prendre leur ſource dans la féconde harmonie. Dans l'ordre

des temps, la poéſie la premiere s'offre à mes regards; les vers nâquirent du chant : d'abord la voix forma des ſons, la réflexion y joignit enſuite des paroles arrangées, & meſura des vers aux modulations naturelles du goſier; nulle poéſie pour lors ſans muſique : & ſi depuis la poéſie marche ſouvent ſeule, elle porte cependant toujours un air ineffaçable de proximité, des convenances marquées, des traits parlants qui la font reconnoître pour la fille de l'harmonie. N'a-t-elle point gardé toujours des ſymboles & des attributs qui lui ſont communs avec la Déeſſe des accords ? Trompette de Virgile & du Taſſe, lyre d'Horace & de Malherbe, luth d'Anacréon & de Chapelle, pipeaux de Théocrite & de Ségrais : pourquoi la poéſie tranſporteroit-elle tous ces noms divers d'inſtruments aux divers génies de ſon art, ſi elle n'aimoit à reſſembler toujours à l'harmonie dont elle eſt émanée, ſûre de mieux plaire par cette gracieuſe reſſemblance ? De là ces rimes ſonores, ces tons lyriques, ces repos réglés, tout ce langage harmonieux qui caractériſe les beaux vers, qui échauffe l'ode héroïque, qui éleve la majeſtueuſe épopée, qui anime la riante églogue, qui nous intéreſſe aux ſoupirs de la tendre élégie, qui ſait enfin paſſionner, émouvoir, enchanter.

Je t'entends, noble Melpomene; remplie de gratitude pour l'harmonie, tu te plais à nous raconter comment tu lui dois auſſi l'origine & les progrès de ton art chéri : des chanſons conſacrées au Dieu de l'automne, tu vis éclorre la tragédie; quand enſuite des fêtes tumultueuſes des campagnes & des charriots de Theſpis, tu la vis paſſer au ſein des villes & devenir un ſpectacle ſérieux & régulier, ne vis-tu pas auſſi la muſique monter avec elle ſur les théatres de la Grece, & par les chœurs chantants, partager avec la tragedie Grecque l'empire des ſpectacles, & les ſuffrages de l'Attique ? Si l'ancienne tragédie Romaine mérite quelqu'un de nos regards, (car les Romains,

ces maîtres du monde, ne le furent jamais de la ſcene,) ne la verrons-nous pas auſſi décorée & ſoutenue par l'harmonie ? Nous en avons * plus d'un témoignage chez le Prince de l'éloquence latine.

Outre l'art pompeux du cothurne embelli par l'harmonie, que n'ai-je le temps de vous détailler tout ce que l'art de la riante Thalie dut autrefois aux ſecours des flûtes Tyriennes, ſans l'accompagnement deſquelles le célebre Roſcius ne joua jamais : ſi je me fixois ſur des preuves ſpécieuſes, ne pourrois-je pas dire, avec Quintilien, ¶ que l'art de l'éloquence parfaite n'eſt donné à aucun Orateur, s'il ignore la muſique ; que ſans elle il ne peut connoître ni employer ce nombre, cette gracieuſe *Euphonie*, mere de la perſuaſion, ce mêlange de ſons diſerts & nerveux, ces chûtes harmonieuſes, ces ſilences ménagés, ces repriſes énergiques, ces ſuſpenſions étudiées, ces geſtes pleins d'expreſſions, cette décence de mouvements, ces tours pathétiques & pénétrants, qui éveillent l'eſprit de l'auditeur, qui fixent l'attention, qui enlevent le conſentement & le ſuffrage ; enfin ce talent de l'inſinuation, ce tout enſemble qui fait les Démoſthene & les Patru.

Mais tandis que je parle, quel ſubit enchantement tranſporte mon génie, & plonge mes ſens dans une délicieuſe ivreſſe ? Je marche ſur les rives de la Seine ; eſt-ce le palais des Fées ou le temple de Vénus qui s'ouvre à mes yeux ! Une puiſſance magique a décoré cette ſcene pompeuſe ; mais quel nouveau plaiſir interrompt déja celui de mes yeux, & tient mon oreille captive ! Quelle ſymphonie raviſſante vient de commencer ? Que de mains ſavantes & légeres prennent un eſſor una-

* *C. in. or. ad. M. B. Tuſc. l. 1. leg. 1.*
¶ *L. 1. c. 9.*

nime ! A ces brillantes consonnances je reconnois le temple de l'harmonie. Ici rassemblés, les Génies de tous les arts s'empressent à parer leur aimable Souveraine : à ses ordres tout se produit à l'instant; ruisseaux & torrents, déserts & bergeries, hameaux & palais, trônes & tombeaux, les cieux & les enfers : à la voix de la Déesse tout se rend ici, les vents obéissent, les Euménides paroissent, les ombres sont évoquées, tous les Génies, tous les Dieux sont ses Ministres.

Cependant quels douloureux accents viennent pénétrer mon ame ? O douleur ! ô tendresse ! Là, c'est la généreuse Alceste prête à descendre au noir rivage ; c'est Alcyone plus éplorée, elle redemande son cher Céyx aux ondes cruelles ; ici, c'est le triste Atis, coupable malgré lui ; il pleure l'infortunée Sangaride ; c'est Armide abandonnée, elle rappelle un Héros fugitif encore aimé, quoiqu'infidele : ce sont les illustres malheureux de tous les âges qui repassent les funebres bords pour demander nos larmes ; ils chantent, je sens leurs peines ; ils soupirent, je suis attendri : raison critique, vraisemblance sévere, en vain vous soulevez-vous contre mon plaisir ; en vain me prouvez-vous qu'il n'est point dans la nature que les Héros métamorphosés en Amphions, & que les Héroïnes tranformées en Sirenes, viennent chanter leurs infortunes, chanter leur mort même, languir, tomber, expirer en chantant : j'en conviendrai; mais si mon plaisir est sûr, malgré les regles violées, si mes sens en sont plus délicieusement flattés, si ce qui manque à la justesse est remplacé par le sentiment, je n'entends plus la voix de la froide réflexion ; l'esprit de ce qui devroit plaire, le cœur décide toujours mieux en sentant ce qui plaît.

Après tout, si nous étudions la nature, ne trouverons-nous pas même sur la scene chantante plus

de fidélité aux convenances que ſur les théatres tragiques, où l'on prête aux Héros pour langage une poéſie déclamée ? L'harmonie ne ſut-elle pas toujours, beaucoup mieux que la ſimple déclamation, imiter les vrais ſons de la plainte, les vrais tons des paſſions, les profonds ſoupirs, les ſanglots, les éclats douloureux, les tendres langueurs, les gémiſſements entrecoupés, les inflexions pathétiques, toute l'énergie du cœur? Des plaintes chantées ſont plus ſures de nos larmes, & les tendres ſentiments rendus par l'harmonie en ſont plus tendres de moitié. C'eſt encore dans ce temple que cette Déeſſe puiſſante, rivale de la nature, ſait exprimer, perſonnifier, articuler tout & même ſans le ſecours des paroles; non, ni le pinceau des Appelles, ni le ciſeau des Phidias, ni le burin des Alcimédon, ni l'aiguille de Minerve elle-même ne donneroit jamais à leurs imitations cette ame, cette expreſſion, cette vie que la muſique ſait donner à ce qu'elle veut caractériſer. Dans ſes ſymphonies je retrouve toute la nature, je la ſens dans l'impreſſion ſubite des ſons, impreſſion plus prompte que les regards, plus rapide que la penſée : tantôt c'eſt le tumulte d'un combat qu'elle veut imiter ; je crois entendre le rugiſſement de l'airain, le choc du ſanglant acier, la grêle des fleches, les lamentables cris, la tonnante voix de la mort qui vole de rang en rang. Tantôt c'eſt une noire tempête, c'eſt un triſte naufrage, j'en reconnois l'horreur & le courroux ; j'entends les vagues bondiſſantes, l'air gronde, la foudre éclate, le jour ſe change en ſombre nuit ; les vents ſiffient, la mer mugit au loin, la terre tremblante lui répond. Ici, quelle ombre ſort du tombeau ? L'Averne eſt ouvert, à travers les lueurs de la profonde nuit, je crois entendre les lugubres regrets des ombres plaintives, le bruit des chaînes vengereſſes, le cours des noirs torrents. Là, ce ſont

les antres du Dieu du feu, j'entends l'enclume gémiſſante ſous les coups des Cyclopes enflammés. Ici, le ſommeil verſe ſes pavots, un Héros eſt endormi; à l'aide des accords, je lis dans ſes penſées, je devine ſes ſonges affreux ou riants, furieux ou tranquilles.

Ainſi, brillante harmonie, par ton magique pouvoir, je trouve des rapports marqués, de vives reſſemblances, de la vérité dans tout ce que tu veux imiter de la nature; je crois préſent tout ce que tu peins, tes ſilences mêmes ont leur expreſſion & leur éloquence. En vain la peinture t'opoſeroit ſes productions; elle nous trace un combat, un naufrage, un ſpectacle douloureux; les yeux admirent, le cœur ignore le plaiſir des yeux. Pour toi, à ton gré, tu verſes ſucceſſivement dans les ames l'effroi ou la douce aſſurance, la haine ou l'amour, l'horreur ou la compaſſion, la conſternation ou l'alégreſſe, & toujours la tendreſſe & la volupté.

Mais je vois Terpſicore, ta fille chérie, s'avancer à ta ſuite d'un pas léger, dirigé par tes ſoins; ſes jeux allégoriques ſont une poéſie muette, ſes attitudes une peinture vivante & mobile, une image fidelle des ſentiments & des paſſions; rivale de l'hiſtoire même, elle raconte aux yeux * les faits héroïques, elle exprime aux regards le génie des nations; tous les caracteres ſont peints dans ſes pas: ici dans ſes pas précipités, inégaux, égarés, je reconnois la colere, l'indignation, le déſeſpoir; là, dans ſes mouvements interrompus & négligés, je vois la molleſſe, la volupté, la langueur: ici, dans la fineſſe de ſes balancements, dans la juſteſſe de ſon équilibre, dans le choc de ſes pas brillants, je diſtingue l'enjouement des graces & la légéreté des plaiſirs. Là, dans un dédale de ſauts agiles & retentiſſants, je reconnois l'alégreſſe ruſtique, & les danſes de l'automne. Enfin, la danſe

* *Les Ballets.*

elle-même, qui, au premier coup d'œil, ne paroit qu'un plaisir, cache aussi d'utiles leçons : ainsi autrefois les sages citoyens de Sparte, pour inspirer aux enfants l'horreur de l'intempérance, faisoient danser à leurs yeux des esclaves enivrés.

Non, le printemps n'a point plus de fleurs que l'harmonie a de façons de charmer & d'instruire ; mais cédez, Muses étrangeres : jamais ni les échos d'Albion, ni les antres d'Hercinie, ni les rives de l'Hebre & du Tage ne répéterent des accords si parfaits que ceux dont nos contrées retentissent depuis dix lustres ; si l'Ausonie nous offre une rivale, sans la proscrire tristement, sans la préférer follement, fuyant tout extrême, enrichissons nous de ses beautés. Que l'harmonie du Tibre & de l'Eridan enchante la Seine ; qu'elle joigne ses symphonies charmantes à notre chant ; & si, pour le sublime de l'art, nous écoutons quelquefois ses leçons, que pour le gracieux de la belle nature elle consulte souvent l'harmonie de nos bords : celle-ci toujours simple, toujours vraie, ne trouve point la beauté où regne l'affectation, ni la tendresse où regne l'art. Le cœur est son guide : tantôt bergere naïve, sur un lit de violettes, au son des flûtes * champêtres, elle célebre, ou l'amante d'Endimion, ou les charmes de Galatée, ou les malheurs de Syrinx. Tantôt Amazone légere, armée du carquois, elle perce la profondeur des forêts, & traînant les Rois même à sa suite, au son bruyant du cor, elle chante l'art de Céphale, & les filets que l'Amour tend aux belles parmi ceux que Diane tend aux hôtes des bois. Ici, sous l'habit galant d'Erigone, un thyrse à la main, le front couronné de pampres, accompagnée du Dieu des vendanges, portée par les Zéphirs, suivie de Silene & des Faunes amoureux, elle vient embellir les fêtes de l'automne. De là, Muse paisible, elle

* *Les Pastorales.*

revient au ſein des villes pour y faire avec Comus le plaiſir des hivers : elle y chante tour-à-tour les malheurs * d'Adonis, d'Orphée, d'Actéon, les regrets d'Amymone, d'Hero, d'Ariane, les fureurs de Circé ; ſouvent même Neréide badine, elle aſſemble ſa cour ſur les eaux, elle y chante le berceau de Vénus & des graces naiſſantes, elle retient dans ſes voiles flottantes les Aquilons enchantés, elle ſait égayer les lenteurs d'une ennuyeuſe navigation.

Vous prévenez, Meſſieurs, ce qui me reſte à dire : déja ſans doute vous ſongez à ces chanſons fines, élégantes & fleuries, l'ornement le plus décidé de notre poéſie ; à ces airs ingénieux, dictés par les graces, notés par les Lambert & les Mouret, images délicates dans leſquelles ſe peint mieux qu'ailleurs la ſupériorité du goût français, & ce génie vif, ami du badinage gracieux, ennemi de tout ce qui porte l'air du travail. C'eſt ici que l'harmonie fait paroître avec le plus d'avantage la légéreté & les agréments d'une voix brillante ; ſoit qu'elle lui donne à chanter le triomphes des Héros de Bacchus ou leur mauſolée, ſoit quelle lui faſſe exprimer & imiter dans ſes tons variés les changements du Dieu d'Idalie, qui tantôt zéphir badin ſe cache dans les fleurs, tantôt moucheron léger voltige autour de la tonne, ou ſe met à la nage ſur une liqueur vermeille ; tantôt papillon folâtre, à peine arrivé où le printemps l'apelle, s'envole & ne revient pas ; ſoit qu'elle lui apprenne à exprimer, ou les ſoupirs d'une tourterelle ſolitaire & peu conſolée, ou le bourdonnement enchanteur d'une jeune abeille, ou les erreurs d'un zéphir volage, ou les regrets d'une roſe abandonnée & flétrie de douleur, ou la marche bruyante d'un torrent impétueux, qui bondit, écume, & n'eſt déja plus, ou la chûte & les caſcades d'un ruiſſeau naiſſant, & le murmure agréablement ſourd de ſon

* *Les Cantates.*

onde errante, ou la molle langueur d'un doux ſommeil; ſoit enfin qu'après avoir fait nager la voix ſur le ſein des vaſtes mers, ou l'avoir fait deſcendre au centre des profonds enfers, l'harmonie la tranſporte, ſur l'aîle des aigles rapides, au deſſus du tonnere, des tourbillons, des feux étincelantts, des plaines liquides, des vents déchaînés, & du jour changé en nuit.

Voix charmante, voix toujours chere à mon cœur, toujours préſente à mes penſées, que ne puis-je t'entendre toujours ! Que j'aime tes langueurs, tes chûtes, tes éclats ? Quelle Muſe pourroit dignement louer tes ſons raviſſants, toujours agréablement mêlangés, leur ſymmétrie, leur alliance, leurs divorces, leur économie ? Tu verſes la volupté dans mon ame. Non, qu'on ne penſe point avoir aſſez dit pour te vanter, en comparant tes accords à ceux de Philomele. Toujours uniforme, le roſſignol n'a que les mêmes ſons inarticulés, ſons ſans expreſſions, ſans ame & ſans vie; il ſait plaire, il ne peut toucher ni paſſionner, incapable de ces inflexions pénétrantes, & de cette variété d'accords que tu ſais conduire avec tant d'art; toujours différente de toi-même & toujours belle, chacun de tes ſons eſt un ſentiment. Oui, c'eſt du goſier harmonieux d'une belle, plutôt que de la bouche de l'éloquence, que la peinture doit faire ſortir ces chaînes dorées qui captivent les ſens. La voix acheve ſur les cœurs ce que la beauté a commencé ſur eux, & par ſes graces elle tient ſouvent lieu de la beauté.

La chanſon même (qui le croiroit ?) la chanſon à été & ſera toujours encor un art utile à la république littéraire. C'eſt elle qui, alliant ſes accords aux traits fins du Dieu de la Satyre, purge l'empire des lettres de tous les intrus qui s'y gliſſent ſans aveu. C'eſt elle qui venge le Dieu du goût; c'eſt elle qui flétrit, frappe, terraſſe les génies débiles & manqués, les verſificateurs ſans poéſie, les proſateurs gothiques, les vils copiſtes les ignobles plagiaires, toute cette populace

rampante d'imitateurs ſtériles, d'échos fatigants, d'inſectes claſſiques, d'écrivains ſubalternes, & d'ennuyeux compilateurs, l'opprobre & le rebut de la belle littérature.

A tant de titres, Meſſieurs, la muſique n'aura-t-elle point le droit de paroître au rang des arts utiles & des Sciences avantageuſes à la république? Eſt-il quelqu'un qui lui refuſe encore ſon ſuffrage? Non, je vois ſon triomphe marqué ſur vos fronts unanimes, & je lis la conviction écrite dans tous les yeux. Pour ne rien taire cependant, pour ne rien farder, j'en ferai l'aveu: je ſais que la dépravation a ſouvent abuſé de cette Science, qu'elle l'a profanée, avilie, dégradée, aux dépens de la vertu, au profit de la ſéduction, à la honte des mœurs; je ſais qu'on lui a ſouvent fait renouveller les fêtes obſcenes de Sibaris & de Caprée, & les naufrages cauſés jadis dans les mers Thirréniennes par la voix perfide des filles d'Acheloüs; mais un tel abus n'eſt-il point pour cet art un malheur plutôt qu'un crime? Héroïque dans ſon origine, vertueuſe dans ſon but, la muſique ſera-t-elle condamnée parce que la licence la tranſporte quelquefois à des uſages ſuborneurs & pervers? Tous nos arts ne ſeroient-ils point proſcrits, ſi l'on proſcrivoit tout ce dont on abuſe? Souvent on viole les loix de la Juriſprudence, faut-il donc pour toujours fermer les temples de Thémis? Souvent les mers ſont couvertes de naufrages, faut-il livrer aux flammes tous les vaiſſeaux que renferment nos ports? Souvent l'ivreſſe produit des fureurs, des querelles, des meurtres; faut-il dépouiller nos côteaux des vignes qui les couronnent? Réformons l'abus ſans retrancher l'uſage; ramenons l'harmonie à la pureté de ſa ſource, aux beautés de ſon printemps, à ſa ſplendeur premiere. Proſcrire la muſique, ce ſeroit enlever un lien charmant à la république politique, un ornement à la

république littéraire ; les cœurs y perdroient un ſentiment délicieux, toute la nature un plaiſir.

Qu'elle regne donc toujours cette aimable & noble harmonie ; mais que ſon empire ne s'éleve jamais ſur les débris des mœurs ; affranchie de la molleſſe Ionienne, & Minerve & Vénus à la fois, qu'elle n'aime jamais qu'une beauté mâle, que des traits altiers, que des graces fieres. Souveraine des cœurs, qu'elle ne les ouvre qu'aux généreux ſentiments. Maîtreſſe des ames & des ſens, qu'elle les éleve toujours au deſſus des lâches foibleſſes. Reine des paſſions, qu'elle ne les réveille qu'au profit de la vertu ; qu'elle ſoit à jamais l'interprête du grand, du beau, du vrai, la compagne du goût, l'ame de la ſociété, les délices du monde.

Fin du Diſcours ſur l'Harmonie.

ÉDOUARD III.

TRAGÉDIE,

Représentée en 1740 par les Comédiens ordinaires du Roi.

AVERTISSEMENT.

*ON ne trouvera ici de vraiment hiſtorique que l'amour d'Edouard III. pour la Comteſſe de Salisbury, & l'héroïque réſiſtance de cette femme illuſtre, & le renouvellement des prétentions d'Edouard I. ſur l'Ecoſſe. Tout le reſte, ajuſté à ces faits principaux, eſt de pure invention. Je ne me ſers point des droits de la Tragédie Angloiſe pour répondre à quelques difficultés qu'on m'a faites ſur le coup de théatre du quatrieme Acte, ſpectacle offert en France pour la premiere fois; je dirai ſeulement, autoriſé par le légiſlateur même ou le créateur du Théatre Français, que la maxime de ne point enſanglanter la ſcene * ne doit s'entendre que des actions hors de la juſtice ou de l'humanité: Médée égorgeant publiquement ſes enfants, révolteroit la nature, & ne produiroit que l'horreur; mais la mort d'un ſcélérat, en offrant avec terreur le châtiment du crime, ſatisfait le ſpectateur. Pour démontrer d'ailleurs que cet événement eſt dans la nature, je n'ai beſoin d'autre réponſe que l'applaudiſſement général dont le Public l'a honoré dans toutes les repréſenta-*

* Diſcours de P. Corneille.

tions. Je n'entreprendrai pas de répondre à toutes les autres objections qu'on a faites, ni de prévenir celles qu'on peut faire encore sur cet essai ; on doit s'honorer des critiques, mépriser les satyres, profiter de ses fautes, & faire mieux.

Civis erat qui libera posset
Verba animi proferre, & vitam impendere vero.
JUVEN.

J'Avois à peindre un Sage heureux, digne de l'être,
L'Oracle de la probité,
Le pere des Sujets, le Conseil de son Maître,
L'honneur de la Patrie & de l'humanité ;
Dans cette image fidelle,
France tu reconnoîtras
Que je n'en dois point le modele
Aux vertus des autres climats.

ACTEURS.

ÉDOUARD III. Roi d'Angleterre.

ALZONDE, Héritiere du Royaume d'Ecoſſe, *ſous le nom d'Aglaé.*

Le Duc DE VORCESTRE, Miniſtre d'Angleterre.

EUGÉNIE, Fille de Vorceſtre, Veuve du Comte de Salisbury.

Le Comte D'ARONDEL.

VOLFAX, Capitaine des Gardes.

GLASTON, Officier de la Garde.

ISMENE, Confidente d'Eugénie.

AMÉLIE, Suivante d'Alzonde.

GARDES.

La Scene eſt à Londres.

ÉDOUARD III.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALZONDE, AMELIE.

ALZONDE.

PAR de foibles conſeils ne crois plus m'arrêter ;
Au comble du malheur, que peut-on redouter ?
Oui je vais terminer ou mes jours ou mes peines ;
Qui n'oſe s'affranchir eſt digne de ſes chaînes.
Depuis que rappellée où regnoient mes aïeux,
J'ai quitté la Norvege, & qu'un ſort odieux
A la Cour d'Edouard, & me cache & m'enchaîne
Que de jours écoulés ! Jours perdus pour ma haine !

L'Ecoſſe cependant éleve enfin ſa voix
Vers ces bords où gémit la fille de ſes Rois.
Pour chaſſer ſes tyrans, pour ſervir ma vengeance,
Pour renaître, Edimbourg n'attend que ma préſence:
D'un vil déguiſement c'eſt trop long-tems ſoufrir;
Il faut fuir, Amélie, & régner ou mourir.

AMELIE.

Ah! Madame, arrêtez; que prétendez-vous faire?
Le conſeil du courroux eſt toujours téméraire;
Diſſimulez encore, aſſurez vos projets,
Et ne quittez ces lieux qu'à l'inſtant du ſuccès.
Votre déguiſement eſt ſans ignominie:
Depuis le jour fatal où la flotte ennemie,
Détruiſant votre eſpoir, traîne dans ces climats
Le vaiſſeau qui devoit vous rendre à vos Etats,
Priſe par vos vainqueurs ſans en être connue,
Sans honte vous pouvez vous montrer à leur vue;
Vous auriez à rougir ſi vos fiers raviſſeurs,
Voyant Alzonde en vous, voyoient tous vos malheurs:
Mais du ſecret encore vous êtes aſſurée,
Et la honte n'eſt rien quand elle eſt ignorée.

ALZONDE.

Vous parlez en eſclave; un cœur né pour régner
D'un joug même ignoré ne peut trop s'éloigner,
Ne dût-on jamais voir la chaîne qui l'attache,
Pour en être flétri, c'eſt aſſez qu'il le ſache;
Le ſecret ne peut point excuſer nos erreurs,
Et notre premier juge eſt au fond de nos cœurs.
Dans l'affreux déſeſpoir où mon deſtin me jette;
Crois-tu donc que pour moi la paix ſoit encor faite?
Condamnée aux fureurs, née au ſein des exploits—
Et des maux que produit l'ambition des Rois,
Fugitive au berceau, quand mon malheureux pere,
Au glaive d'un vainqueur prétendant me ſouſtraire,
Au Prince de Norvege abandonna mon ſort,
M'éloigna des Etats que me livroit ſa mort:
Penſoit-il qu'uniſſant tant de titres de haine,

Devant

Devant pourſuivre un jour ſa vengeance & la mienne,
Héritiere des Rois, éleve des Héros,
Je perdrois un inſtant dans un lâche repos ?
Dans l'aſyle étranger qui cacha mon enfance,
J'ai pu ſans m'avilir ſuſpendre ma vengeance,
La ſacrifier même à l'eſpoir de la paix,
Tandis qu'on m'a flattée, ainſi que mes ſujets,
Qu'Edouard, pour finir les malheurs de la guerre,
Pour unir à jamais l'Ecoſſe & l'Angleterre,
Alloit m'offrir ſa main, & par ce juſte choix
Réunir nos drapeaux, nos ſceptres & nos droits :
Mais par tant de délais dès long-tems trop certaine
Que l'on oſoit m'offrir une eſpérance vaine,
Quand ce nouvel outrage ajoute à mon malheur,
Attends-tu la prudence où regne la fureur?
S'élevant contre moi de la nuit éternelle,
La voix de mes aïeux dans leur ſéjour m'appelle;
Je les entends encor : « Nous régnions, & tu ſers !
» Nous te laiſſons un ſceptre, & tu portes des fers !
» Regne, ou prête à tomber, ſi l'Ecoſſe chancelle,
» Si ſon regne eſt paſſé, tombe, expire avant elle;
» Il n'eſt dans l'univers, en ce malheur nouveau,
» Que deux places pour toi, le trône ou le tombeau. »
Vous ſerez ſatisfaits, Mânes que je révere;
Vous connoîtrez bientôt ſi mon ſang dégénere;
Si le ſang des Héros a paſſé dans mon cœur,
Et s'il peut s'abaiſſer à ſouffrir un vainqueur.

AMELIE.

J'attendois cette ardeur où votre ame eſt livrée;
Mais comment, ſans ſecours, d'ennemis entourée....

ALZONDE.

Parmi ces ennemis j'ai conduit mon deſſein,
Et prête à l'achever, je puis t'inſtruire enfin:
Ce Volfax que tu vois le flatteur de ſon maître,
Comblé de ſes bienfaits, ce Volfax n'eſt qu'un traître:
De Vorceſtre ſur-tout ennemi ténébreux,

Rival de la faveur de ce Miniſtre heureux,
Trop foible pour atteindre à ces dégrés ſublimes
Par l'éclat des talents, il y va par les crimes :
D'autant plus dangereux pour ſon Roi, pour l'Etat,
Qu'il unit l'art d'un fourbe à l'âme d'un ingrat.
J'emprunte ſon ſecours. Je ſais trop, Amélie,
Qu'un traître l'eſt toujours, qu'il peut vendre ma vie ;
Mais ſon ambition me répond de ſa foi ;
Aſſuré qu'en Ecoſſe il régnera ſous moi,
Il me ſert. Par ſa main de ce ſéjour funeſte,
J'écris à mes ſujets, j'en raſſemble le reſte.
J'ai fait plus : par ſes ſoins j'ai nourri dans ces lieux
Du parti mécontent l'eſprit ſéditieux ;
J'en dois tout eſpérer. Chez ce peuple intrépide
Un projet n'admet point une lenteur timide ;
Ce peuple impunément n'eſt jamais outragé,
Il murmure aujourd'hui ; demain il eſt vengé.
Des droits de ſes aïeux jaloux dépoſitaire,
Eternel ennemi du pouvoir arbitraire,
Souvent juge du trône & tyran de ſes Rois,
Il oſa.... Mais on vient. C'eſt Volfax que je vois.

SCENE II.

ALZONDE, VOLFAX, AMELIE.

VOLFAX.

TRop long-tems votre fuite eſt ici différée,
Madame, à s'affranchir l'Ecoſſe eſt préparée :
Tout conſpire à vous rendre un empire uſurpé,
D'autres ſoins vont tenir le vainqueur occupé ;
Le trouble regne ici. Formé par la victoire,
Le ſoldat redemande Edouard & la gloire :
Le peuple veut la paix. Au nom de nos Héros

Je vais porter le Prince à des exploits nouveaux;
Je ne crains que Vorceſtre; ame de cet empire,
Il range, il conduit tout à la paix qu'il deſire;
Contraire à mes conſeils, s'il obtient cette paix,
Je le perds par-là même, & ſuis ſûr du ſuccès.
Son rang eſt un écueil que l'abyme environne:
Déjà par des avis parvenus juſqu'au trône,
Je l'ai rendu ſuſpect, j'ai noirci ſes vertus,
Encore un pas enfin, nous ne le craignons plus;
Du progrès de mes ſoins l'Ecoſſe eſt informée,
Paroiſſez, un inſtant vous y rend une armée.

ALZONDE.

D'une nouvelle ardeur enflammez Edouard:
Je vais tout employer pour hâter mon départ;
On me ſoupçonneroit ſi j'étois fugitive,
J'obtiendrai le pouvoir de quitter cette rive;
Allez, ne tardez plus, achevez vos projets,
Un plus long entretien trahiroit nos ſecrets.

SCENE III.

ALZONDE, AMELIE.

ALZONDE.

TOut eſt prêt, tu le vois. Une crainte nouvelle
Me détermine à fuir un aſyle infidele;
On a vu, d'un des miens, ſi j'en crois le rapport,
Arondel cette nuit arriver en ce port:
En Norvege ſouvent cet Arondel m'a vue;
S'il étoit en ces lieux, j'y ſerois reconnue:
Le tems preſſe, il faut fuir, ménageons les inſtants,
Ce jour paſſé, peut-être, il n'en ſeroit plus tems.

AMELIE.

Mais ne craignez-vous point d'obſtacle à votre fuite?

ALZONDE.

Sous le nom d'Aglaé dans ce palais conduite,
On me croit Neuſtrienne, on ne ſoupçonne rien;
Appui des malheureux, Vorceſtre eſt mon ſoutien;
Il permettra ſans peine, exempt de défiance,
Que je retourne enfin aux lieux de ma naiſſance:
Je viens pour ce départ demander ſon aveu,
Et je croyois déjà le trouver en ce lieu:
Mais s'il faut t'achever un récit trop fidelle,
Le pourras-tu penſer? quand le trône m'appelle,
Quand l'Ecoſſe gémit, quand tout me force à fuir,
Prête à quitter ces lieux, je tremble de partir.

AMELIE.

Qui peut vous arrêter? Comment pourroit vous plaire
Ce palais décoré d'une pompe étrangere?
Tout ici vous préſente un ſpectacle odieux,
Ce trône annonce un maître & le vôtre en ces lieux;
Ces palmes d'un vainqueur retracent la conquête,
L'oppreſſeur de vos droits, l'uſurpateur.....

ALZONDE.

Arrête.
Tu parles d'un Héros, l'honneur de l'univers,
Et tu peins un tyran. Dans mes affreux revers
J'accuſe le deſtin plus que ce Prince aimable,
Et mon cœur eſt bien loin de le trouver coupable:
Tu m'entends, j'en rougis. Vois tout mon déſeſpoir;
Sur ces murs la vengeance a gravé mon devoir;
Je le ſais, mais tel eſt mon deſtin déplorable,
Qu'à la honte, aux malheurs du revers qui m'accable,
Il devoit ajouter de coupables douleurs,
Et joindre l'amour même à mes autres fureurs!
J'arrivois en courroux; mais mon ame charmée,
A l'aſpect d'Edouard ſe ſentit déſarmée:
Sans doute que l'amour, juſqu'au ſein des malheurs,
S'ouvre par nos penchants le chemin de nos cœurs;

Connoissant ma fierté, mon ardeur pour la gloire,
Il prit pour m'attendrir la voix de la victoire ;
Il me dit qu'enchaînant le plus grand des guerriers,
Qui partageoit son cœur, partageoit ses lauriers.
Où commande l'amour, il n'est plus d'autres maîtres:
J'étouffai dans mon sein la voix de mes ancêtres,
Je ne vis qu'Edouard; captive sans ennui,
Des chaînes m'arrêtoient, mais c'étoit près de lui.
Pourquoi me rappeller la honte de mon ame,
Et toutes les erreurs où m'entraînoit ma flamme ?
Un plus heureux objet a fixé tous mes vœux :
C'en est fait, ma fierté doit étouffer mes feux :
Les foibles sentimens que l'amour nous inspire,
Dans les cœurs élevés n'ont qu'un moment d'empire :
Régner est mon destin, me venger est ma loi :
Un instant de foiblesse est un crime pour moi.
Fuyons; mais pour troubler un bonheur que j'abhorre,
Renversons, en fuyant, l'idole qu'il adore :
Parmi tant de beautés qui parent cette Cour,
J'ai trop connu l'objet d'un odieux amour :
On trompe rarement les yeux d'une rivale,
Ma haine m'a nommé cette beauté fatale ;
Si dans ces tristes lieux l'amour fit mes malheurs,
J'y veux laisser l'amour dans le sang, dans les pleurs;
Mais Vorcestre paroît. Laisse-nous, Amélie ;
Du destin qui m'attend je vais être éclaircie.

SCENE IV.

ALZONDE, *sous le nom d'Aglaé.*

VORCESTRE.

ALZONDE.

VOus, dont le cœur sensible a comblé tous les vœux

Que porta jusqu'à vous la voix des malheureux :
Jettez les yeux, Milord, sur une infortunée,
Dont vous pouvez changer la triste destinée ;
Je me dois aux climats où j'ai reçu le jour :
Par vos soins honorée & libre en cette Cour,
Je sais qu'à plus d'un titre elle a droit de me plaire ;
Mais quels que soient les biens d'une terre étrangere,
Toujours un tendre instinct, au sein de ce bonheur,
Vers un séjour plus cher rappelle notre cœur :
Souffrez donc qu'écoutant la voix de la patrie,
Je puisse retourner aux rives de Neustrie :
Du sort des malheureux adoucir la rigueur,
C'est de l'autorité le droit le plus flatteur.

VORCESTRE.

Si par mes soins ici le Ciel plus favorable
Vous a donné, Madame, un asyle honorable,
Unie avec ma fille, heureuse en ce palais,
De votre éloignement différez les apprêts :
A mon cœur alarmé vous êtes nécessaire :
Eugénie immolée à sa tristesse amere,
Demande à quitter Londre, & changeant de climats,
Veut cacher des chagrins qu'elle n'explique pas.
Depuis que son époux a terminé sa vie,
Je croyois sa douleur par le tems assoupie ;
Mais je vois chaque jour croître ses déplaisirs ;
Je la vois dans les pleurs, je surprends des soupirs ;
C'est prolonger en vain des devoirs trop pénibles,
Et de Salisbury les cendres insensibles
Ne peuvent exiger ces regrets superflus,
Qui consacrent aux morts des jours qui nous sont dus.
L'abandonnerez-vous, quand l'amitié fidelle
Doit par des nœuds plus forts vous attacher près d'elle ?
Pour l'arrêter ici, par zele, par pitié,
Joignez à ma douleur la voix de l'amitié.
Dans quel tems fuiriez-vous les bords de la Tamise
Connoissez les dangers d'une telle entreprise ;

D'armes & de débris voyez les flots couverts,
La discorde a troublé la sûreté des mers :
Un reste fugitif de l'Ecosse asservie,
Sur ces côtes errant sans espoir, sans patrie,
Au milieu de son cours troublant votre vaisseau,
Pourroit vous entraîner dans un exil nouveau :
Attendez que la paix rendue à ces contrées,
Vous ouvre sur les eaux des routes assurées.

ALZONDE.

L'amour de la patrie ignore le danger,
Et les cœurs qu'il conduit ne savent point changer :
Vous ne souffrirez point, jusqu'ici plus sensible,
Que la plainte aujourd'hui vous éprouve inflexible ;
Qu'on perde devant vous des larmes & des vœux,
Et qu'il soit des malheurs où vous êtes heureux.

VORCESTRE.

Heureux ! que dites-vous ? apparence trop vaine !
Le bonheur est-il fait pour le rang qui m'enchaîne ?
Vous ne pénétrez point les sombres profondeurs
Des maux qui sont cachés sous l'éclat des grandeurs ;
Quel accablant fardeau ! Tout prévoir, tout conduire,
Entouré d'envieux unis pour tout détruire,
Responsable du sort & des événements,
Des miseres du peuple, & des brigues des Grands,
Réunir seul enfin, par un triste avantage,
Tous les soins, tous les maux que l'empire partage :
Voilà le joug brillant auquel je suis lié,
Sort toujours déplorable & toujours envié !
C'est peu que les périls, l'esclavage & la peine
Que dans tous les Etats le ministere entraîne :
Jugez quels nouveaux soins exigent mes devoirs ;
Ministre d'un empire où regnent deux pouvoirs,
Où je dois, unissant le trône & la patrie,
Sauver la liberté, servir la Monarchie,
Affermir l'un par l'autre, & former le lien,
D'un peuple toujours libre & d'un Roi citoyen.
Ma fortune est un poids que chaque jour aggrave :

Maître & Juge de tout, de tout on eſt eſclave ;
Et régir des mortels le deſtin inconſtant,
N'eſt que le triſte droit d'apprendre à chaque inſtant
Leurs mépriſables vœux, leurs peines dévorantes,
Leurs vices trop réels, leurs vertus apparentes,
Et de voir de plus près l'affreuſe vérité
Du néant des grandeurs & de l'humanité.
Mais le Roi vient. Allez, conſolez Eugénie ;
Vous verrez par mes ſoins votre peine adoucie.

SCENE V.

ÉDOUARD, VORCESTRE, VOLFAX, GLASTON, GARDES.

ÉDOUARD *à Volfax.*

JE ſouſcris à vos vœux, & conſens aux exploits
Qu'un peuple de héros brigue par votre voix ;
Les bornes qu'à ces lieux la nature a preſcrites,
De mes deſtins guerriers ne ſont pas les limites :
Bientôt ſur d'autres bords on verra mes drapeaux,
Et les loix d'Albion chez des peuples nouveaux ;
De mes ordres, Volfax, vous inſtruirez l'armée :
Que ma flotte en ces ports ne ſoit plus renfermée ;
Qu'arbitre des combats, ſouveraine des mers,
Elle enchaîne l'Europe, étonne l'univers ;
Que terrible & tranquille au milieu des tempêtes,
Londres puiſſe compter mes jours par ſes conquêtes.
Allez, * vous, qu'on me laiſſe.

* *Aux Gardes.*

SCENE VI.

EDOUARD, VORCESTRE.

VORCESTRE.

A Cet ordre, Seigneur,
Je ne puis vous cacher mon trouble & ma douleur ;
Lorſque le peuple Anglois, au ſein de la victoire,
Attendoit ſon repos d'un Roi qui fit ſa gloire,
Entraîné par la voix d'un conſeil de ſoldats,
Allez-vous réveiller la fureur des combats ?
Je n'ai jamais trahi mon auſtere franchiſe,
Et ſi dans ces dangers elle eſt encor permiſe,
J'en dois plus que jamais employer tous les droits ;
Un peuple libre & vrai vous parle par ma voix.
La guerre fut long-temps un malheur néceſſaire :
L'Ecoſſe étoit pour vous un trône héréditaire,
Les droits que votre aïeul ſur elle avoit acquis,
Exigeoient que par vous ce bien fut reconquis.
Vous y régnez enfin ; mais pour finir la guerre
Dont ce peuple, indocile au joug de l'Angleterre,
Nous fatigue toujours, quoique toujours vaincu,
Vous ſavez à quels ſoins l'Etat s'eſt attendu ;
Vous avez conſenti d'unir par l'hymenée
L'héritiere d'Ecoſſe à votre deſtinée,
Sûr que ce peuple altier adoptera vos loix,
En voyant près de vous la fille de ſes Rois :
Je ſais que ce royaume affoibli par ſes pertes,
Compte peu de vengeurs dans ſes plaines déſertes :
Tout retrace à leurs yeux vos exploits, leur devoir,
L'image de votre joug & de votre pouvoir ;
Mais, armant tôt ou tard ſes haines inteſtines,
L'Ecoſſe peut encor ſortir de ſes ruines,

Surprendre ſes vainqueurs, rétablir ſon deſtin;
Un bras inattendu porte un coup plus certain:
Jamais dans ces climats on n'eſt tranquille eſclave,
Et pour la liberté le plus timide eſt brave:
Tous leurs chefs ont péri; mais en de tels complots,
Le premier téméraire eſt un Chef, un Héros.
Sous l'aſtre dominant de cette deſtinée
Qui tient à vos drapeaux la victoire enchaînée,
On craint peu, je le ſais, leurs efforts ſuperflus:
Leur révolte eſt pour vous un triomphe de plus;
Mais le plus beau triomphe eſt un honneur funeſte,
La victoire toujours fut un fléau céleſte,
Et tous les Rois au Ciel, qui les laiſſe régner,
Sont comptables du ſang qu'ils peuvent épargner:
Rempliſſez donc, Seigneur, l'eſpoir de l'Angleterre;
Vos eſſais éclatants ont appris à la terre
Que vous pouviez prétendre au nom de Conquérant:
Paſſez le Héros même; un Roi juſte eſt plus grand.
Hâtez-vous d'obtenir ce reſpectable titre,
Parlez, donnez la paix dont vous êtes l'arbitre,
Et pour en reſſerrer les durables liens,
Que vos Ambaſſadeurs, aux champs Norvégiens
Envoyés dès demain, demandent la Princeſſe:
C'eſt l'eſpoir de l'Etat, & c'eſt votre promeſſe.

EDOUARD.

Quelle image à mon cœur venez-vous retracer?
Quel hymen! Non, Vorceſtre, il n'y faut plus penſer.

VORCESTRE.

Seigneur, que dites-vous? Quelle triſte nouvelle!...
Mais non, à la vertu votre grand cœur fidele,
Se reſpectant lui-même en ſes engagements,
Ne démentira point ſes premiers ſentiments,
Votre parole auguſte au trône appelle Alzonde:
La parole des Rois eſt l'oracle du monde.
D'ailleurs, vous le ſavez, la patrie a parlé;
Confirmé par la voix de l'Etat aſſemblé,
Votre choix, par ce frein, devient inviolable,

D'affreux dangers suivroient un changement semblable:
Ce peuple en sa fureur ne connoît plus ses Rois,
Dès qu'ils ont méconnu l'autorité des Loix.
Le trône est en ces lieux au bord d'un précipice,
Il tombe quand pour base il n'a plus la justice;
Et si mon zele ardent pour votre sûreté,
M'autorise à parler avec sincérité,
Contemplez les malheurs des jours de nos ancêtres:
Leurs vertus sont nos loix, leurs malheurs sont nos maîtres.
Je dis plus, au dessus des timides détours,
J'ose vous rappeller l'exemple de nos jours:
Nous avons vu, Seigneur, tomber ce diadême:
Du trône descendu, votre pere lui-même
Avant ses jours a vu son regne terminé;
Il pouvoit vivre heureux & mourir couronné,
S'il n'eût point oublié qu'ici, pour premiers maîtres,
Marchent après le Ciel les droits de nos ancêtres;
Qu'en ce même palais l'altiere liberté
Avoit déjà brisé le trône ensanglanté;
Qu'ici le despotisme est une tyrannie,
Et que tout est vertu pour venger la patrie.

EDOUARD.

Un trône environné des Héros que j'ai faits
N'a plus à redouter de semblables forfaits;
Et si jusques à moi la révolte s'avance,
Tant de bras triomphants sont prêts pour ma vengeance.
Quelle est donc la patrie? Et le brave soldat,
Le vainqueur, le Héros ne sont-ils point l'Etat?
Quoi! d'obscurs Sénateurs que l'orgueil seul inspire,
Sous le titre imposant de zele pour l'empire,
Croiront-ils, à leur gré, du sein de leur repos,
Permettre ou retarder la course des Héros?
Vainement on m'annonce un avenir funeste,
Fondé sur ces appuis, je crains peu tout le reste:
Héritier de leur nom, si j'imite vos Rois,

Je n'imite que ceux qui vous firent des loix:
Ce n'eſt que des vainqueurs que je reçois l'exemple;
Et chargé d'un deſtin que l'univers contemple,
Je n'examine point ce que doit applaudir
Un peuple audacieux, mais fait pour obéir.
Tout changement d'ailleurs plaît au peuple volage;
C'eſt ſur l'événement qu'il regle ſon ſuffrage:
A quelque extrêmité qu'on ſe ſoit expoſé,
Qui parvient au ſuccès n'a jamais trop oſé.

VORCESTRE.

Puiſſiez-vous l'ignorer, mais j'oſerai le dire,
La force aſſure mal le deſtin d'un empire;
Le peuple aux loix d'un ſeul aſſerviſſant ſa foi,
Crut ſe donner un pere en ſe donnant un Roi,
Il n'a point prétendu, par d'indignes entraves,
Dégrader la nature & faire des eſclaves.
On vous chérit, Seigneur, c'eſt le ſceau de vos droits:
Le bonheur des ſujets eſt le titre des Rois.

EDOUARD.

Eh bien, vous le pouvez: procurez à l'empire
Ce repos, ce bonheur où l'Angleterre aſpire;
Non moins zélé ſujet que ſage citoyen,
Banniſſez la diſcorde, il en eſt un moyen.
On demande la paix: je voulois la victoire;
Mais au bonheur public j'en immole la gloire,
Si, changé par vos ſoins, ce Sénat aujourd'hui
Se prête à mes deſirs, quand je fais tout pour lui:
Vous avez ſon eſtime, & vous ſerez ſon guide;
Du trône & de ma main que mon cœur ſeul décide:
D'un douteux avenir c'eſt trop s'inquiéter,
L'Ecoſſe dans les fers n'eſt plus à redouter.
Vous donc qu'à mon bonheur un vrai zele intéreſſe,
Vous qui ſavez ma gloire, apprenez ma foibleſſe;
Quand le ſort le plus beau ſemble combler mes vœux,
Couronné, triomphant, je ne ſuis point heureux;
Et cherchant les haſards dans ma triſteſſe extrême,

Si je fuis le repos, c'eſt pour me fuir moi-même.

VORCESTRE.

Quel bien manque, Seigneur....

EDOUARD.

Un amour généreux
Ne craint point les regards d'un mortel vertueux:
Je vous eſtime aſſez pour vous ouvrir mon ame,
Recevez le premier le ſecret de ma flamme:
Les graces, les vertus ſont au deſſus du ſang,
Et marquent la beauté que j'éleve à mon rang.
Pourras-tu ſur mon choix me condamner encore,
Quand tu ſauras le nom de celle que j'adore?
O pere trop heureux!... Mais quoi! vous frémiſſez!
De quel ſoudain effroi vos ſens ſont-ils glacés?

VORCESTRE.

L'orgueil n'aveugle point ceux que l'honneur éclaire,
Et je ſuis citoyen avant que d'être pere;
Mon ſang ſeroit en vain par le ſceptre illuſtré,
Si moi-même à mes yeux j'étois deshonoré;
Ces titres de l'orgueil, les rangs, les diadêmes,
Idoles des humains, ne ſont rien par eux-mêmes;
Ce n'eſt point dans des noms que réſide l'honneur,
Et nos devoirs remplis ſont ſeuls notre grandeur:
Mais de vos ſentiments je connois la nobleſſe,
Maître de vous, Seigneur, vainqueur d'une foibleſſe,
Vous n'immolerez point vos premieres vertus,
Et la paix & la gloire, & peut-être encor plus:
Oui, je crains tout pour vous; vieilli ſur ces rivages,
J'en connois les écueils, j'en ai vu les naufrages;
La plus foible étincelle embraſe ce climat,
Et rien dans ces moments n'eſt ſacré que l'Etat.
Qui vous en diroit moins dans ce péril extrême,
Trahiroit la patrie, & l'honneur, & vous-même.

EDOUARD.

Votre zele m'eſt cher, mais un injuſte effroi
Vous fait porter trop loin vos alarmes pour moi:
Elevé dans la paix, nourri dans des maximes

Dont le préjugé seul fait des droits légitimes,
Vous pensez qu'y souscrire & régner foiblement,
Est l'unique chemin pour régner sûrement ;
Mais des maîtres du monde & des ames guerrieres
Le Ciel étend plus loin l'espoir & les lumieres ;
Et couronnant nos faits, il apprend aux Etats
Qu'un vainqueur fait des loix, & qu'il n'en reçoit pas.
Par quel ordre en effet faut-il que je me lie
Aux exemples des temps qui précedent ma vie ?
Qu'esclave du passé, souverain sans pouvoir,
Dans les erreurs des morts je lise mon devoir,
Et que d'un pas tremblant je choisisse mes guides
Dans ce Peuple oublié de Monarques timides,
Qu'on a vu, l'un de l'autre imitateurs bornés,
Obéir sur le Trône, esclaves couronnés ?
Vous savez mes desseins, c'est à vous d'y répondre :
On m'apprend qu'Eugénie est prête à quitter Londres.
Qu'elle reste en ces lieux. Vous-même, en cet instant,
Allez lui déclarer que le trône l'attend.
Fiez-vous à mon sort, à quelque renommée,
Ou, s'il le faut enfin, au pouvoir d'une armée,
De la force des loix que ma voix prescrira,
Et du soin d'y ranger qui les méconnoîtra.

VORCESTRE.

Vous voulez accabler un Peuple magnanime ;
Vous voyez devant vous la premiere victime :
Oui, de mes vrais devoirs instruit & convaincu,
S'il faut les violer, prononcez, j'ai vécu.
Je connois Eugénie, & j'ose attendre d'elle
Qu'à tous mes sentiments elle sera fidelle :
Elle n'a pour aïeux que de vrais citoyens,
Des droits de la Patrie inflexibles soutiens ;
Et le sceptre, à ses yeux, sera d'un moindre lustre
Qu'un refus honorable ou qu'un trépas illustre ;
Mais si, trompant mes soins, ma fille obéissoit,
Si, changé jusques-là, son cœur se trahissoit...
Un exil éternel.....

EDOUARD.

Arrêtez, téméraire,
Exécutez mes ordres, ou craignez ma colere.
Quant aux soins de l'Etat, je saurai commander;
Et je n'ai plus ici d'avis à demander.

SCENE VII.

VORCESTRE *seul.*

QUel sinistre pouvoir, malheureuse Angleterre,
Eternise en ton sein la révolte & la guerre!
Incertain, alarmé dans cet état cruel,
Que n'ai-je tes conseils, ô mon cher Arondel!
Quel désert te renferme, ô sage incorruptible!
Faut-il que la vertu, la sagesse inflexible,
Qui t'éloignent des soins, des chaînes de la Cour,
Me laissent si long-temps ignorer ton séjour?
Ciel! je me reste seul, mais ton secours propice
Vient toujours seconder qui défend la justice.
Allons sur un Héros faire un dernier effort;
S'il n'est plus qu'un tyran, allons chercher la mort.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EUGENIE, ISMENE.

ISMENE.

QUE craignez-vous ? Pourquoi regrettez-vous ;
Madame,
De m'avoir dévoilé le ſecret de votre ame ?
Ce penchant vertueux, ce ſentiment vainqueur
Pour le plus grand des Rois, honore votre cœur ;
La vertu n'exclut point une ardeur légitime ;
Quel cœur eſt innocent, ſi l'amour eſt un crime ?

EUGENIE.

Cruelle ! par quel art viens-tu de m'arracher
Un ſecret qu'à jamais je prétendois cacher ?
D'un cœur déſeſpéré reſpectant la foibleſſe,
Ah ! tu devois l'aider à taire ſa tendreſſe ;
Mais à ce nom trop cher que tu m'as rappellé,
Puiſqu'enfin malgré moi mes larmes ont parlé,
Remplis du moins l'eſpoir, l'eſpoir ſeul qui me reſte.
Jamais ne m'entretiens de ce ſecret funeſte :
Que moi-même à tes yeux je doute déſormais
Si tu le ſais encor, ſi tu le ſus jamais.

ISMENE.

On ſoulage ſon cœur en confiant ſa peine :
Pourquoi m'avoir caché...

EUGENIE.

Moi-même, chere Iſmene ;
Victime du devoir, de l'amour, du malheur,
Oſois-je me connoître & lire dans mon cœur ?
De lui-même jamais ce cœur fut-il le maître ?

Jointe à Salisbury ſans preſque le connoître,
L'amour n'éclaira point un hymen malheureux
Dont le ſort, ſans mon choix, avoit formé les nœuds.
J'eſtimois d'un époux la tendre complaiſance;
Mais il n'obtint de moi que la reconnoiſſance,
Et, malgré mes efforts, mon cœur indépendant,
Réſervoit pour un autre un plus doux ſentiment;
De la Cour à jamais que ne fus-je exilée?
Par mon nouveau deſtin en ces lieux appellée,
Je vis.... Fiere vertu! pardonne ce ſoupir;
J'en adore à la fois & crains le ſouvenir.
Dans ce jeune Héros je ſentis plus qu'un maître,
Mon ame à ſon aſpect reçut un nouvel être;
Je crus que juſqu'alors ne l'ayant point connu,
Ne l'ayant point aimé, je n'avois point vécu.
Que te dirai-je enfin? Heureuſe & déſolée,
Maîtreſſe à peine encor de mon ame accablée,
Trouvant le déſeſpoir dans mes plus doux tranſports,
Au ſein de la vertu j'éprouvois des remords.
C'en eſt fait; libre enfin, je dois fuir & me craindre,
J'ai ſu cacher ma honte & j'ai pu me contraindre,
Tandis que le devoir défendoit ma vertu;
Mais aujourd'hui mon cœur eſt trop mal défendu;
Te dirai-je encore plus? On croit tout, quand on aime:
Oui, depuis le moment que je fuis à moi-même,
Cet amour malheureux, & nourri de mes pleurs,
Oſe écouter l'eſpoir & chérir ſes erreurs;
Quand je vois ce Héros, interdite, éperdue,
Je crois voir ſes regards s'attendrir à ma vue;
Je crois.... Mais où m'emporte un aveugle tranſport?
Le Ciel n'a fait pour moi qu'un déſert & la mort.
Ne puis-je cependant entretenir mon pere?
Pourquoi m'arrête-t-il où tout me déſeſpere?

ISMENE.

Vous l'allez voir ici. Mais pourquoi fuir la Cour,
Et rejetter l'eſpoir qui s'offre à votre amour?

Le trône à vos attraits.....

EUGENIE.

Que dis-tu, malheureuſe?
Quel fantôme brillant, quelle image flatteuſe
A mes ſens égarés as-tu fait entrevoir?
Garde-toi de nourrir un dangereux eſpoir:
Tu me rendrois heureuſe en flattant ma tendreſſe;
Mais je crains un bonheur qui coûte une foibleſſe.
Allons; c'eſt trop tarder; abandonnons des lieux
Où j'oſe à peine encor lever mes triſtes yeux;
Je ne veux point aimer; je fuis ce que j'adore;
J'implore le trépas, & je ſoupire encore!
La mort ſeule éteindra mon déplorable amour;
Mais du moins, en fuyant ce dangereux ſéjour,
Cruelle à mes deſirs, à mes devoirs fidelle,
J'aurai fait ce que peut une foible mortelle:
Si le reſte eſt un crime, il eſt celui des Cieux,
Et j'aurai la douceur d'être juſte à mes yeux.
Tu n'auras pas long-temps à ſouffrir de ma peine;
La mort eſt dans mon cœur; ſuis-moi, ma chere Iſmene:
Ton zele en a voulu partager le fardeau;
Ne m'abandonne pas ſur le bord du tombeau.
Fuyons! Là, pour briſer le trait qui m'a bleſſée,
Pour bannir ce Héros de ma triſte penſée,
Souvent tu me diras qu'il n'eſt pas fait pour moi;
Cache un mortel charmant, ne me montre qu'un Roi:
Dis-moi que les attraits de quelqu'amante heureuſe
Ont ſans doute enchaîné cette ame généreuſe:
Dis-moi que nés tous deux ſous des aſtres divers,
Il ignore & ma peine & mes vœux les plus chers,
Et qu'il n'exiſte plus que pour celle qu'il aime.
Je t'aide, tu le vois, à me tromper moi-même:
Peut-être à tes diſcours oubliant mes regrets.....
Je m'abuſe..... Ah! plutôt ne le nomme jamais.
Pour quels crimes, ô Ciel! par quel affreux caprice
Le charme de ma vie en eſt-il le ſupplice?

Par la gloire inſpiré, par l'honneur combattu,
Mon amour étoit fait pour être une vertu!
On vient: éloigne-toi.

SCENE II.

VORCESTRE, EUGENIE.

EUGENIE.

JE vous cherchois, mon pere;
Mon départ étoit prêt, quel ordre le differe?
Juſqu'ici toujours tendre & ſenſible à ma voix,
Me refuſeriez-vous pour la premiere fois?
Vous ne répondez rien? Une ſombre triſteſſe....

VORCESTRE.

Laiſſez aux foibles cœurs une molle tendreſſe:
Les deſtins ſont changés, ma fille, & d'autres tems
Veulent d'autres diſcours & d'autres ſentiments;
Connoiſſez-vous le ſang dont vous êtes ſortie,
Et le nom des Héros que lui doit la patrie?

EUGENIE.

Je ſais qu'il n'a produit que de vrais citoyens,
Et pour leurs ſentimens, je les ſais par les miens.

VORCESTRE.

L'Univers ſait nos faits; le Ciel ſeul ſait nos vues:
S'il faut que dans ce jour les vôtres ſoient connues,
Soutiendrez-vous l'honneur de ces noms éclatants?

EUGENIE.

L'ordre de la nature, ou l'uſage des tems,
A mon ſexe laiſſant la foibleſſe en partage,
Sembla de nos vertus exclure le courage;
De défendre l'Etat le droit vous fut donné;
A l'orner par nos mœurs notre ſort fut borné;
Mais ſoit l'inſtinct du ſang, ſoit l'exemple d'un pere,
Je ne partage point la foibleſſe vulgaire:

Que la patrie ordonne, & mon cœur aujourd'hui
En ſera, s'il le faut, la victime ou l'appui:
Le Ciel, qui voit mon ame au devoir aſſervie,
Sait combien foiblement elle tient à la vie,
Et je l'atteſte ici que mon ſang répandu....

VORCESTRE.

Laiſſez de vains ſerments, j'en crois votre vertu,
J'en crois mon ſang: montrez cette ame magnanime;
Vous pouvez, par l'effort d'une vertu ſublime,
Dans nos faſtes brillants précéder les Héros;
Quelque degré d'honneur qu'atteignent leurs travaux,
Au delà de leur ſort la gloire vous appelle;
Le Ciel a fait pour vous une vertu nouvelle:
Même au deſſus du trône il eſt encore un rang,
Et ce rang eſt à vous, ſi vous êtes mon ſang.

EUGENIE.

De mon cœur, de mes jours que mon pere diſpoſe,
Pour en être eſtimée il n'eſt rien que je n'oſe.

VORCESTRE.

Un mot va vous juger: ſi détruiſant nos droits,
Et la foi des traités, & le reſpect des loix,
Le ſort à votre pere offroit un diadême;
Et qu'entre la patrie & le pouvoir ſuprême
Il parût balancer à choiſir ſon deſtin,
Que conſeilleriez-vous à ſon cœur incertain?

EUGENIE.

Le refus de ce trône, un trépas honorable:
Un juſte citoyen eſt plus qu'un Roi coupable.

VORCESTRE.

La vertu même ici par ta bouche a parlé:
C'eſt ton propre deſtin que ce choix a réglé,
C'eſt le ſort de l'Etat; généreuſe Eugénie,
Il faut, du peuple Anglois tutélaire génie,
Faire plus qu'affermir, plus qu'immortaliſer,
Plus qu'obtenir le trône, il faut le refuſer.
Oui, c'eſt toi qu'au mépris d'une loi ſouveraine,
Au mépris de l'Etat, Édouard nomme Reine,

Et pour un rang de plus, ſi tu démens tes mœurs,
Tu l'épouſes demain, tu regnes, & je meurs.
Tu frémis..... Je t'entends : tu prévois les diſgraces
Que ce fatal amour entraîne ſur ſes traces ;
Je reconnois ma fille à ce noble refus,
Et mon cœur paternel renaît dans tes vertus.
Qu'eſpéroit Édouard ? Comment a-t-il pu croire
Qu'inſtruit par des aïeux d'immortelle mémoire,
Blanchi dans la droiture & la fidélité,
Dans le zele des loix & de la liberté,
J'irois, d'un lâche orgueil mépriſable victime,
Avilir ma vieilleſſe & finir par un crime ?
Non, j'ai ſu reſpecter la terre où je ſuis né :
Je t'en devois l'exemple, & je te l'ai donné ;
Bien loin qu'à ton départ je ſois contraire encore,
Je vais fuir ſur tes pas un palais que j'abhorre :
A moi-même rendu je retourne au repos ;
Je ne demande point le prix de mes travaux.
Quel prix plus doux pourroit flatter mon eſpérance !
Le Ciel dans tes vertus a mis ma récompenſe :
Je vais tout diſpoſer. Edouard amoureux
Doit lui-même bientôt t'inſtruire de ſes vœux :
Je m'en remets à toi du ſoin de les confondre,
Et je veux te laiſſer la gloire de répondre.

SCENE III.

EUGENIE.

AInſi tous mes malheurs ne m'étoient pas connus !
Il m'aimoit : & je pars !.... Je ne le verrai plus !....
Toi, qui fais à la fois mon bonheur & ma peine,
Le ſort avoit donc fait mon ame pour la tienne !
Mais de ce même ſort quel caprice cruel
Eleve entre nous deux un rempart éternel ?

Cher Prince, il faudra donc que cette bouche même
Qui devoit mille fois te jurer que je t'aime,
Trahiſſe, en te parlant, le parti de mon cœur!....
Fuyons.... Mais le Roi vient! Toi, qui vois ma douleur,
Ciel, cache-lui du moins.....

SCENE IV.

ÉDOUARD, EUGENIE.

ÉDOUARD.

QUelle crainte imprévue
Vous éloigne, Madame, & vous glace à ma vue?

EUGENIE.

Les Cieux me ſont témoins que l'aſpect de mon Roi
N'a jamais eu, Seigneur, rien de triſte pour moi.

ÉDOUARD.

Votre Roi! Sort cruel! ne puis-je donc paroître
Sous des titres plus doux que le titre de maître?
Malheureux ſur le trône, & toujours redouté,
N'ai-je d'autre deſtin que d'être reſpecté?
Souveraine des Rois, la beauté n'eſt point née
Pour une dépendance au peuple deſtinée;
L'empire eſt ſon partage, & c'eſt elle en ce jour,
C'eſt elle qu'avec moi va couronner l'amour,
Si moins contraire enfin au bonheur où j'aſpire
Le ſort veut terminer les maux dont je ſoupire.

EUGENIE.

Laiſſez aux malheureux la plainte & les douleurs
Le Ciel pour Edouard a-t-il fait des malheurs?
S'il ſe mêle à vos jours quelque peine légere,
La gloire vous appelle & s'offre à vous diſtraire;
L'Univers vous attend, & vos premiers travaux
De ce ſiecle déjà vous ont fait le Héros;

Soumettez les deux mers au loix de l'Angleterre ;
Allez, ſoyez l'arbitre & l'amour de la terre !
Je rendrai grace au Ciel, quand le bruit de vos faits
Viendra dans la retraite où je fuis pour jamais.

ÉDOUARD.

Ah ! cruelle, arrêtez : vous avez dû m'entendre :
Tout vous a dit l'ardeur de l'amant le plus tendre,
Et pour prix de mes feux, vous fuiriez des climats
Que je veux avec moi ſoumettre à vos appas !
Ne me dérobez point le ſeul bien où j'aſpire :
Je ne commencerai de compter mon empire,
D'être, d'aimer mon ſort, que du moment heureux
Où vous partagerez ma couronne & mes feux....
Mais non.... Ce ſombre accueil m'apprend que je m'abuſe,
Et ce n'eſt point vous ſeule ici que j'en accuſe.

EUGENIE.

Ne ſoupçonnez que moi : ſur mon devoir, Seigneur,
Je ne connus jamais de maître que mon cœur.

SCENE V.

ÉDOUARD.

Elle fuit ! Quelle haine & quel ſenſible outrage !
Superbe citoyen, voilà donc ton ouvrage.
On t'accuſoit, mon cœur n'oſoit te ſoupçonner ;
Ne m'offres-tu donc plus qu'un traître à condamner ?
Où me réduit l'ingrat ! Que ſert ce diadême
Si je ne puis enfin couronner ce que j'aime ?
Mais quel eſt cet hymen dont on défend les droits ?
Quels ſujets orgueilleux ! Eſt-ce un peuple de Rois ?
Quelles ſont ces vertus farouches & bizarres ?
Le devoir en ces lieux fait-il donc des barbares ?
Par un terrible exemple il faut leur enſeigner

Qu'il n'eſt ici qu'un maître, & que je ſais régner.
Holà, Gardes !

SCENE VI.

ÉDOUARD, VOLFAX.

ÉDOUARD.

VOlfax, venge-moi d'un Rebelle.

VOLFAX.

Seigneur, nommez le traître, & cette main fidelle....

ÉDOUARD.

Au nom du criminel tu frémiras d'effroi,
Ce ſage révéré, cet ami de ſon Roi,
Comblé de mes bienfaits, chargé de ma puiſſance ;
Le croiras-tu ? Vorceſtre, oui, Vorceſtre m'offenſe,
Il oſe me trahir.

VOLFAX.

Vorceſtre ! lui, Seigneur !
Lui, qui parut toujours l'oracle de l'honneur ?
Peut-être en croyez-vous un douteux témoignage ?

ÉDOUARD.

Je n'en crois que moi-même, & j'ai reçu l'outrage :
Cet eſprit de révolte éclaire enfin mes yeux,
Et me confirme trop des ſoupçons odieux.

VOLFAX.

On vient de m'annoncer la trame la plus noire.....
Je le juſtifiois !.... O Ciel ! qu'on doit peu croire
Aux dehors impoſants des humaines vertus !

ÉDOUARD.

Parle : que t'a-t-on dit ? Rien ne m'étonne plus

VOLFAX.

Diſpenſez-moi, Seigneur, d'en dire davantage :
Il eſt d'autres témoins des maux que j'enviſage,
Et je crois avec peine un ſi noir attentat.

ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Acheve, je le veux : je crois tout d'un ingrat.

VOLFAX.

J'obéis, puiſqu'enfin ce n'eſt plus qu'un coupable;
Je vois que ſon forfait n'eſt que trop véritable;
Je raproche les tems, ſes projets, ſes diſcours :
Dans le conſeil, Seigneur, vous l'avez vu toujours
Contraire à vos deſſeins, contraire à votre gloire;
Il tâchoit d'étouffer l'amour de la victoire :
Je vois trop maintenant par quels motifs ſecrets
Ses dangereux conſeils ne tendent qu'à la paix.

ÉDOUARD.

Oui, tu m'ouvres les yeux : aujourd'hui même encore,
Trahiſſant le renom dont l'univers m'honore,
Il m'oſoit conſeiller un indigne repos.

VOLFAX.

Pour en ſavoir la cauſe, apprenez ſes complots;
Dans la ſécurité d'une paix infidelle,
On vous laiſſe ignorer que l'Ecoſſe rebelle....

ÉDOUARD.

Je ne le ſais que trop, de fideles ſujets
M'ont découvert ſans lui ces mouvements ſecrets.

VOLFAX.

De ces déguiſements l'honneur eſt-il capable ?
Qui peut taire un complot, lui-même en eſt coupable.
Peut-être juſqu'au trône oſant porter ſes vœux,
Appui des Ecoſſois, il veut régner ſur eux.
C'eſt pour favoriſer ces ligues ennemies
Qu'il prétend ſéparer vos forces réunies,
En des ports différents diſperſer vos vaiſſeaux,
Et borner à régner le deſtin d'un Héros :
Il avoit des vertus, il avoit votre eſtime,
Seigneur; mais pour régner quand il ne faut qu'un crime,
L'honneur eſt-il un frein à l'orgueil des mortels ?
L'eſpoir du trône a fait les fameux criminels;
Et, fauſſe trop ſouvent, cette altiere ſageſſe

N'attend qu'un crime heureux pour montrer sa bassesse.

ÉDOUARD.

Le perfide !

VOLFAX.

Je crains autant que sa fureur
Ce renom de vertu que lui donne l'erreur :
Par ces vains préjugés, entraînés dans ses brigues,
Tous croiront vous servir en servant ses intrigues :
De la rebellion l'étendard abhorré
Deviendroit dans ses mains un étendard sacré.....

ÉDOUARD.

Va, qu'on l'amene ici..... Mais que vois-je ? Il s'avance.

SCENE VII.

ÉDOUARD, VORCESTRE, VOLFAX.

VORCESTRE.

DAignez remplir, Seigneur, ma derniere espérance :
Si le Ciel m'eût permis de consacrer toujours
Au bien de cet État mes travaux & mes jours,
J'eusse été trop heureux : par un destin contraire,
Forcé, vous le savez, au malheur de déplaire,
Trop vrai pour me trahir, je dois, fuyant ces lieux,
Soustraire à vos regards un objet odieux :
Souffrez donc qu'aujourd'hui, dans un obscur asyle,
Inutile à l'Etat, moi-même je m'exile ;
Ne tenant plus à rien que par de tendres vœux
Pour la félicité d'un peuple généreux,
J'attendrai sans regret la fin de ma carriere,
Si d'un dernier regard honorant ma priere,
Vous conservez, Seigneur, par de justes projets,
Le premier bien d'un Roi, l'amour de vos sujets.

ÉDOUARD.

Vous apprendrez dans peu ma volonté ſuprême ;
Sortez.

SCENE VIII.

ÉDOUARD, VOLFAX.

ÉDOUARD.

QU'ai-je entendu? Qu'en croiras-tu toi-même?
Peut-on le ſoupçonner de tramer un forfait,
Quand il fuit & ne veut qu'un exil pour bienfait?

VOLFAX.

Seigneur, ainſi que vous, ſa démarche m'étonne :
Que ne puis-je penſer qu'à tort on le ſoupçonne!
Mais deux garants trop sûrs de cette trahiſon
Mal gré-moi m'ont conduit au delà du ſoupçon.
Je dirai plus, Seigneur : le zele qui m'éclaire
Me fait jour à travers ce ténébreux myſtere :
Par le pas qu'il a fait je le crois convaincu ;
Le crime prend ſouvent la voix de la vertu.
Oui, ce même départ qu'apprête l'infidelle,
Eſt de ſa trahiſon une preuve nouvelle ;
S'il vous fait conſentir à ſon éloignement,
C'eſt pour tromper vos yeux, & fuir plus ſûrement :
Cet exil prétendu que ſes vœux vous demandent
Joindra peut-être un Chef aux traîtres qui l'attendent ;
Dans ces climats conquis, placés tous par ſon choix,
Ceux qui regnent pour vous, marcheront à ſa voix :
Tout le ſeconde enfin, & tout veut qu'on le craigne ;
S'il demeure, il conſpire ; & s'il échappe, il regne.
Tout dépend d'un inſtant, il peut vous prévenir.
Sous des prétextes vains, ſa fille prête à fuir,
Va ſans doute habiter une terre ennemie.

Et dans ce même instant peut-être qu'Eugénie....

ÉDOUARD

Elle fuit !.... C'en est trop ; prévenons des ingrats :
Je m'en fie à ton zele, observe tous leurs pas :
Je veux dès ce moment m'éclaircir sur son crime :
Et s'il n'est que trop vrai que trompant mon estime,
Il s'armoit contre moi de mes propres bienfaits,
Je n'aurai pas long-tems à craindre ses forfaits.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALZONDE, VOLFAX.

VOLFAX.

NOn, Madame, à vos vœux rien ici ne s'oppose;
Le Roi veut vous parler, j'en ignore la cause ;
Mais ne redoutez rien ; Vorcestre dans les fers
Met enfin votre espoir à l'abri des revers ;
Sur la foi des témoins que j'ai su lui produire,
Edouard convaincu me laisse tout conduire :
Dans son courroux pourtant inquiet, consterné,
Il paroit regretter l'ordre qu'il a donné ;
Mais il vient.

SCENE II.

EDOUARD, ALZONDE, *sous le nom d'Aglaé.*

ALZONDE.

Par votre ordre en ces lieux appellée,
Quel soin vous intéresse au sort d'une exilée ?
Puis-je espérer, Seigneur, qu'un secours généreux
Va mettre fin aux maux d'un destin rigoureux ?

ÉDOUARD.

Oui, fidelle Aglaé, pour terminer vos peines,
Attendez tout de moi, si vous calmez les miennes:
De ce funeste jour vous savez les malheurs,
Vous pouvez prévenir de plus grandes douleurs :
Accablé de remords, de tristesse & de crainte,
Mais comptant sur vos soins, je parle sans contrainte.
Vous me voyez rempli du désespoir amer
D'affliger, d'alarmer ce que j'ai de plus cher ;
L'amitié, je le sais, avec elle vous lie:
C'est vous intéresser que nommer Eugénie.
Si vous chérissez donc sa gloire & son bonheur,
Et si jamais l'amour a touché votre cœur,
Sauvez-la, sauvez-moi : par un récit fidele
Allez la rassurer dans sa frayeur mortelle.
On accuse son pere, il n'est point condamné :
A la rigueur des loix s'il semble abandonné,
Des fureurs d'un amant qu'elle excuse le crime ;
J'ai moins prétendu perdre un sujet que j'estime,
Qu'arrêter Eugénie au point de fuir ma Cour:
L'amour va réparer le crime de l'amour :
Oui, fût-il condamné, le sang de ce que j'aime
Est sacré dans ces lieux ainsi que le mien même ;
Sans le sceau de ma main les loix ne peuvent rien :

Le coupable eſt ſon pere, & ſon pere eſt le mien.
Qu'elle vienne ; elle ſait mon trouble & ſa puiſſance,
Qu'un ſeul de ſes regards enchaîne ma vengeance :
J'eſpere tout du ſort, puiſqu'il a confié
La cauſe de l'amour aux ſoins de l'amitié.
Je ne veux qu'une grace : à mes feux moins contraire,
Qu'elle n'écoute plus un préjugé ſévere ;
Que par un tendre amant ſon front ſoit couronné ;
Qu'elle accepte mon cœur, & tout eſt pardonné.

ALZONDE.

Seigneur, ſi vous voulez le bonheur de ſa vie,
Si vous daignez m'en croire, oubliez Eugénie :
On n'attend point l'amour d'un cœur infortuné,
Par lui-même à l'exil, aux larmes condamné.
Sans lui faire acheter la grace qu'elle eſpere,
Sans troubler ſon repos, terminez ſa miſere :
N'attendez pas qu'ici, pleurante à vos genoux,
Elle vienne arrêter un funeſte courroux.
Sûre que l'équité va lui rendre ſon pere,
Sa vertu ne ſait point deſcendre à la priere :
Mettez fin à ſes maux, ſi vous y prenez part,
Et faites ſon bonheur, en ſouffrant ſon départ.

EDOUARD.

Moi ! que pour ſon bonheur je m'intéreſſe encore
Tandis que ſur la foi des feux que je déplore,
La cruelle ſe plaît à faire mon malheur,
Me brave avec orgueil, me fuit avec horreur !
Il en faut à ma gloire épargner la foibleſſe ;
Vengeons d'un même coup mon trône & ma tendreſſe,
Pour ſauver un proſcrit, que peut-elle aujourd'hui,
Quand elle eſt à mes yeux plus coupable que lui ?....
Que dis-je ? Quand je puis terminer tes alarmes,
Quand la main d'un amant doit eſſuyer tes larmes,
Je livrerois ton pere au glaive d'un bourreau !
J'attacherois tes yeux ſur un affreux tombeau !
O ma chere Eugénie ! Ah ! punir ce qu'on aime,
Frapper un cœur chéri, c'eſt ſe frapper ſoi-même :

Non, ſon ſeul ſouvenir déſarme mon tranſport,
Il faut, chere Aglaé, faire un dernier effort.
S'il reſte quelqu'eſpoir à mon ame enflammée,
Raſſurez, ramenez Eugénie alarmée:
Qu'abrégeant à la fois ſa peine & mon tourment,
Au tribunal d'un Juge elle trouve un amant.
Dites-lui mon amour, mes pleurs, ma fureur même,
Tout eſt juſtifié par un amour extrême.
Mais ſi fidelle encore à de fauſſes vertus,
Si pour le vain honneur d'un ſuperbe refus,
Trop sûre qu'arrêtant un jugement ſévere,
Mon cœur va prononcer la grace de ſon pere
Evitant ma préſence & fuyant ce palais,
Elle bravoit mes feux, mon courroux, mes bienfaits;
Il m'en coûtera cher; mais j'atteſte la gloire
Que de ſes vains attraits j'efface la mémoire,
Et ſon pere, à l'inſtant déchu de tous ſes droits,
N'eſt plus qu'un criminel que j'abandonne aux loix.
Ne perdez point de tems; allez: je vous confie
Mes deſſeins, mon eſpoir, le ſecret de ma vie:
Priez, promettez tout, effrayez, s'il le faut,
Un mot va décider le trône ou l'échafaud.
Son ſort eſt dans ſes mains; allez, qu'elle prononce:
Le deſtin de mes jours dépend de ſa réponſe.

SCENE III.

ALZONDE.

JE ne formois donc pas un frivole ſoupçon!
Trop heureuſe rivale... Ah! que dis-je? Eh quel nom?
N'ai-je point immolé mon amour à ma gloire
Et rendu tout mon cœur au ſoin de la victoire!...
Quoi! des ſoupirs encor reviennent me trahir!
Falloit-il le revoir, s'il falloit le haïr?

Ton ſupplice eſt entier, amante infortunée!
Il ne manquoit aux maux qui font ta deſtinée
Que d'entendre d'un cœur dont tu ſubis la loi
Des ſoupirs échappés pour une autre que toi!
Je n'en puis plus douter, & pour comble d'outrage,
On veut que leur bonheur ſoit encor mon ouvrage!
J'en rends grace au deſtin: ce ſoin qui m'eſt commis
M'aide à déſeſpérer mes cruels ennemis;
Dans le ſang le plus cher, répandu par ma haine,
Que tout ici gémiſſe & ſouffre de ma peine;
On retranche à l'horreur de ſes maux rigoureux
Ce qu'on en peut verſer ſur d'autres malheureux:
Tremble, crédule amant; en frappant ce qu'il aime,
L'amour eſt plus cruel que la haine elle-même;
Mais ma rivale vient, cachons-lui ſon bonheur,
Diſſimulons ma rage, & trompons ſa douleur.

SCENE IV.

ALZONDE, *ſous le nom d'Aglaé*, EUGENIE.

EUGENIE.

AH! ma chere Aglaé! dans quel tems déplorable
Me laiſſez-vous livrée à l'effroi qui m'accable!
Iſmene ne vient point en diſſiper l'horreur;
Tout me fuit, tout me laiſſe en proie à ma douleur.

ALZONDE.

Si vous en voulez croire & ma crainte & mon zele,
Fuyez, chere Eugénie, une terre cruelle;
Des mêmes délateurs je redoute les coups:
Peut-être leur fureur s'étendroit juſqu'à vous;
Il en eſt tems encor, fuyez.

EUGENIE.

Moi, que je fuie?
Je crains, mais pour mon pere & non pas pour ma vie.

SCENE V.

ALZONDE, *sous le nom d'Aglaé*, EUGENIE, ISMENE.

EUGENIE.

EH bien, que m'apprends-tu ?

ISMENE.

Le silence & l'effroi
Environnent les lieux qui nous cachent le Roi :
Je n'ai vu que Volfax ; il me suit, & peut-être
Mieux instruit des revers que ce jour a vu naître,
Madame, vous pourrez les apprendre de lui.

EUGENIE.

Vous, ma chere Aglaé ; vous, mon unique appui,
Pénétrez jusqu'au Prince ; allez, tâchez d'apprendre
Si, suspendant ses coups, il daigne encor m'entendre ;
De la vertu trahie exposez le malheur,
Et s'il parle de moi... dites-lui ma douleur ;
Dites-lui que j'expire en proie à tant d'alarmes,
Que je n'aurois pas cru qu'il fit couler mes larmes ;
Qu'il voulut mon trépas, & qu'aujourd'hui sa main
Dût conduire le fer qui va percer mon sein.

SCENE VI.

EUGENIE, VOLFAX, ISMENE.

EUGENIE.

RAssurez-moi, Milord, quel forfait se prépare ?
De l'auteur de mes jours quel malheur me sépare ?

VOLFAX.

Un ordre ſouverain l'a commis à mes ſoins ;
C'eſt tout ce que je ſais.

EUGENIE.

Puis-je le voir du moins ?
Vous le plaignez ſans doute ; une ame généreuſe
Ne voit point ſans pitié la vertu malheureuſe.
Venez, guidez mes pas, il n'eſt point de danger,
Point de mort qu'avec lui je n'oſe partager.

VOLFAX.

Vous ne pouvez le voir, & ſes Juges peut-être
Devant eux à l'inſtant vont le faire paroître.

EUGENIE.

Des Juges ! De quel crime a-t-on pu le charger ?
Quel citoyen plus juſte oſe l'interroger ?

VOLFAX.

Quand du pouvoir des Rois la fortune l'approche,
Un ſujet rarement eſt exempt de reproche.

EUGENIE.

Arrêtez ; à ſes mœurs votre reſpect eſt dû ;
La vertu dans les fers eſt toujours la vertu:
Sa probité toujours éclaira ſa puiſſance ;
Que pour des cœurs voués au crime, à la vengeance,
Le premier rang ne ſoit que le droit déteſté
D'être injuſte & cruel avec impunité :
Pour les cœurs généreux que l'honneur ſeul inſpire,
Ce rang n'eſt que le droit d'illuſtrer un empire,
De donner à ſon Roi des conſeils vertueux,
Et le ſuprême bien de faire des heureux.
Toi qui, peu fait ſans doute à ces nobles maximes,
Oſes ternir l'honneur par le ſoupçon des crimes,
Tu prends pour en juger des modeles trop bas ;
Reſpecte le malheur, ſi tu ne le plains pas.
Apprends que dans les fers la probité ſuprême
Commande à ſes tyrans, & les juge elle-même.
Mais c'eſt trop m'arrêter, & tu pourrois penſer
Qu'à briguer ton appui je daigne m'abaiſſer.

Le trône seul a droit de me voir suppliante :
Je vais....

VOLFAX.

Un ordre exprès s'oppose à votre attente;
Du trône, dans ce jour, tout doit être écarté,
Madame, & votre nom n'en est pas excepté.

SCENE VII.

EUGENIE, ISMENE.

EUGENIE.

D'Un tribunal cruel on m'interdit l'entrée ;
O mon pere ! ô forfait ! sa perte est assurée.
Du parricide affreux qu'apprête leur fureur,
Mon sang glacé d'effroi me présage l'horreur.

ISMENE.

Ses amis, sa vertu, la voix de la Justice.....

EUGENIE.

Est-il des droits sacrés, si l'on veut qu'il périsse ?
Et des amis, dis-tu ? Quel nom dans ce séjour !
La sincere amitié n'habite point la Cour;
Son fantôme hypocrite y rampe aux pieds d'un maître;
Tout y devient flatteur, tout flatteur cache un traître.
Eût-il gagné les cœurs par des bienfaits nombreux,
Ose-t-on être encor l'ami d'un malheureux ?
De la Cour un instant change toute la face ;
Tout vole à la faveur, tout quitte la disgrace.
Ceux mêmes qu'il servit ne le défendront pas :
Le jour d'un nouveau regne est le jour des ingrats.
Mais quel affreux silence & quelle solitude !
Chaque moment ajoute à mon inquiétude.
Instruite de ma crainte, Aglaé ne vient pas :
Allons la retrouver; elle me fuit : hélas !

Je ne le vois que trop ; ſa tendreſſe ſans doute
Craint de me confirmer le coup que je redoute.

SCENE VIII.

ARONDEL, EUGENIE, ISMENE.

ARONDEL.

DAns ce ſéjour coupable, où tout change aujourd'hui,
Où les cœurs vertueux ont perdu leur appui,
Si par des ſentiments au deſſus du vulgaire
Juſques dans ſes malheurs la vertu vous eſt chere,
Qu'en ces funeſtes lieux par vous je ſois guidé :
Parlez, daignez m'apprendre où Vorceſtre eſt gardé?

EUGENIE.

Généreux étranger, mortel que je révere,
Qui vous rend ſi ſenſible au malheur de mon pere?

ARONDEL.

Vous, ſa fille ? O bonheur !....

EUGENIE.

Quelle tendre pitié
Quel héroïque effort vous conduit ?

ARONDEL.

L'amitié.
D'un cœur ſolide & vrai vantez moins la conſtance,
Le devoir n'a point droit à la reconnoiſſance.
Le trône eſt entouré d'un peuple adulateur,
Et l'ami d'un heureux n'eſt ſouvent qu'un flatteur.
J'étois de ſa vertu l'adorateur fidele;
Elle reſte à ſon cœur, je lui reſte avec elle :
Je ſerois ignoré dans ce ſéjour nouveau ;
Car quoique cette Cour ait été mon berceau,
Mes traits changés aux lieux où j'ai caché ma vie
Me rendent étranger au ſein de ma patrie.

Mais puiſqu'encor propice en ce jour de courroux,
Le Ciel daigne m'entendre & m'adreſſer à vous,
Madame, à vos regards je parois ſans myſtere.
Vous voyez Arondel, l'ami de votre pere.
Tandis qu'on ne l'a vu que puiſſant & qu'heureux,
J'ai fui de la faveur le ſéjour faſtueux,
Et je n'ai point groſſi cette foule importune
Qui venoit à ſes pieds adorer la fortune;
Mais lorſque tout s'éloigne, & qu'il eſt oublié,
Je reviens, & voici le jour de l'amitié.

EUGENIE.

O préſage imprévu d'un deſtin plus proſpere!
Puiſqu'il vous rend à nous, le Ciel eſt pour mon pere.

ARONDEL.

Quand pour lui revenu, j'apportois des ſecrets
Dûs aux ſoins d'un Etat heureux par ſes bienfaits;
Quoi! je le vois trahi dans ces mêmes contrées
Où je comptois revoir ſes vertus adorées!
Quels lâches impoſteurs ont cauſé ces revers?
Tout abandonne-t-il Vorceſtre dans les fers?
N'eſt-il plus à la Cour une ame aſſez hardie
Pour oſer s'élever contre la calomnie?
O toi, qui dans des temps dont je garde les mœurs,
Inſpirois nos aïeux, & faiſois les grands cœurs,
Vérité généreuſe, es-tu donc ignorée,
Et du ſéjour des Rois à jamais retirée!
Nourri loin du menſonge & de l'eſprit des Cours,
J'ignore de tout art les obliques détours;
Mais libre également d'eſpérance & de crainte,
J'agirai ſans foibleſſe & parlerai ſans feinte.
On expoſe toujours avec autorité
La cauſe de l'honneur & de la vérité.
Commandez, j'obéis; nul péril ne m'étonne:
Qui ne craint point la mort, ne craint point qui la donne.

EUGENIE.

Que puis-je décider? vous-même guidez-moi;

Je ne ſais que gémir en ces moments d'effroi.
Volfax garde mon pere : il en veut à ſa vie ;
J'ai vu dans ſes diſcours la baſſeſſe & l'envie.
Ah ! ſi dans cet inſtant des juges ennemis
Décidoient qu'en ſecret... Ah ! Milord, j'en frémis !
Allons, ſervez de guide à mon ame égarée :
Du lieu qui le renferme environnons l'entrée,
Et ſi des aſſaſſins lui vont percer le flanc,
Ils n'iront juſqu'à lui que couverts de mon ſang.

ARONDEL.

Non : il faut plus ici qu'une douleur ſtérile ;
Forcez des Courtiſans la cohorte ſervile ;
Confondez l'impoſture, éclairez l'équité,
Et juſqu'au Trône enfin portez la vérité.
Au zele d'un ami laiſſez le ſoin du reſte,
Vorceſtre confondra cette ligue funeſte,
Ou, ſi pour le ſauver mes ſoins ſont ſuperflus,
Quand il expirera, je n'exiſterai plus.

SCENE IX.

EUGENIE, ISMENE.

EUGENIE.

ALlons, puiſqu'il le faut, tâchons de voir encore
Celui que je devrois haïr, & que j'adore !
Il me rendra mon pere ; oui ſon cœur n'eſt point fait
Pour commander le meurtre, & ſouſcrire au forfait.
Mais ſi pour le fléchir, pour vaincre l'impoſture,
Ce n'étoit point aſſez des pleurs de la nature,
Toi, dont je n'eus jamais imploré le ſecours,
Si je ne l'implorois pour l'auteur de mes jours,
Amour, viens dans ſon cœur guider ma voix tremblante,
Et prête ta puiſſance aux larmes d'une amante !

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALZONDE, AMELIE.

ALZONDE.

AS-tu ſervi les vœux d'un cœur déſeſpéré ?
Au gré de ma fureur tout eſt-il préparé ?

AMELIE.

Vos ordres ſont remplis.

ALZONDE.

Au milieu de ma haine,
Mon cœur frémit du crime où la rage l'entraîne.
Mon ſort me veut coupable, il y faut conſentir ;
Ne laiſſons plus au Roi l'inſtant du repentir.
L'infidele rapport que je viens de lui faire,
Vainement a paru redoubler ſa colere.
Incertain, furieux, attendri tour-à-tour,
Juſques dans ſa fureur j'ai connu ſon amour.
Il nommoit Eugénie ; il partage ſa peine :
S'il l'entend, il ſait tout ; s'il la voit, elle eſt Reine.
La grace de Vorceſtre eſt le prix d'un ſoupir :
Je connois trop l'amour, il ne ſait point punir.
Quoi ! ces périls, ces pleurs n'auroient ſervi qu'à rendre
Ma rivale plus chere & ſon amant plus tendre !
Il eſt temps de frapper ; pour combler tes rigueurs,
N'étoit-ce point aſſez d'unir tous les malheurs,
Ciel ! falloit-il auſſi raſſembler tous les crimes ?

Et devois-tu m'offrir d'innocentes victimes ?
Vengeance, déſeſpoir, vertus des malheureux,
Je n'eſpere donc plus que ces plaiſirs affreux
Que préſente à la haine, à la rage aſſouvie,
L'aſpect d'un ennemi qu'on arrache à la vie !

SCENE II.

ALZONDE, VOLFAX, AMELIE.

ALZONDE.

EH bien ! qu'attendez-vous ? Quelle lente fureur !
Un crime ſans ſuccès perd toujours ſon auteur.
Songez que ſi le Roi voit Eugénie en larmes...

VOLFAX.

Madame, épargnez-vous d'inutiles alarmes,
Aux cris dont ſa douleur vient remplir ce palais,
Du trône juſqu'ici j'ai ſu fermer l'accès :
Solitaire & plongé dans un morne ſilence,
Edouard laiſſe agir mes ſoins & ma vengeance,
Et l'on n'interrompra ce ſilence fatal
Qu'en lui portant l'arrêt qui proſcrit mon rival.
Tout nous ſeconde enfin ; ſa ruine eſt certaine :
Jaloux de ſon crédit, & liés à ma haine,
Ses Juges vont hâter ſon arrêt & ſa mort.
Vos vœux ſeront remplis ; je commande en ce port ;
Madame, & dès demain, ceſſant d'être captive,
Pour revoir vos Etats vous ſuivrez cette rive.

ALZONDE.

Perdez votre ennemi : mon funeſte courroux
Ne ſera point oiſif en attendant vos coups.

SCENE III.

VOLFAX.

L'Abyme eſt ſous tes pas ambitieuſe Reine ;
Tu crois que je te ſers, je ne ſers que ma haine:
Mon rival abattu, je comble tes revers,
Je me ſuffis ici, je te nomme & te perds.
Mon ſort s'affermira par leur chûte commune ;
Point de lâches remords, accablons l'infortune.
Mais quel eſt l'étranger qui s'eſt offert à moi ?
Il prétend voir, dit-il, ou Vorceſtre ou le Roi :
Peu commune à la Cour, ſa fermeté m'étonne;
Je n'ai pu m'éclaircir ſur ce que je ſoupçonne.
Pour ſurprendre un ſecret qu'il craint de dévoiler,
Je veux qu'à mon rival il vienne ici parler.

SCENE IV.

VOLFAX, GLASTON, GARDES.

VOLFAX.

GArdes, faites venir Vorceſtre en ma préſence ;
Vous, fidele Glaſton, veillez dans mon abſence :
Caché près de ces lieux, tandis que j'entendrai
D'un entretien ſuſpect le ſecret ignoré,
Que rien ici du Roi ne trouble la retraite :
C'eſt ſon ordre abſolu que ma voix vous répete.

SCENE V.

VORCESTRE, VOLFAX, GARDES.

VORCESTRE.

QUe dois-tu m'annoncer ? Ne faut-il que mourir

VOLFAX.

Un étranger demande à vous entretenir ;
Vous entendrez ici ce qu'il prétend vous dire ;
Edouard le permet : Gardes, qu'on ſe retire.

SCENE VI.

VORCESTRE *ſeul.*

EH ! qui peut me chercher dans ces funeſtes lieux ?
Eſt-ce un heureux ſecours que m'adreſſent les Cieux ?
Quel que ſoit l'inconnu que je vais voir paroître,
Dieu juſte ! fais du moins qu'il ne ſoit point un traître ;
Que je puiſſe par lui détruire un attentat,
Non pour ſauver mes jours, mais pour ſauver l'Etat...
Où reſpire, où gémit ma fille infortunée ?
Tu connois ſa vertu, conduis ſa deſtinée.....
Quand j'éprouve des maux qui ſemblent n'être faits
Que pour être la honte & le prix des forfaits,
Je ne t'accuſe point, arbitre de ma vie :
Lorſque la liberté, l'ame de la Patrie,
Voit dégrader ſes droits, voit tomber ſa grandeur ;
La mort eſt un bienfait, & non pas un malheur....
Ignorât-on le ſort que nous devons attendre,

Et ſous quels Cieux nouveaux notre eſprit va ſe rendre,
Le déſir du néant convient aux ſcélérats :
Non, je ne puis penſer que la nuit du trépas
Eteigne avec nos jours ce flambeau de notre ame
Qu'alluma l'Immortel d'une céleſte flamme.
La vertu malheureuſe en ces jours criminels,
Annonce à ma raiſon les ſiecles éternels.
Pour la ſeule douleur la vertu n'eſt point née,
Le Ciel a fait pour elle une autre deſtinée.
Plein de ce juſte eſpoir, je m'éleve aujourd'hui
Vers l'Etre bienfaiſant qui me créa pour lui....
Mais qui s'avance ici ?

SCENE VII.

VORCESTRE, ARONDEL.

VORCESTRE.

QUel deſſein vous amene ?

ARONDEL *l'embraſſant.*

Cher Vorceſtre !....

VORCESTRE.

Que vois-je ? Ah ! je m'en crois à peine....
Quoi ! c'eſt vous, Arondel ; c'eſt vous que je revois
Et que j'embraſſe, hélas ! pour la derniere fois ?
Dans cet inſtant mêlé de joie & de triſteſſe,
De mes ſens interdits ſoutenez la foibleſſe....
Que venez-vous chercher aux portes de la mort ?
Pourquoi m'avez-vous fui dans un plus heureux ſort ?
Quel déſert à mes ſoins cachoit vos deſtinées ?
Privé de vous, hélas ! j'ai perdu mes années,
Et ne vous vois-je enfin vous rendre à mes ſouhaits,
Que pour ſentir l'horreur de vous perdre à jamais ?

ARONDEL.

Ne donnons point ce temps à d'inutiles plaintes,

Oſez briſer vos fers, & diſſipez nos craintes:
Le jour déjà plus ſombre aide à tromper les yeux.
Je reſte ici, pour vous, abandonnez ces lieux,
Fuyez avec horreur une indigne patrie:
Déjà par mes conſeils, par les ſoins d'Eugénie,
Une barque s'apprête; allez, paſſez les mers;
Vivez, ſi vous m'aimez: cette garde, ces fers,
Ces murs n'alarment point une ame magnanime,
L'appareil de la mort n'étonne que le crime.
Souffrez qu'en vous ſauvant, l'intrépide amitié
Prenne l'emploi du Ciel qui vous laiſſe oublié.

VORCESTRE.

J'emploierois pour la vie un lâche ſtratagême!
Je pourrois à la mort expoſer ce que j'aime!
Je ne crains rien pour moi: pour vous ſeul j'ai frémi;
Fuyez, abandonnez un malheureux ami:
Je ſens, comme ma fin, l'inſtant qui nous ſépare;
Mais fuyez, craignez tout dans ce palais barbare:
Je mourrai doublement ſi vous y périſſez.

ARONDEL.

J'aurois cru qu'en m'aimant vous m'eſtimiez aſſez
Pour devoir m'épargner le ſoupçon de la crainte,
Et me croire au deſſus du ſort & de la plainte;
Vous me connoîtrez mieux: ſi vous voulez périr,
Je ne vous quitte point, Ami, je ſais mourir.
Convaincu, comme vous, du néant de la vie,
Pourrois-je regretter de me la voir ravie?
Aveugle ſur ſon être, incertain, accablé,
Dans ce ſéjour mortel le ſage eſt exilé;
Il voit avec tranſport la fin de la carriere
Où doit naître à ſes yeux l'immortelle lumiere:
Dans cette nuit d'horreurs, la vie eſt un ſommeil,
La mort conduit au jour, & j'aſpire au réveil.
Mais ſuſpendant ici cette ſageſſe auſtere,
Ne ſongez aujourd'hui qu'au tendre nom de pere.
Si de barbares mains ne l'éloignoient de vous,
Eugénie en ce lieu ſeroit à vos genoux,

Prête à chercher la mort, réſolue à vous ſuivre :
Ah ! ſi ſa tendre voix vous conjuroit de vivre,
Vous refuſeriez-vous à ſa vive douleur ?
Pourriez-vous lui plonger le poignard dans le cœur ?...
Ignorez-vous l'opprobre où vous expoſe un traître ?
Volfax peut tout : bientôt un vil bourreau peut-être...
O honte ! Q oi, tomber ſous cette indigne main !
Fuyez, je crois déjà voir le glaive aſſaſſin.

VORCESTRE.

Quelle que ſoit la main qui m'ôtera la vie,
Qui meurt dans ſa vertu, meurt ſans ignominie.

ARONDEL.

La gloire, je le ſais, devroit ſuivre une mort,
L'ouvrage de la fraude & le crime du ſort ;
Mais à tout condamner la foule accoutumée,
Sur le crime apparent flétrit la renommée ;
Qui pourroit ſe défendre & ne le daigne pas,
Veut perdre avec le jour l'honneur de ſon trépas.

VORCESTRE.

La vertu ne connoit d'autre prix qu'elle-même :
Ce n'eſt point ſon renom, ce n'eſt qu'elle que j'aime.
Que l'Univers approuve ou condamne mes fers,
Ami, vous m'eſtimez ; voilà tout l'Univers.
A parler pour mes jours ſi mon cœur ſe refuſe,
Je ſais mon plus grand crime, il n'admet point d'excuſe,
Et l'innocence enfin, peu faite à ſupplier,
Ne deſcend point au ſoin de ſe juſtifier.
En conſervant mes jours, je perdrois votre eſtime
Si je pouvois ramper ſous la main qui m'opprime,
Si l'aſpect de ma fin pouvoit m'intimider ;
Je ſais quitter la vie, & non la demander.
Retournez vers ma fille, & ceſſant de m'abattre,
Ami, ne m'offrez plus ſes larmes à combattre ;
Les maux, les fers, la mort, je puis tout ſurmonter,
Je n'ai que ſa douleur & vous à redouter.
Epargnez-moi l'horreur où ce moment me livre,
Au nom de ma tendreſſe, ordonnez-lui de vivre ;

Au nom de l'amitié, dont les auguſtes nœuds
Survivent au trépas dans les cœurs vertueux,
Qu'elle me trouve en vous, & qu'elle vous ſoit chere;
Quand je meurs, mon ami de ma fille eſt le pere.
Je vivrai dans vos cœurs: que ma mort à jamais
Emporte votre eſtime & non pas vos regrets.

ARONDEL.

Ainſi rien ne fléchit ce courage intrépide....
Je me livre moi-même au tranſport qui vous guide:
Et bien, cruel ami, puiſqu'immolant vos jours,
Vous refuſez de fuir, il faut d'autres ſecours.
Je vous dois des conſeils dignes d'un cœur ſublime:
Le ſupplice a toujours l'apparence du crime;
Sauvez de cet affront votre nom reſpecté,
Et marquez-le du ſceau de l'immortalité.
Périr ſous les regards d'un traître qui vous brave
Périr dans les tourments, c'eſt périr en eſclave.
Non, il faut mourir libre, & décider ſa fin:
Un cœur indépendant doit faire ſon deſtin.
Des ſens épouvantés étouffant le murmure,
Un cœur vraiment Anglois s'aſſervit la nature;
Il chérit moins le jour qu'il n'abhorre les fers:
Il ſait vaincre la mort, l'effroi de l'Univers:
Pour vous affranchir donc au ſein de l'eſclavage,
Pour tromper vos tyrans, & confondre leur rage,
Je vais.... glacé d'horreur & ſaiſi de pitié,
Vous fournir un ſecours dont frémit l'amitié!
Je friſſonne en l'offrant.... mais un devoir auſtere
M'impoſe malgré moi ce cruel miniſtere;
Vous êtes déſarmé.... ce poignard eſt à vous:
Que votre ſein ne ſoit percé que de vos coups.
Prenez ce fer, frappez, je m'en réſerve un autre;
Trop heureux que mon ame accompagne la vôtre,
Et qu'admirant un jour ce généreux courroux,
Londres nomme l'ami qui tomba près de vous!

VORCESTRE.

Quelqu'honneur qu'à ce ſort la multitude attache,
Se donner le trépas eſt le deſtin d'un lâche:

Savoir souffrir la vie, & voir venir la mort,
C'est le devoir du sage, & ce sera mon sort.
Le désespoir n'est point d'une ame magnanime :
Souvent il est foiblesse, & toujours il est crime.
La vie est un dépôt confié par le Ciel;
Oser en disposer c'est être criminel.
Du monde où m'a placé la Sagesse immortelle,
J'attends que de son sein son ordre me rappelle :
N'outrons point les vertus par la férocité;
Restons dans la nature & dans l'humanité.
Garde ce triste don ; ton ami ne demande
Qu'un service important que l'Etat te commande :
Cet écrit que Volfax adresse aux ennemis,
Par les soins d'un des miens venoit d'être surpris,
Quand l'apportant au Roi, j'ai trouvé l'esclavage.
Porte-le : d'un perfide il y verra l'ouvrage....

SCENE VIII.

VOLFAX, VORCESTRE, ARONDEL, GARDES.

VOLFAX.

HOlà, Gardes, à moi ! saisissez-les tous deux.

ARONDEL, *frappant Volfax du poignard qu'il tenoit encore.*

Voilà ton dernier crime : expire, malheureux.
(*Il jette le poignard.*)
(*Aux Gardes.*)
Faites votre devoir, je suis prêt à vous suivre :
Vous vivrez, cher Vorcestre, ou je cesse de vivre.
(*on l'emmene.*)

VORCESTRE.

Séparés si long-temps, deux vertueux amis
N'avoient-ils que les fers pour se voir réunis?

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ÉDOUARD, GLASTON, GARDES.

ÉDOUARD.

OUI je vais confirmer l'arrêt de ſon ſupplice :
Qu'avant tout cependant cet ami, ce complice,
Qui s'obſtine au ſilence & brave le danger,
Soit conduit devant moi, je veux l'interroger.

GLASTON.

Aux portes du palais Eugénie éplorée
Depuis long-temps, Seigneur, en demande l'entrée.

ÉDOUARD.

Qu'elle paroiſſe : allez.

SCENE II.

ÉDOUARD.

JE vais la voir enfin :
Je tremble.... Je frémis.... Quel ſera mon deſtin ?
Qu'Eugénie à mon cœur laiſſe au moins l'eſpérance,
Et je lui rends ſon pere.... O ciel, elle s'avance
Sa grace eſt dans ſes yeux.

SCENE

SCENE III.

EDOUARD, EUGENIE.

EUGENIE.

Pour la derniere fois
Je puis enfin, Seigneur, vous adreſſer ma voix:
Mon pere eſt condamné; Souverain de ſa vie,
L'abandonnerez-vous aux fureurs de l'envie?

EDOUARD.

Je pouvois le ſauver, quoiqu'il fût convaincu;
Il va mourir, Madame, & vous l'avez voulu.

EUGENIE.

Le plus juſte des Rois permettra-t-il le crime?
D'infames délateurs, qu'un vil eſpoir anime,
Ont oſé le charger du plus faux attentat;
Des traîtres ont jugé le ſoutien de l'Etat.
Que ſon Maître le juge, ou s'il faut qu'il périſſe,
Si, détournant les yeux, vous ſouffrez l'injuſtice,
S'il n'obtient plus de vous un reſte d'amitié,
A ma douleur du moins accordez la pitié.
Ma vie eſt attachée à celle de mon pere:
Ainſi donc par vos coups je perdrois la lumiere!....
Mais dans vos yeux, Seigneur, je lis moins de courroux;
Achevez, pardonnez, je tombe à vos genoux.

EDOUARD *la relevant.*

En quel état vous vois-je, ô ma chere Eugénie!
Vous l'objet de mes vœux, vous l'eſpoir de ma vie;
Commandez en ces lieux, n'accablez plus mon cœur
Du remords d'avoir pu cauſer votre douleur.
Quoi, c'eſt vous qui priez! c'eſt moi qui vous afflige!
A quel affreux excès votre haine m'oblige!
Terminez d'un ſeul mot ma peine & votre effroi:
Régnez. Au même inſtant, donnant ici la loi,

Vous dérobez Vorceſtre au coup qui le menace :
C'eſt moi qui dans ce jour vous demande ſa grace.

EUGENIE.

C'en eſt donc fait, Seigneur, on verſera ſon ſang.
Vous ſavez quel devoir m'éloigne de ce rang.

EDOUARD.

Oui, je ſais mon malheur ; ce jour épouvantable,
Quand j'en doutois encore, & m'éclaire & m'accable :
Ceſſez de m'oppoſer des détours ſuperflus,
Cruelle, je vois trop d'où partent vos refus.
Vous ne pouvez m'aimer, mes vœux ſont votre peine :
Sous le nom du devoir vous déguiſez la haine ;
Vous le voulez, Madame, il faut y conſentir ;
De mon cœur déchiré cet amour va ſortir.
C'en eſt fait, mais ſongez qu'après cette victoire,
Si je puis l'obtenir, je ſuis tout à ma gloire ;
Qu'à ma gloire rendu, n'agiſſant plus qu'en Roi,
Un pardon dangereux ne dépend plus de moi.
La Juſtice a parlé, je lui dois ſa victime....
Vous voyez la fureur & l'amour qui m'anime ;
Madame, prononcez.... c'eſt le dernier moment,
Le Maître va parler, ſi l'on brave l'amant.

EUGENIE.

Où me réduiſez-vous, Seigneur ? jugez vous-même
A quel horrible état, à quel tourment extrême
Me condamne aujourd'hui cet amour malheureux,
Pour qui le Ciel n'a fait qu'un deſtin rigoureux.
Tel eſt mon ſort cruel : je veux ſauver mon pere ;
Mais ſoit qu'à vos deſſeins je ne ſois plus contraire,
Soit que je m'y refuſe en ce dernier moment,
Ce pere infortuné périt également :
Le ſupplice l'attend, ſi je vous ſuis rebelle ;
Il meurt de ſa douleur, ſi je trahis ſon zele.

EDOUARD.

C'eſt trop prier en vain, & c'eſt trop m'avilir :
Perdons des furieux, puiſqu'ils veulent périr.

Il veut ſortir.

EUGENIE.

Ah ! Seigneur, arrêtez..., & qu'enfin ma tendreſſe...
à part.
Que vais-je dire ?.. Hélas!.. Surmontons ma foibleſſe.
Puiſqu'il eſt vrai, Seigneur, qu'un aveugle courroux
Eſt le ſeul ſentiment qui vous reſte pour nous,
Accordez-moi du moins une grace derniere :
Qu'on ne me ferme plus la priſon de mon pere ;
Que l'embraſſant encor, qu'expirant dans ſes bras,
Je m'arrache à l'horreur d'apprendre ſon trépas.

ÉDOUARD.

L'inflexible rigueur de cette ame hautaine
Ne feroit pour mes feux qu'affermir votre haine ;
Sans ſes triſtes conſeils, ſans ſon farouche eſprit,
Pour me haïr toujours, votre cœur vous ſuffit...
Je ne me connois plus dans ce cruel outrage...
Vos malheurs & les miens vont être votre ouvrage.

SCENE IV.

EUGENIE.

O Rigoureux devoir !... Mes cris ſont ſuperflus,
Et mes gémiſſemens ne l'attendriſſent plus...
Faut-il tout avouer ?... M'entendra-t-il encore ?...
Des Gardes entrent, précédant Arondel.
Quel eſt cet appareil, ce trouble que j'ignore ?

SCENE V.

EUGENIE, ARONDEL, GARDES.

EUGENIE.

AH! Milord, c'en eſt fait ; je vais chercher la mort.

ARONDEL.

Arrêtez... Elle fuit....

SCENE VI.

ARONDEL, GARDES.

ARONDEL.

QUel eſt donc notre ſort ?
Qu'attend-on ? Et pourquoi me laiſſe-t-on la vie ?
Ton crime eſt-il comblé, trop ingrate patrie ?
Renverſant de tes loix le plus ferme ſoutien,
As-tu ſacrifié ton dernier citoyen ?
Qu'eſt devenu Vorceſtre ? Affreuſe incertitude!
Ne puis-je m'éclaircir dans mon inquiétude ?
Dans mon cœur déchiré ce doute ſur ſon ſort
Revient à chaque inſtant multiplier la mort :
* *Aux Gardes.*
Vous *, Miniſtres du meurtre & de la tyrannie,
Si chez vous la pitié n'eſt point anéantie,
Répondez, raſſurez mon eſprit incertain,
Ou comblez les horreurs de mon affreux deſtin....
Vous ne répondez rien ? Ce farouche ſilence,
Barbares, m'apprend trop ce qu'il faut que je penſe :
Il eſt donc mort : Frappez, terminez mon malheur ;
Qui verſera mon ſang ſera mon bienfaiteur.
Achevez de briſer la chaîne déplorable
Qui captive mon ame en ce ſéjour coupable ;
Et délivrant mes yeux de l'aſpect des mortels,
Sauvez-moi de l'horreur de voir des criminels.

SCENE VII.

GLASTON, ARONDEL, GARDES.

GLASTON.

LE Roi vient en ces lieux, vous pourrez faire entendre
Ce qu'aux Pairs assemblés vous refusez d'apprendre;
Et vous justifiant....

ARONDEL.

Vos soins sont superflus
A me justifier je ne m'abaisse plus :
Oui, je voulois parler : j'eus servi l'Angleterre ;
Mais par son noir forfait cette coupable terre
Aujourd'hui dans mon cœur a perdu tous ses droits ;
De la patrie enfin je n'entends plus la voix,
Des traîtres, des complots, qu'elle soit la victime :
L'horreur doit habiter dans le séjour du crime ;
Que la guerre y répande & le deuil & l'effroi,
Mon ami m'est ravi ; tout est fini pour moi :
L'univers ne m'est plus qu'un désert où j'expire...
Le supplice est-il prêt ? je n'ai plus rien à dire.

EDOUARD, ARONDEL, GLASTON, GARDES.

ÉDOUARD.

DEmeure : quel secret t'unit aux attentats
Du traître qui t'attend pour marcher au trépas ?

ARONDEL.

Qu'entends-je ? Il vit encore ! Appui de l'innocence,
Je reconnois, ô Ciel ! j'adore ta puissance ;

Je reverrai Vorceſtre ! ô bonheur imprévu !
Je puis juſtifier & ſauver la vertu.

EDOUARD,

Pour ton propre forfait quand la mort te menace,
Téméraire, oſes-tu parler d'une autre grace ?
Crois-tu par ces dehors d'une fauſſe grandeur
D'un infame aſſaſſin ennoblir la fureur ?
Toi qui n'es dans ma Cour connu que par un crime ;
Quel es-tu ? quel deſtin, quelle fureur t'anime ?

ARONDEL.

Je reçois, ſans rougir, les noms des ſcélérats ;
L'apparence m'accuſe, & je ne m'en plains pas,
Mais puiſque vous daignez m'interroger, m'entendre,
A votre eſtime encor, Seigneur, je puis prétendre :
Je ne farderai point l'aveu que je vous dois :
Non, la vérité ſeule eſt la langue des Rois.
Souvent dans les combats le ſang de mes ancêtres
A coulé pour les Rois vos peres & nos maîtres :
Et le nom d'Arondel, qui vit encore en moi,
Ne vous annonce pas l'ennemi de ſon Roi.
Au ſein de ces honneurs qu'adore le vulgaire,
Je pouvois conſerver un rang héréditaire ;
Mais né libre, j'ai fui l'eſclavage des rangs,
Et j'ai laiſſé ramper les flatteurs & les grands.
Spectateur des humains, citoyen de la terre,
Pour vivre indépendant je quittai l'Angleterre ;
Et ſi, changeant de ſoins, je revois ce ſéjour,
L'intérêt de l'Etat a voulu mon retour.
En Norvege informé de la fuite d'Alzonde,
Et d'une trahiſon qu'ici même on ſeconde,
J'en venois à Vorceſtre éclaircir les horreurs,
Et j'arrivois enfin quand j'appris ſes malheurs.
Je ne le défends point des crimes qu'on m'annonce ;
Défendu par ſes mœurs, ſa vie eſt ma réponſe :
J'ai paru ſans effroi, plus ſtable que le ſort,
L'amitié prend des fers & partage la mort.
Si j'ai puni Volfax, la plus pure lumiere

Va rendre à la vertu ſa dignité premiere.
Regardez cet écrit qu'a ſigné l'impoſteur.
Vous connoiſſez la main, liſez, voyez, Seigneur,
Si les tourments ſont faits pour qui vous en délivre;
Et jugez qui des deux a mérité de vivre.

ÉDOUARD.

Que vois-je! avec Volfax Aglaé conſpiroit!
Dans quel abyme affreux le traître m'attiroit!

ARONDEL.

Son inflexible haine empêchoit Eugénie
De confondre à vos yeux la noire calomnie.

ÉDOUARD.

Mortel, ami des cieux, vous que leur équité
A chargé d'apporter ici la vérité,
Vous verrez qu'Edouard eſt digne de l'entendre,
Et qu'il n'opprime point ceux qu'elle ſait défendre.
Vorceſtre dans mon cœur porte le coup mortel:
Tandis qu'un noir complot le peignoit criminel,
Sans regret, ſans pitié, j'attendois ſon ſupplice;
Mais le courroux ſe taît où parle la juſtice.

Aux Gardes.

Vorceſtre eſt libre, allez, qu'il paroiſſe à mes yeux;
Et pour mieux éclaircir ces projets factieux,
Qu'en ces lieux, à l'inſtant, Aglaé ſoit conduite;
Ignorant ſes complots, je permettois ſa fuite.
Glaſton, volez au port: qu'aujourd'hui nul vaiſſeau
Ne s'éloigne d'ici ſans un ordre nouveau.

SCENE IX.

EDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL, GARDES.

EDOUARD,

VOrceſtre, paroiſſez : en vain la calomnie
Vous a voulu ravir & l'honneur & la vie :
Du Juge des humains l'immortelle équité
Des traits de l'impoſteur ſauve la probité :
Briſer d'injuſtes fers, c'eſt venger l'innocence ;
Vous rendre à votre rang, vous laiſſer ma puiſſance,
C'eſt moins une faveur qu'un légitime choix :
La vertu doit régner ou conſeiller les Rois.
Mais ces titres brillants s'obſcurciroient peut-être,
S'il vous manquoit celui d'ami de votre maître.
Vous ſavez trop pourquoi ce titre fut perdu,
Vous ſavez à quel prix il peut être rendu.

VORCESTRE.

Si je pouvois changer, par cet opprobre inſigne,
De vos bienfaits, Seigneur, je me rendrois indigne.
Un lâche, au gré des tems, varie & ſe dément,
Mais l'honneur ſe reſſemble, & n'a qu'un ſentiment.
Qu'attendez-vous, Seigneur ? On murmure, on conſpire ;
Un inſtant affermit ou renverſe un empire :
De traîtres inveſti, l'Etat veut en ce jour
Des ſoins plus importants que les ſoins de l'amour.
La perfide Aglaé, miniſtre des rebelles,
Peut ſeule en dévoiler les trames criminelles ;
Que tarde-t-on, Seigneur, à la conduire ici ?

EDOUARD.

Mes ordres ſont donnés ; on doit.... Mais la voici.

SCENE X.

EDOUARD, ALZONDE, VORCESTRE, ARONDEL, GLASTON, GARDES.

ARONDEL.

EN croirai-je mes yeux ? C'eſt elle-même...

ALZONDE.

Arrête ;
Je te connois, je vois l'orage qui s'apprête ;
Mais laſſe de la vie, & laſſe de forfaits,
J'éclaircirai ſans toi mes funeſtes ſecrets.
A Edouard.
Toi qui fais ma diſgrace & ma douleur profonde,
Reſpecte ton égale, & reconnois Alzonde.

EDOUARD.

Alzonde !

ALZONDE.

A tes malheurs tu la reconnoîtras :
Mon nom eſt, je le ſais, l'arrêt de mon trépas ;
Mais quand toute eſpérance à mon ame eſt ravie,
Que craindre ? Tu ne peux que m'enlever la vie,
Tu perdras davantage, & j'aurai la douceur
De te voir en mourant ſurvivre à ton malheur :
De mes reſſentiments je te laiſſe ce gage....
Mais trop long-temps ici je contrains mon courage ;
Alzonde, toujours Reine au milieu des revers,
Inconnue à tes yeux fut libre dans tes fers ;
Et dans l'inſtant fatal où tu peux me connoître,
Je ſais comme un grand cœur doit fuir l'aſpect d'un maître.

EDOUARD.

Gardes, ſuivez ſes pas.

SCENE XI.

EDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL.

EDOUARD.

MOn esprit agité
Ne peut de ses discours percer l'obscurité :
Quel est cet avenir, quelles sont ces disgraces
Que m'annoncent ici ses altieres menaces ?
Que craindre ? Elle est captive, & ce ton menaçant
Est le dernier transport d'un courroux impuissant.
Je ne sens aujourd'hui que le bonheur suprême
De voir, de consoler, d'obtenir ce que j'aime.
En faveur de mes vœux le Ciel s'est déclaré.
Vous en voyez, Vorcestre, un présage assuré ;
Et lorsqu'en mon pouvoir il met mon ennemie,
Son choix n'est plus douteux, il couronne Eugénie.

SCENE XII.

EDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL, GLASTON.

GLASTON.

SEigneur, la fiere Alzonde a su tromper nos yeux ;
Elle s'est poignardée au sortir de ces lieux.
» On m'apprête la mort, je ne sais point l'attendre,
» Dit-elle : c'est de moi que mon sort doit dépendre :
» Le poison m'a vengée ; en ce même moment

» Ma rivale périt : frémis, funeſte amant,
» Tu ſauras que j'aimois, par l'effet de ma haine.
» Je me venge en amante, & me punis en Reine. »

EDOUARD.

Quel noir preſſentiment d'un barbare deſtin...
Que l'on cherche Eugénie, & qu'elle apprenne enfin...

Eugénie arrive, ſoutenue par ſes femmes.

O Ciel ! en quel état elle s'offre à ma vue !
O déteſtable Alzonde !

VORCESTRE.

O diſgrace imprévue !

SCENE XIII.

EDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL, EUGENIE, ISMENE, GLASTON.

EUGENIE.

QUe ſervent les regrets ? Laiſſez jouir mon cœur,
Du peu de temps que doit m'accorder ma douleur.
Le croirai-je ! ô mon pere ! Une juſte puiſſance
A puni l'impoſture & ſauvé l'innocence.
Quel heureux changement, comblant tous mes deſirs,
Dans l'horreur du trépas m'offre encor des plaiſirs....
Je renais un inſtant ; en perdant la lumiere,
Je puis vous dévoiler mon ame toute entiere.
J'ai trop long-temps gémi ſous ce triſte fardeau ;
Il n'eſt plus de ſecret ſur le bord du tombeau....
Je dois bénir le coup qui du jour me délivre.
Victime de mon cœur, je ne pouvois plus vivre
Que dans l'horrible état d'un amour ſans eſpoir,
Ou qu'infidelle aux loix ainſi qu'à mon devoir.
Pardonnez, ô mon pere, aux feux que je déplore ;

Ils seroient ignorés, si je vivois encore....
Oui, le Ciel l'un pour l'autre avoit formé nos cœurs.
Prince... je vous aimois... Je vous aime... Je meurs.

VORCESTRE.

Hélas !

EDOUARD.

C'en est donc fait ! O douleur immortelle !
O Ciel ! éteins mes jours, ils n'étoient que pour elle.

Fin de la Tragédie d'Edouard.

SIDNEI,

COMÉDIE,

Représentée en 1745 par les Comédiens ordinaires du Roi.

.... Hinc illud eſt tædium & diſplicentia ſui... faſtidio eſſe cæpit vita & ipſe mundus, & ſubit illud rabidarum deliciarum, quouſque eadem? SENECA.

ACTEURS.

SIDNEI.

ROSALIE, amante de Sidnei.

HAMILTON, ami de Sidnei.

DUMONT, valet de chambre de Sidnei.

HENRI, Jardinier.

MATHURINE, fille de Henri.

La Scene eſt en Angleterre, dans une maiſon de campagne.

SIDNEI,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DUMONT.

IL falloit, ſur ma foi, que le mauvais Poëte
Qui chanta le premier l'amour de la retraite,
Fut un triſte animal; quel ennuyeux ſéjour
Pour quelqu'un un peu fait à celui de la Cour!
Depuis trois mortels jours qu'en ce manoir champêtre
Je partage l'ennui dont ſe nourrit mon maître,
J'ai vieilli de trois ans. Eſt-il devenu fou,
Monſieur Sidnei? Quoi donc ſe nicher en hibou!
Lui, riche, jeune, exempt de tout ſoin incommode;
Au milieu de ſon cours des femmes à la mode;
A la veille, morbleu, d'avoir un Régiment,

Planter là l'Univers, s'éclipſer bruſquement,
Quitter Londres & la Cour pour ſa maudite terre!
Si je ſavois du moins quel ſujet nous enterre
Dans un gîte où jamais nous ne ſommes venus:
Mais j'ai beau lui parler, il ne me répond plus.
Depuis un mois entier c'eſt le ſilence même:
Oh! je ſaurai pourquoi nous changeons de ſyſtême;
Il ne ſera pas dit que nous nous ennuierons,
Sans que de notre ennui nous ſachions les raiſons.
Allons.... J'allois me faire une belle querelle,
Revenant ſur ſes pas.
Il m'a bien défendu d'entrer ſans qu'il appelle:
Il n'a point emmené ſeulement un laquais,
Il faut qu'en ce déſert je ſois tout déſormais,
Et qu'un valet de chambre ait la peine de faire
Le ſervice des gens, outre ſon miniſtere.
Ah! la chienne de vie!... Encor ſi dans ces bois,
Pour ſe déſennuyer, on voyoit un minois,
Certain air, quelque choſe enfin dont au paſſage
On pût avec honneur meubler ſon hermitage,
On prendroit patience, on auroit un maintien;
Mais rien n'exiſte ici, ce qui s'appelle rien:
C'eſt pour un galant homme un pays de famine.
J'ai pourtant entrevu certaine Mathurine,
Fille du jardinier, gentille; mais cela
M'a l'air ſi ſot, ſi neuf.... Ah parbleu, la voilà.
Bon jour, la belle enfant.

SCENE II.

DUMONT, MATHURINE, *faiſant pluſieurs révérences.*

DUMONT.

Point de cérémonie:
Approchez..... Avez-vous honte d'être jolie?

Pourquoi cette rougeur & cet air d'embarras?

MATHURINE.

Monsieur....

DUMONT.

Ne craignez rien: où portiez-vous vos pas?

MATHURINE.

Monsieur, je vous cherchois.

DUMONT, *à part.*

Ceci change la note.
Me chercher? mais vraiment elle n'est pas si sote.

MATHURINE.

Vous êtes notre maître?

DUMONT.

A peu près; mais voyons;
Comme au meilleur ami, contez-moi vos raisons.

MATHURINE.

Pour une autre que moi, Monsieur, je suis venue....

DUMONT.

Oh! je vous vois pour vous.

MATHURINE.

Une dame inconnue
Depuis quatre ans entiers, toujours dans le chagrin,
Demeure en ce pays, dans un château voisin.

DUMONT.

Achevez, dites-moi que veut cette inconnue?

MATHURINE.

Vous voudrez l'obliger dès que vous l'aurez vue;
Je ne sais quel service elle espere de vous,
Mais si-tôt qu'elle a su que vous étiez chez nous,
J'étois près d'elle alors, j'ai remarquai sa joie:
Et si je viens ici, c'est elle qui m'envoie
Vous demander, Monsieur, un moment d'entretien;
Elle vous croit trop bon pour lui refuser rien.

DUMONT.

Des avances! oh, oh! le monde se renverse;
On a raison, l'aisance est l'ame du commerce.
Oui, qu'elle se présente; au reste elle a bien fait
De vous donner en chef le soin de son projet:

Quel mérite enfoui dans une terre obſcure !
J'admire les talents que donne la nature ;
Déjà dans l'ambaſſade auroit-on mieux le ton
Et l'air myſtérieux de la profeſſion,
Quand on auroit ſervi vingt petites maîtreſſes,
Et de l'art des meſſages épuiſé les fineſſes ?
Mais ce rôle pour vous, ma fille, eſt un peu vieux ;
Votre âge en demande un que vous rempliriez mieux ;
Et, ſans négocier pour le compte des autres,
Vous devriez n'avoir de ſecrets que les vôtres.

MATHURINE.

Je ne vous entends point.

DUMONT.

Je vous entends bien moi.
A part.
Ma foi, je la prendrois, ſi j'étois ſans emploi :
Tenez, je ne veux point tromper votre franchiſe,
Monſieur eſt là-dedans, vous vous êtes mépriſe :
Je ne ſuis qu'en ſecond ; mais cela ne fait rien,
Je parlerai pour vous, & l'affaire ira bien ;
C'eſt un conſolateur des beautés malheureuſes,
Qui fait, quand il le veut, des cures merveilleuſes.

MATHURINE.

A tout autre qu'à lui ne dites rien ſur-tout !
On vient... Chut, c'eſt mon pere.

DUMONT.

Oh ! des peres par-tout !

SCENE III.

DUMONT, HENRI, MATHURINE.

HENRI, *portant un paquet de lettres.*

AH ! ah ! c'eſt trop d'honneur, Monſieur, pour notre fille.

DUMONT.

Vraiment, maître Henri, je la trouve gentille.

HENRI.

Ça ne dit pas grand'chose.

DUMONT.

Oh! que cela viendra!
Le temps & ton esprit.... Mais que portes-tu là?

HENRI *lui donnant les lettres.*

Un paquet qu'un courrier m'a remis à la porte.

DUMONT.

Et qu'est-il devenu?

HENRI.

Bon, le diable l'emporte
Et ne le renverra que dans trois jours d'ici.

DUMONT.

J'entends, je crois, mon Maître.... Oui, sortez, le voici.

SCENE IV.

SIDNEI *lisant quelques papiers*, DUMONT.

DUMONT.

OSerois-je, Monsieur, (cela sans conséquence,
Et sans prétendre après gêner votre silence)
Vous présenter deux mots d'interrogation?
Comme j'aurois à prendre une précaution,
Si nous avions long-temps à rêver dans ce gîte,
Faites-moi le plaisir de me l'apprendre vîte,
Vu que si nous restons quatre jours seulement,
Je voudrois m'arranger, faire mon testament,
Me mettre en regle.... Enfin, Monsieur, je vous le jure,

Je ne puis plus tenir dans cette ſépulture ;
Etant ſeul on raiſonne, on baille en raiſonnant ;
Et l'ennui ne vaut rien à mon tempérament...

SIDNEI.

Une table, une plume.

DUMONT.

Eh mais...

SIDNEI.

Point de repliques,
Qu'on tienne un cheval prêt.

DUMONT.

Nous ſommes laconiques.

Il ſort.

SCENE V.

SIDNEI *aſſis.*

DEpuis qu'à ce parti mon eſprit s'eſt rangé,
Du poids de mes ennuis je me ſens ſoulagé ;
Nulle chaîne en effet n'arrête une ame ferme,
Et les maux ne ſont rien quand on en voit le terme.

Après avoir écrit quelques lignes.

O vous que j'adorai, dont j'aurois toujours dû
Chérir le tendre amour, les graces, la vertu!
Vous, dont mon inconſtance empoiſonna la vie,
Si vous vivez encor, ma chere Roſalie,
Vous verrez que mon cœur regretta vos liens,
Des mains de mon ami vous recevrez mes biens :
Il ne trahira point les ſoins dont ma tendreſſe
Le charge en expirant dans ces traits que je laiſſe.

Il écrit.

SCENE VI.

SIDNEI, DUMONT.

DUMONT.

MA requête, Monsieur, touchant notre retour,
(A quoi vous répondrez, on ne sait pas le jour)
M'avoit fait oublier ce paquet... *A part.*
Il envoie
(*Il met les lettres sur la table.*)
Sans doute un homme à Londre: usons de cette voie.
Il prend une plume qu'il taille.

SIDNEI *écrivant.*

Que vas-tu faire?

DUMONT.

Moi? mes dépêches: parbleu,
Il faut mander du moins que je suis en ce lieu;
Croyez-vous qu'on n'ait pas aussi ses connoissances?
Vous m'avez fait manquer à toutes bienséances,
Partir sans dire adieu, se gîter sans dire où;
Dans ma société on me prend pour un fou;
D'ailleurs quitter ainsi la bonne compagnie,
Monsieur, c'est être mort au milieu de sa vie.
Vous avez, il est vrai, des voisins amusants,
D'agréables Seigneurs, des campagnards plaisants,
Qui vous diront du neuf sur de vielles gazettes,
Cela sera vraiment des visites parfaites.

SIDNEI.

Console-toi, demain Londres te reverra.

DUMONT.

Vous me ressuscitez, j'étois mort sans cela.

SIDNEI *continuant d'écrire.*

Tu ne te fais donc pas au pays où nous sommes?

DUMONT.

Moi ! j'aime les pays où l'on trouve des hommes.
Quel diable de jargon ! Je ne vous connois plus,
Vous ne m'aviez pas fait au métier de reclus ;
Depuis votre retour du voyage de France,
Où mon goût près de vous me mit par préférence,
Je n'avois pas encore regretté mon pays ;
Je me trouvois à Londre auſſi bien qu'à Paris ;
J'étois dans le grand monde employé près des belles,
Je portois vos billets, j'étois bien reçu d'elles ;
De l'amant en quartier on aime le coureur,
Je rempliſſois la charge avec aſſez d'honneur ;
En un mot, je menois un train de vie honnête ;
Mais ici je me rouille & je me trouve bête:
Ma foi, nous faiſons bien de partir promptement,
Et d'aller à la Cour, notre unique élément.
Mais puiſque nous partons, qu'eſt-il beſoin d'écrire ?

SIDNEI.

Tu pars, je reſte, moi.

DUMONT.

Quel chagrin vous inſpire
Ce changement d'humeur, cette haine de tout,
Et l'étrange projet de s'ennuyer par goût ?
Je devine à peu près d'où vient cette retraite :
Oui, c'eſt quelque noirceur que l'on vous aura faite ;
Quelque femme, abrégeant ſon éternelle ardeur,
S'eſt-elle réſignée à votre ſucceſſeur ?
Il eſt piquant pour moi qui n'ai point de querelles,
Et ſuis en pleine paix avec toutes nos belles,
D'être forcé de vivre en ours, en hébêté,
Parce que vous boudez ou qu'on vous a quitté.

SIDNEI.

Chez Milord Hamilton tu porteras ma lettre.

DUMONT.

C'eſt de lui le paquet qu'on vient de me remettre,
Sur l'adreſſe du moins je l'imagine ainſi.

SIDNEI.

Comment, par quel haſard me ſait-il donc ici ?

Il lit une lettre, & laisse les autres sans les ouvrir.

Il me mande qu'il vient ; mais j'ai quelques affaires
Que je voudrois finir en ces lieux solitaires :
Il faut, en te hâtant, l'empêcher de partir....

DUMONT.

Et vous laisser ici rêver, sécher, maigrir,
Entretenir des murs, des hiboux & des hêtres...
Mais j'ai vu quelquefois que vous lisiez vos lettres.

Dumont lit les adresses.

Ou je suis bien trompé, Monsieur, ou celle-ci
Est de quelque importance ; elle est de la Cour...

SIDNEI *l'ayant lue.*

Oui,
Et j'ai ce Régiment...

DUMONT.

Je ne me sens pas d'aise !
Allons, Monsieur, je vais préparer votre chaise ;
Sans doute nous partons, il faut remercier...
Mais quel est ce mystere ? Il est bien singulier
Qu'après tant de desirs, de poursuites, d'attente,
Obtenant à la fin l'objet qui vous contente,
Vous paroissez l'apprendre avec tant de froideur !

SIDNEI *écrivant toujours.*

Es-tu prêt de partir ? J'ai fait.

DUMONT.

Sur mon honneur,
Je reste confondu ; cet état insensible,
Votre air froid, tout cela m'est incompréhensible ;
Et si jusqu'à présent je ne vous avois vu
Un maintien raisonnable, un bon sens reconnu,
Franchement je croirois... Excusez ce langage....

SIDNEI.

Va, mon pauvre Dumont, je ne suis que trop sage.

DUMONT.

Et pour nourrir l'ennui qui vous tient investi,
Vous entretenez-là votre plus grand ami :
Ce n'est qu'un philosophe. Au lieu de cette Epître
Qui traite sûrement quelque ennuyeux chapitre,

Que ne griffonnez-vous quelques propos plaisants
A ces autres amis toujours tous & brillants,
Qui n'ont pas le travers de réfléchir sans cesse ?

SIDNEI.

Pour des soins importants à lui seul je m'adresse;
Tous ces autres amis, réunis par l'humeur,
Liés par les plaisirs, tiennent peu par le cœur:
Je me fie au seul d'eux que je trouve estimable,
L'homme qui pense est seul un ami véritable.

DUMONT.

Du moins en vous quittant, je prétends vous laisser
En bonne compagnie: on vient de m'adresser
Une nymphe affligée, & qui lasse du monde,
Cache dans ce désert sa tristesse profonde;
Cela sent l'aventure; elle veut, m'a-t-on dit,
De ses petits malheurs vous faire le récit:
Outre qu'elle est en pleurs, on dit qu'elle est charmante:
Si cela va son train, gardez-moi la Suivante;
Vous savez là-dessus les usages d'honneur.

SIDNEI.

Laisse tes visions.

DUMONT.

Des visions, Monsieur!
C'est parbleu du solide, & tel qu'on n'en tient gueres:
J'ai lâché pour nous deux quelques préliminaires;
Ne vous exposez pas à les désespérer,
Et pour tuer le temps, laissez vous adorer.
Irai-je en votre nom, comme l'honneur l'ordonne,
Leur dire....

SIDNEI.

Laisse-moi, je ne veux voir personne.

DUMONT.

Oh! pour le coup, Monsieur, je vous tiens trépassé:
Vous ne sentez plus rien.

SIDNEI, *se levant & emportant ce qu'il vient d'écrire.*

Attends-moi, j'ai laissé
Un papier important... *Il sort.*

SCENE

SCENE VII.

DUMONT.

Je n'y puis rien connoître :
La tête, par ma foi, tourne à mon pauvre maître,
Et me voilà tout seul chargé de la raison,
Et du gouvernement de toute la maison.
Il est blazé sur tout, tandis qu'un pauvre diable
Comme moi goûte tout, trouve tout admirable.
On est fort malheureux avec de pareils rats :
Je suis donc heureux, moi ! je ne m'en doutois pas ;
Il partira, s'il veut que je me mette en route.
Et sa lettre... attendez... Henri !

HENRI *derriere le théatre.*

Monsieur !

DUMONT.

Ecoute.
Il a beau commander, je ne partirai pas,
Son air m'alarme trop pour le quitter d'un pas.

SCENE VIII.

DUMONT, HENRI.

DUMONT.

Il faut aller à Londre, & porter une lettre.

HENRI.

Deux, Monsieur, s'il le faut.

DUMONT.

On va te la remettre...

Il eſt malade ou fou, peut-être tous les deux:
Quel eſt donc le malheur de tous ces gens heureux ?
Ils nagent en pleine eau, quel diable les arrête ?

HENRI.

Tenez, Monſieur Dumont, je ne ſuis qu'une bête;
Mais voyant notre maître, & rêvant à part moi,
J'eſtime, en ruminant, avoir trouvé pourquoi:
Etant chez feu Monſieur, j'ons vu la compagnie,
J'ons entendu cauſer le monde dans la vie.
Tous ces grands Seigneurs-là ne ſont jamais plaiſants,
Ils n'ont pas l'air joyeux, ils attriſtent les gens;
Comme ils ſont toujours bien, leur joie eſt toute uſée,
Vous ne les voyez plus jetter une riſée;
Il leur faudroit du mal & du travail parfois.
Pour rire d'un bon cœur, parlez-moi d'un bourgeois!
Mais pour en revenir au mal de notre maître,
Je ſommes, voyez-vous, pour nous y bien connoître,
Puiſque j'ons vu ſon pere aller le même train;
Il fera tout de même une mauvaiſe fin,
Si cela continue, & ce ſeroit dommage
Qu'un ſi brave Seigneur, ſi bon maître, ſi ſage...

DUMONT.

Oui vraiment; mais dis-moi: qu'avoit ſon pere?

HENRI.

Rien;
Le mal qui tue ici ceux qui ſe portiont bien.

DUMONT.

Comment donc?

HENRI.

Ah! ma foi qui l'entendra l'explique;
Je ne ſais ſi chez vous c'eſt la même rubrique
Comme en ce pays-ci; mais je voyons des gens
Qu'on ne ſoupçonnoit pas d'être fous en dedans,
Qui ſans aucun ſujet, ſans nulle maladie,
Plantiont là bruſquement toute la compagnie,
Et de leur petit pas s'en vont chez les défunts,
Sans prendre de témoins, de peur des importuns.

Tenez, défunt ſon pere, honneur ſoit à ſon ame,
C'étoit un homme d'or, humain comme une femme,
Semblable à ſon enfant comme deux gouttes d'iau;
Si bien donc qu'il s'en vint dans ce même châtiau;
Jadis il me parloit, il avoit l'ame bonne:
Or il ne parloit plus pour moi ni pour perſonne;
Mais la parole eſt libre; & cela n'étoit rien.
Je le voyions varmeil comme s'il étoit bien:
Point du tout, un biau jour il dormoit comme un diable;
Si bien qu'il dort encore; on trouva ſur ſa table
Un certain brinborion, où l'on ſut débrouiller
Qu'il s'étoit endormi pour ne plus s'éveiller.
C'étoit un grand eſprit.

DUMONT.

C'étoit un très-ſot homme;
Le fils pourroit fort bien faire le ſecond tome:
Laiſſe-moi faire, il vient.... allons, va t'apprêter;
Reviens vîte.

SCENE IX.

SIDNEI, DUMONT.

SIDNEI.

Es-tu prêt?

DUMONT.

Oui, tout prêt à reſter.

SIDNEI.

Comment?

DUMONT.

J'ai réfléchi.... D'ailleurs l'inquiétude....
Et puis de certains bruits ſur votre ſolitude...

SIDNEI.

Quoi! que t'a-t-on dit? qui?

DUMONT.

Je ne cite jamais :
Il ſuffit qu'à vous voir triſte dans cet excès,
Et changé tout-à-coup de goût & de génie,
On vous croiroit brouillé, Monſieur, avec la vie :
Vous ne venez, dit-on, ici vous enfoncer
Que pour vous y laiſſer lentement trépaſſer.

SIDNEI.

Où prends-tu cette idée ?

DUMONT.

Il eſt vrai qu'elle eſt folle ;
Mais la précaution n'eſt pas un ſoin frivole ;
La vie eſt un effet dont je fais très-grand cas,
Et j'y veille pour vous ſi vous n'y veillez pas.

SIDNEI.

Dumont, à ce propos, s'aime donc bien au monde ?

DUMONT.

Moi ! Monſieur, mon projet, ſi le Ciel le ſeconde,
Eſt de vivre content juſqu'à mon dernier jour :
On ne vit qu'une fois, & puiſque j'ai mon tour,
Tant que je le pourrai, je tiendrai la partie.
J'aurois été héros ſans l'amour de la vie ;
Mais dans notre famille on ſe plaît ici-bas ;
Vous ſavez que des goûts on ne diſpute pas.
Mon pere & mes aïeux, dès avant le déluge,
Etoient dans mon ſyſtême, autant que je le juge,
Et mes futurs enfans, tant gredins que Seigneurs,
Seront du même goût, ou deſcendront d'ailleurs.
Les grands ont le brillant d'une mort qu'on publie,
Nous autres bonnes gens, nous n'avons que la vie ;
Nous avons de la peine, il eſt vrai ; mais enfin
Aujourd'hui l'on eſt mal, on ſera mieux demain :
En quelque état qu'on ſoit, il n'eſt rien tel que d'être...

SIDNEI.

Laiſſe-là ton ſermon, & va porter ma lettre.

DUMONT.

J'en ſuis fâché, Monſieur, cela ne ſe peut pas.

SIDNEI.

De vos petits propos à la fin je ſuis las ;
J'aime aſſez, quand je parle, à voir qu'on obéiſſe ;
Et quand un valet fat montre quelque caprice,
Je ſais congédier.

DUMONT.

Ayez des ſentiments !
Voilà tout ce qu'on gagne à trop aimer les gens ;
Eſt-ce pour mon plaiſir (j'enrage quand j'y penſe :)
Que je demeure ici ? La belle jouiſſance !
Si mon attachement....

SIDNEI.

Ceſſez de m'ennuyer,
Et partez, ou ſinon....

On entend le bruit d'un fouet.

DUMONT.

Voilà votre courier.

Henri paroît.

SIDNEI.

Qui ?

DUMONT.

Lui, c'eſt mon Commis.

SCENE V.

SIDNEI, DUMONT, HENRI.

SIDNEI.

FAquin, quel eſt le maître ?

DUMONT.

Monſieur, je ſais fort bien que c'eſt à vous à l'être ;
Mais enfin dans la vie il eſt de certains cas....
Battez-moi, tuez-moi, je ne partirai pas ;
Je ne puis vous quitter dans l'état où vous êtes,

Et plus vous me preſſez, plus mes craintes ſecretes...

SIDNEI.

Henri, partez pour Londre, & portez dans l'inſtant
A Milord Hamilton ce paquet important.
Vous, ſortez de chez moi, faites votre mémoire,
Après quoi partez.

Il ſort.

DUMONT.

Bon, me voilà dans ma gloire:
Vous me chaſſez, tant mieux, je m'appartiens; ainſi
Je m'ordonne ſéjour, moi, dans ce pays-ci....
Il n'aura pas le cœur de me quitter; il m'aime,
Et je veux le ſauver de ce caprice extrême:
Les maîtres cependant ſont des gens bienheureux
Que ſouvent nous ayons le ſens commun pour eux.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HAMILTON, DUMONT.

DUMONT.

VOus me tirez, Monſieur, d'une très-grande peine,
Et je bénis cent fois l'inſtant qui vous amene:
Voyez mon pauvre maître, & traitez ſon cerveau;
Peut-être ſaurez-vous par quel travers nouveau
Lui-même ſe condamne à cette ſolitude,
Et s'il veut, malgré-moi, s'en faire une habitude.
Il vient de vous écrire, & ſans doute ici près
Vous aurez en chemin rencontré ſon exprès.

HAMILTON.

Non, mais j'ai remarqué, traverſant l'avenue,
Deux femmes dont je crois que l'une m'eſt connue;
Mais ma chaiſe a paſſé, je n'ai pu les bien voir:
T'a-t-on dit ce que c'eſt? Pourroit-on le ſavoir?

DUMONT.

Je devine à peu près; au pays où nous ſommes,
Il faut, Monſieur, qu'il ſoit grande diſette d'hommes;
Dès qu'on a ſu mon maître établi dans ces lieux,
Ambaſſade auſſi-tôt, ſans prélude ennuyeux.
Mais lui, comme il n'eſt plus qu'une froide ſtatue,
Il a tout nettement refuſé l'entrevue;
Moi, qui ne ſuis point fait à de telles rigueurs,
Je prétends m'en charger, j'en ferai les honneurs:
Je les prends pour mon compte, & je ſais trop le monde.
Si le cœur vous en dit....

HAMILTON.

Va, fais qu'on te réponde;
Inſtruits-toi de leurs noms... Mais eſt-il averti?

DUMONT.

Oui, j'ai fait annoncer que vous êtes ici;
Il promene ici près ſa rêverie auſtere:
Vous l'avez vu là-bas changer de caractere,
De ſes meilleurs amis éviter l'entretien;
Tout fuir juſqu'aux plaiſirs: tout cela n'étoit rien.

HAMILTON.

Mais que peut-il avoir? Quelle ſeroit la cauſe...

DUMONT.

Il ſeroit trop heureux s'il avoit quelque choſe;
Mais ma foi je le crois affligé ſans objet.

HAMILTON.

De ce voyage au moins dit-il quelque ſujet?

DUMONT.

Bon! Parle-t-il encor? Se taire eſt ſa folie;
Ce qu'il vient d'ordonner ſur le champ il l'oublie.
Il m'avoit chaſſé, moi, malgré notre amitié,
Et j'enrageois très-fort d'être congédié,

Quelques moments après je ſers à l'ordinaire,
Il dîne ſans me dire un mot de notre affaire,
Voilà ce qui m'afflige, & non ſans fondement:
Je l'aimerois bien mieux brutal, extravagant,
Je lui croirois la fievre; & puiſqu'il faut le dire,
Je voudrois pour ſon bien qu'il n'eût qu'un bon délire,
On ſauroit le remede en connoiſſant le mal;
Mais par un incident & bizarre & fatal,
Grave dans ſes revers, tranquille en ſa manie,
Il eſt fou de ſang froid, fou par philoſophie,
Indifférent à tout comme s'il étoit mort.
Il n'auroit autrefois reçu qu'avec tranſport
Un Régiment; eh bien, il en a la nouvelle,
Sans qu'au moindre plaiſir ce titre le rappelle.
Il avoit, m'a-t-on dit, certain pere autrefois
Qui cachant comme lui ſous un maintien ſournois
Sa triſteſſe, ou plutôt ſa démence profonde,
Ici même un beau jour s'eſcamota du monde:
C'eſt un tic de famille, & j'en ſuis pénétré;
Enfin ſans vous, Monſieur, c'eſt un homme enterré.
Voyez, interrogez; il vous croit, il vous aime,
Je vous laiſſerai ſeuls... Mais le voici lui-même.

SCENE II.

SIDNEI, HAMILTON.

HAMILTON.

J'Ai voulu le premier vous faire compliment,
Ami, c'étoit trop peu qu'écrire ſimplement,
Et je viens vous marquer dans l'ardeur la plus vive,
Combien je ſuis heureux du bien qui vous arrive.
Mais je ſuis fort ſurpris de vous voir en ce jour
Un air ſi peu ſenſible aux graces de la Cour.

SIDNEI.

Je vais vous avouer avec cette franchiſe

Que l'amitié ſincere entre nous autoriſe,
Que j'aurois mieux aimé, je vous le dis ſans fard,
Ne vous avoir ici que quelques jours plus tard.
Dans ce même moment on vous porte ma lettre
Sur un point important qui ne peut ſe remettre;
Et ſi vous entriez dans mes vrais intérêts...

HAMILTON.

Je vous laiſſerois ſeul dans vos triſtes forêts?
Je ne vous conçois pas; cet emploi qu'on vous donne,
Pour en remercier, vous demande en perſonne.
Quoi! reſtez-vous ici?

SIDNEI.

Je ne vous cache pas
Que, dégoûté du monde, ennuyé du fracas,
Fatigué de la Cour, excédé de la ville,
Je ne puis être bien que dans ce libre aſyle.

HAMILTON.

Mais enfin, au moment où vous êtes placé,
Ce projet de retraite aura l'air peu ſenſé,
Et ſur quelques motifs que votre goût ſe fonde,
Vous allez vous donner un travers dans le monde;
Il ne lui faut jamais donner légérement
Ces ſpectacles d'humeur, qu'on ſoutient rarement.
On le quitte, on s'ennuie, on ſouffre, on diſſimule,
On revient à la fin, on revient ridicule:
Un mécontent d'ailleurs eſt bientôt oublié;
Tout meurt, faveur, fortune, & juſqu'à l'amitié.
Son hiſtoire eſt finie, il s'exile, on s'en paſſe,
Et lorſqu'il reparoît, d'autres ont pris la place:
Ne peut-on autrement échapper au cahos?
Pour s'éloigner du bruit, pour trouver le repos,
Faut-il fuir tout commerce & s'enterrer d'avance?
L'homme ſenſé, qu'au monde attache ſa naiſſance,
Sans quitter ſes devoirs, ſans changer de ſéjour,
Peut vivre ſolitaire au milieu de la Cour.

S'affranchir ſans éclat, ne voir que ce qu'on aime ;
Ne renoncer à rien ; voilà le ſeul ſyſtême.
Mais parlez-moi plus vrai : d'où vous vient ce deſſein ?
Quel chagrin avez-vous ?

SIDNEI.

Moi, je n'ai nul chagrin,
Nul ſujet d'en avoir.

HAMILTON.

C'eſt donc miſanthropie :
Prévenez, croyez-moi, cette ſombre manie ;
Quels que ſoient les humains, il faut vivre avec eux.
Un homme difficile eſt toujours malheureux ;
Il faut ſavoir nous faire au pays où nous ſommes,
Au ſiecle où nous vivons.

SIDNEI.

Je ne hais point les hommes,
Ami, je ne ſuis point de ces eſprits outrés,
De leurs contemporains ennemis déclarés,
Qui, ne trouvant ni vrai, ni raiſon, ni droiture,
Meurent en médiſant de toute la nature.
Les hommes ne ſont point dignes de ce mépris :
Il en eſt de pervers ; mais dans tous les pays,
Où l'ardeur de m'inſtruire a conduit ma jeuneſſe
J'ai connu des vertus, j'ai trouvé la ſageſſe ;
J'ai trouvé des raiſons d'aimer l'humanité,
De reſpecter les nœuds de la ſociété,
Et n'ai jamais connu ces plaiſirs déteſtables
D'offenſer, d'affliger, de haïr mes ſemblables.

HAMILTON.

Pourquoi donc à les fuir êtes-vous obſtiné ?

SIDNEI.

Qu'auriez-vous fait vous-même ? Aux ennuis condamné.
Accablé du fardeau d'une triſteſſe extrême,
Réduit au ſort affreux d'être à charge à moi-même,
J'épargne aux yeux d'autrui l'objet faſtidieux
D'homme ennuyé par-tout, & par-tout ennuyeux.

C'eſt un état qu'en vain vous voudriez combattre :
Inſenſible aux plaiſirs dont j'étois idolâtre,
Je ne les connois plus, je ne trouve aujourd'hui
Dans ces mêmes plaiſirs que le vuide & l'ennui.
Cette uniformité des ſcenes de la vie
Ne peut plus réveiller mon ame appeſantie ;
Ce cercle d'embarras, d'intrigues, de projets ;
Ne doit nous ramener que les mêmes objets ;
Et par l'expérience inſtruit à les connoître,
Je reſte ſans deſirs ſur tout ce qui doit être.
Dans le brillant fracas où j'ai long-temps vécu,
J'ai tout vu, tout goûté, tout revu, tout connu ;
J'ai rempli pour ma part ce théatre frivole.
Si chacun n'y reſtoit que le temps de ſon rôle,
Tout ſeroit à ſa place, & l'on ne verroit pas
Tant de gens éternels dont le public eſt las.
Le monde uſé pour moi, n'a plus rien qui me touche,
Et c'eſt pour lui ſauver un rêveur ſi farouche,
Qu'étranger déſormais à la ſociété,
Je viens de mes déſerts chercher l'obſcurité.

HAMILTON.

Quelle fauſſe raiſon, cher ami, vous égare
Juſqu'à croire défendre un projet ſi bizarre ?
Si vous avez goûté tous les biens des humains,
Si vous les connoiſſez, le choix eſt dans vos mains ;
Bornez-vous aux plus vrais, & laiſſez les chimeres
Dont le repentir ſuit les lueurs paſſageres.
Quel fut votre bonheur ! A préſent ſans deſirs
Vous avez, dites-vous, connu tous les plaiſirs :
Eh quoi ! n'en eſt-il point au deſſus de l'ivreſſe
Où le monde a plongé notre aveugle jeuneſſe ?
Ce tourbillon brillant de folles paſſions,
Cette ſcene d'erreurs, d'excès, d'illuſions,
Du bonheur des mortels bornent-ils donc la ſphere ?
La raiſon à nos vœux ouvre une autre carriere ;
Croyez-moi, cher ami, nous n'avons pas vécu ;

Employer ſes talents, ſon temps & ſa vertu,
Servir au bien public, illuſtrer ſa patrie,
Penſer enfin, c'eſt-là que commence la vie.
Voilà les vrais plaiſirs dignes de tous nos vœux,
La volupté par qui l'honnête homme eſt heureux:
Notre ame pour ces biens eſt toute neuve encore...
Vous ne m'écoutez pas! quel chagrin vous dévore?

SIDNEI.

Je connois la raiſon, votre voix me l'apprend;
Mais que peut-elle enfin contre le ſentiment?
Marchez dans la carriere où j'aurois dû vous ſuivre,
Pour moi je perds déjà l'eſpérance de vivre;
En vain à mes regards vous offrez le tableau
D'une nouvelle vie & d'un bonheur nouveau:
Tout vrai bonheur dépend de notre façon d'être,
Mon état déſormais eſt de n'en plus connoître.
Privé de ſentiment, & mort à tout plaiſir,
Mon cœur anéanti n'eſt plus fait pour jouir.

HAMILTON.

Connoiſſez votre erreur; cet état mépriſable,
Ce néant deshonore une ame raiſonnable.
Quand il vous faudroit fuir le monde & l'embarras,
L'homme qui ſait penſer ne ſe ſuffit-il pas?
Dans cet ennui de tout, dans ce dégoût extrême,
Ne vous reſte-t-il point à jouir de vous-même?
Pour vivre avec douceur, cher ami, croyez-moi,
Le grand art eſt d'apprendre à bien vivre avec ſoi,
Heureux de ſe trouver, & digne de ſe plaire.
Je ne conſeille point une retraite entiere,
Partagez votre goût & votre liberté
Entre la ſolitude & la ſociété:
Des jours paſſés ici dans une paix profonde
Vous feront ſouhaiter le commerce du monde:
L'abſcence, le beſoin vous rendront des deſirs,
Il faut un intervalle, un repos aux plaiſirs;
Leur nombre accable enfin, le ſentiment s'épuiſe,
Et l'on doit s'en priver pour qu'il ſe reproduiſe.

Vous en êtes l'exemple, & tout votre malheur
N'eſt que la laſſitude & l'abus du bonheur :
Ne me redites pas que vous n'êtes point maître
De ces noirs ſentiments : on eſt ce qu'on veut être ;
Souverain de ſon cœur, l'homme fait ſon état,
Et rien ſans ſon aveu ne l'éleve ou l'abat.
Mais enfin, parlez-moi ſans fard, ſans défiance,
Quelque dérangement, cauſé par vos dépenſes,
N'eſt-il point le ſujet de ces ſecrets dégoûts ?
Je puis tout réparer, ma fortune eſt à vous.

SIDNEI.

Je ſens, comme je dois, ces procédés ſinceres :
Mais nul déſordre, ami, n'a troublé mes affaires.
Vous verrez quelque jour que du côté du bien
J'étois fort en repos, que je ne devois rien.

HAMILTON.

Ami, vous m'affligez, votre état m'inquiete ;
Ce ſiniſtre diſcours....

SIDNEI.

Peut-être la retraite
Saura me délivrer de tous ces ſentiments ;
Il faut, pour m'y fixer, quelques arrangements :
Ma lettre vous inſtruit, ſuivez mon eſpérance,
Tout mon repos dépend de votre diligence.
Au reſte, en attendant que j'aille au premier jour
De ce nouveau bienfait remercier la Cour,
Vous m'y juſtifierez : d'une pareille abſcence
Ma mauvaiſe ſanté ſauvera l'indécence.
Après ces ſoins remplis, je vous attends ici ;
Partez, ſi vous aimez un malheureux ami.

SCENE III.

HAMILTON.

CE ton myſtérieux, cette étrange conduite,
Ne m'aſſurent que trop du tranſport qui l'agite :

Il cache ſûrement quelque deſſein cruel,
Et ſa tranquillité n'a point l'air naturel....

SCENE IV.

HAMILTON, HENRI.

HENRI.

ON m'a dit votre nom à la poſte prochaine,
Monſieur, d'aller plus loin je n'ons pas pris la peine :
Notre maître vers vous nous envoyoit d'ici ;
Mais puiſque vous voilà, voici la lettre auſſi.

HAMILTON.

Donne ; cela ſuffit : tu peux aller lui dire
Qu'elle eſt entre mes mains.

SCENE V.

HAMILTON.

QU'a-t-il donc pu m'écrire?

Il lit.

» Recevez, cher ami, mes éternels adieux ;
» Vous ſavez à quel point j'adorai Roſalie,
» Et que j'oſai trahir un amour vertueux ;
» J'ignore ſon deſtin. Si la rigueur des Cieux
» Permet qu'on la retrouve & conſerve ſa vie,
» Je lui donne mes biens par l'écrit que voici,
» Et remets ſon bonheur aux ſoins de mon ami.
» Daignez tout conſerver, ſi ſa mort eſt certaine;
» Epargnez ſur mon ſort des regrets ſuperflus,
» J'étois laſſé de vivre, & je briſe ma chaîne ;
» Quand vous lirez ceci, je n'exiſterai plus.

SIDNEI.

Quel déplorable excès & quelle frénéſie !
Allons le retrouver, prévenons ſa furie.

SCENE VI.

SIDNEI *entrant d'un air égaré*, HAMILTON.

HAMILTON, *après l'avoir embraſſé en ſilence.*

REprenez ce dépôt qui me glace d'effroi ;
Vous me trompiez, cruel !

Il lui rend ſa lettre.

SIDNEI.

Que voulez-vous de moi ?
Puiſque vous ſavez tout, plaignez un miſérable ;
Ma funeſte exiſtence eſt un poids qui m'accable :
Je vous ai déguiſé ma triſte extrêmité ;
Ce n'eſt point ſeulement inſenſibilité,
Dégoût de l'univers à qui le ſort me lie,
C'eſt ennui de moi-même & haine de ma vie.
Je les ai combattus, mais inutilement :
Ce dégoût déſormais eſt mon ſeul ſentiment :
Cette haine attachée au reſte de mon être
A pris un aſcendant dont je ne ſuis plus maître.
Mon cœur, mes ſens flétris, ma funeſte raiſon,
Tout me dit d'abréger le temps de ma priſon.
Faut-il donc ſans honneur attendre la vieilleſſe,
Traînant pour tout deſtin les regrets, la foibleſſe,
Pour objet éternel l'affreuſe vérité,
Et pour tout ſentiment l'ennui d'avoir été ?
C'eſt au ſtupide, au lâche à plier ſous la peine,
A ramper, à vieillir ſous le poids de ſa chaîne :
Mais, vous en conviendrez, quand on ſait réfléchir,
Malheureux ſans remede, on doit ſavoir finir.

HAMILTON.

Dans quel coupable oubli vous plonge ce délire ?
Que la raiſon ſur vous reprenne ſon empire ;

Un frein ſacré s'oppoſe à votre cruauté :
Vous vous dévez d'ailleurs à la ſociété ;
Vous n'êtes point à vous, le temps, les biens, la vie,
Rien ne nous appartient, tout eſt à la patrie :
Les jours de l'honnête homme, au conſeil, au combat,
Sont le vrai patrimoine & le bien de l'Etat.
Venez remplir le rang où vous devez paroître,
Votre eſprit occupé va prendre un nouvel être ;
Tout renaîtra pour vous... Mais hélas ! je vous voi
Plongé dans un repos qui me remplit d'effroi.
Quoi ! ſans appréhender l'horreur de ce paſſage,
Vous ſuivrez de ſang froid dans leur fatal courage
Ces héros inſenſés....

SIDNEI.

Ce courage n'eſt rien,
Je ſuis mal où je ſuis, & je veux être bien :
Voilà tout. Je n'ai point l'eſpoir d'être célebre,
Ni l'ardeur d'obtenir quelque éloge funebre,
Et j'ignore pourquoi l'on vante en certains lieux
Un procédé tout ſimple à qui veut être mieux.
D'ailleurs, que ſuis-je au monde ? Une foible partie
Peut bien ſans nuire au tout, en être déſunie :
A la ſociété je ne fais aucun tort,
Tout ira comme avant ma naiſſance & ma mort ;
Peu de gens, ſelon moi, ſont aſſez d'importance
Pour que cet univers remarque leur abſence.

HAMILTON.

Continuez, cruel : calme dans vos fureurs,
Faites-vous des raiſons de vos propres erreurs ;
Mais l'amitié du moins n'eſt-elle point capable
De vous rendre la vie encore deſirable ?

SIDNEI.

Dans l'état où je ſuis, on peſe à l'amitié,
Je ne puis deſirer que d'en être oublié.

HAMILTON.

Vous m'offenſez, Sidnei, quand votre ame incertaine
Peut douter de mon zele à partager ſa peine.

Mais cette Rosalie adorée autrefois,
Sur ce jour qui vous luit n'a-t-elle point des droits?
Sont-ce là les conseils que l'amour vous inspire?
Que ne la cherchez-vous? sans doute elle respire,
Sans doute vous pourrez la revoir quelque jour.

SIDNEI.

Ah! ne me parlez point d'un malheureux amour!
Je l'ai trop outragé; mépriſable infidele,
Quand je la reverrois, ſuis-je encor digne d'elle?
Et les derniers ſoupirs d'un cœur anéanti
Sont-ils faits pour l'amour qu'autrefois j'ai ſenti?
Témoin de mes erreurs, vous n'avez pu comprendre
Comment j'abandonnai l'amante la plus tendre:
Le ſavois-je moi-même? égaré, vicieux,
Je ne méritois pas ce bonheur vertueux,
Ce cœur fait pour l'honneur comme pour la tendreſſe,
Que j'aurois reſpecté juſques dans ſa foibleſſe:
Lui promettant ma main, j'avois fixé mon cœur,
Je la trompois. Enfin laſſé de ſa rigueur,
Laſſé de ſa vertu, j'abandonnai ſes charmes,
J'affligeai l'amour même; indigne de ſes larmes,
Je promenai par-tout mes aveugles deſirs,
J'aimai ſans eſtimer, triſte au ſein des plaiſirs.
Errant loin de nos bords, j'oubliai Roſalie;
Elle avoit diſparu pleurant ma perfidie.
Hélas! peut-être, ami, j'aurai cauſé ſa mort!
Depuis que je ſuis las du monde & de mon ſort,
Au moment de finir ma vie & mon ſupplice,
J'ai voulu réparer ma honteuſe injuſtice;
Pour lui donner mes biens, comme vous ſavez tout,
Je l'ai cherchée à Londre, aux environs, par-tout;
Mais depuis plus d'un mois les recherches ſont vaines.

HAMILTON.

Du ſoin de la trouver fiez-vous à mes peines.

SIDNEI.

Non, quand je le pourrois, je ne la verrois plus;

Mes ſentimens troublés, tous mes ſens confondus ;
Tout me ſépare d'elle, & mon ame éclipſée
De ma fin ſeule, ami, conſerve la penſée.
Je ne voulois ſavoir ſa retraite & ſon ſort
Que pour la rendre heureuſe, au moins, après ma mort,
Et ne prétendois pas à reporter près d'elle
Un cœur déjà frappé de l'atteinte mortelle.

HAMILTON.

Elle oubliera vos torts en voyant vos regrets ;
L'amour pardonne tout : laiſſez d'affreux projets,
Différez-les du moins, raſſurez ma tendreſſe,
Votre ame fut toujours faite pour la ſageſſe ;
Vous entendrez ſa voix, vous vaincrez vos dégoûts,
Je ne veux que du temps, me le promettez-vous ?
Mon cher Sidnei, parlez.

SIDNEI.

J'ai honte de moi-même.
Laiſſez un malheureux qui vous craint & vous aime.

Dumont paroît.

J'ai beſoin d'être ſeul.... Je vous promets, ami,
De revenir dans peu vous retrouver ici.

HAMILTON.

Non, je vous ſuis.

SCENE VII.

HAMILTON, DUMONT.

DUMONT *arrêtant Hamilton qui ſort.*

MOnſieur, un mot de conſéquence.

HAMILTON.

Hâte-toi, je crains tout.

DUMONT.

Quoi ! ſon extravagance....

HAMILTON.

Il veut se perdre : il faut observer tous ses pas,
Le sauver de lui-même.

DUMONT.

Oh ! je ne le crains pas :
J'ai pris ses pistolets, son arsenal est vuide,
Et j'ai su m'emparer de tout meuble homicide.
Consignez-moi sa vie en toute sûreté :
S'il vous voit à le suivre un soin trop affecté,
Il pourroit bien....

HAMILTON.

Va donc, ne le perds point de vue ;
Vois si je puis entrer.

DUMONT *revenant sur ses pas.*

A propos, l'inconnue....
Mais ce goût de mourir, Monsieur, il faut ma foi
Que cela soit dans l'air, & je tremble pour moi :
Ce travers tient aussi l'une des pélerines ;
J'ignore le sujet de ses vapeurs chagrines,
Vous allez le savoir, ma course a réussi,
Mon maître est réformé, c'est vous qu'on veut ici.
Elle dit vous connoître, elle est ma foi jolie,
Cela rappelleroit le défunt à la vie :
Des façons, des propos, des yeux à sentiments ;
Un certain jargon tendre imité des romans,
Tout cela...vous verrez : on vient, je crois... C'est elle,
Je cours dans mon donjon me mettre en sentinelle.

SCENE VIII.

ROSALIE, HAMILTON.

HAMILTON.

QUe vois-je, Rosalie ! Ah quel moment heureux !
Que je bénis le sort qui vous rend à nos vœux !

ROSALIE.

Ces transports sont-ils faits pour une infortunée,
Prête à voir terminer sa triste destinée ?
J'ose à peine élever mes regards jusqu'à vous:
Quelle étrange démarche! Ah! dans des temps plus doux
J'étois bien sûre, hélas ! d'obtenir votre estime;
Mais de tout au malheur on fait toujours un crime.
Vous me condamnez.

HAMILTON.

Non; vivez, cet heureux jour
N'est point fait pour les pleurs, il est fait pour l'amour.

ROSALIE.

Que dites-vous ? ô Ciel ! ma surprise m'accable...

HAMILTON.

Sidnei dans les remords...

ROSALIE.

Quel songe favorable !
Il m'aimeroit encore !

HAMILTON.

Il est digne de vous:
Vous finirez ses maux, il sera votre époux.

ROSALIE.

Laissez-moi respirer, vous me rendez la vie;
Quel heureux changement dans mon ame ravie !
Tous mes jours ressembloient au moment de la mort;
Mais ne flattez-vous point un crédule transport ?

HAMILTON.

Non, croyez votre cœur, vous êtes adorée;
Mais par quel heureux sort en ces lieux retirée.....

ROSALIE.

Je n'ai point à rougir aux yeux de l'amitié;
Vous connoissez mon cœur, il est justifié:
Oui, je l'aimois encor, même sans espérance,
C'est un bien que n'a pu m'ôter son inconstance;
Et si, malgré l'excès de mon accablement,
J'ai vécu jusqu'ici, c'est par ce sentiment.
Victime du malheur, quand Sidnei m'eut trahie,

Privée au même-temps d'une mere chérie,
Je vins cacher mes pleurs, & fixer mon deſtin
Auprès d'une parente en ce château voiſin ;
Mais loin de voir calmer ma vive inquiétude,
Je retrouvai l'amour dans cette ſolitude :
Voiſine de ces lieux ſoumis à mon amant,
J'y venois, malgré moi, rêver inceſſamment.
Tout m'y parloit de lui, tout m'offroit ſon image ;
J'avois tout l'Univers dans ce ſéjour ſauvage ;
Mille fois j'ai voulu fuir dans d'autres déſerts,
Mais un charme ſecret m'attachoit à mes fers.
Après quatre ans entiers d'une vie inconnue,
Quel trouble me ſaiſit, quand j'appris ſa venue !
Pour la derniere fois je voulois lui parler,
Des adieux de l'amour je venois l'accabler ;
Je ſuccombois ſans doute à ma douleur mortelle,
Si je ne l'euſſe vu que toujours infidele.
Mais pourquoi retarder le bonheur de nous voir ?
Venez, guidez mes pas, & comblez mon eſpoir.

HAMILTON.

Commandez un moment à votre impatience,
Je conçois pour vos vœux la plus ſûre eſpérance ;
Mais il me faut d'abord diſpoſer votre amant
Au charme ineſpéré de cet heureux moment.
Il eſt dans la douleur, égaré, ſolitaire ...
Je vous éclaircirai ce funeſte myſtere,
Qu'il vous ſuffiſe ici de ſavoir qu'en ce jour,
Fidele, heureux par vous, il vivra par l'amour.
Je differe à regret l'inſtant de votre joie ;
Mais enfin, avant vous, il faut que je le voie.

ROSALIE.

Tous ces retardements me pénetrent d'effroi....
Vous me trompez ; Sidnei ne penſoit plus à moi.

HAMILTON.

Je ne vous trompe pas ; ſi je pouvois vous dire
Ce qu'il faiſoit pour vous... Mais non, je me retire,
Je vais hâter l'inſtant que nous deſirons tous.

ROSALIE.

Du deſtin de mes jours je me remets à vous:
Songez que ces délais, dont mon ame eſt ſaiſie,
Sont autant de moments retranchés de ma vie.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SIDNEI.

C'En eſt donc fait enfin, tout eſt fini pour moi,
Ce breuvage fatal, que j'ai pris ſans effroi,
Enchaînant tous mes ſens dans une mort tranquille,
Va du dernier ſommeil aſſoupir cette argile.
Nul regret, nul remords ne trouble ma raiſon;
L'eſclave eſt-il coupable en briſant ſa priſon?
Le Juge qui m'attend dans cette nuit obſcure;
Eſt le pere & l'ami de toute la nature;
Rempli de ſa bonté, mon eſprit immortel
Va tomber, ſans frémir, dans ſon ſein paternel.

SCENE II.

SIDNEI, HAMILTON.

HAMILTON.

QU'aux peines d'un ami vous êtes peu ſenſible!
Pourquoi donc, cher Sidnei, vous rendre inacceſſible!
Depuis une heure entiere en vain je veux vous voir,
Et diſſiper l'horreur d'un cruel déſeſpoir;
Je n'ai pu pénétrer dans votre ſolitude;

Enfin vous m'arrachez à mon inquiétude,
Et la raiſon ſur vous va reprendre ſes droits.

SIDNEI.

Embraſſons-nous, ami pour la derniere fois.

HAMILTON.

Quel langage accablant! Dans cette léthargie,
Quoi! je retrouve encore votre ame enſévelie.

SIDNEI.

De mes derniers deſirs, de ma vive douleur
J'ai dépoſé l'eſpoir au fond de votre cœur:
Que mon attente un jour par vos ſoins ſoit remplie...
Si la mort a frappé la triſte Roſalie....

HAMILTON.

Non, elle vit pour vous; répondez par pitié,
Répondez à l'eſpoir, aux vœux de l'amitié;
Parlez: ſi Roſalie à votre amour rendue,
Dans ces lieux aujourd'hui s'offroit à votre vue,
Telle encor qu'elle étoit dans ces heureux moments
Où vous renouvelliez les plus tendres ſerments;
Senſible à vos remords, oubliant votre offenſe,
Fidelle à ſon amour, malgré votre inconſtance;
Enfin avec ces traits, cette ingénuité,
Cet air intéreſſant qui pare la beauté,
Pourriez-vous réſiſter à l'amour de la vie,
Au charme de revoir une amante attendrie,
De faire ſon bonheur, de réparer vos torts,
De partager ſes vœux, ſa vie & ſes tranſports.

SIDNEI.

Je rendrois grace au Ciel de l'avoir conſervée:
Vous ſavez mes projets, ſi je l'euſſe trouvée:
Je recommanderois ſon bonheur à vos ſoins;
Mais dans ce même jour je ne mourrois pas moins.

HAMILTON.

Puiſqu'en vain l'amitié vous conſeille & vous prie,
L'amour doit commander; paroiſſez, Roſalie.

SIDNEI.

Roſalie!.... Eſt-ce un ſonge? En croirai-je mes yeux?
Vous, Roſalie! ô Ciel! & dans ces triſtes lieux!

SCENE III.

ROSALIE, SIDNEI, HAMILTON.

ROSALIE.

OUi, c'eſt moi qui, malgré mon injure & ma peine,
N'ai jamais pu pour vous me réſoudre à la haine :
C'eſt moi qui viens jouir d'un repentir heureux,
Votre cœur m'appartient, puiſqu'il eſt vertueux....
Mais que vois-je ? Eſt-ce là l'effet de ma préſence ?
On me trompe, Hamilton ; ce farouche ſilence...

SIDNEI.

Confondu des chagrins que j'ai pu vous cauſer,
Que répondre quand tout s'unit pour m'accuſer ?
Vous daignez oublier mes fureurs, mon caprice ;
Puis-je m'en pardonner la cruelle injuſtice ?
Du ſort, ſans murmurer, je dois ſubir les coups ;
Je ne méritois pas le bonheur d'être à vous !

ROSALIE.

J'ai pleuré vos erreurs, j'ai plaint votre foibleſſe ;
Mais mon malheur jamais n'altéra ma tendreſſe.

SIDNEI.

Ne me regrettez plus ; c'eſt pour votre bonheur
Qu'à d'autres paſſions le Ciel livra mon cœur :
L'état que m'apprêtoient mes triſtes deſtinées,
Auroit ſemé d'ennui vos plus belles journées ;
Le deſtin vous devoit des jours pleins de douceur :
Mon triſte caractere eût fait votre malheur.

ROSALIE.

Le pouvez-vous penſer ? Quelle injuſtice extrême !
Eſt-il quelque malheur, aimé de ce qu'on aime ?
Senſible à vos chagrins, & ſans m'en accabler,
Je ne les aurois vus que pour vous conſoler ;
Si mes ſoins redoublés, ſi ma vive tendreſſe

N'avoient

N'avoient pu vous guérir d'une ſombre triſteſſe,
Je l'aurois partagée, & ſans autres deſirs,
J'aurois du monde entier oublié les plaiſirs :
Roſalie avec vous ne pouvoit qu'être heureuſe.

SIDNEI.

Vous ne connoiſſez pas ma deſtinée affreuſe ;
Inſenſible à la vie au milieu de mes jours,
Il m'étoit réſervé d'en déteſter le cours,
De voir pour l'ennui ſeul renaître mes journées ;
Et de marquer moi-même un terme à mes années.

ROSALIE.

Que dites-vous, cruel, quelle aveugle fureur
Vous inſpire un deſſein qui fait frémir mon cœur ?
Calmez l'état affreux d'un amante alarmée ;
Vous aimeriez vos jours ſi j'étois plus aimée :
Dans le ſein des vertus, dans les nœuds les plus doux,
L'image du bonheur s'offrant encore à vous,
Affranchiroit vos ſens d'une langueur mortelle.
Le véritable amour donne une ame nouvelle ;
Sans doute l'union de deux cœurs vertueux,
L'un pour l'autre formés, & l'un par l'autre heureux ;
Eſt faite pour calmer toute aveugle furie,
Pour adoucir les maux, pour embellir la vie.

SIDNEI.

Qu'entends-je ! je pouvois me voir encore heureux?
Quel bandeau tout-à-coup eſt tombé de mes yeux,
Tout étoit éclipſé, tout pour moi ſe ranime,
Et tout dans un moment retombe dans l'abyme !
Quel mêlange accablant de tendreſſe & d'horreur !
D'un côté Roſalie, & de l'autre.... O douleur !
Malheureux ! Qu'ai-je fait !.... Fuyez....

ROSALIE.

De ma tendreſſe
Voilà donc tout le prix. (*à Hamilton.*)
Vous trompiez ma foibleſſe !

SIDNEI *aux genoux de Roſalie qui veut ſortir.*

Non, s'il vous a juré mon ſincere retour,

S'il a peint les tranſports d'un immortel amour,
Il ne vous trompoit pas, ma chere Roſalie.
Je déteſte à vos pieds le crime de ma vie;
Je déteſte ces jours où l'erreur enchaînoit
Les ſentiments d'un cœur qui vous appartenoit.
Ah! ſi par mes fureurs vous fûtes outragée,
Si je fus criminel, vous êtes trop vengée:
L'amour pour me punir attendoit ce moment.

ROSALIE.

Que dites-vous, Sidnei? Quel triſte égarement...,

SIDNEI.

Je ne dis que trop vrai; plaignez mon ſort funeſte;
Au ſein de mon bonheur le déſeſpoir me reſte;
L'amour rallume en vain ſes plus tendres tranſports,
Mon cœur n'apartient plus qu'à l'horreur des remords.
Oui, d'une illuſion échappée à ma vue,
Je découvre trop tard l'effrayante étendue.
Quels lieux vous déroboient! Quelle aveugle fureur
Égara ma raiſon & combla mon malheur!

ROSALIE.

Laiſſons des maux paſſés l'image déplorable;
Non, mon cœur ne ſait plus que vous fûtes coupable:
Je vous vois tel encor que dans ces jours heureux
Où l'amour & l'honneur devoient former nos nœuds:
Mais pourquoi me cauſer de nouvelles alarmes?
Vous vous troublez, vos yeux ſe rempliſſent de larmes.

SIDNEI.

Vaine félicité qu'empoiſonne l'horreur!
Oubliez un barbare indigne du bonheur:
Je vous revois trop tard, ma chere Roſalie;
Je vous perds à jamais, c'en eſt fait de ma vie:
Je touche, en frémiſſant, aux bornes de mon ſort;
Oui, cette nuit me livre au ſommeil de la mort.
Apprenez, déplorez le plus affreux délire;
Vous m'aviez dit trop vrai, le voile ſe déchire:

Je ſuis un furieux que l'erreur a conduit,
Que la terre condamne & que le Ciel pourſuit.
Il donne à lire à Roſalie la lettre écrite à Hamilton.
Voyez ce que pour vous mon amour voulut faire
Dans les extrémités d'un malheur néceſſaire.....

ROSALIE.

Que vois-je ! ayez pitié de mon cœur alarmé :
Laiſſez....

SIDNEI.

Il n'eſt plus tems, le crime eſt conſommé :
Tout ſecours eſt ſans fruit, toutes plaintes ſont vaines,
Un poiſon invincible a paſſé dans mes veines....

ROSALIE.

Barbare !

HAMILTON.

Malheureux !

ROSALIE.

Il faut ſauver ſes jours;
Peut-être en ce malheur il eſt quelque ſecours.

HAMILTON.

Je me charge de tout ; comptez ſur moi : j'y vole ;
Ne l'abandonnez pas. (*Il ſort.*)

SIDNEI.

Eſpérance frivole !

SCENE IV.

SIDNEI, ROSALIE.

ROSALIE.

EToit-ce donc ainſi, cruel, que vous m'aimiez ?

SIDNEI.

Moi, ſi je vous aimois ! ah ! ſi vous en doutiez,
Ce ſoupçon me rendroit la mort plus douloureuſe :
Voyant que ma recherche étoit infructueuſe,
J'ai mépriſé des jours qui n'étoient plus pour vous.
A la mort condamné, j'ai devancé ſes coups ;
J'aurois vu naître, au ſein des ennuis & des larmes,
Un nouvel univers embelli par vos charmes,
La vérité trop tard a levé le bandeau,
Pour ne me laiſſer voir que l'horreur du tombeau.
Soumis à mon auteur, je devois ſur moi-même
Attendre, en l'adorant, ſa volonté ſuprême :
Puiſqu'il vous conſervoit, il vouloit mon bonheur ;
J'ai bleſſé ſa puiſſance, il en punit mon cœur.

SCENE V.

HAMILTON, SIDNEI, ROSALIE, DUMONT.

HAMILTON *à Dumont.*

QUe ne m'obéis-tu ?

SIDNEI.

Non, ma mort eſt trop ſûre.

DUMONT.

Ah! vous vous regrettez ; j'entreprends cette cure....

SIDNEI.

Chaſſez cet inſenſé.

DUMONT.

Vous êtes fort heureux
Que, loin d'extravaguer, j'étois ſage pour deux ;
Je vous gardois à vue, & d'une niche obſcure
J'avois vu des apprêts de fort mauvais augure ;
Diſtrait, ne voyant rien, en vous-même enfoncé,
Dans votre cabinet vous êtes repaſſé ;
Par l'alcove & ſans bruit durant cet intervalle,
Je ſuis venu changer cette liqueur fatale,
Et je ne vous tiens pas plus trépaſſé que moi.

ROSALIE.

Je renais.

HAMILTON.

O bonheur !

SIDNEI.

A peine je le crois....
Roſalie.... Hamilton.... & toi dont l'heureux zele
Me ſauve des excès d'une erreur criminelle,
Comment puis-je payer....

DUMONT.

Vivez, je ſuis payé ;
Les gens de mon pays font tout par amitié ;
Ils n'enviſagent point d'autre reconnoiſſance :
Le plaiſir de bien faire eſt notre récompenſe.

SIDNEI.

O vous, dont la vertu, les graces, la candeur,
Vont fixer ſur mes jours les plaiſirs & l'honneur,
Vous, par qui je reçois une plus belle vie,
Oubliez mes fureurs, ma chere Roſalie ;
Ne voyez que l'amour qui vient me ranimer,
Le jour ne ſeroit rien ſans le bonheur d'aimer :
Partagez mes deſtins, je vous dois tout mon être ;
C'eſt pour vous adorer que je viens de renaître.

DUMONT

Ne savois-je pas bien qu'on en revenoit-là ?
Ennui, haine de soi, chansons que tout cela ;
Malgré tout le jargon de la philosophie,
Malgré tous les chagrins, ma foi, vive la vie.

Fin de la Comédie de Sidnei.

LE

MÉCHANT,

COMÉDIE,

Représentée en 1747 par les Comédiens ordinaires du Roi.

ACTEURS.

CLÉON, Méchant.

GÉRONTE, frere de Floriſe.

FLORISE, mere de Chloé.

CHLOÉ.

ARISTE, ami de Géronte.

VALERE, amant de Chloé.

LISETTE, ſuivante.

FRONTIN, valet de Cléon.

UN LAQUAIS.

La Scene eſt à la Campagne, dans un château de Géronte.

LE MÉCHANT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

TE voilà de bonne heure, & toujours plus jolie !

LISETTE.

Je n'en ſuis pas plus gaie.

FRONTIN.

Eh ! pourquoi, je te prie ?

LISETTE.

Oh ! pour bien des raiſons.

FRONTIN.

Es-tu folle ? comment, On prépare une noce, une fête...

LISETTE.

Oui vraiment,
Crois cela : mais pour moi j'en suis bien convaincue,
Nos affaires vont mal & la noce est rompue.

FRONTIN.

Pourquoi donc ?

LISETTE.

Oh ! pourquoi ? Dans toute la maison
Il regne un air d'aigreur & de division
Qui ne le dit que trop. Au lieu de cette aisance
Qu'établissoit ici l'entiere confiance,
On se boude, on s'évite, on bâille, on parle bas.
Et je crains que demain on ne se parle pas.
Va, la noce est bien loin, & j'en sais trop la cause :
Ton maître sourdement...

FRONTIN.

Lui ? bien loin qu'il s'oppose
Au choix qui doit unir Valere avec Chloé,
Je puis te protester qu'il l'a fort appuyé ;
Et qu'au bon-homme d'oncle il répete sans cesse
Que c'est le seul parti qui convienne à sa niece.

LISETTE.

S'il s'en mêle, tant pis ; car s'il fait quelque bien,
C'est que, pour faire mal, il lui sert de moyen.
Je sais ce que je sais ; & je ne puis comprendre
Que, connoissant Cléon, tu veuilles le défendre.
Droit, franc, comme tu l'es, comment estimes-tu
Un fourbe, un homme faux, deshonoré, perdu,
Qui nuit à tout le monde, & croit tout légitime ?

FRONTIN.

Oh ! quand on est frippon, je rabas de l'estime.
Mais autant qu'on peut voir, & que je m'y connois,
Mon maître est honnête homme, à quelque chose près.
La premiere vertu qu'en lui je considere,
C'est qu'il est libéral ; excellent caractere !
Un maître avec cela n'a jamais de défaut,
Et de sa probité c'est tout ce qu'il me faut ;

Il me donne beaucoup, outre de fort bons gages.

LISETTE.

Il faut, puisqu'il te fait de si grands avantages,
Que de ton savoir-faire il ait souvent besoin.
Mais tiens, parle-moi vrai, nous sommes sans témoin;
Cette chanson qui fit une si belle histoire....

FRONTIN.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.
Les rapports font toujours plus de mal que de bien;
Et de tout le passé, je ne sais jamais rien.

LISETTE.

Cette méthode est bonne, & j'en veux faire usage.
Adieu, Monsieur Frontin.

FRONTIN.

Quel est donc ce langage?
Mais, Lisette, un moment.

LISETTE.

Je n'ai que faire ici.

FRONTIN.

As-tu donc oublié, pour me traiter ainsi,
Que je t'aime toujours, & que tu dois m'en croire?

LISETTE.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.

FRONTIN.

Mais que veux-tu?

LISETTE.

Je veux que sans autre façon,
Si tu veux m'épouser, tu laisses-là Cléon.

FRONTIN.

Oh! le quitter ainsi, c'est de l'ingratitude:
Et puis d'ailleurs je suis animal d'habitude.
Où trouverois-je mieux?

LISETTE.

Ce n'est pas l'embarras.
Si malgré ce qu'on voit, & ce qu'on ne voit pas,
La noce en question parvenoit à se faire,
Je pourrois, par Chloé, te placer chez Valere.

Mais à propos de lui ; j'apprends avec douleur
Qu'il connoît fort ton maître, & c'eſt un grand malheur.
Valere, à ce qu'on dit, eſt aimable, ſincere,
Plein d'honneur, annonçant le meilleur caractere ;
Mais ſéduit par l'eſprit, ou la fatuité.
Croyant qu'on réuſſit par la méchanceté,
Il a choiſi, dit-on, Cléon pour ſon modele ;
Il eſt ſon complaiſant, ſon copiſte fidele....

FRONTIN.

Mais tu fais des malheurs & des monſtres de tout !
Mon maître a de l'eſprit, des lumieres, du goût,
L'air & le ton du monde ; & le bien qu'il peut faire
Eſt au deſſus du mal que tu crains pour Valere.

LISETTE.

Si pourtant il reſſemble à ce qu'on dit de lui,
Il changera de guide : il arrive aujourd'hui.
Tu verras, les méchants nous apprennent à l'être :
Par d'autres, ou par moi, je lui peindrai ton maître.
Au reſte, arrange-toi, fais tes réflexions :
Je t'ai dit m'a penſée & mes conditions ;
J'attends une réponſe & poſitive & prompte.
Quelqu'un vient, laiſſe-moi. Je crois que c'eſt Géronte.
Comment, il parle ſeul ?

SCENE II.

GÉRONTE, LISETTE.

GERONTE, *ſans voir Liſette.*

MA foi je tiendrai bon
Quand on eſt bien inſtruit, bien ſûr d'avoir raiſon,
Il ne faut pas céder. Elle ſuit ſon caprice ;
Mais moi, je veux la paix, le bien & la juſtice :
Valere aura Chloé.

LISETTE.

Quoi ! sérieusement ?

GERONTE.

Comment, tu m'écoutois ?

LISETTE.

Tout naturellement.
Mais n'est-ce point un rêve, une plaisanterie ?
Comment, Monsieur, j'aurois une fois à ma vie
Le plaisir de vous voir, en dépit des jaloux,
De votre sentiment, & d'un avis à vous ?

GERONTE.

Qui m'en empêcheroit ? je tiendrai ma promesse ;
Sans l'avis de ma sœur, je marierai ma Niece :
C'est sa fille, il est vrai ; mais les biens sont à moi,
Je suis le maître enfin. Je te jure ma foi
Que la donation, que je suis prêt à faire,
N'aura lieu pour Chloé qu'en épousant Valere :
Voilà mon dernier mot.

LISEETE.

Voilà parler cela !

GERONTE.

Il n'est point de parti meilleur que celui-là.

LISETTE.

Assurément.

GERONTE.

C'étoit pour traiter cette affaire
Qu'Ariste vint ici la semaine derniere.
La mere de Valere, entre tous ses amis,
Ne pouvoit mieux choisir pour proposer son fils
Ariste est honnête homme, intelligent & sage :
L'amitié qui nous lie est, ma foi, de notre âge :
Il est parti, muni de mon consentement,
Et l'affaire sera finie incessamment ;
Je n'écouterai plus aucun avis contraire ;
Pour la conclusion, on n'attend que Valere.
Il a dû revenir de Paris ces jours-ci,
Et ce soir, au plus tard, je les attends ici.

LISETTE.

Fort bien.

GERONTE.

Toujours plaider m'ennuie & me ruine.
Des Terres du futur cette terre eſt voiſine ;
Et confondant nos droits, je finis des procès
Qui, ſans cette union, ne finiroient jamais.

LISETTE.

Rien n'eſt plus convenable.

GERONTE.

Et puis d'ailleurs ma Niece
Ne me dédira point, je crois, de ma promeſſe,
Ni Valere non plus. Avant nos différents,
Ils ſe voyoient beaucoup ; n'étant encor qu'enfants,
Ils s'aimoient, & ſouvent cet inſtinct de l'enfance
Devient un ſentiment quand la raiſon commence.
Depuis près de ſix ans qu'il demeure à Paris,
Ils ne ſe ſont pas vus ; mais je ſerois ſurpris
Si par ſes agréments & ſon bon caractere
Chloé ne retrouvoit tout le goût de Valere.

LISETTE.

Cela n'eſt pas douteux.

GERONTE.

Ecoute une raiſon.
Pour finir, j'aime fort ma terre, ma maiſon :
Leur embelliſſement fit toujours mon étude.
On n'eſt pas immortel... J'ai quelqu'inquiétude
Sur ce qu'après ma mort tout ceci deviendra :
Je voudrois mettre au fait celui qui me ſuivra,
Lui laiſſer mes projets. J'ai vu naître Valere ;
J'aurai, pour le former, l'autorité d'un pere.

LISETTE.

Rien de mieux : mais...

GERONTE.

Quoi mais ? J'aime qu'on parle net.

LISETTE.

Tout cela ſeroit beau, mais cela n'eſt pas fait.

GERONTE.

Eh pourquoi donc ?

LISETTE.

Pourquoi ? Pour une bagatelle
Qui fera tout manquer. Madame y consent-elle ?
Si j'ai bien entendu, ce n'est pas son avis.

GERONTE.

Qu'importe ? ses conseils ne seront pas suivis.

LISETTE.

Ah ! vous êtes bien fort ; mais c'est loin de Florise :
Au fond, elle vous mene, en vous semblant soumise ;
Et par malheur pour vous & toute la maison,
Elle n'a pour conseil que ce monsieur Cléon,
Un mauvais cœur, un traître, enfin un homme horrible,
Et pour qui votre goût n'est incompréhensible.

GERONTE.

Ah, te voilà toujours ! On ne sait pas pourquoi
Il te déplaît si fort.

LISETTE.

Oh ! je le sais bien, moi.
Ma maîtresse autrefois me traitoit à merveille,
Et ne peut me souffrir depuis qu'il la conseille.
Il croit que de ses tours je ne soupçonne rien ;
Je ne suis point ingrate, & je lui rendrai bien.
Je vous l'ai déja dit, vous n'en voulez rien croire ;
C'est l'esprit le plus faux, & l'ame la plus noire ;
Et je ne vois que trop ce que l'on m'en a dit....

GERONTE.

Toujours la calomnie en veut aux gens d'esprit.
Quoi donc, parce qu'il sait saisir le ridicule,
Et qu'il dit tout le mal qu'un flatteur dissimule,
On le prétend méchant ? C'est qu'il est naturel ;
Au fond, c'est un bon cœur, un homme essentiel.

LISETTE.

Mais je ne parle pas seulement de son style.
S'il n'avoit de mauvais que le fiel qu'il distile,

Ce ſeroit peu de choſe ; & tous les médiſants
Ne nuiſent pas beaucoup chez les honnêtes gens.
Je parle de ce goût de troubler, de détruire,
Du talent de brouiller, & du plaiſir de nuire :
Semer l'aigreur, la haine & la diviſion,
Faire du mal enfin, voilà votre Cléon :
Voilà le beau portrait qu'on m'a fait de ſon ame
Dans le dernier voyage où j'ai ſuivi Madame.
Dans votre terre, ici, fixé depuis long-temps,
Vous ignorez Paris, & ce qu'on dit des gens ;
Moi, le voyant là-bas s'établir chez Floriſe,
Et lui trouvant un ton ſuſpect à ma franchiſe,
Je m'informai de l'homme, & ce qu'on m'en a dit,
Eſt le tableau parfait du plus méchant eſprit :
C'eſt un enchaînement de tours, d'horreurs ſecretes,
De gens qu'il a brouillés, de noirceurs qu'il a faites,
Enfin, un caractere effroyable, odieux.

GERONTE.

Fables que tout cela, propos des envieux !
Je le connois, je l'aime, & je lui rends juſtice.
Chez moi, j'aime qu'on rie, & qu'on me divertiſſe.
Il y réuſſit mieux que tout ce que je voi :
D'ailleurs, il eſt toujours de même avis que moi,
Preuve que nos eſprits étoient faits l'un pour l'autre ;
Et qu'une ſympathie, un goût comme le nôtre,
Sont pour durer toujours ; & puis j'aime ma ſœur,
Et quiconque lui plaît convient à mon humeur :
Elle n'amene ici que bonne compagnie,
Et, grace à ſes amis, jamais je ne m'ennuie.
Quoi ! ſi Cléon étoit un homme décrié,
L'aurois-je ici reçu ? L'auroit-elle prié ?
Mais quand il ſeroit tel qu'on te l'a voulu peindre,
Faux, dangereux, méchant ; moi, qu'en aurois-je à craindre ?
Iſolé dans mes bois, loin des ſociétés,
Que me font les diſcours & les méchancetés ?

LISETTE.

Je ne jurerois pas qu'en attendant pratique,

Il ne divisât tout dans votre domeſtique.
Madame me paroît déjà d'un autre avis
Sur l'établiſſement que vous avez promis,
Et d'une... Mais enfin je me ſerai mépriſe.
Vous en êtes content; Madame en eſt épriſe.
Je croirois même aſſez...

GERONTE.

Quoi! qu'elle aime Cléon?

LISETTE.

C'eſt vous qui l'avez dit, & c'eſt avec raiſon
Que je le penſe, moi, j'en ai la preuve ſûre:
Si vous me permettez de parler ſans figure,
J'ai déjà vu Madame avoir quelques amants,
Elle en a toujours pris l'humeur, les ſentiments,
Le différent eſprit. Tour-à-tour je l'ai vue
Ou folle ou de bon ſens, ſauvage ou répandue;
Six mois dans la morale, & ſix dans les romans,
Selon l'amant du jour, & la couleur du temps;
Ne penſant, ne voulant, n'étant rien d'elle-même,
Et n'ayant d'ame enfin que par celui qu'elle aime.
Or, comme je la vois, de bonne qu'elle étoit,
N'avoir qu'un ton méchant, ton qu'elle déteſtoit,
Je conclus que Cléon eſt aſſez bien chez elle.
Autre concluſion, toute auſſi naturelle,
Elle en prendra conſeil; vous en croirez le ſien
Pour notre mariage, & nous ne tenons rien.

GERONTE.

Ah, je voudrois le voir! Corbleu, tu vas connoître
Si je ne ſuis qu'un ſot, ou ſi je ſuis le maître.
J'en vais dire deux mots à ma très-chere ſœur,
Et la faire expliquer. J'ai déjà ſur le cœur
Qu'elle s'eſt peu prêtée à bien traiter Ariſte;
Tu m'y fais réfléchir: outre un accueil fort triſte,
Elle m'avoit tout l'air de ſe moquer de lui,
Et ne lui répondoit qu'avec un ton d'ennui.
Oh! par exemple, ici tu ne peux pas me dire
Que Cléon ait montré le moindre goût de nuire,
Ni de choquer Ariſte, ou de contrarier

Un projet dont ma sœur paroissoit s'ennuyer ;
Car il ne disoit mot.

LISETTE.

Non : mais à la sourdine,
Quand Ariste parloit, Cléon faisoit la mine,
Il animoit Madame en l'approuvant tout bas :
Son air, des demi-mots que vous n'entendiez pas,
Certain ricannement, un silence perfide,
Voilà comme il parloit, & tout cela décide.
Vraiment il n'ira pas se montrer tel qu'il est,
Vous présent : il entend trop bien son intérêt ;
Il se sert de Florise, & sait se satisfaire
Du mal qu'il ne fait point par le mal qu'il fait faire.
Enfin, à mê prêcher, vous perdez votre temps :
Je ne l'aimerai pas ; j'abhorre les méchants ;
Leur esprit me déplaît comme leur caractere,
Et les bons cœurs ont seuls le talent de me plaire.
Vous, Monsieur, par exemple, à parler sans façon ;
Je vous aime ; pourquoi ? C'est que vous êtes bon.

GERONTE.

Moi, je ne suis pas bon. Et c'est une sottise
Que pour un compliment...

LISETTE.

Oui, bonté c'est bêtise ;
Selon ce beau Docteur : mais vous en reviendrez.
En attendant, en vain vous vous en defendrez ;
Vous n'êtes pas méchant, & vous ne pouvez l'être.
Quelquefois, je le sais, vous voulez le paroître,
Vous êtes, comme un autre, emporté, violent,
Et vous vous fâchez même assez honnêtement :
Mais au fond la bonté fait votre caractere,
Vous aimez qu'on vous aime, & je vous en révere.

GERONTE.

Ma sœur vient, tu vas voir si j'ai tant de douceur,
Et si je suis si bon.

LISETTE.

Voyons.

SCENE III.

FLORISE, GERONTE, LISETTE.

GERONTE *d'un ton brusque.*

BOn jour, ma sœur.

FLORISE.

Ah Dieux! Parlez plus bas, mon frere, je vous prie.

GERONTE.

Eh, pourquoi, s'il vous plaît?

FLORISE.

Je suis anéantie;
Je n'ai pas fermé l'œil, & vous criez si fort....

GERONTE *bas à Lisette.*

Lisette, elle est malade.

LISETTE *bas à Géronte.*

Et vous, vous êtes mort:
Voilà donc ce courage?

FLORISE.

Allez savoir, Lisette,
Si l'on peut voir Cléon.... Faut-il que je répete?

SCENE IV.

FLORISE, GERONTE.

FLORISE.

JE ne sais ce que j'ai, tout m'excede aujourd'hui,
Aussi c'est vous... hier....

GERONTE.

Quoi donc?

FLORISE.

Oui, tout l'ennui
Que vous m'avez causé sur ce beau mariage

Dont je ne vois pas bien l'important avantage;
Tous vos propos ſans fin m'ont occupé l'eſprit
Au point que j'ai paſſé la plus mauvaiſe nuit.

GERONTE.

Mais, ma ſœur, ce parti....

FLORISE.

Finiſſons-là, de grace;
Allez-vous m'en parler? Je vous cede la place.

GERONTE.

Un moment: je ne veux....

FLORISE.

Tenez, j'ai de l'humeur;
Et je vous répondrois peut-être avec aigreur.
Vous ſavez que je n'ai de deſirs que les vôtres:
Mais s'il faut quelquefois prendre l'avis des autres,
Je crois que c'eſt ſur-tout en cette occaſion:
Eh bien, ſur cette affaire, entretenez Cléon:
C'eſt un ami ſenſé, qui voit bien, qui vous aime;
S'il approuve ce choix, j'y ſouſcrirai moi-même:
Mais je ne penſe pas, à parler ſans détours,
Qu'il ſoit de votre avis, comme il en eſt toujours.
D'ailleurs, qui vous a fait hâter cette promeſſe?
Tout bien conſidéré, je ne vois rien qui preſſe.
Oh! mais (me dites-vous) on nous chicanera:
Ce ſeront des procès! Eh bien, on plaidera.
Faut-il qu'un intérêt d'argent, une miſere,
Nous faſſe ainſi bruſquer une importante affaire?
Ceſſez de m'en parler, cela m'excede.

GERONTE.

Moi?
Je ne dis rien; c'eſt vous....

FLORISE.

Belle alliance!

GERONTE.

Eh quoi?....

FLORISE.

La mere de Valere eſt mauſſade, ennuyeuſe,

Sans uſage du monde, une femme odieuſe:
Que voulez-vous qu'on diſe à de pareils oiſons?

GERONTE.

C'eſt une femme ſimple, & ſans prétentions,
Qui veillant ſur ſes biens....

FLORISE.

La belle emplette encore
Que ce Valere! un fat, qui s'aime, qui s'adore.

GERONTE.

L'agrément de cet âge en couvre les défauts:
Eh qui donc n'eſt pas fat? Tout l'eſt juſques aux ſots;
Mais le temps remédie aux torts de la jeuneſſe.

FLORISE.

Non; il peut reſter fat: n'en voit-on pas ſans ceſſe
Qui juſqu'à quarante ans gardent l'air éventé,
Et ſont les vétérans de la fatuité?

GERONTE.

Laiſſons cela. Cléon ſera donc notre arbitre.
Je veux vous demander ſur un autre chapitre
Un peu de complaiſance, & j'eſpere, ma ſœur....

FLORISE.

Ah! vous ſavez trop bien tous vos droits ſur mon cœur.

GERONTE.

Ariſte doit ici....

FLORISE.

Votre Ariſte m'aſſomme:
C'eſt, je vous l'avouerai, le plus plat honnête-homme...

GERONTE.

Ne vous voilà-t-il pas? J'aime tous vos amis;
Tous ceux que vous voulez, vous les voyez admis:
Et moi, je n'en ai qu'un, que j'aime pour mon compte,
Et vous le déteſtez. Oh! cela me démonte:
Vous l'avez accablé, contredit, abruti;
Croyez-vous qu'il ſoit ſourd, & qu'il n'ait rien ſenti,
Quoiqu'il n'ait rien marqué? Vous autres fortes têtes,

Vous voilà ! vous prenez tous les gens pour des bêtes ;
Et ne ménageant rien....

FLORISE.

Eh mais, tant pis pour lui,
S'il s'en eſt offenſé ; c'eſt auſſi trop d'ennui,
S'il faut à chaque mot voir comme on peut le prendre :
Je dis ce qui me vient, & l'on peut me le rendre.
Le ridicule eſt fait pour notre amuſement,
Et la plaiſanterie eſt libre.

GERONTE.

Mais vraiment,
Je ſais bien comme vous qu'il faut un peu médire :
Mais en face des gens il eſt trop fort d'en rire.
Pour conſerver vos droits, je veux bien vous laiſſer
Tous ces lourds campagnards que je voudrois chaſſer ;
Quand ils viennent, raillez leurs façons, leur langage,
Et tout l'arriere-ban de notre voiſinage ;
Mais grace, je vous prie, & plus d'attention
Pour Ariſte : il revient ; faites réflexion
Qu'il me croira, s'il eſt traité de même ſorte,
Un maître à qui bientôt on fermera ſa porte.
Je ne crois pas avoir cet air-là, Dieu merci.
Enfin, ſi vous m'aimez, traitez bien mon ami.

FLORISE.

Par malheur, je n'ai point l'art de me contrefaire.
Il vient pour un ſujet qui ne ſauroit me plaire,
Et je le marquerois indubitablement :
Je ne ſortirai pas de mon appartement.

GERONTE.

Ce ſeroit une ſcene.

FLORISE.

Eh non, je ferai dire
Que je ſuis malade.

GERONTE.

Oh, toujours me contredire !

FLORISE.

Mais marier Chloé, mon frere, y penſez-vous ?
Elle eſt ſi peu formée, & ſi ſotte, entre nous...

GERONTE.

Je ne vois pas cela. Je lui trouve, au contraire,
De l'eſprit naturel, un fort bon caractere ;
Ce qu'elle eſt devant vous ne vient que d'embarras :
On imagineroit que vous ne l'aimez pas,
A vous la voir traiter avec tant de rudeſſe ;
Loin de l'encourager, vous l'effrayez ſans ceſſe,
Et vous l'abrutiſſez, dès que vous lui parlez.
Sa figure eſt fort bien d'ailleurs.

FLORISE.

Si vous voulez ;
Mais c'eſt un air ſi gauche, une mauſſaderie...

GERONTE *éleve la voix, appercevant Liſette.*

Tout comme il vous plaira : finiſſons, je vous prie ;
Puiſque je l'ai promis, je veux bien voir Cléon,
Parce que je ſuis ſûr de ſa déciſion.
Mais, quoi qu'on puiſſe dire, il faut ce mariage :
Il n'eſt point pour Chloé d'arrangement plus ſage.
Feu ſon pere, on le ſait, a mangé tout ſon bien,
Le vôtre eſt médiocre, elle n'a que le mien :
Et quand je donne tout, c'eſt bien la moindre choſe
Qu'on daigne ſe prêter à ce que je propoſe.

Il ſort.

FLORISE.

Qu'un ſot eſt difficile à vaincre !

SCENE V.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

EH bien, Cléon
Paroîtra-t-il bientôt?

LISETTE.

Mais oui, ſi ce n'eſt non.

FLORISE.

Comment donc?

LISETTE.

Mais, Madame, au ton dont il s'explique,
A ſon air où l'on voit dans un rire ironique
L'eſtime de lui-même & le mépris d'autrui,
Comment peut-on ſavoir ce qu'on tient avec lui?
Jamais ce qu'il vous dit n'eſt ce qu'il veut vous dire.
Pour moi, j'aime les gens dont l'ame peut ſe lire,
Qui diſent bonnement oui pour oui, non pour non.

FLORISE.

Autant que je puis voir, vous n'aimez pas Cléon.

LISETTE.

Madame, je ſerai peut-être trop ſincere,
Mais il a pleinement le don de me déplaire.
On lui croit de l'eſprit, vous dites qu'il en a;
Moi, je ne voudrois point de tout cet eſprit-là,
Quand il ſeroit pour rien; je n'y vois, je vous jure,
Qu'un ſtyle qui n'eſt pas celui de la droiture;
Et ſous cet air capable où l'on ne comprend rien,
S'il cache un honnête homme, il le cache très-bien.

FLORISE.

Tous vos raiſonnements ne valent pas la peine
Que j'y réponde; mais pour calmer cette haine,
Diſpoſez pour Paris tout votre arrangement:

Vous

Vous y ſuivrez Chloé : je l'envoie au couvent
Dites-lui de ma part....

LISETTE

Voici Mademoiſelle :
Vous-même apprenez-lui cette belle nouvelle.

FLORISE *à Chloé qui lui baiſe la main.*

Vous êtes aujourd'hui coëffée à faire horreur.

Elle ſort.

SCENE VI.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

QUoi ! ſuis-je donc ſi mal ?

LISETTE.

Bon ! c'eſt une douceur
Qu'on vous dit en paſſant par humeur, par envie,
Le tout pour vous punir d'oſer être jolie :
N'importe, là-deſſus allez votre chemin.

CHLOÉ.

Du chagrin qui me ſuit quand verrai-je la fin ?
Je cherche à mériter l'amitié de ma mere
Je veux la contenter ; je fais tout pour lui plaire ;
Je me ſacrifierois, & tout ce que je fais
De ſon averſion augmente les effets !
Je ſuis bien malheureuſe !

LISETTE.

Ah ! quittez ce langage.
Les lamentations ne ſont d'aucun uſage ;
Il faut de la vigueur : nous en viendrons à bout,
Si vous me ſecondez. Vous ne ſavez pas tout.

CHLOÉ.

Eſt-il quelque malheur au delà de ma peine ?

LISETTE.

D'abord parlez-moi vrai, ſans que rien vous retienne.
Voyons, qu'aimez-vous mieux du cloître ou d'un époux ?

CHLOÉ.

A quoi bon ce propos ?

LISETTE.

C'eſt que j'ai près de vous
Des pouvoirs pour les deux : votre oncle m'a chargée
De vous dire que c'eſt une affaire arrangée
Que votre mariage ; & d'un autre côté
Votre mere m'a dit avec même clarté
De vous notifier qu'il falloit ſans remiſe
Partir pour le couvent. Jugez de ma ſurpriſe.

CHLOÉ.

Ma mere eſt ma maîtreſſe, il lui faut obéir :
Puiſſe-t-elle, à ce prix, ceſſer de me haïr.

LISETTE.

Doucement, s'il vous plaît, l'affaire n'eſt pas faite ;
Et ma déciſion n'eſt pas pour la retraite :
Je ne ſuis pas d'humeur d'aller périr d'ennui :
Frontin veut m'épouſer, & j'ai du goût pour lui ;
Je ne ſouffrirai pas l'exil qu'on nous ordonne,
Mais vous, n'aimez-vous plus Valere qu'on vous donne ?

CHLOÉ.

Tu le vois bien, Liſette, il n'y faut plus ſonger.
D'ailleurs, long-tems abſent, Valere a pu changer :
La diſſipation, l'ivreſſe de ſon âge,
Une ville où tout plaît, un monde où tout engage,
Tant d'objets ſéduiſants, tant de divers plaiſirs,
Ont loin de moi ſans doute emporté ſes deſirs :
Si Valere m'aimoit, s'il ſongeoit que je l'aime,
J'aurois dû quelquefois l'apprendre de lui-même :
Qu'il ſoit heureux du moins ! Pour moi, j'obéirai :
Aux ennuis de l'exil mon cœur eſt préparé,
Et j'y dois expier le crime involontaire

D'avoir pu mériter la haine de ma mere.
A quoi rêves-tu donc ? Tu ne m'écoutes pas.

LISETTE.

Fort bien !.... Voilà de quoi nous tirer d'embarras...
Et sûrement Floriſe....

CHLOÉ.

Eh bien ?

LISETTE.

Mademoiſelle,
Soyez tranquille, allez, fiez-vous à mon zele ;
Nous verrons, ſans pleurer, la fin de tout ceci ;
C'eſt Cléon qui nous perd & brouille tout ici ;
Mais, malgré ſon crédit, je vous donne Valere.
J'imagine un moyen d'éclairer votre mere
Sur le fourbe inſolent qui la mene aujourd'hui,
Et nous la guérirons du goût qu'elle a pour lui :
Vous verrez.

CHLOÉ.

Ne fais rien que ce qu'elle ſouhaite ;
Que ſes vœux ſoient remplis, & je ſuis ſatisfaite.

SCENE VII.

LISETTE *ſeule.*

POur faire ſon bonheur je n'épargnerai rien.
Hélas ! on ne fait plus de cœurs comme le ſien.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLEON, FRONTIN.

CLEON.

QU'eſt-ce donc que cet air d'ennui, d'impatience?
Tu fais tout de travers : tu gardes le ſilence,
Je ne t'ai jamais vu de ſi mauvaiſe humeur.

FRONTIN.

Chacun a ſes chagrins.

CLEON.

Ah !... Tu me fais l'honneur
De me parler enfin : je parviendrai peut-être
A voir de quel ſujet tes chagrins peuvent naître.
Mais à propos, Valere.

FRONTIN.

Un de vos gens viendra
M'avertir en ſecret dès qu'il arrivera.
Mais pourrois-je ſavoir d'où vient tout ce myſtere?
Je ne comprends pas trop le projet de Valere :
Pourquoi lui, qu'on attend, qui doit bientôt, dit-on,
Se voir avec Chloé l'enfant de la maiſon,
Prétend-il vous parler ſans ſe faire connoître?

CLEON.

Quand il en ſera tems, je le ferai paroître.

FRONTIN.

Je n'y vois pas trop clair ; mais le peu que j'y vois

Me paroît mal à vous & dangereux pour moi.
Je vous ai, comme un ſot, obéi ſans mot dire :
J'ai réfléchi depuis : vous m'avez fait écrire
Deux lettres, dont chacune, en honnête maiſon,
A celui qui l'écrit vaut cent coups de bâton.

CLEON.

Je te croyois du cœur : ne crains point d'aventure ;
Perſonne ne connoît ici ton écriture ;
Elles arriveront de Paris, & pourquoi
Veux-tu que le ſoupçon aille tomber ſur toi ?
La mere de Valere a ſa lettre, ſans doute ;
Et celle de Géronte....

FRONTIN.

Elle doit être en route :
La poſte d'aujourd'hui va l'apporter ici.
Mais ſérieuſement tout ce manege-ci
M'alarme, me déplaît, & mà foi j'en ai honte.
Y penſez-vous, Monſieur ? Quoi ! Floriſe & Géronte
Vous comblent d'amitié, de plaiſirs & d'honneurs,
Et vous mandez ſur eux quatre pages d'horreurs.
Valere, d'autre part, vous aime à la folie ;
Il n'a d'autre défaut qu'un peu d'étourderie ;
Et, grace à vous, Géronte en va voir le portrait
Comme d'un libertin & d'un colifichet.
Cela finira mal.

CLEON.

Oh ! tu prends au tragique
Un départ qui pour moi ne ſera que comique :
Je me prépare ici de quoi me réjouir,
Et la meilleure ſcene & le plus grand plaiſir....
J'ai bien voulu pour eux quitter un tems la ville ;
Ne point m'en amuſer ſeroit être imbécille :
Un peu de bruit rendra ceci moins ennuyeux,
Et me paiera du tems que je perds avec eux.
Valere à mon projet lui-même contribue,
C'eſt un de ces enfants dont la folle recrue
Dans les ſociétés vient tomber tous les ans,

Et laſſe tout le monde, excepté leurs parents.
Croirois-tu que ſur moi tout ſon eſpoir ſe fonde ?
Le haſard me l'a fait rencontrer dans le monde :
Ce petit étourdi s'eſt pris de goût pour moi,
Et me croit ſon ami, je ne ſais pas pourquoi.
Avant que dans ces lieux je vinſſe avec Floriſe,
J'avois tout arrangé pour qu'il eût Cidaliſe.
Elle a pour la plûpart formé nos jeunes gens :
J'ai demandé pour lui quelques mois de ſon tems.
Soit que cette aventure ou quelqu'autre l'engage,
Voulant abſolument rompre ſon mariage,
Il m'a vingt fois écrit d'employer tous mes ſoins
Pour le faire manquer, ou l'éloigner du moins :
Parbleu, je vous le ſers de la bonne maniere.

FRONTIN.

Oui, vous voilà chargé d'une très-belle affaire.

CLEON.

Mon projet étoit bien qu'il ſe tînt à Paris,
C'eſt malgré mes conſeils qu'il vient en ce pays ;
Depuis long-tems, dit-il, il n'a point vu ſa mere ;
Il compte, en lui parlant, gagner ce qu'il eſpere.

FRONTIN.

Mais vous, quel intérêt.... Pourquoi vouloir aigrir
Des gens que pour toujours ce nœud doit réunir ?
Et pourquoi ſeconder la bizarre entrepriſe
D'un jeune écervelé qui fait une ſottiſe ?

CLEON.

Quand je n'y trouverois que de quoi m'amuſer,
Oh ! c'eſt le droit des gens, & je veux en uſer :
Tout languit, tout eſt mort ſans la tracaſſerie ;
C'eſt le reſſort du monde & l'ame de la vie :
Bien fou qui là-deſſus contraindroit ſes deſirs ;
Les ſots ſont ici-bas pour nos menus plaiſirs.
Mais un autre intérêt que la plaiſanterie
Me détermine encore à cette brouillerie.

FRONTIN.

Comment donc, à Chloé ſongeriez-vous auſſi ?

Floriſe croit pourtant que vous n'êtes ici
Que pour ſon compte, au moins. Je penſe que ſa fille
Lui peſe horriblement, & la voir ſi gentille
L'afflige : je lui vois l'air ſombre & ſoucieux,
Lorſque vous regardez long-tems Chloé.

CLEON.

Tant mieux.
Elle ne me dit rien de cette jalouſie ;
Mais j'ai bien remarqué qu'elle en étoit remplie,
Et je la laiſſe aller.

FRONTIN.

C'eſt-à-dire à peu près
Que Valere écarté ſert à vos intérêts.
Mais je ne comprends pas quel deſſein eſt le vôtre ;
Quoi. Floriſe & Chloé ?

CLEON.

Moi ? ni l'une ni l'autre.
Je n'agis ni par goût ni par rivalité :
M'as-tu donc jamais vu dupe d'une beauté ?
Je ſais trop les défauts, les retours qu'on nous cache.
Toute femme m'amuſe, aucune ne m'attache.
Si par haſard auſſi je me vois marié,
Je ne m'ennuierai point pour ma chere moitié.
Aimera qui pourra Floriſe, cette folle,
Dont je tourne à mon gré l'eſprit faux & frivole,
Qui malgré l'âge encore a des prétentions,
Et me croit tranſporté de ſes perfections ;
Floriſe penſe à moi. C'eſt pour notre avantage
Qu'elle veut de Chloé rompre le mariage,
Vu que l'oncle à la niéce aſſurant tout ſon bien,
S'il venoit à mourir, Floriſe n'auroit rien.
Le point eſt d'empêcher qu'il ne ſe deſſaiſiſſe,
Et je ſouhaite fort que cela réuſſiſſe.
Si nous pouvons parer cette donation,
Je ne répondrois pas d'une tentation
Sur cet hymen ſecret dont Floriſe me preſſe.
D'un bien conſidérable elle ſera maîtreſſe,

Et je n'épouſerois que ſous condition
D'une très-bonne part dans la ſucceſſion.
D'ailleurs Géronte m'aime : il ſe peut très-bien faire
Que ſon choix me regarde en renvoyant Valere ;
Et ſur la fille alors arrêtant mon eſpoir,
Je laiſſerai la mere à qui voudra l'avoir.
Peut-être tout ceci n'eſt que vaines chimeres.

FRONTIN.

Je le croirois aſſez.

CLEON.

Auſſi n'y tiens-je gueres,
Et je ne m'en fais point un fort grand embarras ;
Si rien ne réuſſit, je ne m'en pendrai pas.
Je puis avoir Chloé, je puis avoir Floriſe ;
Mais quand je manquerois l'une & l'autre entrepriſe ;
J'aurai, chemin faiſant, les ayant conſeillés,
Le plaiſir d'être craint, & de les voir brouillés.

FRONTIN.

Fort bien ; mais ſi j'oſois vous dire en confidence
Où cela va tout droit.

CLEON.

Eh bien !

FRONTIN.

En conſcience ;
Cela viſe à nous voir donner notre congé.
Déjà, vous le ſavez, & j'en ſuis affligé,
Pour vos maudits plaiſirs on nous a pour la vie
Chaſſés de vingt maiſons.

CLEON.

Chaſſés ! quelle folie !

FRONTIN.

Oh ! c'eſt un mot pour l'autre, & puiſqu'il faut choiſir,
Point chaſſés, mais priés de ne plus revenir.
Comment n'aimez-vous pas un commerce plus ſtable ?
Avec tout votre eſprit, & pouvant être aimable,
Ne prétendez-vous donc qu'au triſte amuſement
De vous faire haïr univerſellement ?

CLEON.

Cela m'eſt fort égal : on me craint, on m'eſtime,
C'eſt tout ce que je veux, & je tiens pour maxime
Que la plate amitié dont on fait tant de cas,
Ne vaut pas les plaiſirs des gens qu'on n'aime pas.
Etre cité, mêlé dans toute les querelles,
Les plaintes, les rapports, les hiſtoires nouvelles,
Etre craint à la fois & deſiré par-tout,
Voilà ma deſtinée & mon unique goût.
Quant aux amis, crois-moi, ce vain nom qu'on ſe donne
Se prend chez tout le monde, & n'eſt vrai chez perſonne.
J'en ai mille & pas un. Veux-tu que, limité
Au petit cercle obſcur d'une ſociété,
J'aille m'enſévelir dans quelque cotterie,
Je vais où l'on me plaît, je pars quand on m'ennuie ;
Je m'établis ailleurs, me moquant au ſurplus
D'être haï des gens chez qui je ne vais plus :
C'eſt ainſi qu'en ce lieu, ſi la chance varie,
Je compte planter là toute la compagnie.

FRONTIN.

Cela vous plait à dire, & ne m'arrange pas :
De voir tout l'univers vous pouvez faire cas,
Mais je ſuis las, Monſieur, de cette vie errante ;
Toujours viſages neufs, cela m'impatiente.
On ne peut, grace à vous, conſerver un ami ;
On eſt tantôt au Nord & tantôt au Midi.
Quand je vous crois logé, j'y compte, je me lie
Aux femmes de Madame, & je fais leur partie ;
J'oſe même avancer que je vous fais honneur.
Point du tout, on vous chaſſe, & votre ſerviteur.
Je ne puis plus ſouffrir cette humeur vagabonde ;
Et vous ferez tout ſeul le voyage du monde.
Moi, j'aime ici, j'y reſte.

CLEON.

Et quels ſont les appas ?
L'heureux objet !....

FRONTIN.

Parbleu, ne vous en moquez pas.
Liſette vaut, je crois, la peine qu'on s'arrête;
Et je veux l'épouſer.

CLEON.

Tu ſerois aſſez bête
Pour te marier, toi? Ton amour, ton deſſein
N'ont pas le ſens commun.

FRONTIN.

Il faut faire une fin;
Et ma vocation eſt d'épouſer Liſette.
J'aimois aſſez Marton, & Nérine & Finette,
Mais quinze jours chacune, ou toutes à la fois;
Mon amour le plus long n'a point paſſé le mois.
Mais ce n'eſt pas cela, tout autre amour m'ennuie:
Je ſuis fou de Liſette, & j'en ai pour la vie.

CLEON.

Quoi! tu veux te mêler auſſi de ſentiment?

FRONTIN.

Comme un autre.

CLEON.

Le fat! Aime moins triſtement.
Paſquin, l'Olive, & cent d'amour auſſi fidele
L'ont aimé avant toi, mais ſans ſe charger d'elle;
Pourquoi veux-tu payer pour tes prédéceſſeurs?
Fais de même; aucun d'eux n'eſt mort de ſes rigueurs.

FRONTIN.

Vous la connoiſſez mal; c'eſt une fille ſage.

CLEON.

Oui, comme elles le ſont.

FRONTIN.

Oh! Monſieur, ce langage
Nous brouillera tous deux.

CLEON, *après un moment de ſilence.*

Eh bien, écoute-moi:
Tu me conviens, je t'aime, & ſi l'on veut de toi,
J'emploierai tous mes ſoins pour t'unir à Liſette:

Soit ici, soit ailleurs, c'est une affaire faite.

FRONTIN.

Monsieur, vous m'enchantez.

CLEON.

Ne va point nous trahir.
Vois si Valere arrive, & reviens m'avertir.

SCENE II.

CLEON *seul.*

FRontin est amoureux ! Je crains bien qu'il ne cause.
Comment parer le risque où son amour m'expose ?
Mais si je lui donnois quelque commission
Pour Paris ? Oui vraiment l'expédient est bon :
J'aurai seul mon secret ; & si par aventure
On sait que les billets sont de son écriture,
Je dirai que de lui je m'étois défié ;
Que c'étoit un coquin, & qu'il est renvoyé.

SCENE III.

FLORISE, CLEON.

FLORISE.

JE vous cherche par-tout. Ce que prétend mon frere
Est-il vrai? Vous parlez, m'a-t-il dit, pour Valere?
Changeriez-vous d'avis ?

CLEON.

Comment, vous l'avez cru ?

FLORISE.

Mais il en est si plein & si bien convaincu.....

CLEON.

Tant mieux. Malgré cela soyez persuadée

Que tout ce beau projet ne ſera qu'en idée.
Vous y pouvez compter, je vous réponds de tout;
En ne paroiſſant pas contrarier ſon goût,
J'en ſuis beaucoup plus maître, & la bête eſt ſi bonne,
Soit dit ſans vous fâcher....:

FLORISE.

Ah! je vous l'abandonne:
Faites-en les honneurs; je me ſens, entre nous,
Sa ſœur on ne peut moins.

CLEON.

Je penſe comme vous:
La parenté m'excede, & ces liens, ces chaînes,
Des gens dont on partage ou les torts ou les peines,
Tout cela préjugés, miſeres du vieux temps;
C'eſt pour le peuple enfin que ſont faits les parents.
Vous avez de l'eſprit & votre fille eſt ſotte;
Vous avez pour ſurcroît un frere qui radote.
Eh bien, c'eſt leur affaire après tout, ſelon moi.
Tous ces noms ne ſont rien, chacun n'eſt que pour ſoi.

FLORISE.

Vous avez bien raiſon: je vous dois le courage
Qui me ſoutient contr'eux, contre ce mariage;
L'affaire preſſe au moins, il faut ſe décider.
Ariſte nous arrive, il vient de le mander;
Et par une façon des galants du vieux ſtyle,
Géronte ſur la route attend l'autre imbécille.
Il compte voir ce ſoir les articles ſignés.

CLEON.

Et ce ſoir finira tout ce que vous craignez.
Premiérement, ſans vous on ne peut rien conclure;
Il faudra, ce me ſemble, un peu de ſignature
De votre part; ainſi tout dépendra de vous;
Refuſez de ſigner, grondez, & boudez nous:
Car pour me conſerver toute ſa confiance,
Je ſerai contre vous moi-même en ſa préſence;
Et je me fâcherois s'il en étoit beſoin;
Mais nous l'emporterons ſans prendre tout ce ſoin.

Il m'eſt venu d'ailleurs une aſſez bonne idée,
Et dont, faute de mieux, vous pourrez être aidée...
Mais non: car ce ſeroit un moyen un peu fort:
J'aime trop à vous voir vivre de bon accord.

FLORISE.

Oh! vous me le direz: quel ſcrupule eſt le vôtre?
Quoi! ne penſons-nous pas tout haut l'un devant l'autre?
Vous ſavez que mon goût tient plus à vous qu'à lui,
Et que vos ſeuls conſeils ſont ma regle aujourd'hui;
Vous êtes honnête homme, & je n'ai point à craindre
Que vous propoſiez rien dont je puiſſe me plaindre:
Ainſi confiez-moi tout ce qui peut ſervir
A combattre Géronte ainſi qu'à nous unir.

CLEON.

Au fond je n'y vois pas de quoi faire un myſtere....
Et c'eſt ce que de vous mérite votre frere;
Vous m'avez dit, je crois, que jamais ſur les biens
On n'avoit éclairci ni vos droits, ni les ſiens,
Et que vous aſſurant d'avoir ſon héritage,
Vous aviez au haſard réglé votre partage:
Vous ſavez à quel point il déteſte un procès,
Et qu'il donne Chloé pour acheter la paix;
Cela fait contre lui la plus belle matiere:
Des biens à répéter, des partages à faire,
Vous voyez que voilà de quoi le mettre aux champs;
En lui faiſant prévoir un procès de dix ans:
S'il va donc s'obſtiner, malgré vos répugnances,
A l'établiſſement qui rompt nos eſpérances,
Partons d'ici, plaidez; une aſſignation
Détruira le projet de la donation;
Il ne peut pas ſouffrir d'être ſeul: vous partie,
On ne me verra pas lui tenir compagnie;
Et quant à ce procès, ou vous le gagnerez,
Ou vous plaiderez tant que vous l'acheverez.

FLORISE.

Contre les préjugés dont votre ame eſt exempte,

La mienne, par malheur, n'eſt pas auſſi puiſſante ;
Et je vous avouerai mon imbécillité :
Je n'irois pas ſans peine à cette extrêmité :
Il m'a toujours aimée, & j'aimois à lui plaire,
Et ſoit cette habitude ou quelqu'autre chimere,
Je ne puis me réſoudre à le déſeſpérer :
Mais votre idée au moins ſur lui peut opérer ;
Dites-lui qu'avec vous, paroiſſant fort aigrie,
J'ai parlé de procès, de biens, de brouillerie,
De départ, & qu'enfin, s'il me pouſſoit à bout,
Vous avez entrevu que je ſuis prête à tout.

CLEON.

S'il s'obſtine pourtant, quoi qu'on lui puiſſe dire...
On pourroit conſulter pour le faire interdire,
Ne le laiſſer jouir que d'une penſion ;
Mon Procureur fera cette expédition ;
C'eſt un homme admirable, & qui par ſon adreſſe
Auroit fait enfermer les ſept Sages de Grece,
S'il eût plaidé contr'eux. S'il eſt quelque moyen
De vouloir faire paſſer ſes droits & tout ſon bien,
L'affaire eſt immanquable, il ne faut qu'une lettre
De moi...

FLORISE.

Non, différez... Je crains de me commettre ;
Dites-lui ſeulement, s'il ne veut point céder,
Que je ſuis, malgré vous, réſolue à plaider :
De l'humeur dont il eſt, je crois être bien ſûre
Que ſans mon agrément il craindra de conclure ;
Et pour me ramener, ne négligeant plus rien,
Vous le verrez finir par m'aſſurer ſon bien ;
Au reſte, vous ſavez pourquoi je le deſire.

CLEON.

Vous connoiſſez auſſi le motif qui m'inſpire,
Madame, ce n'eſt point du bien que je prétends,
Et mon goût ſeul pour vous fait mes engagements ;
Des amants du commun j'ignore le langage,
Et jamais la fadeur ne fut à mon uſage.

Mais je vous le redis tout naturellement,
Votre genre d'esprit me plaît infiniment ;
Et je ne sais que vous avec qui j'aie envie
De penser, de causer & de passer ma vie :
C'est un goût décidé.

FLORISE.

Puis-je m'en assurer,
Et, loin de tout, ici pourrez-vous demeurer ?
Je ne sais, répandu, têté comme vous l'êtes,
Je vois plus d'un obstacle au projet que vous faites :
Peut-être votre goût vous a séduit d'abord,
Mais tout Paris....

CLEON.

Paris ! il m'ennuie à la mort.
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice
En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice.
Tout ce qu'on est forcé d'y voir & d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on peut y rencontrer.
Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisants détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité !....
Des femmes d'un caprice, & d'une fausseté !...
Des prétendus esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gaieté de l'épaisse opulence,
Tant de petits talents où je n'ai pas de foi ;
Des réputations on ne sait pas pourquoi ;
Des protégés si bas ! des protecteurs si bêtes !...
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes :
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui,
Veiller par air, enfin se tuer pour autrui ;
Franchement, des plaisirs, des biens de cette sorte,
Ne font pas, quand on pense, une chaîne bien forte :
Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets, dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,
Que tous ces gens brillants, qu'on mange, qu'on fripponne,

Qui pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
Au fond n'y ſont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

FLORISE.

J'en reconnois grand nombre à ce portrait fidele.

CLEON.

Paris me fait pitié, lorſque je me rappelle
Tant d'illuſtres faquins, d'inſectes freluquets.

FLORISE.

Votre eſtime, je crois, n'a pas fait plus de frais
Pour les femmes?

CLEON.

Pour vous je n'ai point de myſteres;
Et vous verrez ma liſte avec les caracteres;
J'ai l'ordre, & je garde une collection
Des lettres dont je puis faire une édition.
Vous ne vous doutiez pas qu'on pût avoir Lesbie,
Vous verrez de ſa proſe. Il me vient une envie
Qui peut nous réjouir dans ces lieux écartés,
Et déſoler là-bas bien des ſociétés:
Je ſuis tenté, parbleu, d'écrire mes mémoires;
J'ai des traits merveilleux, mille bonnes hiſtoires
Qu'on veut cacher.....

FLORISE.

Cela ſera délicieux.

CLEON.

J'y ferai des portraits qui ſauteront aux yeux.
Il m'en vient déjà vingt qui retiennent des places;
Vous y verrez Mélite avec toutes ſes graces,
Et ce que j'en dirai tempérera l'amour
De nos petits Meſſieurs qui rodent à l'entour.
Sur l'aigre Céliante, & la fade Uranie
Je compte bien auſſi paſſer ma fantaiſie:
Pour le petit Damis, & monſieur Dorilas,
Et certain plat Seigneur, l'automate Alcidas,
Qui glorieux & bas ſe croit un perſonnage;
Tant d'autres importants, eſprits du même étage;
Oh! fiez-vous à moi, je veux les célébrer

Si bien que de ſix mois ils n'oſent ſe montrer ;
Ce n'eſt pas ſur leurs mœurs que je veux qu'on en cauſe:
Un vice, un déshonneur font aſſez peu de choſe ;
Tout cela dans le monde eſt oublié bientôt ;
Un ridicule reſte, & c'eſt ce qu'il leur faut.
Qu'en dites-vous ? Cela peut faire un bruit du diable ;
Une brochure unique, un ouvrage admirable,
Bien ſcandaleux, bien bon : le ſtyle n'y fait rien ;
Pourvu qu'il ſoit méchant, il ſera toujours bien.

FLORISE.

L'idée eſt excellente, & la vengeance eſt sûre.
Je vous prierai d'y joindre, avec quelqu'aventure ;
Une madame Orphiſe à qui j'en dois d'ailleurs,
Et qui mérite bien quelques bonnes noirceurs :
Quoiqu'elle ſoit affreuſe, elle ſe croit jolie,
Et de l'humilier j'ai la plus grande envie :
Je voudrois que déjà votre ouvrage fût fait.

CLEON.

On peut toujours à compte envoyer ſon portrait ;
Et dans trois jours d'ici déſeſpérer la belle.

FLORISE.

Eh comment ?

CLEON.

On peut faire une chanſon ſur elle ;
Cela vaut mieux qu'un livre, & court tout l'univers.

FLORISE.

Oui, c'eſt très-bien penſer : mais faites-vous des vers?

CLEON.

Qui n'en fait pas ? Eſt-il ſi mince cotterie
Qui n'ait ſon bel eſprit, ſon plaiſant, ſon génie ?
Petits Auteurs honteux, qui font, malgré les gens,
Des bouquets, des chanſons, & des vers innocents.
Oh ! pour quelques couplets fiez-vous à ma muſe ;
Si votre Orphiſe en meurt, vous plaire eſt mon excuſe:
Tout ce qui vit n'eſt fait que pour nous réjouir.
Et ſe moquer du monde eſt tout l'art d'en jouir :
Ma foi, quand je parcours tout ce qui le compoſe,

Je ne trouve que nous qui valions quelque chose.

SCENE IV.

FRONTIN, FLORISE, CLEON.

FRONTIN *un peu éloigné.*

MOnsieur je voudrois bien....

CLEON.

à Florise.

Attends... Permettez-vous...

FLORISE.

Veut-il vous parler seul?

FRONTIN.

Mais, Madame....

FLORISE.

Entre nous

Entiere liberté. Frontin est impayable,
Il vous sert bien; je l'aime.

CLEON, *à Florise qui sort.*

Il est assez bon diable,
Un peu bête....

SCENE V.

CLEON, FRONTIN.

FRONTIN.

AH! Monsieur, ma réputation
Se passeroit fort bien de votre caution:

De mon panégyrique épargnez-vous la peine.
Valere entrera-t-il ?

CLEON.

Je ne veux pas qu'il vienne.
Ne t'avois-je pas dit de venir m'avertir ;
Que j'irois le trouver ?

FRONTIN.

Il a voulu venir :
Je ne suis point garant de cette extravagance,
Il m'a suivi de loin, malgré ma remontrance,
Se croyant invisible, à ce que je conçois,
Parce qu'il a laissé sa chaise dans le bois.
Caché près de ces lieux, il attend qu'on l'appelle.

CLEON.

Florise heureusement vient de rentrer chez elle.
Qu'il vienne. Observe tout pendant notre entretien.

SCENE VI.

CLEON *seul.*

L'Affaire est en bon train, & tout ira fort bien.
Après que j'aurai fait la leçon à Valere
Sur toute la maison, & sur l'art d'y déplaire,
Avec son ton, ses airs & sa frivolité,
Il n'est pas mal en fonds pour être detesté ;
Une vieille franchise à ses talents s'oppose ;
Sans cela l'on pourroit en faire quelque chose.

SCENE VII.

VALERE *en habit de campagne*, CLEON.

VALERE *embraſſant Cléon.*

EH bon jour, cher Cléon! je ſuis comblé, ravi
De retrouver enfin mon plus fidele ami,
Je ſuis au déſeſpoir des ſoins dont vous accable
Ce mariage affreux : vous êtes adorable !
Comment reconnoîtrai-je....

CLEON.

Ah ! point de compliments :
Quand on peut être utile & qu'on aime les gens,
On eſt payé d'avance... Eh bien quelles nouvelles
A Paris ?

VALERE.

Oh ! cent mille, & toutes des plus belles.
Paris eſt raviſſant, & je crois que jamais
Les plaiſirs n'ont été ſi nombreux, ſi parfaits,
Les talents plus féconds, les eſprits plus aimables ;
Le goût fait chaque jour des progrès incroyables ;
Chaque jour le génie & la diverſité
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

CLEON.

Tout vous paroît charmant; c'eſt le ſort de votre âge.
Quelqu'un pourtant m'écrit, & j'en crois ſon ſuffrage,
Que de tout ce qu'on voit on eſt fort ennuyé ;
Que les arts, les plaiſirs, les eſprits font pitié ;
Qu'il ne nous reſte plus que des ſuperficies,
Des pointes, du jargon, de triſtes facéties,
Et qu'à force d'eſprit & de petits talents,

Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus le bon sens.
Comment, vous qui voyez si bien les ridicules,
Ne m'en dites-vous rien ? Tenez-vous aux scrupules?
Toujours bon, toujours dupe.

VALERE.

Oh, non, en vérité,
Mais c'est que je vois tout assez du bon côté;
Tout est colifichet, pompon & parodie;
Le monde, comme il est, me plaît à la folie.
Les belles tous les jours vous trompent, on le leur rend;
On se prend, on se quitte assez publiquement;
Les maris savent vivre, & sur rien ne contestent:
Les hommes s'aiment tous, les femmes se détestent
Mieux que jamais: enfin, c'est un monde charmant,
Et Paris s'embellit délicieusement.

CLEON.

Et Cidalise ?...

VALERE.

Mais....

CLEON.

C'est une affaire faite!
Sans doute, vous l'avez ?... Quoi la chose est secrete ?

VALERE.

Mais cela fût-il vrai, le dirois-je ?

CLEON.

Par-tout;
Et ne point l'annoncer, c'est mal servir son goût.

VALERE.

Je m'en détacherois, si je la croyois telle,
J'ai, je vous l'avouerai, beaucoup de goût pour elle,
Et pour l'aimer toujours, si je m'en fais aimer,
J'observe ce qui peut me la faire estimer.

CLEON *avec un grand éclat de rire.*

Feu Céladon, je crois, vous a légué son ame:

Il faudroit des ſix mois pour aimer une femme,
Selon vous : on perdroit ſon temps, la nouveauté,
Et le plaiſir de faire une infidélité ;
Laiſſez la Bergerie, & ſans trop de franchiſe,
Soyez de votre ſiecle ainſi que Cidaliſe :
Ayez-la, c'eſt d'abord ce que vous lui devez,
Et vous l'eſtimerez après ſi vous pouvez.
Au reſte, affichez tout. Quelle erreur eſt la vôtre ?
Ce n'eſt qu'en ſe vantant de l'une qu'on a l'autre :
Et l'honneur d'enlever l'amant qu'une autre a pris,
A nos gens du bel air met ſouvent tout leur prix.

VALERE.

Je vous en crois aſſez... Eh bien mon mariage ?
Concevez-vous ma mere, & tout ce radotage ?

CLEON.

N'en appréhendez rien. Mais ſoit dit entre nous,
Je me reproche un peu ce que je fais pour vous ;
Car enfin ſi, voulant prouver que je vous aime,
J'aide à vous nuire, & ſi vous vous trompez vous-même,
En fuyant un parti peut-être avantageux.

VALERE.

Eh ! non, vous me ſauvez un ridicule affreux.
Que diroit-on de moi ſi j'allois, à mon âge,
D'un ennuyeux mari jouer le perſonnage ?
Ou j'aurois une prude au ton triſte, excédant,
Une bégueule enfin qui ſeroit mon pédant ;
Ou ſi pour mon malheur ma femme étoit jolie,
Je ſerois le martyr de ſa coquetterie.
Fuir Paris, ce ſeroit m'égorger de ma main :
Quand je puis m'avancer & faire mon chemin,
Irois-je, accompagné d'une femme importune,
Me rouiller dans ma terre, & borner ma fortune ?
Ma foi, ſe marier, à moins qu'on ne ſoit vieux,
Fi, cela me paroit ignoble, crapuleux.

CLEON.

Vous penſez juſte.

VALERE.

A vous en eſt toute la gloire.
D'après vos ſentiments je prévois mon hiſtoire,
Si j'allois m'enchaîner; & je ne vous vois pas
Le plus petit ſcrupule à m'ôter d'embarras.

CLEON.

Mais malheureuſement on dit que votre mere
Par de mauvais conſeils s'obſtine à cette affaire;
Elle a chez elle un homme, ami de ces gens-ci,
Qui, dit-on, avec elle eſt aſſez bien auſſi,
Un Ariſte, un eſprit d'aſſez groſſiere étoffe;
C'eſt une eſpece d'ours qui ſe croit philoſophe:
Le connoiſſez-vous?

VALERE.

Non, je ne l'ai jamais vu:
Chez moi, depuis ſix ans, je ne ſuis pas venu;
Ma mere m'a mandé que c'eſt un homme ſage,
Fixé depuis long-temps dans notre voiſinage,
Que c'étoit ſon ami, ſon conſeil aujourd'hui,
Et qu'elle prétendoit me lier avec lui.

CLEON.

Je ne vous dirai pas tout ce qu'on en raconte,
Il vous ſuffit qu'elle eſt aveugle ſur ſon compte:
Mais moi, qui vois pour vous les choſes de ſang froid,
Au fond je ne puis croire Ariſte un homme droit;
Géronte eſt ſon ami, cela depuis l'enfance....

VALERE.

A mes dépens peut-être ils ſont d'intelligence?

CLEON.

Cela m'en a tout l'air.

VALERE.

J'aime mieux un procès;
J'ai des amis là-bas, je ſuis ſûr du ſuccès.

CLEON.

Quoique je ſois ici l'ami de la famille,
Je dois vous parler franc: à moins d'aimer leur fille;

Je ne vois pas pourquoi vous vous empresseriez
Pour pareille alliance : on dit que vous l'aimiez
Quand vous étiez ici ?

VALERE.

Mais assez ce me semble :
Nous étions élevés, accoutumés ensemble,
Je la trouvois gentille, elle me plaisoit fort ;
Mais Paris guérit tout, & les absents ont tort.
On m'a mandé souvent qu'elle étoit embellie.
Comment la trouvez-vous ?

CLEON.

Ni laide, ni jolie,
C'est un de ces minois que l'on a vu par-tout,
Et dont on ne dit rien.

VALERE.

J'en crois fort votre goût.

CLEON.

Quant à l'esprit, néant ; il n'a pas pris la peine
Jusqu'ici de paroître, & je doute qu'il vienne ;
Ce qu'on voit à travers son petit air boudeur,
C'est qu'elle sera fausse, & qu'elle a de l'humeur :
On la croit une Agnès ; mais comme elle a l'usage
De sourire à des traits un peu forts pour son âge,
Je la crois avancée, & sans trop me vanter,
Si je m'étois donné la peine de tenter...
Enfin, si je n'ai pas suivi cette conquête,
La faute en est aux Dieux qui la firent si bête.

VALERE.

Assurément Chloé seroit une beauté,
Que sur ce portrait-là j'en serois peu tenté.
Allons, je vais partir, & comptez que j'espere
Dans deux heures d'ici désabuser ma mere :
Je laisse en bonnes mains....

CLEON.

Non, il vous faut rester.

VALERE.

Mais comment ? Voulez-vous ici me présenter ?

CLEON.

CLEON.

Non pas dans le moment, dans une heure.

VALERE.

A votre aiſe.

CLEON.

Il faut que vous alliez retrouver votre chaiſe,
Dans l'inſtant que Géronte ici ſera rentré;
Car c'eſt lui qu'il nous faut, je vous le manderai;
Et vous arriverez par la route ordinaire,
Comme ayant prétendu nous ſurprendre & nous plaire.

VALERE.

Comment concilier cet air impatient,
Cette galanterie avec mon compliment?
C'eſt ſe moquer de l'oncle, & c'eſt me contredire:
Toute mon ambaſſade eſt réduite à lui dire
Que je ſerai, ſoit dit dans le plus ſimple aveu,
Toujours ſon ſerviteur & jamais ſon neveu.

CLEON.

Et voilà juſtement ce qu'il ne faut pas faire:
Ce ton d'autorité choqueroit votre mere:
Il faut dans vos propos paroître conſentir,
Et tâcher, d'autre part, de ne point réuſſir.
Ecoutez: conſervons toutes les vraiſemblances;
On ne doit ſe lâcher ſur les impertinences
Que ſelon le beſoin, ſelon l'eſprit des gens;
Il faut, pour les mener, les prendre dans leur ſens.
L'important eſt d'abord que l'oncle vous déteſte;
Si vous y parvenez, je vous réponds du reſte:
Or notre oncle eſt un ſot, qui croit avoir reçu
Toute ſa part d'eſprit en bon ſens prétendu:
De tout uſage antique amateur idolâtre,
De toutes nouveautés frondeur opiniâtre:
Homme d'un autre ſiecle, & ne ſuivant en tout
Pour ton qu'un vieux honneur, pour loi que le vieux goût:
Cerveau des plus bornés, qui tenant pour maxime
Qu'un Seigneur de paroiſſe eſt un Etre ſublime,

Vous entretient ſans ceſſe avec ſtupidité
De ſon banc, de ſes ſoins & de ſa dignité.
On n'imagine pas combien il ſe reſpecte ;
Ivre de ſon château dont il eſt l'architecte,
De tout ce qu'il a fait ſottement entêté,
Poſſédé du démon de la propriété ;
Il réglera pour vous ſon penchant ou ſa haine
Sur l'air dont vous prendrez tout ſon petit domaine.
D'abord, en arrivant, il faut vous préparer
A le ſuivre par-tout, tout voir, tout admirer ;
Son parc, ſon potager, ſes bois, ſon avenue,
Il ne vous fera pas grace d'une laitue.
Vous, au lieu d'aprouver, trouvant tout fort commun,
Vous ne lui paroîtrez qu'un fat très-importun,
Un petit raiſonneur, ignorant, indocile ;
Peut-être ira-t-il même à vous croire imbécille.

VALERE.

Oh, vous êtes charmant !.... Mais n'aurois-je point tort ?
J'ai de la répugnance à le choquer ſi fort.

CLEON.

Eh bien... Mariez-vous.... Ce que je viens de dire
N'étoit pas pour forcer Géronte à ſe dédire,
Comme vous deſiriez : moi je n'exige rien ;
Tout ce que vous ferez ſera toujours très-bien,
Ne conſultez que vous.

VALERE.

Ecoutez-moi, de grace,
Je cherche à m'éclairer.

CLEON.

Mais tout vous embarraſſe ;
Et vous ne ſavez point prendre votre parti :
Je n'approuverois pas ce début étourdi,
Si vous aviez affaire à quelqu'un d'eſtimable,
Dont la vue exigeât un maintien raiſonnable ;
Mais avec un vieux fou dont on peut ſe moquer,
J'avois imaginé qu'on pouvoit tout riſquer,

Et que pour vos projets il falloit ſans ſcrupule
Traiter légérement un vieillard ridicule.

VALERE.

Soit... il a la fureur de me croire à ſon gré ;
Mais fiez-vous à moi, je l'en détacherai.

SCENE VIII.

FRONTIN, CLEON, VALERE.

FRONTIN.

MOnſieur, j'entends du bruit, & je crains qu'on ne vienne.

CLEON.

Ne perdons point de temps: que Frontin vous remene.

SCENE IX.

CLEON *ſeul.*

MAintenant éloignons Frontin, & qu'à Paris
Il porte le mémoire où je demande avis
Sur l'interdiction de cet ennuyeux frere ;
Floriſe s'en défend, ſon foible caractere
Ne ſait point embraſſer un parti courageux ;
Embarquons-les ſi bien, qu'amenée où je veux,
Mon projet ſoit pour elle un parti néceſſaire.
Je ne ſais ſi je dois trop compter ſur Valere...
Il pourroit bien manquer de réſolution,
Et je veux appuyer ſon expédition ;
C'eſt un fat ſubalterne ; il eſt né trop timide :
On ne va point au grand, ſi l'on n'eſt intrépide.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

OUi, je te le répete, oui c'eſt lui que j'ai vu,
Mieux encor que mes yeux, mon cœur l'a reconnu ;
C'eſt Valere lui-même : & pourquoi ce myſtere ?
Venir ſans demander mon oncle ni ma mere,
Sans marquer, pour me voir le moindre empreſſement!
Ce procédé m'annonce un affreux changement.

LISETTE.

Eh non, ce n'eſt pas lui, vous vous ſerez trompée.

CHLOÉ.

Non, crois-moi : de ſes traits je ſuis trop occupée
Pour pouvoir m'y tromper, & nul autre ſur moi
N'auroit jamais produit le trouble où je me voi ;
Si tu le connoiſſois, ſi tu pouvois l'entendre,
Ah ! tu ſaurois trop bien qu'on ne peut s'y méprendre ;
Que rien ne lui reſſemble, & que ce ſont des traits
Qu'avec d'autres, Liſette, on ne confond jamais.
Le doux ſaiſiſſement d'une joie imprévue,
Tous les plaiſirs du cœur m'ont remplie à ſa vue :
J'ai voulu l'appeller, je l'aurois dû, je crois ;
Mes tranſports m'ont ôté l'uſage de la voix ;
Il étoit déja loin... Mais dis-tu vrai, Liſette ?
Quoi ! Frontin...

LISETTE.

Il me tient l'aventure ſecrette;
Son maître l'attendoit, & je n'ai pu ſavoir...

CHLOÉ.

Informe-toi d'ailleurs, d'autres l'auront pu voir:
Demande à tout le monde... Eh! va donc.

LISETTE.

Patience;
Du zele n'eſt pas tout, il faut de la prudence:
N'allons pas nous jetter dans d'autres embarras,
Raiſonnons: c'eſt Valere, ou bien ce ne l'eſt pas;
Si c'eſt lui, dans la regle il faut qu'il vous prévienne;
Et ſi ce ne l'eſt pas, ma courſe ſeroit vaine.
On le ſauroit: Cléon, dans ſes jeux innocents,
Diroit que nous courons après tous les paſſants:
Ainſi, tout bien peſé, le plus ſûr eſt d'attendre
Le retour de Frontin, dont je veux tout apprendre.
Seroit-ce bien Valere?... Eh mais en vérité
Je commence à le croire... Il l'aura conſulté:
De quelques bons conſeils cette fuite eſt l'ouvrage;
Oui, brouiller des parents le jour d'un mariage;
Pour prélude chaſſer l'époux de la maiſon,
L'hiſtoire eſt toute ſimple, & digne de Cléon;
Plus le trait ſeroit noir, plus il eſt vraiſemblable.

CHLOÉ.

Il faudroit que ce fût un homme abominable:
Tes ſoupçons vont trop loin; qu'ai-je fait contre lui?
Et pourquoi voudra-t-il m'affliger aujourd'hui?
Peut-il être des cœurs aſſez noirs pour ſe plaire
A faire ainſi du mal pour le plaiſir d'en faire?
Mais, toi-même, pourquoi ſoupçonner cette horreur?
Je te vois lui parler avec tant de douceur.

LISETTE.

Vraiment, pour mon projet, il ne faut pas qu'il ſache
Le fonds d'averſion qu'avec ſoin je lui cache:
Souvent il m'interroge, & du ton le plus doux

Je flatte les desseins qu'il a, je crois, sur vous :
Il imagine avoir toute ma confiance,
Il me croit sans ombrage & sans expérience,
Il en sera la dupe, allez, ne craignez rien :
Géronte amene Ariste, & j'en augure bien.
Les desseins de Cléon ne nuiront point aux nôtres,
J'ai vu ces gens si fins plus attrapés que d'autres ;
On l'emporte souvent sur la duplicité,
En allant son chemin avec simplicité,
Et...

FRONTIN *derriere le théatre.*

Lisette ?

LISETTE *à Chloé.*

Rentrez ; c'est Frontin qui m'appelle.

SCENE II.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN *sans voir Lisette.*

PArbleu, je vais lui dire une belle nouvelle !
On est bien malheureux d'être né pour servir :
Travailler, ce n'est rien; mais toujours obéir !

LISETTE.

Comment, ce n'est que vous ? Moi, je cherchois Ariste.

FRONTIN.

Tiens, Lisette, finis, ne me rends pas plus triste,
J'ai déjà trop ici de sujets d'enrager,
Sans que ton air fâché vienne encor m'affliger ;
Il m'envoie à Paris, que dis-tu du message ?

LISETTE.

Rien.

FRONTIN.

Comment rien ? Un mot pour le moins.

LISETTE.

Bon voyage :
Partez ou demeurez, cela m'eſt fort égal.

FRONTIN.

Comment ! as-tu le cœur de me traiter ſi mal ?
Je n'y puis plus tenir, ta gravité me tue ;
Il ne tiendra qu'à moi, ſi cela continue,
Oui.... de mourir.

LISETTE.

Mourez.

FRONTIN.

Pour t'avoir réſiſté
Sur celui qui tantôt s'eſt ici préſenté....
Pour n'avoir pas voulu dire ce que j'ignore....

LISETTE.

Vous le ſavez très-bien, je le répete encore :
Vous aimez les ſecrets ; moi, chacun a ſon goût ;
Je ne veux point d'amant qui ne me diſe tout.

FRONTIN.

Ah ! comment accorder mon honneur & Liſette ?
Si je te le diſois ?

LISETTE.

Oh ! la paix ſeroit faite ;
Et pour nous marier tu n'aurois qu'à vouloir.

FRONTIN.

Eh bien, l'homme qu'ici vous ne deviez pas voir ;
Etoit un inconnu.... dont je ne ſais pas l'âge...
Qui pour nous conſulter ſur certain mariage
D'une fille.... non veuve... ou les deux : au ſurplus
Tout va bien.... M'entends-tu ?

LISETTE.

Moi ? non.

FRONTIN.

Ni moi non plus.
Si bien que pour cacher & l'homme & l'aventure....

LISETTE.

As-tu dit ? A quoi bon te donner la torture ?

Va, mon pauvre Frontin, tu ne sais pas mentir ;
Et je t'en aime mieux : moi, pour te secourir
Et ménager l'honneur que tu mets à te taire,
Je dirai, si tu veux, qui c'étoit.

FRONTIN.

Qui ?

LISETTE.

Valere.

Il ne faut pas rougir ni tant me regarder.

FRONTIN.

Eh bien, si tu le sais pourquoi le demander ?

LISETTE.

Comme je n'aime pas les demi-confidences,
Il faudra m'éclaircir de tout ce que tu penses
De l'apparition de Valere en ces lieux,
Et m'apprendre pourquoi cet air mystérieux ;
Mais je n'ai pas le tems d'en dire davantage :
Voici mon dernier mot, je défends ton voyage.
Tu m'aimes, obéis. Si tu pars, dès demain
Toute promesse est nulle, & j'épouse Pasquin.

FRONTIN.

Mais...

LISETTE.

Point de mais.... On vient. Va, fais croire à ton maître
Que tu pars : nous saurons te faire disparoître.

SCENE III.

GERONTE, ARISTE, CLEON, LISETTE.

GERONTE.

QUe fait donc ta maîtresse ? Où chercher maintenant ?
Je cours... j'appelle...

LISETTE.

Elle eſt dans ſon appartement.

GERONTE.

Cela peut être, mais elle ne répond guere.

LISETTE.

Monſieur, elle a ſi mal paſſé la nuit derniere...

GERONTE.

Oh! parbleu, tout ceci commence à m'ennuyer.
Je ſuis las des humeurs qu'il me faut eſſuyer.
Comment? on ne peut plus être un ſeul jour tranquille?
Je vois bien qu'elle boude, & je connois ſon ſtyle.
Oh bien, moi, les boudeurs ſont mon averſion,
Et je n'en veux jamais ſouffrir dans ma maiſon.
A mon exemple ici je prétends qu'on en uſe;
Je tâche d'amuſer, & je veux qu'on m'amuſe.
Sans ceſſe de l'aigreur, des ſcenes, des refus,
Et des maux éternels auxquels je ne crois plus:
Cela m'excede enfin. Je veux que tout le monde
Se porte bien chez moi, que perſonne n'y gronde;
Et qu'avec moi chacun aime à ſe réjouir;
Ceux qui s'y trouvent mal, ma foi, peuvent partir.

ARISTE.

Floriſe a de l'eſprit: avec cet avantage
On a de la reſſource: & je crois bien plus ſage
Que vous la rameniez par raiſon, par douceur,
Que d'aller oppoſer la colere à l'humeur.
Ces nuages légers ſe diſſipent d'eux-mêmes:
D'ailleurs je ne ſuis point pour les partis extrêmes:
Vous vous aimez tous deux.

GERONTE.

Et qu'en penſe Cléon?

CLEON.

Que vous n'avez pas tort, & qu'Ariſte a raiſon.

GERONTE.

Mais encor, quel conſeil...

CLEON.

Que voulez-vous qu'on diſe?

Vous savez mieux que nous comment mener Florise.
S'il faut se déclarer pourtant de bonne foi,
Je voudrois, comme vous, être maître chez moi.
D'autre part, se brouiller.... A propos de querelle,
Il faut que je vous parle. En causant avec elle,
Je crois avoir surpris un projet dangereux,
Et que je vous dirai pour le bien de tous deux;
Car vous voir bien ensemble est ce que je desire.

GERONTE.

Allons, chemin faisant, vous pourrez me le dire.
Je vais la retrouver: venez-y; je verrai,
Quand vous m'aurez parlé, ce que je lui dirai.
Ariste, permettez qu'un moment je vous quitte.
Je vais, avec Cléon, voir ce qu'elle médite,
Et la déterminer à vous bien recevoir;
Car de façon ou d'autre... Enfin, nous allons voir.

SCENE IV.

ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

AH! que votre retour nous étoit nécessaire,
Monsieur! vous seul pouvez rétablir cette affaire;
Elle tourne au plus mal, & si votre crédit
Ne détrompe Géronte, & ne nous garantit,
Cléon va perdre tout.

ARISTE.

Que veux-tu que je fasse?
Géronte n'entend rien: ce que je vois me passe.
J'ai beau citer des faits, & lui parler raison,
Il ne croit rien, il est aveuglé sur Cléon.
J'ai portant bon espoir dans une conjecture
Qui le détromperoit, si la chose étoit sûre.

Il s'agit de ſoupçons, que je puis voir détruits.
Comme je crois le mal le plus tard que je puis,
Je n'ai rien dit encor, mais aux yeux de Géronte
Je démaſque le traître & le couvre de honte,
Si je puis avérer le tour le plus ſanglant
Dont je l'ai ſoupçonné, graces à ſon talent.

LISETTE.

Le ſoupçonner! Comment! c'eſt-là que vous en êtes?
Ma foi, c'eſt trop d'honneur, Monſieur, que vous lui faites,
Croyez d'avance, & tout.

ARISTE.

Il s'en eſt peu fallu
Que pour ce mariage on ne m'ait pas revu:
Sans toutes mes raiſons, qui l'ont bien ramenée,
La mere de Valere étoit déterminée
A les remercier.

LISETTE.

Pourquoi?

ARISTE.

C'eſt une horreur
Dont je veux dévoiler & confondre l'auteur,
Et tu m'y ſerviras.

LISETTE

A propos de Valere,
Où croyez-vous qu'il ſoit?

ARISTE.

Peut-être chez ſa mere
Au moment où j'en parle: à toute heure on l'attend.

LISETTE.

Bon! Il eſt ici.

ARISTE.

Lui?

LISETTE.

Lui, le fait eſt conſtant.

ARISTE.

Mais quelle étourderie?

LISETTE.

Oh ! toutes ſes meſures
Sembloient, pour le cacher, bien priſes & bien ſûres ;
Il n'a vu que Cléon, & l'oracle entendu,
Dans le bois près d'ici Valere s'eſt perdu,
Et je l'y crois encor : comptez que c'eſt lui-même,
Je le ſais de Frontin.

ARISTE.

Quel embarras extrême !
Que faire ? l'aller voir, on ſauroit tout ici :
Lui mander mes conſeils eſt le meilleur parti :
Donne-moi ce qu'il faut ; hâte-toi que j'écrive.

LISETTE.

J'y vais... J'entends, je crois, quelqu'un qui nous arrive.

SCENE V.

ARISTE *ſeul.*

CE voyage inſenſé, d'accord avec Cléon,
Sur la lettre anonyme augmente mon ſoupçon ;
La noirceur maſque en vain les poiſons qu'elle verſe,
Tout ſe fait tôt ou tard, & la vérité perce :
Par eux-mêmes ſouvent les méchants ſont trahis.

SCENE VI.

VALERE, ARISTE.

VALERE.

AH ! les affreux chemins & le maudit pays !
A Ariſte.
Mais de grace, Monſieur, voulez-vous bien m'apprendre

Où je puis voir Géronte ?

ARISTE.

Il ſeroit mieux d'attendre.
En ce moment, Monſieur, il eſt fort occupé.

VALERE.

Et Floriſe ? On viendroit, ou je ſuis bien trompé ;
L'étiquette du lieu ſeroit un peu légere ;
Et quand un gendre arrive on n'a point d'autre affaire.

ARISTE.

Quoi ! vous êtes....

VALERE.

Valere.

ARISTE.

Eh quoi ! ſurprendre ainſi !
Votre mere vouloit vous préſenter ici,
A ce qu'on m'a dit.

VALERE.

Bon ! vieille cérémonie !
D'ailleurs, je ſais très-bien que l'affaire eſt finie !
Ariſte a décidé... Cet Ariſte, dit-on,
Eſt aujourd'hui chez moi maître de la maiſon ;
On ſuit aveuglément tous les conſeils qu'il donne :
Ma mere eſt, par malheur, fort crédule, trop bonne.

ARISTE.

Sur l'amitié d'Ariſte, & ſur ſa bonne foi....

VALERE.

Oh ! cela....

ARISTE.

Doucement ; cet Ariſte ; c'eſt moi.

VALERE

Ah ! Monſieur....

ARISTE.

Ce n'eſt point ſur ce qui me regarde
Que je me plains des traits que votre erreur haſarde :
Ne me connoiſſant point, ne pouvant me juger,

Vous ne m'offenſez pas : mais je dois m'affliger
Du ton dont vous parlez d'une mere eſtimable,
Qui vous croit de l'eſprit, un caractere aimable;
Qui veut votre bonheur : voilà ſes ſeuls défauts,
Si votre cœur au fond reſſemble à vos propos.

VALERE.

Vous me faites ici les honneurs de ma mere ;
Je ne ſais pas pourquoi : ſon amitié m'eſt chere ;
Le haſard vous a fait prendre mal mes diſcours,
Mais mon cœur la reſpecte, & l'aimera toujours.

ARISTE.

Valere, vous voilà, ce langage eſt le vôtre :
Oui, le bien vous eſt propre, & le mal eſt d'un autre.

VALERE.

A part. *haut.*
Oh, voici les ſermons, l'ennui !... Mais s'il vous plaît,
Ne ferions-nous pas bien d'aller voir où l'on eſt ?
Il convient....

ARISTE.

Un moment : ſi l'amitié ſincere
M'autoriſe à parler au nom de votre mere,
De grace, expliquez-moi ce voyage ſecret
Qu'aujourd'hui même ici vous avez déjà fait ?

VALERE.

Vous ſavez....

ARISTE.

Je le ſais.

VALERE.

Ce n'eſt point un myſtere
Bien merveilleux ; j'avois à parler d'une affaire
Qui regarde Cléon, & m'intéreſſe fort ;
J'ai voulu librement l'entretenir d'abord,
Sans être interrompu par la mere & la fille,
Et nous voir aſſiégés de toute une famille :
Comme il eſt mon ami....

ARISTE.

Lui ?

VALERE.

Mais assurément.

ARISTE.

Vous osez l'avouer !

VALERE.

Ah ! très-parfaitement :
C'est un homme d'esprit, de bonne compagnie,
Et je suis son ami de cœur, & pour la vie :
Oh ! ne l'est pas qui veut.

ARISTE.

Et si l'on vous montroit
Que vous le haïrez ?

VALERE.

On seroit bien adroit.

ARISTE.

Si l'on vous faisoit voir que ce bon air, ces graces,
Ce clinquant de l'esprit, ces trompeuses surfaces
Cachent un homme affreux, qui veut vous égarer,
Et que l'on ne peut voir sans se déshonorer ?

VALERE.

C'est juger par des bruits de pédants, de commeres.

ARISTE.

Non, par la voix publique : elle ne trompe gueres.
Géronte peut venir, & je n'ai pas le temps
De vous instruire ici de tous mes sentiments ;
Mais il faut sur Cléon que je vous entretienne,
Après quoi, choisissez son commerce ou sa haine :
Je sens que je vous lasse, & je m'apperçois bien,
A vos distractions, que vous ne croyez rien :
Mais, malgré vos mépris, votre bien seul m'occupe ;
Il seroit odieux que vous fussiez sa dupe.
L'unique grace encor qu'attend mon amitié,
C'est que vous n'alliez point paroître si lié
Avec lui : vous verrez avec trop d'évidence
Que je n'exigeois pas une vaine prudence.
Quant au ton dont il faut ici vous présenter,
Rien, je crois, là dessus ne doit m'inquiéter.

Vous avez de l'esprit, un heureux caractere,
De l'usage du monde, & je crois que pour plaire
Vous tiendrez plus de vous que des leçons d'autrui;
Géronte vient, allons....

SCENE VII.

GERONTE, ARISTE, VALERE.

GERONTE, *d'un air fort empressé.*

EH! vraiment oui, c'est lui.
Bon jour, mon cher enfant... Viens donc que je t'embrasse! *A Ariste.*
Comme le voilà grand!... Ma foi cela nous chasse.

VALERE.

Monsieur, en vérité...

GERONTE.

Parbleu, je l'ai vu là,
(Je m'en souviens toujours) pas plus haut que cela:
C'étoit hier, je crois... Comme passe notre âge!
Mais te voilà vraiment un grave personnage.
A Ariste.
Vous voyez qu'avec lui j'en use sans façon,
C'est tout comme autrefois, je n'ai pas d'autre ton.

VALERE.

Monsieur, c'est trop d'honneur.

GERONTE.

Oh! non pas, je te prie.
N'apporte point ici l'air de cérémonie,
Regarde-toi déjà comme de la maison. *A Ariste.*
A propos, nous comptons qu'elle entendra raison.
Oh! j'ai fait un beau bruit: c'est bien moi qu'on étonne:
La menace est plaisante; ah! je ne crains personne.
Je ne la croyois pas capable de cela:

Mais je commence à voir que tout s'appaiſera,
Et que ma fermeté remettra ſa cervelle.
Vous pouvez maintenant vous préſenter chez elle :
Dites bien que je veux terminer aujourd'hui ;
Je vais renouveller connoiſſance avec lui.
Allez, ſi l'on ne peut la réſoudre à deſcendre,
J'irai dans un moment lui préſenter ſon gendre.

SCENE VIII.

GERONTE, VALERE.

GERONTE.

EH bien, es-tu toujours vif, joyeux, amuſant ?
Tu nous réjouiſſois.

VALERE.

Oh ! j'étois fort plaiſant.

GERONTE.

Tu peux de cet air grave avec moi te défaire,
Je t'aime comme un fils, & tu dois...

VALERE *à part.*

Comment faire ?
Son amitié me touche.

GERONTE *à part.*

Il paroît bien diſtrait.
Eh bien...

VALERE.

Aſſurément, Monſieur... j'ai tout ſujet
De chérir les bontés....

GERONTE.

Non, ce ton-là m'ennuie
Je te l'ai déjà dit, point de cérémonie.

SCENE IX.

CLEON, GERONTE, VALERE.

CLEON *de loin.*

NE ſuis-je pas de trop ?

GERONTE.

Non, non, mon cher Cléon ;
Venez, & partagez ma ſatisfaction.

CLEON.

Je ne pouvois trop tôt renouer connoiſſance
Avec Monſieur.

VALERE.

J'avois la même impatience.

CLEON *bas à Valere.*

Comment va ?

VALERE *bas à Cléon.*

Patience.

GERONTE *à Cléon.*

Il eſt complimenteur,
C'eſt un défaut.

CLEON.

Sans doute, il ne faut que le cœur.

GERONTE.

J'avois grande raiſon de prédire à ta mere
Que tu ſerois bien fait, noblement, ſûr de plaire ;
Je m'y connois, je ſais beaucoup de bien de toi :
Des lettres de Paris, & des gens que je croi...

VALERE.

On reçoit donc ici quelquefois des nouvelles ?
Les dernieres, Monſieur, les ſait-on ?

GERONTE.

Qui ſont-elles ?
Nous eſt-il arrivé quelque choſe d'heureux ?
Car, quoique loin de tout, enterré dans ces lieux,

Je ſuis toujours ſenſible aux biens de ma patrie :
Eh bien voyons donc, qu'eſt-ce ? Apprends-moi, je te prie....

VALERE *d'un ton précipité.*

Julie a pris Damon ; non qu'elle l'aime fort,
Mais il avoit Phriné, qu'elle hait à la mort.
Liſidor à la fin a quitté Doraliſe ;
Elle eſt bien, mais ma foi d'une horrible bêtiſe :
Déjà depuis long-temps cela devoit finir,
Et le pauvre garçon n'y pouvoit plus tenir.

CLEON *bas à Valere.*

Très-bien, continuez.

VALERE.

J'oubliois de vous dire
Qu'on a fait des couplets ſur Lucile & Delphire :
Lucile en eſt outrée & ne ſe montre plus ;
Mais Delphire a mieux pris ſon parti là-deſſus.
On la trouve par-tout s'affichant de plus belle,
Et ſe moquant du ton, pourvu qu'on parle d'elle.
Liſe a quitté le rouge, & l'on ſe dit tout bas
Qu'elle feroit bien mieux de quitter Licidas.
On prétend qu'il n'eſt pas compris dans la réforme,
Et qu'elle eſt ſeulement bégueule pour la forme.

GERONTE.

Quels diables de propos me tenez-vous donc-là ?

VALERE.

Quoi ! vous ne ſaviez point un mot de tout cela ?
On n'en dit rien ici ? L'ignorance profonde !
Mais c'eſt en vérité n'être pas de ce monde.
Vous n'avez donc, Monſieur, aucune liaiſon ?
Eh mais, où vivez-vous ?

GERONTE.

Parbleu, dans ma maiſon,
M'embarraſſant fort peu des intrigues frivoles
D'un tas de freluquets, d'une troupe de folles,
Aux gens que je connois paiſiblement borné.
Eh ! que m'importe à moi, ſi madame Phriné

Ou madame Lucile affichent leurs folies ?
Je ne m'occupe point de telles minuties,
Et laiſſe aux gens oiſifs tous ces menus propos ;
Ces puérilités, la pâture des ſots.

CLEON.

à Géronte. *bas à Valere.*
Vous avez bien raiſon.... Courage.

GERONTE.

Cher Valere,
Nous avons, je le vois, la tête un peu légere,
Et je ſens que Paris ne t'a pas mal gâté ;
Mais nous te guérirons de la frivolité.
Ma niece eſt raiſonnable, & ton amour pour elle
Va rendre à ton eſprit ſa forme naturelle.

VALERE.

C'eſt moi, ſans me flatter, qui vous corrigerai
De n'être au fait de rien, & je vous conterai...

GERONTE.

Je t'en diſpenſe.

VALERE.

On peut vous rendre un homme aimable,
Mettre votre maiſon ſur un ton convenable,
Vous donner l'air du monde au lieu des vieilles mœurs ;
On ne vit qu'à Paris, & l'on végete ailleurs.

CLEON.

bas à Valere. *bas à Géronte.*
Ferme ! ..... Il eſt ſingulier !

GERONTE.

Mais c'eſt de la folie.
Il faut qu'il ait...

VALERE.

La niece eſt-elle encor jolie ?

GERONTE.

Comment, encor ? Je crois qu'il a perdu l'eſprit ;
Elle eſt dans ſon printemps, chaque jour l'embellit.

VELERE.

Elle étoit aſſez bien.

CLEON *bas à Géronte.*

L'éloge eſt aſſez mince.

VALERE.

Elle avoit de beaux yeux... pour des yeux de Province.

GERONTE.

Sais-tu que je commence à m'impatienter,
Et qu'avec nous ici c'eſt très-mal débuter?
Au lieu de témoigner l'ardeur de voir ma niece,
Et d'en parler du ton qu'inſpire la tendreſſe...

VALERE.

Vous voulez des fadeurs, de l'adoration?
Je ne me pique pas de belle paſſion.
Je l'aime... ſenſément.

GERONTE.

Comment donc?

VALERE.

Comme on aime...
Sans que la tête tourne... Elle en fera de même:
Je réſerve au contrat toute ma liberté,
Nous vivrons bons amis, chacun de ſon côté.

CLEON *bas à Valere.*

A merveille! appuyez.

GERONTE.

Ce petit train de vie
Eſt tout-à-fait touchant, & donne grande envie...

VALERE.

Je veux d'abord...

GERONTE.

D'abord il faut changer de ton.

CLEON *bas à Valere.*

Dites, pour l'achever du mal de la maiſon.

GERONTE.

Or écoute...

VALERE.

Attendez; il me vient une idée.

Il ſe promene au fond du théatre, regardant de côté & d'autre, ſans écouter Géronte.

GERONTE *à Cléon.*

Quelle tête ! Oh ! ma foi la noce eſt retardée ;
Je ferois à ma niece un fort joli préſent !
Je lui veux un mari ſenſible, complaiſant ;
Et s'il veut l'obtenir, car je ſens que je l'aime,
Il faut, ſur mes avis, qu'il change ſon ſyſtême :
Mais qu'examine-t-il ?

VALERE.

Pas mal... cette façon...

GERONTE.

Tu trouves bien, je crois, le goût de ma maiſon ?
Elle eſt belle, en bon air, enfin c'eſt mon ouvrage ;
Il faut bien embellir ſon petit hermitage :
J'ai de quoi te montrer pendant huit jours ici.
Mais quoi ?...

VALERE.

Je ſuis à vous... En abattant ceci...

CLEON *à Géronte.*

Que parle-t-il d'abattre ?

VALERE.

Oh rien.

GERONTE.

Mais je l'eſpere.
Sachons ce qui l'occupe, eſt-ce donc un myſtere ?

VALERE.

Non, c'eſt que je prenois quelques dimenſions
Pour des ajuſtements, des augmentations.

GERONTE.

En voici bien d'un autre. Eh, dis-moi, je te prie,
Te prennent-ils ſouvent tes accès de folie ?

VALERE.

Parlons raiſon, mon oncle ; oubliez un moment
Que vous avez tout fait, & point d'aveuglement :
Avouez, la maiſon eſt mauſſade, odieuſe,
Je trouve tout ici d'une vieilleſſe affreuſe.
Vous voyez...

GERONTE.

Que tu n'as qu'un babil importun,

De l'esprit, si l'on veut, mais pas le sens commun.

VALERE.

Oui... vous avez raison, il seroit inutile
D'ajuster, d'embellir...

GERONTE *à Cléon.*

Il devient plus docile,
Il change de langage.

VALERE.

Ecoutez, faisons mieux:
En me donnant Chloé, l'objet de tous mes vœux,
Vous lui donnez vos biens, la maison...

GERONTE.

C'est-à-dire,
Après ma mort.

VALERE.

Vraiment, c'est tout ce qu'on desire,
Mon cher oncle. Or voici mon projet sur cela:
Un bien qu'on doit avoir, est comme un bien qu'on a;
La maison est à nous: on ne peut rien en faire;
Un jour je l'abattrois: donc il est nécessaire,
Pour jouir tout-à-l'heure, & pour en voir la fin,
Qu'aujourd'hui marié, je bâtisse demain.
J'aurai soin....

GERONTE.

De partir: ce n'étoit pas la peine
De venir m'ennuyer.

CLEON *bas à Géronte.*

Sa folie est certaine.

GERONTE.

Et quant à vos beaux plans & vos dimensions,
Faites bâtir pour vous aux Petites-Maisons.

VALERE.

Parce que pour nos biens je prends quelques mesures,
Mon cher oncle se fache, & me dit des injures!

GERONTE.

Oui, va, je t'en réponds, ton cher oncle! Oh!
parbleu,

La peſte emporteroit juſqu'au dernier neveu,
Je ne te prendrois pas pour rétablir l'eſpece.

VALERE *à Cléon.*

Par malheur j'ai du goût, l'air mauſſade me bleſſe,
Et Monſieur ne veut rien changer dans ſa façon.
Sous prétexte qu'il eſt maître de la maiſon,
Il prétend....

GERONTE.

Je prétends n'avoir point d'autre maître.

CLEON.

Sans doute.

VALERE *à Cléon.*

Mais, Monſieur, je ne prétends pas l'être.
Faites ici ma paix, je ferai ce qu'il faut...
Arrangez tout, je vais faire ma cour là-haut.

SCENE X.

GERONTE, CLEON.

GERONTE.

A-T-on vu quelque part un fond d'impertinences
De cette force-là ?

CLEON.

Si ſur les apparences...

GERONTE.

Où diable prenez-vous qu'il avoit de l'eſprit...
C'eſt un original qui ne ſait ce qu'il dit :
Un de ces merveilleux gâtés par des *Caillettes*,
Ni goût, ni jugement, un tiſſu de ſornettes ;
Et Monſieur celui-ci, Madame celle-là,
Des riens, des airs, du vent, en trois mots le voilà.
Ma foi, ſauf votre avis...

CLEON.

Je m'en rapporte au vôtre ;
Vous vous y connoiſſez tout auſſi bien qu'un autre.

Prenez

Prenez qu'on m'a surpris, & que je n'ai rien dit:
Après tout, je n'ai fait que rendre le recit
De gens qu'il voit beaucoup: moi qui ne le vois guere
Qu'en passant, j'ignorois le fond du caractere.

GERONTE.

Oh! sur parole ainsi ne louons point les gens:
Avant que de louer, j'examine long temps,
Avant que de blâmer même cérémonie:
Aussi connois-je bien mon monde: & je défie,
Quand j'ai toisé mes gens, qu'on m'en impose en rien.
Autrefois j'ai tant vu, soit en mal, soit en bien,
De réputations contraires aux personnes,
Que je n'en admets plus ni mauvaises ni bonnes;
Il faut y voir soi-même: & par exemple, vous,
Si je les en croyois, ne disent-ils pas tous
Que vous êtes méchant? Ce langage m'assomme,
Je vous ai bien suivi, je vous trouve bon homme.

CLEON.

Vous avez dit le mot, & la méchanceté
N'est qu'un nom odieux, par les sots inventé:
C'est-là, pour se venger, leur formule ordinaire,
Dès qu'on est au dessus de leur petite sphere,
Que de peur d'être absurde, on fronde leur avis,
Et qu'on ne rampe pas comme eux: fâchés, aigris,
Furieux contre vous, ne sachant que répondre,
Croyant qu'on les remarque, & qu'on veut les confondre;
Un tel est très-méchant, vous disent-ils tout bas;
Et pourquoi? C'est qu'un tel a l'esprit qu'ils n'ont pas.

Un Laquais arrive.

GERONTE.

Eh bien, qu'est-ce?

LE LAQUAIS.

Monsieur, ce sont vos lettres.

GERONTE.

Donne.

Cela suffit.

(*le Laquais sort.*)

Voyons .. Ah! celle-ci m'étonne...
Quelle est cette écriture? Oui-da! .... j'allois vraiment
Faire une belle affaire. Oh! je crois aisément
Tout ce qu'on dit de lui, la matiere est féconde,
Je vois qu'il est encore des amis dans le monde.

CLEON.

Que vous mande-t-on? Qui?

GERONTE.

Je ne sais pas qui c'est.
Quelqu'un, sans se nommer, sans aucun intérêt...
Mais je ne sais s'il faut vous montrer cette lettre:
On parle mal de vous.

CLEON.

De moi? daignez permettre...

GERONTE.

C'est peu de chose; mais...

CLEON.

Voyons: je ne veux pas
Que sur mes procédés vous ayez d'embarras,
Qu'il soit aucun soupçon ni le moindre nuage.

GERONTE.

Ne craignez rien: sur vous je ne prends nul ombrage:
Vous pensez comme moi sur ce plat freluquet:
Tenez, vous allez voir l'éloge qu'on en fait.

CLEON *lit.*

J'apprends, Monsieur, que vous donnez votre niece à Valere: vous ignorez apparemment que c'est un libertin, dont les affaires sont très-dérangées, & le courage fort suspect. Un ami de sa mere, dont on ne m'a pas dit le nom, s'est fait le médiateur de ce mariage, & vous sacrifie. Il m'est revenu aussi que Cléon est fort lié avec Valere; prenez garde que ses conseils ne vous embarquent dans une affaire qui ne peut que vous faire tort de toute façon.

GERONTE.

Eh bien, qu'en dites-vous?

CLEON.

Je dis, & je le penſe
Que c'eſt quelque noirceur ſous l'air de confidence :
Pourquoi cacher ſon nom ?

Il déchire la lettre.

GERONTE.

Comment ? vous déchirez !..

CLEON.

Oui... Qu'en voulez-vous faire ?

GERONTE.

Et vous conjecturez
Que c'eſt quelqu'ennemi, qu'on en veut à Valere ?

CLEON.

Mais je n'aſſure rien, dans toute cette affaire
Me voilà ſuſpect, moi, puiſqu'on me dit lié....

GERONTE.

Je ne crois pas un mot d'une telle amitié.

CLEON.

Le mieux ſera d'agir ſelon votre ſyſtême,
N'en croyez point autrui, jugez tout par vous-même:
Je veux croire qu'Ariſte eſt honnête homme; mais....
Votre écrivain peut-être.... Enfin, ſachez les faits,
Sans humeur, ſans parler de l'avis qu'on vous donne,
Soit calomnie ou non, la lettre eſt toujours bonne,
Quant à vos ſûretés, rien encor n'eſt ſigné,
Voyez, examinez....

GERONTE.

Tout eſt examiné :
Je reverrai mon fat, & ſon affaire eſt faite ;
Il vient.... Propoſez-lui de hâter ſa retraite ;
Deux mots : je vous attends.

SCENE XIII.

CLÉON, VALERE *d'un air rêveur.*

CLEON *fort vîte & à demi-voix.*

VOus êtes trop heureux,
Géronte vous déteſte; il s'en va furieux;
Il m'attend; je ne puis vous parler davantage;
Mais ne craignez plus rien ſur votre mariage.

SCENE XIV.

VALÈRE *ſeul.*

JE ne ſais où j'en ſuis, ni ce que je réſous.
Ah! qu'un premier amour a d'empire ſur nous!
J'allois braver Chloé par mon étourderie:
La braver! j'aurois fait le malheur de ma vie.
Ses regards ont changé mon ame en un moment,
Je n'ai pu lui parler qu'avec ſaiſiſſement.
Que j'étois pénétré! que je la trouve belle!
Que cet air de douceur & noble & naturelle
A bien renouvellé cet inſtinct enchanteur,
Ce ſentiment ſi pur, le premier de mon cœur!
Ma conduite, à mes yeux, me pénetre de honte;
Pourrai-je réparer mes torts près de Géronte?
Il m'aimoit autrefois, j'eſpere mon pardon.
Mais comment avouer mon amour à Cléon?
Moi! ſérieuſement amoureux!.... Il n'importe,
Qu'il m'en plaiſante ou non, ma tendreſſe l'emporte;
Je ne vois que Chloé; ſi j'avois pu prévoir....
Allons tout réparer, je ſuis au déſeſpoir.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHLOÉ, LISETTE.

LISETTE.

EH quoi, Mademoiſelle, encor cette triſteſſe !
Comptez ſur moi, vous dis-je, allons, point de foibleſſe.

CHLOÉ.

Que les hommes ſont faux, & qu'ils ſavent, hélas !
Trop bien perſuader ce qu'ils ne ſentent pas !
Je n'aurois jamais cru l'apprendre par Valere.
Il revient, il me voit, il ſembloit vouloir plaire,
Son trouble lui prêtoit de nouveaux agrémens,
Ses yeux ſembloient répondre à tous mes ſentiments.
Le croiras-tu, Liſette? & qu'y puis-je comprendre ?
Cet amant adoré, que je croyois ſi tendre,
Oui, Valere, oubliant ma tendreſſe & ſa foi,
Valere me mépriſe !.... il parle mal de moi.

LISETTE.

Il en parle très-bien, je le ſais, je vous jure.

CHLOÉ.

Je le tiens de mon oncle, & ma peine eſt trop sûre.
Tout eſt rompu : je ſuis dans un chagrin mortel.

LISETTE.

Ouais ! tout ceci me paſſe & n'eſt pas naturel ;
Valere vous adore, & fait cette équipée !
Je vois là du Cléon, ou je ſuis bien trompée;
Mais il faut par vous-même entendre votre amant,
Je vous ménagerai cet éclairciſſement, :

Sans que dans mon projet Floriſe nous dérange:
Ma foi je lui prépare un tour aſſez étrange,
Qui l'occupera trop pour avoir l'œil ſur vous:
Le moment eſt heureux; tous les noms les plus doux
Ne reviennent-ils pas? C'eſt *ma chere Liſette*,
Mon enfant!... On m'écoute, on me trouve parfaite;
Tantôt on ne pouvoit me ſouffrir: à préſent,
Vu que pour terminer Géronte eſt moins preſſant,
Elle eſt d'une gaieté, d'une folie extrême:
Moi, je vais profiter de l'inſtant où l'on m'aime,
Dès qu'à tous ſes propos Cléon aura mis fin.
Il eſt *délicieux*, *incroyable*, *divin*,
Cent autres petits mots qu'elle redit ſans ceſſe:
Ces noms dureront peu, comptez ſur ma promeſſe;
Géronte le demande, on le dit en fureur,
Mais je compte guérir le frere par la ſœur.

CHLOÉ.

Eh! que fait Valere?

LISETTE.

Ah! j'oubliois de vous dire
Qu'il eſt à ſa toilette, & cela doit détruire
Vos ſoupçons mal fondés; car vous concevez bien
Que s'il va ſe parer, ce ſoin n'eſt pas pour rien.
Ariſte eſt avec lui: j'en tire bon augure.
Pour Valere & Cléon, quoique je ſois bien ſûre
Qu'ils ſe connoiſſent fort, ils s'évitent tous deux.
Seroit-ce intelligence ou brouillerie entr'eux?
Je le démêlerai, quoiqu'il ſoit difficile!....
Votre mere deſcend: allez, ſoyez tranquille.

SCENE II.

LISETTE *ſeule.*

MOi, tout ceci me donne une peine, un tourment....
N'importe ſi mes ſoins tournent heureuſement.

Mais que prétend Ariſte ? Et pour quelle aventure
Veut-il que je lui faſſe avoir de l'écriture
De Frontin? comment faire? & puis d'ailleurs Frontin
Au plus ſigne ſon nom & n'eſt point écrivain.

SCENE III.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

EH bien, Liſette ?

LISETTE.

Eh bien, Madame.

FLORISE.

Es-tu contente ?

LISETTE.

Mais, Madame, pas trop; ce couvent m'épouvante.

FLORISE.

Pour y ſuivre Chloé je deſtine Marton,
Tu reſteras ici : je parlois de Cléon ;
Dis-moi, n'en es-tu pas extrêmement contente ?
Ai-je tort de défendre un eſprit qui m'enchante ?
J'ai bien vu tout-à-l'heure, & ton goût me plaiſoit ;
Que tu m'amuſois fort de tout ce qu'il diſoit ;
Couviens qu'il eſt charmant, & laiſſe, je te prie,
Tous les petits diſcours que fait tenir l'envie.

LISETTE.

Moi, Madame ? Eh mon Dieu! je n'aimerois rien tant
Que d'en croire du bien; vous penſez ſenſément,
Et ſi vous perſiſtez à le juger de même,
Si vous l'aimez toujours, il faut bien que je l'aime.

FLORISE.

Ah! tu l'aimeras donc ; je te jure aujourd'hui
Que de tout l'univers je n'eſtime que lui.
Cléon a tous les tons, tous les eſprits enſemble,

Il eſt toujours nouveau ; tout le reſte me ſemble
D'une miſere affreuſe, ennuyeux à mourir,
Et je rougis des gens qu'on me voyoit ſouffrir.

LISETTE.

Vous avez bien raiſon, quand on a l'avantage
D'avoir mieux rencontré, le parti le plus ſage
Eſt de s'y tenir ; mais...

FLORISE.

Quoi ?

LISETTE.

Rien.

FLORISE.

Je veux ſavoir....

LISETTE.

Non.

FLORISE.

Je l'exige.

LISETTE

Eh bien... J'ai cru m'appercevoir
Qu'il n'avoit pas pour vous tout le goût qu'il vous marque ;
Il me parle ſouvent, & ſouvent je remarque
Qu'il a, quand je vous loue, un air embarraſſé,
Et ſur certains diſcours ſi je l'avois pouſſé....

FLORISE.

Chimere !... Il faut pourtant éclaircir ce nuage ;
Il eſt vrai que Chloé me donne quelqu'ombrage ;
Et que c'eſt à deſſein de l'éloigner de lui
Qu'à la mettre au couvent je m'apprête aujourd'hui :
Toi, fais cauſer Cléon, & que je puiſſe apprendre...

LISETTE.

Je voudrois qu'en ſecret vous vinſſiez nous entendre ;
Vous ne m'en croiriez pas.

FLORISE.

Quelle folie ?

LISETTE.

Oh ! Non.

Il faut s'aider de tout dans un juſte ſoupçon,
Si ce n'eſt pas pour vous, que ce ſoit pour moi-même.
J'ai l'eſprit défiant; vous voulez que je l'aime,
Et je ne puis l'aimer comme je le prétends,
Que quand nous aurons fait l'épreuve ou je l'attends.

FLORISE.

Mais comment ferions-nous?

LISETTE.

Ah! rien n'eſt plus facile;
C'eſt avec moi tantôt que vous verrez ſon ſtyle;
Faux ou vrai, bien ou mal, il s'expliquera là;
Vous avez vu ſouvent qu'au moment où l'on va
Se promener enſemble au bois, à la prairie,
Cléon ne part jamais avec la compagnie;
Il reſte à me parler, à me queſtionner,
Et de ce cabinet vous pourriez vous donner
Le plaiſir de l'entendre appuyer ou détruire...

FLORISE.

Tout ce que tu voudras; je ne veux que m'inſtruire
Si Cléon pour ma fille a le goût que je croi;
Mais je ne puis penſer qu'il parle mal de moi.

LISETTE.

Eh bien, c'eſt de ma part une galanterie,
L'éloge des abſents ſe fait ſans flatterie:
Il faudra que ſur vous, dans tout cet entretien,
Je diſe un peu de mal dont je ne penſe rien,
Pour lui faire un beau jeu.

FLORISE.

Je te le paſſe encore.

LISETTE.

S'il trompe mon attente, oh! ma foi je l'adore.

FLORISE *voyant venir Ariſte & Valere.*

Encor monſieur Ariſte avec ſon protégé!
Je voudrois bien tous deux qu'ils priſſent leur congé.
Mais ils ne ſentent rien: laiſſons-les.

SCENE IV.

ARISTE, VALERE.

VALERE.

ON m'évite.
O Ciel ! je ſuis perdu.

ARISTE.

Réglez votre conduite
Sur ce que je vous dis, & fiez-vous à moi
Du ſoin de mettre fin au trouble où je vous voi.
Soyez-en ſûr, j'ai fait demander à Géronte
Un moment d'entretien, & c'eſt ſur quoi je compte ;
Je vais de l'amitié joindre l'autorité
Au ton de la franchiſe & de la vérité,
Et nous éclaircirons ce qui nous embarraſſe.

VALERE.

Mais il a par malheur fort peu d'eſprit.

ARISTE.

De grace,
Le Connoiſſez-vous ?

VALERE.

Non ; mais je vois ce qu'il eſt :
D'ailleurs, ne juge-t-on que ceux que l'on connoît ?
La converſation deviendroit fort ſtérile ;
J'en ſais aſſez pour voir que c'eſt un imbécille.

ARISTE.

Vous retombez encor, après m'avoir promis
D'éloigner de votre air & de tous vos avis
Cette méchanceté qui vous eſt étrangere :
Et pourquoi s'oppoſer à ſon bon caractere ?
Tenez, devant vos gens je n'ai pu librement
Vous parler de Cléon, il faut abſolument

Rompre...

VALERE.

Que je me donne un pareil ridicule !
Rompre avec un ami !

ARISTE.

Que vous êtes crédule !
On entre dans le monde, on en eſt enivré,
Au plus frivole accueil, on ſe croit adoré,
On prend pour des amis de ſimples connoiſſances,
Eh ! que de repentir ſuivent ces imprudences !
Il faut pour votre honneur que vous y renonciez ;
On vous juge d'abord par ceux que vous voyez,
Ce préjugé s'étend ſur votre vie entiere,
Et c'eſt des premiers pas que dépend la carriere.
Débuter par ne voir qu'un homme diffamé !

VALERE.

Je vous réponds, Monſieur, qu'il eſt très-eſtimé ;
Il a les ennemis que nous fait le mérite :
D'ailleurs on le conſulte, on l'écoute, on le cite ;
Aux ſpectacles ſur-tout il faut voir le crédit
De ſes déciſions, le poids de ce qu'il dit :
Il faut l'entendre après une piece nouvelle ;
Il regne, on l'environne, il prononce ſur elle,
Et ſon autorité, malgré les protecteurs,
Pulvériſe l'ouvrage, & les admirateurs.

ARISTE.

Mais vous le condamnez en croyant le défendre :
Eſt-ce bien là l'emploi qu'un bon eſprit doit prendre ?
L'Orateur des foyers & des mauvais propos !
Quels titres ſont les ſiens ? l'inſolence, & des mots :
Les applaudiſſements, le reſpect idolâtre
D'un eſſain d'étourdis, chenilles du Théatre,
Et qui venant toujours groſſir le tribunal
Du bavard impoſant qui dit le plus de mal,
Vont ſemer, d'après lui, l'ignoble parodie
Sur les fruits des talents & les dons du génie.
Cette audace d'ailleurs, cette préſomption

Qui prétend tout ranger à sa décision,
Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre :
L'homme éclairé suspend l'éloge & la censure :
Il sait que sur les arts, les esprits & les goûts
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous,
Qu'attendre est pour juger la regle la meilleure,
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

VALERE.

Il est vrai ; mais enfin Cléon est respecté,
Et je vois les rieurs toujours de son côté.

ARISTE.

De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire?
Du rôle de plaisant connoissez la misere :
J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmants, qui n'étoient que des sots ;
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien,
Et malgré les plaisants le bien est toujours bien.
J'ai vu d'autres méchants d'un grave caractere,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire :
Examinez-les bien, un ton sentencieux
Cache leur nullité sous un air dédaigneux ;
Cléon souvent aussi prend cet air d'importance ;
Il veut être méchant jusques dans son silence :
Mais qu'il se taise ou non, tous les esprits bien faits
Sauront le mépriser jusques dans ses succès.

VALERE.

Lui refuseriez-vous l'esprit? J'ai peine à croire...

ARISTE.

Mais à l'esprit méchant je ne vois point de gloire :
Si vous saviez combien cet esprit est aisé,
Combien il en faut peu, comme il est mépriſé !
Le plus stupide obtient la même réussite :
Eh ! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite?
Stérilité de l'ame, & de ce naturel
Agréable, amusant, sans bassesse & sans fiel:

On dit l'esprit commun ! par son succès bizarre,
La méchanceté prouve à quel point il est rare :
Ami du bien, de l'ordre, & de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.
Cléon n'offre à nos yeux qu'une fausse lumiere :
La réputation des mœurs est la premiere,
Sans elle, croyez-moi, tout succès est trompeur :
Mon estime toujours commence par le cœur ;
Sans lui l'esprit n'est rien, & malgré vos maximes,
Il produit seulement des erreurs & des crimes.
Fait pour être chéri, ne serez-vous cité
Que pour le complaisant d'un homme détesté ?

VALERE.

Je vois tout le contraire : on le recherche, on l'aime.
Je voudrois que chacun me détestât de même :
On se l'arrache au moins ; je l'ai vu quelquefois
A des soupers divins retenu pour un mois :
Quand il est à Paris il ne peut y suffire ;
Me direz-vous qu'on hait un homme qu'on desire !

ARISTE.

Que dans ses procédés l'homme est inconséquent !
On recherche un esprit dont on hait le talent :
On applaudit aux traits du méchant qu'on abhorre,
Et loin de le proscrire on l'encourage encore ?
Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens dont il est l'oracle ou le bouffon,
Craignent pour eux le sort des absents qu'il leur livre ;
Et que tous avec lui seroient fâchés de vivre :
On le voit une fois, il peut être applaudi,
Mais quelqu'un voudroit-il en faire son ami ?

VALERE.

On le craint, c'est beaucoup.

ARISTE.

Mérite pitoyable !
Pour les esprits sensés est-il donc redoutable ?
C'est ordinairement à de foibles rivaux
Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos :

Quel honneur trouvez-vous à poursuivre, à confondre,
A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre ?
Ce triomphe honteux de la méchanceté
Réunit la bassesse & l'inhumanité :
Quand sur l'esprit d'un autre on a quelqu'avantage,
N'est-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage,
De voiler, d'enhardir la foiblesse d'autrui,
Et d'en être à la fois & l'amour & l'appui ?

VALERE.

Qu'elle soit un peu plus, un peu moins vertueuse,
Vous m'avouerez du moins que sa vie est heureuse ;
On épuise bientôt une société :
On sait tout votre esprit : vous n'êtes plus fêté
Quand vous n'êtes plus neuf : il faut une autre escene
Et d'autres spectateurs ; il passe, il se promene
Dans les cercles divers, sans gêne, sans lien,
Il a la fleur de tout, n'est esclave de rien....

ARISTE.

Vous le croyez heureux ? Quelle ame mépriſable !
Si c'est-là son bonheur, c'est être misérable :
Etranger au milieu de la société,
Et par-tout fugitif, & par-tout rejetté ;
Vous connoîtrez bientôt par votre expérience
Que le bonheur du cœur est dans la confiance :
Un commerce de suite avec les mêmes gens,
L'union des plaisirs, des goûts, des sentiments,
Une société peu nombreuse, & qui s'aime,
Où vous pensez tout haut, où vous êtes vous-même,
Sans lendemain, sans crainte & sans malignité,
Dans le sein de la paix & de la sûreté,
Voilà le seul bonheur honorable & paisible
D'un esprit raisonnable, & d'un cœur né sensible.
Sans amis, sans repos, suspect & dangereux,
L'homme frivole & vague est déja malheureux :
Mais jugez avec moi combien l'est davantage
Un méchant affiché, dont on craint le passage,
Qui traînant avec lui les rapports, les horreurs,

L'eſprit de fauſſeté, l'art affreux des noirceurs,
Abhorré, mépriſé, couvert d'ignominie,
Chez les honnêtes gens demeure ſans patrie.
Voilà le vrai proſcrit, & vous le connoiſſez.

VALERE.

Je ne le verrois plus, ſi ce que vous penſez
Alloit m'être prouvé: mais on outre les choſes,
C'eſt donner à des riens les plus horribles cauſes;
Quant à la probité, nul ne peut l'accuſer:
Ce qu'il dit, ce qu'il fait n'eſt que pour s'amuſer.

ARISTE.

S'amuſer, dites-vous? Quelle erreur eſt la vôtre!
Quoi! vendre tour-à-tour, immoler l'une à l'autre
Chaque ſociété, diviſer les eſprits,
Aigrir des gens brouillés, ou brouiller des amis,
Calomnier, flétrir des femmes eſtimables,
Faire du mal d'autrui ſes plaiſirs déteſtables;
Ce germe d'infamie & de perverſité
Eſt-il dans la même ame avec la probité?
Et parmi vos amis vous ſouffrez qu'on le nomme;

VALERE.

Je ne le connois plus, s'il n'eſt point honnête homme;
Mais il me reſte un doute: avec trop de bonté,
Je crains de me piquer de ſingularité:
Sans condamner l'avis de Cléon ni le vôtre,
J'ai l'eſprit de mon ſiecle & je ſuis comme un autre;
Tout le monde eſt méchant: & je ſerois par-tout
Ou dupe, ou ridicule, avec un autre goût.

ARISTE.

Tout le monde eſt méchant? oui ces cœurs haïſſables,
Ce peuple d'hommes faux, de femmes, d'agréables,
Sans principes, ſans mœurs: eſprits bas & jaloux,
Qui ſe rendent juſtice en ſe mépriſant tous.
En vain ce peuple affreux, ſans frein & ſans ſcrupule,
De la bonté du cœur veut faire un ridicule:
Pour chaſſer ce nuage & voir avec clarté
Que l'homme n'eſt point fait pour la méchanceté,

Consultez, écoutez pour juges, pour oracles,
Les hommes rassemblés; voyez à nos spectacles,
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté,
Où brille en tout son jour la tendre humanité,
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est-là qu'on entend le cri de la nature.

VALERE.

Vous me persuadez.

ARISTE.

Vous ne réussirez
Qu'en suivant ces conseils: soyez bon, vous plairez;
Si la raison ici vous a plu dans ma bouche,
Je le dois à mon cœur que votre intérêt touche.

VALERE.

Géronte vient: calmez son esprit irrité,
Et comptez pour toujours sur ma docilité.

SCENE V.

GERONTE, ARISTE, VALERE.

GERONTE.

LE voilà bien paré? Ma foi, c'est grand dommage
Que vous ayez ici perdu votre étalage.

VALERE.

Cessez de m'accabler, Monsieur, & par pitié
Songez qu'avant ce jour j'avois votre amitié;
Par l'erreur d'un moment ne jugez point ma vie:
Je n'ai qu'une espérance: ah! m'est-elle ravie?
Sans l'aimable Chloé je ne puis être heureux:
Voulez-vous mon malheur?

GERONTE.

Elle a d'assez beaux yeux...
Pour des yeux de province.

VALERE.

Ah! laissez-là, de grace;

Des torts que pour toujours mon repentir efface,
Laiſſez un ſouvenir...

GERONTE.

Vous-même, laiſſez-nous,
Monſieur veut me parler. Au reſte, arrangez-vous
Tout comme vous voudrez : vous n'aurez point ma niece.

VALERE.

Quand j'abjure à jamais ce qu'un moment d'ivreſſe...

GERONTE.

Oh ! pour rompre vraiment, j'ai bien d'autres raiſons.

VALERE.

Quoi donc ?

GERONTE.

Je ne dis rien : mais ſans tant de façons
Laiſſez-nous, je vous prie, ou bien je me retire.

VALERE.

Non, Monſieur, j'obéis... A peine je reſpire...
Ariſte, vous ſavez mes vœux & mes chagrins,
Décidez de mes jours, leur ſort eſt dans vos mains.

SCENE VI.

GERONTE, ARISTE.

ARISTE.

VOus le traitez bien mal : je ne vois pas quel crime...

GERONTE.

A la bonne heure : il peut obtenir votre eſtime,
Vous avez vos raiſons apparemment : & moi
J'ai les miennes auſſi, chacun juge pour ſoi.
Je crois, pour votre honneur, que du petit Valere
Vous pouvez ignorer le mauvais caractere.

ARISTE.

Ce ton-là m'eſt nouveau : jamais votre amitié

Avec moi jusqu'ici ne l'avoit employé.

GERONTE.

Que diable voulez-vous ? quelqu'un qui me conseille
De m'empêtrer ici d'une espece pareille,
M'aime-t-il ? Vous voulez que je trouve parfait
Un petit suffisant qui n'a que du caquet,
D'ailleurs mauvais esprit, qui décide, qui fronde,
Parle bien de lui-même, & mal de tout le monde.

ARISTE.

Il est jeune : il peut être indiscret, vain, léger,
Mais quand le cœur est bon, tout peut se corriger ;
S'il vous a révolté par une extravagance,
Quoique sur cet article il s'obstine au silence,
Vous devez moins, je crois, vous en prendre à son cœur
Qu'à de mauvais conseils, dont on saura l'auteur.
Sur la méchanceté vous lui rendrez justice,
Valere a trop d'esprit pour ne pas fuir ce vice ;
Il peut en avoir eu l'apparence & le ton
Par vanité, par air, par indiscrétion :
Mais de ce caractere il a vu la bassesse :
Comptez qu'il est bien né, qu'il pense avec noblesse...

GERONTE.

Il fait donc l'hypocrite avec vous : en-effet
Il lui manquoit ce vice, & le voilà parfait.
Ne me contraignez pas d'en dire davantage ;
Ce que je sais de lui...

ARISTE.

Cléon....

GERONTE.

Encor ? J'enrage :
Vous avez la fureur de mal penser d'autrui :
Qu'a-t-il affaire là ? vous parlez mal de lui,
Tandis qu'il vous estime, & qu'il vous justifie.

ARISTE.

Moi ! me justifier ? Eh ! de quoi, je vous prie ?

GERONTE.

Enfin....

ARISTE.

Expliquez-vous, ou je romps pour jamais!
Vous ne m'eſtimez plus, ſi des ſoupçons ſecrets...

GERONTE.

Tenez, voilà Cléon, il pourra vous apprendre,
S'il veut, des procédés que je ne puis comprendre.
C'eſt de mon amitié faire bien peu de cas...
Je ſors... car je dirois ce que je ne veux pas.

SCENE VII.

CLEON, ARISTE.

ARISTE.

M'Apprendrez-vous, Monſieur, quelle odieuſe hiſtoire
Me brouille avec Géronte, & quelle ame aſſez noire?...

CLEON.

Vous n'êtes pas brouillés : amis de tous les temps,
Vous êtes au deſſus de tous les différents.
Vous verrez ſimplement que c'eſt quelque nuage;
Cela finit toujours par s'aimer d'avantage.
Géronte a ſur le cœur nos perſécutions
Sur un parti qu'en vain vous & moi conſeillons:
Moi, j'aime fort Valere, & je vois avec peine
Qu'il ſe ſoit annoncé par donner une ſcene:
Mais, ſoit dit entre nous, peut-on compter ſur lui?
A bien examiner ce qu'il fait aujourd'hui,
On imagineroit qu'il détruit notre ouvrage,
Qu'il agit ſourdement contre ſon mariage.
Il veut, il ne veut plus : ſait-il ce qu'il lui faut?
Il eſt près de Chloé qu'il refuſoit tantôt.

ARISTE.

Tout ſeroit expliqué ſi l'on ceſſoit de nuire,

Si la méchanceté ne cherchoit à détruire...

CLEON.

Oh bon, quelle folie ! Etes-vous de ces gens
Soupçonneux, ombrageux? croyez-vous aux méchants?
Et réaliſez-vous cet être imaginaire,
Ce petit préjugé qui ne va qu'au vulgaire?
Pour moi, je n'y crois pas ; ſoit dit ſans intérêt,
Tout le monde eſt méchant, & perſonne ne l'eſt.
On reçoit & l'on rend, on eſt à peu près quitte.
Parlez-vous des propos ? Comme il n'eſt ni mérite,
Ni goût, ni jugement qui ne ſoit contredit,
Que rien n'eſt vrai ſur rien, qu'importe ce qu'on dit ?
Tel ſera mon héros, & tel ſera le vôtre ;
L'aigle d'une maiſon n'eſt qu'un ſot dans une autre.
Je dis ici qu'Eraſte eſt un mauvais plaiſant,
Eh bien, on dit ailleurs qu'Eraſte eſt amuſant.
Si vous parlez des faits & des tracaſſeries,
Je n'y vois dans le fond que des plaiſanteries ;
Et ſi vous attachez du crime à tout cela,
Beaucoup d'honnêtes-gens ſont de ces frippons là ;
L'agrément couvre tout, il rend tout légitime.
Aujourd'hui dans le monde on ne connoît qu'un crime,
C'eſt l'ennui : pour le fuir tous les moyens ſont bons.
Il gagneroit bientôt les meilleures maiſons
Si l'on s'aimoit ſi fort : l'amuſement circule
Par les préventions, les torts, le ridicule :
Au reſte chacun parle & fait comme il l'entend :
Tout eſt mal, tout eſt bien, tout le monde eſt content.

ARISTE.

On n'a rien à répondre à de telles maximes ?
Tout eſt indifférent pour les ames ſublimes.
Le plaiſir, dites-vous, y gagne : en vérité,
Je n'ai vu que l'ennui chez la méchanceté :
Ce jargon éternel de la froide ironie,
L'air de dénigrement, l'aigreur, la jalouſie ;
Ce ton myſtérieux, ces petits mots ſans fin
Toujours avec un air qui voudroit être fin ;

Ces indiscrétions, ces rapports infideles,
Ces basses fausſetés, ces trahisons cruelles:
Tout cela n'est-il pas, à le bien définir,
L'image de la haine & la mort du plaisir?
Aussi ne voit-on plus où sont ces caracteres,
L'aisance, la franchise, & les plaisirs sinceres.
On est en garde, on doute enfin si l'on rira:
L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a;
De la joie & du cœur on perd l'heureux langage
Pour l'absurde talent d'un triste *persifflage*.
Faut-il donc s'ennuyer pour être du bon air?
Mais sans perdre en discours un tems qui nous est cher,
Venons au fait, Monsieur, connoissez ma droiture.
Si vous êtes ici, comme on le conjecture,
L'ami de la maison, si vous voulez le bien,
Allons trouver Géronte, & qu'il ne cache rien;
Sa défiance ici tous deux nous déshonore.
Je lui révélerai des choses qu'il ignore,
Vous serez notre juge: allons, secondez-moi,
Et soyons tous trois sûrs de notre bonne foi.

CLEON.

Une explication? en faut-il quand on s'aime?
Ma foi, laissez tomber tout cela de soi-même.
Me mêler là-dedans?... ce n'est pas mon avis:
Souvent un tiers se brouille avec les deux partis,
Et je crains... Vous sortez? mais vous me faites rire,
De grace, expliquez-moi...

ARISTE.

Je n'ai rien à vous dire.

SCENE VIII.

LISETTE, ARISTE, CLEON.

LISETTE.

MEssieurs, on vous attend dans le bois.

ARISTE *bas à Lisette en sortant.*

Songe au moins....

LISETTE *bas à Ariste.*

Silence.

SCENE IX.

CLEON, LISETTE.

CLEON.

HEureusement nous voilà sans témoins :
Acheve de m'instruire, & ne fais aucun doute...

LISETTE.

Laissez-moi voir d'abord si personne n'écoute
Par hasard à la porte ou dans ce cabinet :
Quelqu'un des gens pourroit entendre mon secret.

CLEON *seul.*

La petite Chloé, comme me dit Lisette,
Pourroit vouloir de moi ! L'aventure est parfaite.
Feignons ; c'est à Valere assurer son refus,
Et tourmenter Florise est un plaisir de plus.

LISETTE *à part en revenant.*

Tout va bien.

CLEON.

Tu me vois dans la plus douce ivresse,
Je l'aimois sans oser lui dire ma tendresse ;

Sonde encor ſes deſirs : s'ils répondent aux miens,
Dis-lui que dès long-temps j'ai prévenu les ſiens.

LISETTE.

Je crains pourtant toujours...

CLEON.

Quoi ?

LISETTE.

Ce goût pour Madame.

CLEON.

Si tu n'as pour raiſon que cette belle flamme...
Je te l'ai déjà dit, non je ne l'aime pas.

LISETTE.

Ma foi ni moi non plus. Je ſuis dans l'embarras,
Je veux ſortir d'ici, je ne ſaurois m'y plaire :
Ce n'eſt pas pour Monſieur, j'aime ſon caractere ;
Il eſt aſſez bon maître, & le même en tout temps,
Bon homme...

CLEON.

Oui, les bavards ſont toujours bonnes gens.

LISETTE.

Pour Madame !... Oh ! d'honneur... Mais je crains ma franchiſe.
Si vous redeveniez amoureux de Floriſe...
Car vous l'avez été ſûrement, & je croi...

CLEON.

Moi, Liſette, amoureux ? tu te moques de moi,
Je ne me le ſuis cru qu'une fois en ma vie.
J'eus Araminte un mois ; elle étoit très-jolie,
Mais coquette à l'excès ; cela m'ennuyoit fort:
Elle mourut, je fus enchanté de ſa mort.
Il faut, pour m'attacher, une ame ſimple & pure,
Comme Chloé, qui ſort des mains de la nature,
Faite pour allier les vertus aux plaiſirs,
Et mériter l'eſtime en donnant des deſirs.
Mais madame Floriſe !...

LISETTE.

Elle eſt inſupportable ;

Rien n'eſt bien ; autrefois je la croyois aimable,
Je ne la trouvois pas difficile à ſervir :
Aujourd'hui, franchement, on n'y peut plus tenir ;
Et pour reſter ici, j'y ſuis trop malheureuſe.
Comment la trouvez-vous?

CLEON.

Ridicule, odieuſe....
L'air commun, qu'elle croit avoir noble pourtant,
Ne pouvant ſe guérir de ſe croire un enfant:
Tant de prétentions, tant de petites graces,
Que je mets, vu leur date, au nombre des grimaces,
Tout cela dans le fond m'ennuie horriblement.
Une femme qui fuit le monde en enrageant,
Parce qu'on n'en veut plus, & ſe croit philoſophe ;
Qui veut être méchante, & n'en a pas l'étoffe ;
Courant après l'eſprit, ou plutôt ſe parant
De l'eſprit répété qu'elle attrape en courant ;
Jouant le ſentiment: il faudroit, pour lui plaire,
Tous les menus propos de la vieille Cythere,
Ou ſans ceſſe eſſuyer des ſcenes de dépit,
Des fureurs ſans amour, de l'humeur ſans eſprit,
Un amour-propre affreux, quoique rien ne ſoutienne.

LISETTE.

Au fond, je ne vois pas ce qui la rend ſi vaine.

CLEON.

Quoiqu'elle garde encor des airs ſur la vertu,
De grands mots ſur le cœur, qui n'a-t-elle pas eu ?
Elle a perdu les noms, elle a peu de mémoire,
Mais tout Paris pourroit en retrouver l'hiſtoire,
Et je n'aſpire point à l'honneur ſingulier
D'être le ſucceſſeur de l'univers entier.

LISETTE *allant vers le cabinet.*

Paix, j'entends là-dedans...Je crains quelqu'aventure.

CLEON *ſeul.*

Liſette eſt difficile, oh, la voilà bien ſûre
Que je n'ai point l'amour qu'elle me ſoupçonoit!
Et ſi comme elle auſſi Chloé l'imaginoit,

Elle

Elle ne craindra plus....

LISETTE *à part en revenant.*

Elle eſt ma foi partie,
De rage apparemment, ou bien par modeſtie.

CLEON.

Eh bien ?

LISETTE.

On me cherchoit. Mais vous n'y penſez pas;
Monſieur, ſouvenez-vous qu'on vous attend là-bas:
Gardons bien le ſecret, vous ſentez l'importance....

CLEON.

Compte ſur les effets de ma reconnoiſſance,
Si tu peux réuſſir à faire mon bonheur.

LISETTE.

Je ne demande rien, j'oblige pour l'honneur.
à part en ſortant.
Ma foi, nous le tenons.

CLEON *ſeul.*

Pour couronner l'affaire,
Achevons de brouiller & de noyer Valere.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

ENtre donc.... ne crains rien, te dis-je, ils n'y ſont pas.
Eh bien, de ta priſon tu dois être fort las ?

FRONTIN.

Moi ! Non. Qu'on veuille ainſi me faire bonne chere,
Et que j'aie en tout tems Liſette pour geoliere,
Je ſerai priſonnier ma foi tant qu'on voudra.
Mais ſi mon maître enfin....

LISETTE.

Supprime ce nom-là,
Tu n'es plus à Cléon, je te donne à Valere.
Chloé doit l'épouſer, & voilà ton affaire;
Grace à la noce, ici tu reſtes attaché,
Et nous nous marierons par-deſſus le marché.

FRONTIN.

L'affaire de la noce eſt donc raccommodée ?

LISETTE.

Pas tout-à-fait encor, mais j'en ai bonne idée ;
Je ne ſais quoi me dit qu'en dépit de Cléon
Nous ne ſommes pas loin de la concluſion :
En gens congédiés je crois me bien connoître,
Ils ont d'avance un air que je trouve à ton maître ;
Dans l'eſprit de Floriſe il eſt expédié :

Grace aux conſeils d'Ariſte, au pouvoir de Chloé,
Valere l'abandonne : ainſi, ſelon mon compte,
Cléon n'a plus pour lui que l'erreur de Géronte,
Qui par nous tous dans peu ſaura la vérité.
Veux-tu lui reſter ſeul ? & que ta probité...

FRONTIN.

Mais le quitter !... Jamais je n'oſerai lui dire.

LISETTE.

Bon ! Eh bien, écris-lui.... Tu ne ſais pas écrire
Peut-être ?

FRONTIN.

Si, parbleu.

LISETTE.

Tu te vantes.

FRONTIN.

Moi ? non :
Tu vas voir.

Il écrit.

LISETTE.

Je croyois que tu ſignois ton nom
Simplement : mais tant mieux ; mande-lui ſans myſtere
Qu'un autre arrangement que tu crois néceſſaire,
Des raiſons de famille enfin t'ont obligé
De lui ſignifier que tu prends ton congé.

FRONTIN.

Ma foi ſans compliment je demande mes gages ;
Tiens, tu lui porteras....

LISETTE.

Dès que tu te dégages
De ta condition, tu peux compter ſur moi,
Et j'attendois cela pour finir avec toi :
Valere, c'en eſt fait, te prend à ſon ſervice,
Tu peux dès ce moment entrer en exercice ;
Et pour que ton état ſoit duement éclairci,
Sans retour, ſans appel, dans un moment d'ici
Je te ferai porter au château de Valere
Un billet qu'il m'a dit d'envoyer à ſa mere :

Cela te ſauvera toute explication,
Et le premier moment de l'humeur de Cléon...
Mais je crois qu'on revient.

FRONTIN.

Il pourroit nous ſurprendre,
J'en meurs de peur : adieu.

LISETTE.

Ne crains rien : va m'attendre,
Je vais t'expédier.

SCENE II.

LISETTE *ſeule.*

J'Ai de ſon écriture;
Je voudrois bien ſavoir qu'elle eſt cette aventure,
Et pour quelles raiſons Ariſte m'a preſcrit
Un ſi profond ſecret quand j'aurois cet écrit :
Il ſe peut que ce ſoit pour quelque gentilleſſe
De Cléon ; en tout cas je ne rends cette piece
Que ſous condition, & s'il m'aſſure bien
Qu'à mon pauvre Frontin il n'arrivera rien :
Car enfin bien des gens, à ce que j'entends dire,
Ont été quelquefois pendus pour trop écrire.
Mais le voici.

SCENE III.

FLORISE, ARISTE, LISETTE.

LISETTE *à part à Ariſte.*

MOnſieur, pourrois-je vous parler ?

ARISTE.

Je te ſuis dans l'inſtant.

SCENE IV.

FLORISE, ARISTE.

ARISTE.

C'Eſt trop vous déſoler :
En vérité, Madame, il ne vaut point la peine
Du moindre ſentiment de colere ou de haine :
Libre de vos chagrins, partagez ſeulement
Le plaiſir que Chloé reſſent en ce moment
D'avoir pu recouvrer l'amitié de ſa mere,
Et de vous voir ſenſible à l'eſpoir de Valere.
Vous ne m'étonnez point, au reſte, & vous deviez
Attendre de Cléon tout ce que vous voyez.

FLORISE.

Qu'on ne m'en parle plus : c'eſt un fourbe exécrable,
Indigne du nom d'homme, un monſtre abominable.
Trop tard pour mon malheur je déteſte aujourd'hui
Le moment où j'ai pu me lier avec lui.
Je ſuis outrée !

ARISTE.

Il faut ſans tarder, ſans myſtere,

Qu'il ſoit chaſſé d'ici.

FLORISE.

Je ne ſais comment faire ;
Je le crains, c'eſt pour moi le plus grand embarras.

ARISTE.

Mépriſez-le à jamais, vous ne le craindrez pas.
Voulez-vous avec lui vous abaiſſer à feindre :
Vous l'honoreriez trop en paroiſſant le craindre,
Oſez l'apprécier ; tous ces gens redoutés,
Fameux par les propos & par les fauſſetés,
Vus de près, ne ſont rien, & toute cette eſpece
N'a de force ſur nous que par notre foibleſſe ;
Des femmes ſans eſprit, ſans graces, ſans pudeur ;
Des hommes décriés, ſans talents, ſans honneur,
Verront donc à jamais leurs noirceurs impunies,
Nous tiendront dans la crainte à force d'infamies,
Et ſe feront un nom d'une méchanceté,
Sans qui l'on n'eût pas ſu qu'ils avoient exiſté ?
Non, il faut s'épargner tout égard, toute feinte,
Les braver ſans foibleſſe, & les nommer ſans crainte :
Tôt ou tard la vertu, les graces, les talents
Sont vainqueurs des jaloux, & vengés des méchants.

FLORISE.

Mais ſongez qu'il peut nuire à toute ma famille,
Qu'il va tenir ſur moi, ſur Géronte & ma fille
Les plus affreux diſcours....

ARISTE.

Qu'il parle mal ou bien,
Il eſt déshonoré, ſes diſcours ne ſont rien.
Il vient de couronner l'hiſtoire de ſa vie ;
Je vais mettre le comble à ſon ignominie,
En décrivant par-tout les détails odieux
De la diviſion qu'il ſemoit en ces lieux ;
Autant qu'il faut de ſoins, d'égards & de prudence
Pour ne point accuſer l'honneur & l'innocence,
Autant il faut d'ardeur, d'inflexibilité
Pour déférer un traître à la ſociété ;

Et l'intérêt commun veut qu'on se réuniſſe
Pour flétrir un méchant, pour en faire juſtice.
J'inſtruirai l'univers de ſa mauvaiſe foi :
Sans me cacher, je veux qu'il ſache que c'eſt moi.
Un raport clandeſtin n'eſt pas d'un honnête-homme ;
Quand j'accuſe quelqu'un, je le dois, & me nomme.

FLORISE.

Non, ſi vous m'en croyez, laiſſez-moi tout le ſoin
De l'éloigner de nous, ſans éclat, ſans témoin.
Quelque peine que j'aie à ſoutenir ſa vue,
Je veux l'entretenir ; & dans cette entrevue
Je vais lui faire entendre intelligiblement
Qu'il eſt de trop ici : tout autre arrangement
Ne réuſſiroit pas ſur l'eſprit de mon frere ;
Cléon, plus que jamais a le don de lui plaire :
Ils ne ſe quittent plus, & Géronte prétend
Qu'il doit à ſa prudence un ſervice important.
Enfin, vous le voyez, vous avez eu beau dire
Qu'on ſoupçonnoit Cléon d'une affreuſe ſatyre ;
Géronte ne croit rien : nul doute, nul ſoupçon
N'a pu faire ſur lui la moindre impreſſion...
Mais ils viennent, je crois : ſortons ; je vais attendre
Que Cléon ſoit tout ſeul.

SCENE V.

GERONTE, CLEON.

GERONTE.

JE ne veux rien entendre ;
Votre premier conſeil eſt le ſeul qui ſoit bon,
Je n'oublierai jamais cette obligation ;
Ceſſez de me parler pour ce petit Valere,
Il ne ſait ce qu'il veut, mais il ſait me déplaire :

Il refuſoit tantôt, il conſent maintenant;
Moi, je n'ai qu'un avis, c'eſt un impertinent.
Ma ſœur ſur ſon chapitre eſt, dit-on, revenue,
Autre eſprit inégal, ſans aucune tenue;
Mais ils ont beau s'unir, je ne ſuis pas un ſot,
Un fou n'eſt pas mon fait, voilà mon dernier mot.
Qu'ils en enragent tous, je n'en ſuis pas plus triſte.
Que dites-vous auſſi de ce bon homme Ariſte?
Ma foi, mon vieux ami n'a plus le ſens commun:
Plein de préventions, diſcoureur importun,
Il veut que vous ſoyez l'auteur d'une ſatyre
Où je ſuis pour ma part: il vous fait même écrire
Ma lettre de tantôt: vainement je lui dis
Qu'elle étoit clairement d'un de vos ennemis,
Puiſqu'on vouloit donner des ſoupçons ſur vous-même;
Rien n'y fait, il ſoutient ſon abſurde ſyſtême;
Soit dit confidemment, je crois qu'il eſt jaloux
De tous les ſentimens qui m'attachent à vous.

CLEON.

Qu'il choiſiſſe donc mieux les crimes qu'il me donne;
Car moi, je ſuis ſi loin d'écrire ſur perſonne
Que, ſans autre ſujet, j'ai renvoyé Frontin,
Sur le ſimple ſoupçon qu'il étoit écrivain;
Il m'étoit revenu que dans des brouilleries
On l'avoit employé pour des tracaſſeries:
On peut nous imputer les fautes de nos gens,
Et je m'en ſuis défait de peur des accidents.
Je ne répondrois pas qu'il n'eût part au myſtere
De l'écrit contre vous: & peut-être Valere,
Qui refuſoit d'abord, & qui connoît Frontin
Depuis qu'il me connoît, s'eſt ſervi de ſa main
Pour écrire à ſa mere une lettre anonyme.
Au reſte.... il ne faut point que cela vous anime
Contre lui: ce ſoupçon peut n'être pas fondé.

GERONTE.

Oh! vous êtes trop bon. Je ſuis perſuadé,
Par le ton qu'employoit ce petit agréable,

Qu'il eſt faux, méchant, noir, & qu'il eſt bien capable
Du mauvais procédé dont on veut vous noircir.
Qu'on vous accuſe encore ! Oh ! laiſſez-les venir ;
Puiſque de leur préſence on ne peut ſe défaire,
Je vais leur déclarer d'une façon très-claire
Que je romps tout accord ; car, ſans comparaiſon,
J'aime mieux vingt procès qu'un fat dans ma maiſon.

SCENE VI.

CLEON *ſeul.*

QUe je tiens bien mon ſot ! mais par quelle inconſtance
Floriſe ſemble-t-elle éviter ma préſence ?
L'imprudente Liſette auroit-elle avoué ?...
Elle conſent, dit-on, à marier Chloé ?
On ne fait ce qu'on tient avec ces femmelettes ;
Moi, je l'ai ſubjuguée... Un mot, quelques fleurettes
Me la rameneront... Ou, ſi je ſuis trahi,
J'en ſuis tout conſolé, je me ſuis réjoui.

SCENE VII.

FLORISE, CLEON.

CLEON.

VOus venez à propos, j'allois chez vous, Madame.
Mais quelle rêverie occupe donc votre ame ?
Qu'avez-vous ? vos beaux yeux me ſemblent moins ſereins :
Faite pour les plaiſirs, auriez-vous des chagrins ?

FLORISE.

J'en ai de trop réels.

CLEON.

Dites-les-moi de grace
Je les partagerai, si je ne les efface.
Vous connoissez...

FLORISE.

J'ai fait bien des réflexions,
Et je ne trouve pas que nous nous convenions.

CLEON.

Comment, belle Florise? & quel affreux caprice
Vous force à me traiter avec tant d'injustice?
Quelle étoit mon erreur! quand je vous adorois,
Je me croyois aimé...

FLORISE.

Je me l'imaginois;
Mais je vois à présent que je me suis trompée,
Par d'autres sentiments mon ame est occupée,
Des folles passions j'ai reconnu l'erreur,
Et ma raison enfin a détrompé mon cœur.

CLEON.

Mais est-ce bien à moi que ce discours s'adresse,
A moi, dont vous savez l'estime & la tendresse,
Qui voulois à jamais tout vous sacrifier,
Qui ne voyois que vous dans l'univers entier?
Ne me confirmez pas l'arrêt que je redoute,
Tranquillisez mon cœur: vous l'éprouvez sans doute?

FLORISE.

Une autre vous auroit fait perdre votre temps,
Ou vous amuseroit par l'air des sentiments:
Moi, qui ne suis point fausse...

CLEON *à genoux & de l'air le plus affligé.*

Et vous pouvez, cruelle,
M'annoncer froidement cette affreuse nouvelle!

FLORISE.

Il faut ne nous plus voir.

CLEON *se relevant, & éclatant de rire.*

Ma foi, si vous voulez
Que je vous parle aussi très-vrai, vous me comblez.

Vous m'avez épargné, par cet aveu ſincere,
Le même compliment que je voulois vous faire.
Vous ceſſez de m'aimer, vous me croyez quitté;
Mais j'ai depuis long-temps gagné de primauté.

FLORISE.

C'eſt trop ſouffrir ici la honte où je m'abaiſſe;
Je rougis des égards qu'employoit ma foibleſſe.
Eh bien, allez, Monſieur : que vos talents ſur nous
Epuiſent tous les traits qui ſont dignes de vous;
Ils partent de trop bas pour pouvoir nous atteindre;
Vous êtes démaſqué, vous n'êtes plus à craindre.
Je ne demande pas d'autre éclairciſſement,
Vous n'en méritez point. Partez dès ce moment;
Ne me voyez jamais.

CLEON.

La dignité s'en mêle!
Vous mettez de l'humeur à cette bagatelle,
Sans nous en aimer moins, nous nous quittons tous deux;
Epargnons à Géronte un éclat ſcandaleux,
Ne donnons point ici de ſcene extravagante.
Attendons quelques jours, & vous ſerez contente;
D'ailleurs il m'aime aſſez, & je crois mal-aiſé...

FLORISE.

Oh! je veux ſur le champ qu'il ſoit déſabuſé.

SCENE VIII.

GERONTE, ARISTE, VALERE, CHLOÉ, FLORISE, CLEON.

GERONTE.

EH bien, qu'eſt-ce, ma ſœur? Pourquoi tout ce tapage?

FLORISE.

Je ne puis point ici demeurer davantage.

Si Monsieur, qu'il falloit n'y recevoir jamais...

CLEON.

L'éloge n'est pas fade.

GERONTE.

Oh! qu'on me laisse en paix;
Ou, si vous me pressez, tel ici qui m'écoute...

ARISTE.

Valere ne craint rien: pour moi, je ne redoute
Nulle explication: voyons, éclaircissez....

GERONTE.

Je m'entends, il suffit.

ARISTE.

Non, ce n'est point assez;
Ainsi que l'amitié, la vérité m'engage...

GERONTE.

Et moi, je n'en veux point entendre davantage;
Dans ces miseres-là je n'ai plus rien à voir,
Et je sais là dessus tout ce qu'on peut savoir.

ARISTE.

Sachez donc avec moi confondre l'imposture;
De la lettre sur vous connoissez l'écriture...
C'est Frontin, le valet de Monsieur que voilà...

GERONTE.

Vraiment oui, c'est Frontin; je savois tout cela;
Belle nouvelle!

ARISTE.

Eh quoi! votre raison balance!
Et vous ne voyez pas avec trop d'évidence...

GERONTE.

Un valet, un coquin!....

VALERE.

Connoissez mieux les gens;
Vous accusez Frontin, & moi je le défends.

GERONTE.

Parbleu, je le crois bien, c'est votre secrétaire.

VALERE.

Que dites-vous, Monsieur? & quel nouveau mystere...

Pour vous en éclaircir, interrogeons Frontin.

CLEON.

Il eſt parti, je l'ai renvoyé ce matin.

VALERE.

Vous l'avez renvoyé? moi je l'ai pris: qu'il vienne.
à un Laquais.
Qu'on appelle Liſette, & qu'elle nous l'amene.

GERONTE.

à Valere. *à Cléon.*
Frontin vous appartient: autre preuve pour nous:
Il étoit à Monſieur, même en ſervant chez vous,
Et je ne doute pas qu'il ne le juſtifie.

CLEON.

Valere, quelle eſt donc cette plaiſanterie?

VALERE.

Je ne plaiſante plus, & ne vous connois point.
Dans tous les lieux, au reſte, obſervez bien ce point,
Reſpectez ce qu'ici je reſpecte & que j'aime,
Songez que l'offenſer, c'eſt m'offenſer moi-même.

GERONTE.

Mais vraiment, il eſt brave! on me mandoit que non.

SCENE IX.

LISETTE, GERONTE, ARISTE, CLEON, VALERE, FLORISE, CHLOÉ.

ARISTE *à Liſette.*

QU'as-tu fait de Frontin? Et par quelle raiſon...

LISETTE.

Il eſt parti.

ARISTE.

Non, non, ce n'eſt plus un myſtere.

LISETTE.

Il eſt allé porter la lettre de Valere:

Vous ne m'aviez pas dit...

ARISTE.

Quel contre-temps fâcheux !

CLEON.

Comment, malgré mon ordre, il étoit en ces lieux !
Je veux de ce frippon....

LISETTE.

Un peu de patience
Et moins de complimens, Frontin vous en diſpenſe :
Il peut bien par haſard avoir l'air d'un frippon,
Mais dans le fond il eſt fort honnête garçon ;
Montrant Valere.
Il vous quitte d'ailleurs, & Monſieur en ordonne ;
Mais comme il ne prétend rien avoir à perſonne,
J'aurois bien à vous rendre un paquet qu'à Paris,
A votre Procureur, vous auriez cru remis ;
Mais...

FLORISE *ſe ſaiſiſſant du paquet.*

Donne cet écrit ; j'en ſais tout le myſtere.

CLEON, *très-vivement.*

Mais, Madame, c'eſt vous... Songez...

FLORISE.

Liſez, mon frere ;
Vous connoiſſez la main de Monſieur, apprenez
Les dons que ſon bon cœur vous avoit deſtinés,
Et jugez par ce trait des indignes manœuvres...

GERONTE *en fureur après avoir lu.*

M'interdire ! corbleu !... voilà donc de vos œuvres !
Ah ! Monſieur l'honnête-homme, enfin je vous connois.
Remarquez ma maiſon pour n'y rentrer jamais.

CLEON.

C'eſt à l'attachement de madame Floriſe
Que vous devez l'honneur de toute l'entrepriſe.
Au reſte ſerviteur. Si l'on parle de moi,
Avec ce que j'ai vu je ſuis en fonds, je croi,
Pour prendre ma revanche.

Il ſort.

SCENE X ET DERNIERE.

GERONTE, ARISTE, VALERE, FLORISE, CHLOÉ, LISETTE.

GERONTE, *à Cléon qui sort.*

OH! l'on ne vous craint guere....
Je ne suis pas plaisant, moi, de mon caractere;
Mais, morbleu, s'il ne part...

ARISTE.

Ne pensez plus à lui.
Malgré l'air satisfait qu'il affecte aujourd'hui,
Du moindre sentiment si son ame est capable,
Il est assez puni quand l'opprobre l'accable.

GERONTE.

Sa noirceur me confond... Daignez oublier tous
L'injuste éloignement qu'il m'inspiroit pour vous.
Ma sœur, faisons la paix... Ma niece auroit Valere
Si j'étois bien certain.

ARISTE.

S'il a pu vous déplaire,
Je vous l'ai déjà dit, un conseil ennemi....

GERONTE.

à Valere. *à Ariste.*
Allons, je te pardonne... Et nous, mon cher ami,
Qu'il ne soit plus parlé de torts, ni de querelles,
Ni de gens à la mode, & d'amitié nouvelles.
Malgré tout le succès de l'esprit des méchants,
Je sens qu'on en revient toujours aux bonnes gens.

Fin de la Comédie du Méchant.

DISCOURS,

PRONONCÉ

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

Par l'Auteur, le jour de sa Réception à la place de M. DANCHET, *le 4 avril* 1748.

MESSIEURS,

Le sentiment est trop au dessus des couleurs qu'on lui prête & de l'art même qui veut le peindre, pour que je puisse me flatter de vous bien exprimer ma reconnoissance ; tous les agréments, toute la nouveauté, toutes les richesses du discours ne sont que l'éloquence de l'esprit ; il en est une plus persuasive, plus chere à ma sensibilité, & plus digne de vous : justifier ici vos bienfaits par leur usage, effacer des essais passagers par des travaux durables ; voilà, MESSIEURS, le véritable hommage qui vous est dû, l'éloquence du cœur, vos droits & mes engagements.

Pourrois-je former d'autres projets & d'autres vœux en entrant dans ce Temple de l'éloquence, de la poésie, de l'histoire, de la science, des mœurs, & de tous les arts consacrés à l'instruction & au plaisir de l'esprit humain : Temple immortel où les talents sont encouragés & récompensés, où la grandeur elle-même, non-contente d'être associée aux ta-

lents, les partage & les embellit; où enfin la critique, toujours auſſi utile que ſage, les éclaire & les perfectionne. A la vue de ce lieu reſpectable & des noms célebres que préſentent vos faſtes, raproché des modeles & des ſecours, mes premiers ſentimens, après la reconnoiſſance, ne doivent-ils pas être ceux de la plus noble émulation, & tous mes regards ne s'arrêtent-ils pas néceſſairement ſur les exemples illuſtres qui m'apprenent l'emploi du temps, ſur la néceſſité de ſe rendre utile à ſon ſiecle, & ſur la gloire d'apprendre à la poſtérité qu'on a vécu?

Tels furent, Meſſieurs, & les principes & les exemples de l'homme eſtimable que vous venez de perdre Toute ſa vie fut appliquée, remplie, & digne de ſes modeles. Né avec un eſprit facile & fécond, un talent heureux pour la poéſie, une ame faite pour ſaiſir & peindre les idées élevées & les ſentiments nobles, un jugement toujours maître du talent, M. Danchet avoit joint à ces dons de la nature tous les ſecours de l'art, toute la culture de l'étude & de la réflexion, les richeſſes des Muſes d'Athenes & de Rome, & tous les nouveaux tréſors dont le Parnaſſe de l'Europe eſt enrichi depuis la fin des ſiecles barbares, & la renaiſſance des Lettres. Inſtruit, formé par les oracles de la poéſie, rempli de leurs beautés, animé de leur eſprit, il mérita de parler leur langue, & de partager leurs lauriers.

Je ne m'arrêterai point à caractériſer ſes différents écrits, ni à rappeller le ſuccès des Tyndarides, de Cyrus, de Nitétis, couronnés pluſieurs fois, ſur la ſcene Tragique, & le rang diſtingué qu'Héſiode, Tancrede & les fêtes Vénitiennes tiendront toujours ſur la ſcene lyrique. C'eſt aux ouvrages à parler de leur auteur; tout autre témoignage eſt ſuſpect ou ſuperflu. Mais il eſt un tribut plus cher que je puis payer à la mémoire de M. Danchet, avec toute l'autorité du témoignage public, & avec cette ſatisfaction du cœur qui accompagne la vérité, un tribut dont je ne dois

rien omettre pour sa gloire & celle des talents même; un titre plus honorable que les succès & que le frivole mérite de n'avoir que de l'esprit, un éloge fait pour intéresser également, & celui qui le donne, & ceux qui l'écoutent; avantage bien rare pour la louange.

Ce n'est pas seulement, Messieurs, à l'idée générale d'une franchise respectable, d'une probité sans nuages, & d'une conduite sans variations, que je viens rappeller votre souvenir pour peindre tout le mérite de son ame. Je n'ai nommé là que les vertus & les devoirs qu'il partageoit avec tous les véritables honnêtes gens, il n'avoit d'amis qu'eux, il ne pouvoit ressembler à d'autres; mais pour y joindre des traits plus personnels, un mérite dont il faut lui tenir compte, un avantage qu'il emporte dans le tombeau, c'est de n'avoir j'amais déshonoré l'usage de son esprit par aucun abus de la poésie, caractere si rare dans l'art dangereux qu'il cultivoit, & où le talent ne doit pas être plus estimable par les choses même qu'il produit que par celles qu'il a le courage de se refuser. Instruit dès sa jeunesse, & convaincu toute sa vie que la poésie ne doit être que l'interprête de la vérité & de l'honneur, la langue de la sagesse & de l'amitié, & le charme de la société, il ne partagea ni le délire, ni l'ignominie de ceux qui la profanent; au dessus de cette lâche envie qui est toujours une preuve humiliante d'infériorité, ennemi du genre satyrique, dont l'art est si facile & si bas; ennemi de l'obscénité, dont le succès même est si honteux; inaccessible à cette aveugle licence qui ose attaquer le respect dû aux loix, au trône, à la religion; audace dont tout le mérite est en même-temps si coupable & si digne de mépris; incapable enfin de tout ce que doivent interdire l'esprit sociable, la façon noble de penser, l'ordre, la décence & le devoir, ses écrits porterent toujours l'empreinte de son cœur.

Malgré l'opinion presque générale, il n'est pas

toujours vrai qu'on se peigne dans ses ouvrages. Il est aisé d'être le panégyriste de l'honneur, l'organe des sentiments vertueux, & l'orateur des mœurs. Mais quand on parcourt l'histoire de la poésie, on a quelquefois le regret de trouver les plus belles maximes en contradiction avec la vie de leur déclamateur, & l'élévation des préceptes dégradée par la bassesse des exemples. Telle a été la malheureuse destinée de quelques Ecrivains qui ne prétendoient qu'à la célébrité, & qui n'ont ni connu ni mérité l'estime.

La mémoire de M. Danchet n'a rien à craindre d'un semblable reproche. La candeur, la raison & la noblesse que respirent tous ses ouvrages, sont l'histoire de sa vie. Heureux en la perdant d'obtenir les regrets sinceres de tous ceux qui l'ont bien connu ; heureux d'avoir uni à ses talents tous les titres de l'honnête homme & du sage, & d'avoir toujours mis avant le vain bruit de la renommée, le soin de s'immortaliser dans l'estime publique.

C'est votre ouvrage, Messieurs, ce sont vos biens que je viens d'exposer à vos yeux, en parlant de son cœur & de ses vertus. C'est par les principes invariables de cette illustre Compagnie qu'il avoit cultivé, enrichi, perfectionné un naturel si heureux, & surtout l'esprit d'union, de déférence & de société, ce caractere si essentiel à la République littéraire, & dont vous donnerez toujours le modele ; caractere de noblesse & de vérité, de force & de lumiere, qui ne connoissant ni les honteuses inquiétudes de la jalousie, ni les intrigues de la vanité, ni le tourment de la haine, ni la bassesse de nuire, reçoit & donne avec droiture tous les secours de la confiance, tous les conseils du goût, tous les jugements de l'impartialité ; ne voit point un ennemi dans un concurrent, applaudit tout haut aux vrais succès, sans se réserver à les déprimer tout bas, & ne cherche que le bien, le progrès & l'embellissement des Arts.

Voilà, Messieurs, l'esprit respectable qui vous anime, voilà les loix & l'appui, ainsi que les premiers fondements de l'Académie Française. En ouvrant ses annales, monument de la vertu ainsi que de la gloire littéraire, on voit avec un sentiment de plaisir qui n'échappe point aux ames généreuses; on voit, dis-je, que l'amitié éclaira la naissance de l'Académie. C'est sur une société choisie de sages, qui s'aimoient & s'instruisoient réciproquement, que le Cardinal de Richelieu, ce vaste & profond génie, à qui rien n'échappoit de tous les moyens d'illustrer un empire, conçut le plan de cet établissement si honorable à sa mémoire, & si utile aux Lettres & à la France.

A ce spectacle, Messieurs, au souvenir de votre origine, frappé de tout l'éclat de ce moment illustre, le premier d'une carriere immortelle, je me plaindrois de l'insuffisance de l'art à rendre en ce jour d'aussi brillantes images, & sur-tout à peindre dignement les traits des deux premiers protecteurs de l'Académie; si leur juste éloge ne venoit de vous être tracé en ce moment par un homme né pour parler des hommes d'Etat, pour leur ressembler, pour leur appartenir par les talents comme par la naissance, & né également pour appartenir aux Lettres & aux Arts, par un goût héréditaire.

Assez d'autres, en rendant hommage à l'Académie dans un jour semblable, ont vanté, plus heureusement que je ne pourrois faire, sa fondation, ses accroissements, ses ouvrages immortels & ses autres attributs. Pour moi, Messieurs, si l'honneur de vous appartenir me donne quelque droit de vous rendre compte de moi-même, j'avouerai que, toujours indigné des inimitiés basses, & des divisions indécentes dont l'empire des Lettres est quelquefois agité: pénétré de vénération pour les exemples contraires que présente l'Académie, j'ai cru ne pouvoir mieux satisfaire au tribut public que je lui dois,

qu'en m'attachant à faire remarquer & reſpecter cette heureuſe amitié, partie ſans doute la plus intéreſſante de vos faſtes, puiſqu'elle eſt l'hiſtoire de la vertu, & que la vertu, dans l'ordre du bonheur public, marche avant les talents.

Cette union qui, en aſſurant vos progrès, préſageoit toute votre gloire, attira plus particuliérement ſur vous l'attention du Souverain. LOUIS XIV, aux noms ſublimes de Conquérant & de Monarque, voulut joindre le titre de votre Protecteur. Et qui peut douter que le ſentiment généreux de la confiance, & ce concours de forces & de clartés, toujours réunies par l'amour de l'intérêt commun, n'aient heureuſement contribué aux progrès particuliers de tant de grands hommes qui ont illuſtré le dernier regne & la Nation, & porté à un ſi haut degré de ſplendeur l'éloquence & la poéſie, ainſi que la pureté, l'énergie & l'élégance de la langue françaiſe, devenue par eux la langue de l'Europe. Différents dans leurs genres, mais placés dans la même carriere, rivaux ſans diviſions, concurrents dignes de s'eſtimer; ſimples & modeſtes, parce qu'ils étoient vraiment grands, les Corneille, les Boſſuet, les Racine, les Fénelon, les la Fontaine, les des Préaux, les Fléchier, les la Bruyere, furent toujours les exemples de ce caractere d'égalité & d'union qu'ils vous ont tranſmiſe : pourrois-je ne point leur aſſocier dans cet éloge leur contemporain, leur ami, leur rival, que nous avons la douceur de voir ici ; cet homme adoré de leur ſiecle & du nôtre, modele comme eux d'une vie rendue conſtamment heureuſe par la raiſon, les graces & la vertu ; d'une vie qui ne peut être trop longue au gré de nos deſirs & pour notre gloire.

Que ces hommes divins, qui ont éclairé le ſiecle que je viens de louer en les nommant, ſervent plutôt à l'émulation qu'au découragement du nôtre, &

que tous ceux qui cultivent les lettres apprennent, Meſſieurs, par les exemples qu'ils ont reçus de vous, & qu'ils en recevront toujours, qu'il eſt dans tous les temps de nouveaux lauriers.

Pour nous élever au grand, dans quelque genre que ce ſoit, ne partons point de l'humiliant préjugé que nous ſommes déſormais réduits au ſeul partage d'imiter, & au foible mérite de reſſembler; les progrès de la raiſon, des talents & du goût, loin de marquer les bornes de l'art aux yeux des ames ſupérieures, ne ſont pour elles que de nouveaux degrés d'où elles oſent s'élancer; des aſtres ignorés, un nouveau monde inconnu à l'antiquité, n'auroient point été découverts dans les deux ſiecles qui précedent le nôtre, ſi cette courageuſe émulation n'avoit tracé la route. Par quel aſſerviſſement déſeſpérerions-nous de voir éclorre de nouveaux prodiges de l'eſprit humain, de nouveaux genres de beautés & de plaiſirs? de nouvelles créations? Le génie connoît-il des bornes? Attendrions-nous moins de ſon empire illimité que des combinaiſons de la matiere, qui, toute bornée qu'elle eſt par ſon eſſence, eſt ſi riche, ſi inépuiſable dans les formes qui la varient ſucceſſivement? D'autres hommes ont vécu, nous qui les remplaçons, qui ne marchons que ſur des ruines, ne voyons-nous pas le ſpectacle de l'univers toujours nouveau au milieu même des ruines qui le couvrent? Les découvertes ineſpérées, les événements les plus imprévus, les objets les plus frappants ſont-ils refuſés à nos regards? De nos jours une ville entiere du nouveau monde vient de diſparoître dans la profondeur des mers: nulle trace ne laiſſe ſoupçonner qu'elle ait exiſté: une autre ville de notre hémiſphere, cachée aux regards du Soleil depuis dix ſept ſiecles, ſort de ſon tombeau, revient à la lumiere, nous offre ſes monuments; & pour rappeller des traits plus intéreſſants, nos jours n'ont-ils

pas vu l'heureuſe expérience aller aux extrêmités de la terre interroger la nature & dévoiler des myſteres ignorés des autres ſiecles? Si après une auſſi longue durée de ce globe que nous habitons, la nouveauté peut encore régner ſur les êtres matériels, malgré leurs limites, quelle étendue, quelle ſupériorité de puiſſance n'a-t-elle pas encore ſur les productions, l'eſſor & les ſuccès de la raiſon & de l'eſprit, ſur-tout dans la carriere immenſe de cet art créateur qui ſait franchir les barrieres du monde.

Les eſprits frivoles & ſuperficiels déſavoueront mon eſpérance, les eſprits foibles & timides ne s'éléveront pas juſqu'à elle, c'eſt au génie qu'appartient le droit d'accepter l'augure & l'honneur de le juſtifier.

Quelle époque plus favorable pour former cet heureux préſage, qui m'eſt bien moins ſuggéré par le téméraire eſpoir de le remplir, que par mon amour pour les arts, & par ceux qui m'écoutent, & le temps où je parle. Quelle plus vaſte & plus brillante carriere pour l'hiſtoire, l'éloquence & la poéſie, qu'un regne qui leur offre tant de gloire & de grandeur à immortaliſer!

Que pourrois-je ajouter, Meſſieurs, à la force & à la vérité des traits ſous leſquels on vient de vous offrir l'image de votre auguſte Protecteur? Vous y avez admiré la valeur & la victoire unies à la modération & à l'amour de la paix: la royauté parée de tous les caracteres qui font le pere de la patrie: l'humanité enfin avec tous les titres du ſage & de l'homme adoré. Après ce tableau ſi reſſemblant, où ma foibleſſe n'auroit pu s'élever, qu'il me ſoit ſeulement permis, pour l'honneur des beaux arts, de rappeller & d'éterniſer ici les bienfaits dont le Sophocle de notre âge vient d'être honoré.

Puiſſent nos travaux immortaliſer les ſentiments d'admiration, de reſpect & d'amour dont nous

ſommes pénétrés pour notre Monarque auguſte ! la poſtérité célébrera comme nous ſes vertus ; & dans les ſiecles ſuivants, tous ceux qui, dans un jour ſemblable, rendront ici comme moi leur premier hommage à l'Académie, en nommant ſes Protecteurs, s'arrêteront avec complaiſance ſur l'éloge d'un Souverain qui n'aura jamais été loué que par la vérité.

FIN.

~~Yale Law~~

3 9090 002 859 706

98593

PQ
1987
.G3
1772